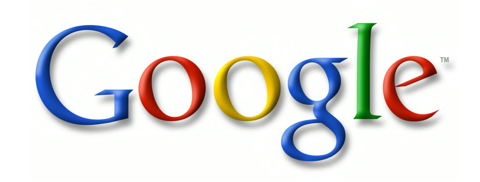



IBRARY
AUCTOR
PRETIOSA
FACIT

NKV
Saint-Mars

OLLECTION MICHEL LÉVY

LES SUITES D'UNE FAUTE

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

Parus dans la collection Michel Lévy.

UN AMOUR COUPABLE .... 1 vol.
LES AMOURS DE LA BELLE AURORE .... 2 —
LES BALS MASQUÉS .... 1 —
LA BELLE PARISIENNE .... 1 —
LA CHAINE D'OR .... 1 —
LA CHAMBRE BLEUE .... 1 —
LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE .... 1 —
LES CHATEAUX EN AFRIQUE .... 1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ .... 1 —
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE .... 1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION .... 2 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN .... 3 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES .... 1 —
LE FRUIT DÉFENDU .... 1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV .... 4 —
LA RÉGENCE .... 1 —
LA JEUNESSE DE LOUIS XV .... 1 —
LES MAITRESSES DU ROI .... 1 —
LE PARC AUX CERFS .... 1 —
LE JEU DE LA REINE .... 1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE .... 1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN .... 1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE .... 1 —
LA MARQUISE SANGLANTE .... 1 —
LE NEUF DE PIQUE .... 1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE .... 1 —
UN PROCÈS CRIMINEL .... 1 —
UNE RIVALE DE LA POMPADOUR .... 1 —
LE SALON DU DIABLE .... 1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE .... 2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE .... 1 —
TROIS AMOURS .... 1 —

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ.

LES

SUITES D'UNE FAUTE

— FIN DES AMOURS DE LA BELLE AURORE —

PAR

LA COMTESSE DASH

Gabrielle Anne Cisterne de Courtiras,
Vicomtesse de Saint-Mars.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864

LES

SUITES D'UNE FAUTE

I

EN VOYAGE.

Le comte Charles-Jean, son page, et Roger Bontemps se mirent en route pour l'Espagne, ainsi qu'il l'avait projeté. Ils s'embarquèrent à Gênes, et ce voyage fut, pour les amants, un enchantement continuel. Malgré les instances de la fidèle suivante, elle fut laissée en Italie, la comtesse sentit que l'emmener était impossible. Ils arrivèrent donc tous les trois à Madrid, où le nom et la réputation de Kœnigsmarck

produisirent leur effet habituel. Il fut sur-le-champ présenté au roi, à la reine, il vit toutes les filles des Espagnes enthousiasmées de sa valeur et de sa beauté, et ce fut avec un véritable bonheur qu'il sacrifia ses succès à la femme dévouée, attachée à son sort, après avoir sacrifié le sien.

Il conduisait partout son page avec lui, bien que ce ne fût plus l'usage, sous prétexte qu'il était gentilhomme de bon lieu, qu'il l'avait promis à son père, le plus intime de ses amis, et que du reste, en Suède, beaucoup de seigneurs en agissaient ainsi. La merveilleuse beauté d'Isabeau donna quelques soupçons aux clairvoyants; on en parla tout bas, les plus hardis interrogèrent le comte, qui répondit assez fermement pour ôter l'envie de recommencer.

Une belle et séduisante marquise s'éprit du comte Charles, elle le lui laissa voir d'une façon provoquante qu'il eût rougi de ne pas comprendre. Isabeau fut un jour appelé par elle pendant une fête; elle l'emmena dans une pièce écartée, et lui fit subir un interrogatoire, la jalousie a de bons yeux. Madame de Southampton soutint merveilleusement l'épreuve, jusqu'au moment où la marquise, à moitié convaincue, en arriva aux confidences.

— Mon gentil page, lui dit-elle, voulez-vous me servir?

— A vos ordres, madame.

— Dites-moi si votre maître a laissé dans les pays étrangers quelque belle dame à laquelle il ait donné sa foi, qu'on le voit ainsi refuser les bonnes grâces des plus belles et des plus citées.

— Même les vôtres, madame?

— Curieux! répondez à ma question; nous verrons ensuite.

— Il est vrai, madame, mon maître a une femme de par le monde qu'il aime sincèrement, je crois, et dont il est passionnément aimé.

— Comment s'appelle cette dame? où est-elle? dans quel pays est-elle née? dites, dites donc.

— Il ne m'est pas permis de le révéler, madame.

La violente Espagnole la regarda jusque dans le fond de l'âme et lui dit d'un geste impérieux:

— C'est vous!

Isabelle ne se déconcerta pas, son amour était assez grand pour lui donner tous les courages.

— Et si c'était moi, madame, que vous importe?

— Ce qu'il m'importe!

Et ses yeux noirs brillèrent comme des escarboucles, ils devinrent terribles de haine et de jalousie, elle s'avança vivement sur la jeune femme et lui jeta, d'un ton brisé par la colère :

— Ne vous ai-je pas dit que je l'aimais?

Il y avait dans ces mots toutes les menaces, tous les délires, toutes les rages; madame de Southampton se sentit mordue au cœur. Elle se recula par un instinct involontaire, elle eut assez de force pour ne pas répondre et se diriger vers la porte; la marquise la suivit et la ramena violemment à sa place, puis elle reprit en frappant du pied :

— Qui êtes-vous? je veux le savoir.

Isabelle avait eu le temps de se remettre; elle salua gravement sa rivale et luí répondit :

— Je suis Isabeau Norton, page de monseigneur le comte Charles-Jean de Kœnigsmarck, pour vous servir, si j'en étais capable.

La marquise allait riposter, et cette fois, peut-être, les choses ne se seraient pas terminées aussi tranquillement, lorsque plusieurs personnes entrèrent; le page s'éclipsa, rejoignit son maître et le supplia de quitter le bal à l'instant.

Le comte n'avait rien à lui refuser; ils sortirent, et,

dès qu'ils furent seuls à son hôtel, la jeune femme se jeta dans ses bras en pleurant.

— Je t'en supplie, s'écria-t-elle, partons, partons dès demain, quittons ce pays, n'y revenons jamais.

— Pourquoi quitter ce pays? qu'as-tu?

— Pourquoi quitter un pays où l'on attend les cœurs sur les grands chemins, l'escopette au bras pour les voler? tu ne m'aimes pas, puisque tu ne me comprends pas : je suis jalouse.

— Toi!

— Je suis jalouse, je le suis de ce que je viens d'entendre, de cette belle créature qui m'a déclaré qu'elle t'aimait, de toutes les autres qui me le déclareront demain. Je ne veux pas rester ici, partons, partons!...

— Partons dès ce soir, si cela peut te tranquilliser, te prouver mon amour, ma constance. Le veux-tu?

— Oui.

— Eh bien! partons.

Deux heures après, le jeune couple avait quitté Madrid, laissant Roger Bontemps pour mettre ordre à leurs affaires, avec mission de les rejoindre à Cadix, où ils allaient s'embarquer et où ils se cacheraient en l'attendant.

— Je ne veux pas qu'une seule femme de cette Espagne te voie à présent, dit Isabelle, et je te défendrai, moi.

Nul ne songea à les poursuivre, on ignorait la route qu'ils avaient suivie, et ils étaient loin avant qu'on pensât à s'en informer. Le brave Bontemps se plaignit très-haut de ce qu'on l'avait abandonné, de ce qu'on lui laissait mille embarras auxquels il ne s'attendait point. Il annonça l'intention de retourner en France, puisque son maître reconnaissait si mal ses services, et fit, en effet, trois journées sur la route de Catalogne; quand il fut certain de ne pas être observé, il retourna sur ses pas, tourna Madrid, et rejoignit enfin le comte et la comtesse.

La marquise, deux mois après, s'était éprise d'un tauréador, et l'on dut l'enfermer au couvent, pour lui apprendre à calmer ses passions et ses fantaisies. A cette nouvelle, Isabeau dit seulement à Kœnigsmarck :

— Si tu l'avais aimée !

D'Espagne, le couple voyageur se rendit en Hollande, où il séjourna à peine; de là, il passa en Suède, et le comte voulut aller à Stockholm, n'osant retourner à Agathembourg. Isabelle l'aimait trop pour ne

pas deviner ce désir, et pour ne pas comprendre le motif qui le retenait.

— Tu voudrais voir ta mère et tes sœurs, lui dit-elle, et tu ne vas point chez elles à cause de moi ; tu ne peux ni me conduire dans ta famille, ni me laisser seule ici à t'attendre. Ta maîtresse, une femme assez folle, assez abandonnée pour te suivre, au mépris de ses devoirs et de l'opinion, ne peut être présentée à tes sœurs; elles rougiraient de moi, et toi aussi, peut-être.

— Isabelle !

— En prenant ce parti, j'en ai accepté d'avance toutes les suites, cela ne m'offense point. Tu crains de me laisser seule à Stockholm, ce parti répugne à ton cœur et à ta chevalerie. Va voir ta mère, mon bien-aimé, vas-y, c'est trop naturel, une mère! ah! si j'avais la mienne, comme je l'aimerais!

— Et toi?

— Moi ! moi ! je te suivrai comme partout, mais je serai un page ordinaire, un enfant abandonné confié à tes soins ; je resterai avec tes gens, avec Roger, je ne te verrai que dans ton appartement, je ne me présenterai point devant les nobles dames ; de cette façon, tout le monde sera satisfait.

— Pourras-tu accepter ce rôle, toi, noble dame aussi? toi, accoutumée aux hommages de tous, le pourras-tu, mon Isabelle?

— Est-ce que je ne puis pas tout pour toi? Est-ce qu'il est un sacrifice qui ne devienne un bonheur, quand je le fais pour toi? tu ne me connais donc plus?

Charles-Jean la prit dans ses bras et la tint longtemps sur son sein. Il est des sentiments que les mots n'expriment point, que l'âme éprouve avec tant de puissance qu'elle n'a point de langage terrestre pour les rendre; ce sont des coins du ciel qui se révèlent. Milady Southampton était heureuse en ce moment. En amour, l'obligé, c'est celui qui donne.

Ils allèrent à Agathembourg, et elle observa fidèlement sa parole, elle sut se contraindre et se cacher, à peine fut-elle remarquée. Aurore, cependant, une fois, la rencontra dans un coin du parc.

— Quel beau page vous avez! dit-elle à son frère. Il est trop beau pour un homme, on dirait une fille déguisée.

Aurore était si fine que le comte la regarda, il craignit qu'elle n'eut deviné.

— Oui, en effet, mais il est bien jeune; cette

beauté passera, et après deux ou trois campagnes, il n'y paraîtra plus.

— Ce sera dommage.

Puis elle parla d'autre chose. Aurore aussi avait sa pensée secrète. Le bel Auguste de Saxe, ce charmant prince, auquel on l'avait arrachée, ne quittait point son imagination, elle n'en parlait jamais, mais elle y songeait sans cesse. Les lettres de Philippe n'en disaient que peu de chose ; elle devinait le reste, elle écoutait ardemment le bruit dont son nom commençait à remplir l'Allemagne, elle interrogeait adroitement à l'insu de sa mère, et cette passion que l'absence n'avait pu atteindre, prit au contraire des proportions destinées à éclater plus tard.

Ce fut elle seulement qui aperçut Isabelle et qui l'*écuma*, suivant l'expression du temps, mais elle n'en parla point. La jeune Anglaise resta inconnue sous ces beaux ombrages où son amant avait essayé ses premiers pas. Pour la femme qui aime, tout est précieux, tout est sacré dans l'objet de son amour. Ses souvenirs d'enfance surtout, de ce temps où il était tout petit, où sa jeune intelligence s'ouvrait, prennent dans son cœur quelque chose de maternel. Elle y cherche une réhabilitation à sa faute, non pour les

autres, mais pour elle ; il lui semble qu'une rivale n'aurait point ces délicatesses, que lui-même ne permettraitpas qu'elle les eût, et elle en est toute fière, toute ravie.

Charles-Jean passa quelques semaines seulement dans sa famille, où la disparition de Nisida, le silence obstiné qu'elle gardait sur le lieu de sa retraite, continuait à occuper et à affliger beaucoup la comtesse et ses filles. Aurore pressentait la vérité, elle la dit à son frère, auquel sa propre expérience inspira les mêmes pensées.

— Croyez-moi, Jean, je n'en parle pas à ma mère, bien que je la suppose presque aussi convaincue que moi, Nisida est avec Philippe ; je connais et son cœur et l'amour qu'elle lui porte, elle ne l'a point abandonné ainsi. Nisida est un ange de dévouement et de tendresse, elle aura tout accepté pour lui, pour ne pas le quitter, elle se sera soumise même aux chagrins qu'il lui impose, et Philippe a largement profité des leçons de son ami le prince Auguste. Nisida respecte trop ma mère, pour rester avec nous après sa chute ; soyez sûr, mon frère, que voilà ce qui est arrivé.

— Je n'en doute pas ; si je voyais Philippe, je le lui demanderais.

— Gardez-vous-en ; le secret de Nisida n'appartient qu'à elle, elle veut qu'il nous soit caché, nous lui devons ce silence.

Cette jeune fille trouvait déjà dans son cœur les délicatesses de l'amour, qu'elle avait à peine entrevu. C'est un instinct chez les natures d'élite, il se développe seul et n'a pas besoin d'être cultivé pour éclore. M. de Kœnigsmarck, revenu à Stockholm avec l'idée d'y rester et de s'y fixer peut-être, trouva cette cour en butte à tant de dissolutions et d'intrigues qu'il ne voulut point s'y établir. Son nom était toujours peu aimé en Suède, les déprédations de son grand-père, son orgueil, ses richesses, même disparues, avaient laissé de profondes raisons de haine. Pour se débarrasser de Jean, on lui offrit une mission en Angleterre, près de Charles II. Son premier mouvement fut de la repousser.

— Je ne puis aller en Angleterre, dit-il, à la comtesse, tu ne m'y suivrais pas, et notre séparation serait pour moi pire que la mort.

— Je te suivrai partout, dans mon pays comme ailleurs, est-ce que je crains quelque chose, quand il s'agit de mon amour.

— Et si on nous séparait?

— Qui donc cela? mon mari, vieux infirme, retiré dans son château, presque en enfance, ne sait même pas ce que je suis devenue; sa famille? la mienne? n'as-tu pas ton bras? n'es-tu pas là pour me défendre, et ne sais-je pas bien que tu les vaincras tous?

— S'ils me vainquaient, au contraire? s'ils me tuaient?

— Toi! c'est impossible. Toi, le vaillant des vaillants, le brave des braves, pas un seul n'est capable de toucher un de tes cheveux. S'ils te tuaient! Eh bien, je mourrais aussi; je sais que je ne dois pas te survivre, je sais que nous mourrons jeunes : un bonheur aussi parfait que le nôtre doit s'expier. Qu'importe donc que ce soit à présent ou plus tard! La coupe n'est-elle pas pleine encore entre nos mains? nous ne la viderons jamais jusqu'à la lie, j'en ai le pressentiment; au moins je n'aurai entravé ni tes projets ni tes désirs, je n'aurai apporté aucun obstacle dans ta vie, c'est ce que je veux avant tout.

Le voyage d'Angleterre fut décidé, ils partirent toujours avec Roger Bontemps, que le comte Othon avait en vain rappelé. Il aimait trop les aventures et les périls pour se plaire à une existence tranquille,

et le comte n'était point encore rassasié de son amour, contrarié si longtemps. Il écrivit à son neveu :

« — Allez toujours ! je vous rejoindrai bientôt. »

Et il ne venait point, au grand étonnement de l'ancien sergent du guet.

— Si M. le comte avait épousé ma femme, disait-il, il y a longtemps que nous l'aurions vu arriver.

Au moment du départ pour l'Angleterre, il écrivit encore, mais cette fois il annonça positivement qu'il faisait ses préparatifs et qu'il se remettrait bientôt en campagne.

II

UNE FAMILLE.

A la première nouvelle de l'arrivée du comte et de son page, marchant tête levée derrière lui dans les rues de Londres, ce fut une clameur universelle. Le secret n'avait pu être tenu assez bien pour qu'on n'eût point de soupçons en Angleterre. La comtesse disparue à Padoue, gardant depuis lors un silence obstiné avec ses proches et ses amis, avait été l'objet de beaucoup de recherches, infructueuses quant au but, mais non quant au résultat. Ses amours avec Kœnigsmarck avaient transpiré; on supposa donc, avec raison, qu'il n'était point étranger à ce mystère.

Elle fut parfaitement reconnue dans les rues de Londres, dans les promenades, où elle se montra

sans aucun ménagement. La défense expresse du comte put seule l'empêcher de le suivre à la cour; elle voulait jusque-là braver l'opinion. Il la fit rester au logis, sous bonne garde, tant il craignait qu'elle ne lui fût enlevée. On le reçut froidement à White-Hall, excepté Charles II, pour lequel les galanteries, quelque publiques qu'elles fussent, étaient des peccadilles, et qui prit sur-le-champ l'envoyé de Suède en un goût particulier.

Comme il sortait du palais, il vit plusieurs seigneurs groupés près de la porte et qui semblaient l'attendre. Le bel air du temps n'était plus aux duels comme trente ans auparavant, mais il en restait assez néanmoins pour que ces façons lui semblassent très-faciles à comprendre, surtout avec ce qu'il savait. Il ralentit le pas et leur laissa le temps de venir à lui, si tel était leur dessein. Ils lui barrèrent le passage, et le plus âgé s'avança vers lui, en lui faisant un salut courtois.

— Je pense, monsieur le comte, qu'il suffira de me nommer pour que vous compreniez le but de mes démarches. Je suis le neveu et l'héritier du comte de Southampton.

Kœnigsmarck s'inclina.

— Et moi, monsieur, je suis le frère de Milady, comtesse de Southampton.

Il s'inclina de nouveau.

— Moi aussi, monsieur le comte.

L'inclination fut plus profonde encore.

Ils se nommèrent ainsi successivement, jusqu'au dernier, et il leur rendit de la même manière le salut grave et courtois qu'ils lui adressèrent. Quand ils eurent tous parlé, il se redressa sans rodomontade, sans bravade affectée et leur dit simplement :

— A quand, messieurs ?

— A demain, si vous voulez bien avec moi, reprit un des frères, et successivement avec chacun de nous, afin que nous soyons tous tués ou que nous vengions l'injure que vous nous avez faite.

— Complétement à vos ordres et disposé à recommencer toutes les fois que cela vous semblera agréable.

Ils le conduisirent jusqu'à la dernière issue, avec de grands témoignages d'estime et de politesse ; au moment de se séparer, le neveu ajouta :

— Étranger en ce pays, monsieur, il se peut que vous n'ayez point de seconds et qu'il vous soit difficile d'en trouver si promptement. Voici la liste de

nos ennemis bien connus, vous pouvez choisir parmi eux, je suis sûr qu'ils tiendront à honneur de vous assister.

Monsieur, la mode des seconds existe-t-elle en Angleterre ! sur le continent elle est passée, et je vous avoue qu'en cette occasion je n'admettrai que des témoins, ne voulant permettre à personne de défendre une cause qui ne peut être qu'à moi seul.

— Comme il vous plaira, monsieur, ce sera encore plus facile alors.

M. de Kœnigsmarck, en rentrant chez lui, trouva la comtesse instruite de cette provocation. Elle se jeta dans ses bras en sanglotant, le péril qu'elle bravait de loin lui semblait affreux, maintenant qu'il était si proche.

— Pourquoi t'ai-je laissé venir? disait-elle, pourquoi ai-je exposé ta vie? je les connais, ils sont nombreux, ils sont braves, ils se feraient massacrer jusqu'au dernier plutôt que de lâcher prise, et tu succomberas.

— Tu as donc oublié tes pressentiments, ton courage, tes résolutions? non, non, je ne succomberai pas, Dieu et l'amour me gardent, je serai victorieux.

— Si nous partions ce soir?

— Une lâcheté, Isabelle ! le déshonneur de mon nom, je ne te reconnais pas.

— Ah ! pardonne-moi, pardonne-moi, je ne sais ce que je dis, ce que je pense, je ne vois que tes peines, vais-je donc te perdre?

— Non, non, encore une fois, laisse-moi m'occuper de préparer ces combats, de les faire dignes de moi, dignes de ton amour, ma bien-aimée.

Il s'arracha de ses bras et alla successivement chez les seigneurs que la comtesse lui indiqua comme ses amis et comme les plus propres à embrasser sa cause. Il y trouva un accueil distingué, mais plusieurs le refusèrent.

— Défendre la comtesse Isabelle envers et contre tous, de toutes nos forces. Quant à approuver hautement ce que nous regardons comme sa perte, pardonnez-nous, monsieur le comte, un véritable ami ne peut faire cela, croyez à nos regrets.

D'autres, moins scrupuleux, ou plus dévoués, consentirent sans en demander davantage. Isabelle sentit ces nuances, elles glissèrent sur son cœur, uniquement occupé de Charles et de ce qui allait se passer.

Le lendemain on se rencontra sur le pré, à l'heure

précise, et le comte, rendu plus courageux, si c'est possible, plus fort par les baisers et les larmes de sa maîtresse qu'il sentait encore sur ses joues, mit en un tour de main son adversaire hors de combat; pendant qu'on l'emportait, avant de le suivre, le frère s'avança froidement et dit, avec une courtoisie cérémonieuse :

— A demain, monsieur le comte.

— Pourquoi pas à présent, milord, je ne suis point fatigué et rien ne m'empêche d'en découdre avec vous.

— Ce serait profiter d'un avantage...

— Que je vous laisse de grand cœur, milord, je ne doute pas que je ne puisse encore servir un de ces messieurs après vous.

Son adversaire, rendu plus furieux par la blessure de son frère, par cette assurance que montrait le comte, jeta son habit bas et se mit en garde.

En quelques minutes son affaire fut terminée, la supériorité d'adresse et de force de Kœnigsmarck ne pouvait être mise en doute.

Il tint tête ainsi successivement à quatre seigneurs, sans recevoir une égratignure, sans montrer ni fatigue, ni lassitude. Il se contenta de désarmer le

dernier, et ne lui fit aucun mal, afin de montrer sa valeur en toutes choses.

— Assez de sang pour aujourd'hui, monsieur, dit-il, en abaissant son épée.

Le jeune homme avec lequel il agissait si courtoisement lui tendit la main, que le comte se garda de refuser.

— Monsieur le comte, dit-il, ne me comptez plus au nombre de vos ennemis; je n'oublierai jamais ce que je vous dois.

Isabelle l'attendait avec une anxiété dévorante; lorsqu'elle le vit arriver sain et sauf, elle se précipita au-devant de lui et crut qu'elle mourrait de joie dans ses bras. Elle lui fit raconter ses combats, et ses yeux brillaient d'enthousiasme en l'écoutant :

— Bien défendu, mon chevalier, et peut-être le bruit de tes exploits va-t-il épouvanter tes ennemis. Ils craindront de se mesurer à un pareil vaillant, et nous serons tranquilles enfin.

— Demain j'ai rendez-vous avec un même nombre, et le jour suivant encore. Leur rage et leur audace augmentent, au contraire, à mesure que je les châtie; mais, ne crains rien, je vaincrai ceux-ci comme les

autres, ma cause est trop belle, elle est trop chère à mon cœur.

Le lendemain, mêmes combats, même bonheur, le surlendemain aussi ; Isabelle était ivre de joie et d'orgueil.

— L'Angleterre apprendra au moins que la comtesse de Southampton a choisi un noble seigneur, un brave parmi tous les autres et mon excuse est en toi, mon bien-aimé. Eh ! qu'ai-je besoin d'excuse !

On ne parlait d'autre chose, à la cour et à la ville, que de ces combats fabuleux. Le comte devint l'objet de la curiosité générale et, dès qu'il se montrait, la foule, avide, l'entourait de toutes parts. La reine s'intéressa à l'invincible champion. Elle supplia le roi de défendre la continuation des duels.

— Il finirait par succomber, à la longue, dit-elle, et ce serait grand dommage en vérité. La famille de lady Isabelle en a fait assez pour son honneur, défendez cette boucherie.

Le roi, dont le faible pour le comte augmentait chaque jour, n'eut pas de peine à se laisser convaincre ; d'ailleurs il ne manquait pas de motifs plausibles, puisés dans la force des choses et dans la politique même, pour mettre un terme à ces com-

bats. Le caractère diplomatique du comte suffisait seul. Isabelle, à cette nouvelle, voulut aller remercier le monarque, Kœnigsmarck la retint.

— N'en faites pas davantage, mon amie, ne vous montrez point déchue à cette cour où vous avez régné.

— Déchue ! ah ! jamais je ne fus plus fière et plus heureuse ; jamais je n'ai estimé plus haut les dons que j'ai reçus du ciel. Que n'ai-je une couronne à jeter à tes pieds.

Il est facile de comprendre combien à cette cour d'Angleterre, déjà partagée par les premiers ferments de la discorde qui devait éclater peu après, combien ces événements soulevèrent de partis et de discussions. La majeure partie fut néanmoins pour le vainqueur. Les exploits sont toujours admirés, et la force inspire un respect involontaire.

Ils restèrent quelque temps en repos, le comte, vivant dans une retraite que l'amour rendait chère, et évitant les occasions de mettre en évidence une femme qui ne croyait jamais trop se compromettre pour lui prouver son amour.

Un soir ils étaient seuls à Hyde-Parck, se promenant dans les endroits les plus solitaires, lorsqu'un

homme caché jusqu'au nez dans son manteau passa près d'eux à plusieurs reprises. Isabelle le vit la première.

— Attention, dit-elle, on nous suit.

— C'est vrai, mais quel peut être ce quidam ? Il a l'air de se rapprocher à chaque fois.

Il s'approcha, en effet, jusqu'à toucher Kœnigsmarck, pour ainsi dire, et lui jeta vivement ces mots :

— Prenez garde ! partez !

Le comte saisit son bras et le tint dans ses doigts de fer comme dans des tenailles.

— Qui êtes-vous ? que demandez-vous ?

— Je ne m'enfuirai pas, lâchez-moi, je suis un ami, mais gardez qu'on ne nous voie ensemble.

Il reconnut le jeune homme auquel il avait donné la vie.

Ah ! c'est vous, monsieur !

— Oui, monsieur le comte, oui, ma belle cousine, c'est moi, je me souviens de ce que je vous dois et je veux vous le prouver. On a juré votre mort, on a juré de vous ravir milady, pour cela tous les moyens seront employés. L'assassinat et le poison, le guet-apens, toutes choses, croyez-moi donc et partez,

votre loyale force, votre valeur, ne vous défendraient pas contre eux. J'ai dit ce que j'avais à dire, laissez-moi m'échapper maintenant.

— Quoi ! Mortemer, vous ne prendriez pas hautement le parti de celui à qui vous devez la vie ! quoi ! tant de pusillanimité dans un homme de votre nom ! je n'y puis croire encore.

— Mon frère est mort ce matin de la suite de ses blessures, mylady, je ne puis donc aux yeux de tous me déclarer pour vous maintenant. J'acquitte en secret la dette de la reconnaissance, c'est trop encore. S'il s'agissait d'un combat face à face, je ne l'eusse point évité, mais la trahison est odieuse.

— Adieu, monsieur, adieu donc, nous profiterons de vos avis. Je comprends ce que vous pensez, et je n'en ferais pas même autant que vous. Le meurtrier de mon frère Philippe ne mourrait que de ma main, lui eussé-je toutes les obligations du monde.

— Mortemer, ne l'écoutez pas et partez, dit vivement la comtesse, je n'oublierai point ce que vous venez de faire.

— Votre main, ma cousine, votre main pour gage, je ne saurais serrer celle de monsieur.

Elle la lui tendit et il la baisa avec une émotion contenue.

— Quittez l'Angleterre et que Dieu vous conserve! j'ai payé ma dette.

Et il s'enfuit en courant.

La comtesse voulut rentrer sur-le-champ, et faire les préparatifs d'un départ immédiat. Kœnigsmarck s'y refusa.

— J'aurais l'air de fuir, dit-il, je resterai.

— Je ne te quitterai donc pas un seul instant, Charles, car je ne vivrais pas loin de toi!

— Tu ne peux me suivre partout.

— Je te suivrai.

— Cela ne se peut, te dis-je. Ne dois-je pas aller à la cour, me montrer, braver le péril dont on me menace!

— Partons alors.

— On dirait que j'ai peur.

Ni prières ni menaces ne purent le faire changer d'avis. Il persista dans sa résolution, et, pour la première fois, Isabelle reçut de lui un refus. Elle eut alors recours à un autre moyen; elle écrivit au roi, elle lui peignit sa situation, celle du comte, et le supplia de l'aider de son pouvoir. Ensuite elle en-

voya Bontemps attendre Sa Majesté au passage et lui remettre cette lettre comme un placet. A la vue du sceau, des armes, il tressaillit. Il se promenait seul, avec deux courtisans intimes, dans les jardins de Windsor. Il jeta un regard profond sur le domestique agenouillé devant lui, et lui demanda :

— A qui es-tu ?

— Que Votre Majesté prenne la peine de lire, et elle verra.

Il lut en effet, puis, faisant signe aux courtisans de s'écarter, il dit à Bontemps.

— La comtesse est bien hardie d'oser ainsi s'adresser à moi, mais j'aime le comte, et, comme je ne puis empêcher ses ennemis de l'atteindre en secret, *pour lui*, entends-tu ? pour lui, je verrai à ce qu'il s'éloigne honorablement. Rapporte cette réponse à celle qui t'envoie.

Le messager fidèle partit à moitié satisfait, mais espérant néanmoins. Il répéta textuellement ce qu'avait dit le roi, il aimait son maître avec un dévouement et une tendresse semblables à celle d'un père.

Il souhaitait passionnément l'arracher à ces haines, qu'il ne pouvait écarter, et il attendait avec une im-

patience presque égale à celle de la comtesse le résultat de son ambassade.

Il ne tarda pas à le connaître. Dès le lendemain le roi manda Kœnigsmark au palais.

— Mon cher comte, lui dit-il, je vous demande un service.

— Trop heureux d'être agréable à Votre Majesté.

— Vous ne me refuserez point, vous me le promettez.

— Ordonnez, sire.

— J'envoie une flotte à Tanger contre les barbaresques, j'ai besoin d'un homme accoutumé à combattre ces infidèles, d'un homme dont le nom puisse en même temps rassurer mes troupes et effrayer l'ennemi, j'ai pensé à vous.

— Ah ! sire, que de remercîments !

— Vous acceptez ?

— Avec toute la reconnaissance que je vous dois, Votre Majesté ne pouvait m'accorder une faveur plus grande.

— Vous partirez donc tout de suite ?

— Aussitôt que Votre Majesté l'ordonnera.

— Demain matin je désire que vous soyez en route avec *toute* votre maison.

— J'obéirai.

— Je vous enverrai ce soir mes derniers ordres.

Et d'un geste il le congédia.

III

ENCORE DE L'HÉROISME.

A la nouvelle de ce départ, la comtesse se montra enchantée. Elle eût volontiers baisé les mains du roi qui sauvait son amant des dangers de la trahison, pour le livrer à ceux de la gloire. Elle pressa les préparatifs et,au lever de l'aurore, ils se mettaient en route ; à cet instant-là même un garçon de l'auberge apporta au comte le coup de l'étrier, il lui présenta du vin aux épices, dans un gobelet d'argent, Kœnigsmarck le portait à ses lèvres, quand Isabelle, qui se tenait près de son cheval, jeta les yeux sur les bords du gobelet et l'arracha vivement de ses mains.

— Ne buvez pas, monseigneur, dit-elle ; ce verre n'est pas propre, voyez plutôt.

Elle lui montra une matière blanchâtre et corrosive sans doute, dont la pureté de l'argent semblait endommagée. Le valet devint pâle et se troubla.

— Regardez cet homme, ajouta-t-elle.

Il essaya de s'enfuir, mais Bontemps et les autres domestiques du comte le retinrent. Il trembla, se jeta à genoux et cria qu'il avouerait tout ce qu'on voudrait, pourvu qu'on ne lui fît pas de mal. Il avait été payé pour jeter dans la boisson du comte une poudre, dont on ne lui avait pas annoncé d'autre effet que de l'endormir et de retarder son départ, mais, d'après les avis reçus, on ne douta pas que ce fût du poison.

— Va dire à ceux qui t'envoient, que je t'ai pardonné, reprit Charles-Jean, après l'avoir entendu, que je ne crains pas leurs manœuvres et que je les méprise, et ne recommence pas, crois-mois, pareille expérience, tu pourrais ne pas trouver un homme aussi patient.

Après cela il monta à cheval, la comtesse en fit autant et ils partirent.

Pendant le voyage on témoigna à Kœnigsmarck et à sa belle maîtresse des égards délicats, les officiers la prirent pour ce qu'elle voulait être, en respectant

néanmoins dans leurs propos cet incognito singulier. La valeur célèbre du comte, ses actions à Malte étaient connues, il portait fièrement sa croix et se proposait de la gagner une seconde fois contre les Maures qu'il allait combattre.

Lorsque cette troupe débusqua, la fortune avait changé, les Anglais étaient maîtres de Tanger et s'y trouvaient assiégés à leur tour, après en avoir chassé les barbaresques. Ils étaient cernés, affamés, par les infidèles, et réduits au désespoir, ils tentaient une sortie.

L'aspect de leurs compatriotes leur rendit du courage ; Charles-Jean sauta à terre le premier, s'empara d'un cheval et se jeta au travers des combattants comme un foudre de guerre. Il frappa à droite et à gauche, de toute la force de son bras puissant, malgré le soleil, malgré la poussière. Emporté par son ardeur, il se trouva bientôt au milieu des bataillons ennemis, en poussant son cri de guerre, et répétant lui-même son nom, si connu, si redouté parmi les barbaresques. Il fut entouré en un clin d'œil, vingt bras se levèrent à la fois sur lui, la hache d'abordage dont il s'était saisi lui suffit pour les parer.

A quelques pas de lui étaient les Anglais, mais un

gros de musulmans l'en séparait, il était seul au milieu d'eux; on l'entoure, on le menace, on le frappe, pour comble de malheur, son cheval succombe, il se trouve à pied, sa hache brisée, avec son épée pour toute défense, il se relève, plus prompt que l'éclair, il sème les cadavres autour de lui, pendant que les Anglais, témoins de cette lutte de géant, crient en cherchant à le rejoindre :

— Courage ! courage ! ne faiblissez pas, nous arrivons.

Il sent ranimer ses forces, il combat toujours, mais son sang coule, mais il va succomber, lorsqu'enfin le dernier de ses ennemis mord la poussière à ses côtés, et, lui, tombe inanimé dans les bras des chrétiens qui s'étaient enfin frayé un chemin jusqu'à lui.

Bontemps et le page n'avaient pu le suivre, ils arrivèrent au moment où, le croyant mort, on le transportait dans la place, Isabeau se jeta sur lui, en poussant des cris affreux, quant à Bontemps, il grommelait entre ses dents :

— Toujours de même ! ce diable d'homme court si vite, il a un tel poignet, qu'il est impossible de le suivre et de frapper où il a passé, mais voilà ce qu'il en rapporte !

— Il est mort! il est mort! disait la désolée comtesse, il est mort, je veux mourir aussi!

— Eh! non, il n'est pas mort, madame, je vous en réponds, il n'est qu'évanoui. On le serait à moins. Nous l'avons retiré d'une autre passe; emportons-le seulement, pansons-le, et, dans trois semaines, il n'y paraîtra plus.

Madame de Southampton l'écoutait à peine, toute à son désespoir, elle croyait son amant perdu. Elle le suivit sans songer à retenir ses cris ni ses larmes devant les nombreux témoins qui l'entouraient, et tous de sa nation. On le mit au lit, on visita ses blessures, qui étaient nombreuses, mais aucune mortelle. Elle en bénit le ciel, et jura qu'elle ne le laisserait plus s'exposer ainsi.

Selon la prédiction du brave sergent du guet, les forces de Charles revinrent très-vite, mais la comtesse le supplia tant, qu'il ne prit plus aucune part aux affaires des Anglais, et qu'il s'embarqua avec elle pour la France.

Il éprouva une sorte de joie orgueilleuse en revenant à Paris, ainsi accompagné. Madame de Bouillon, qui l'avait quitté si facilement, verrait quelle consolation il avait trouvé.

— Elle eût bien voulu m'en voir mourir de chagrin, mais elle n'en méritait pas la peine, et l'amant d'Isabelle de Southampton, celui pour qui une pareille femme a tout abandonné sur la terre, n'a rien à regretter ni à envier en ce monde, disait-il à Bontemps.

— Monsieur, elles étaient pourtant jolies, ces soi-disant grisettes de chez La Voisin. Vous dites que ce sont des duchesses et une Mazarine, encore! je l'ai toujours pensé. Cette Voisin ne recevait que de cela. Aussi quels coffres on a trouvés chez elle! que d'écus nous avons transportés de sa confiscation au trésor de l'épargne... et ailleurs!

L'arrivée de Kœnigsmarck produisit son effet ordinaire, on en parla dans tout Paris, même à la cour. Madame, princesse allemande, dans la force du terme, cousine de l'électrice Sophie de Hanovre, recherchait tout ce qui tenait à son pays, de près ou de loin, elle voulut voir le comte Charles-Jean, et l'envoya quérir. Elle se montra pour lui très-affable et très-bonne; elle le reçut souvent chez elle, le prit pour son cavalier dans les chasses du roi, qu'elle suivait aussi hardiment qu'un vrai piqueur. Voici, du reste, en quels termes elle rend compte elle-

même de sa connaissance avec Kœnigsmarck, dans une de ses lettres à la princesse de Galles, née princesse d'Anspach (28 octobre 1717).

« Il doit être assez dans le caractère de quelques dames anglaises de suivre leurs amants. J'ai connu un comte de Kœnigsmarck, qu'une dame anglaise avait suivi en habit de page. Elle était avec lui à Chambord, et comme, faute de place, il ne pouvait loger au château, il avait fait dresser dans la forêt une tente où il logeait. Il me raconta son aventure à la chasse ; j'eus la curiosité de voir le soi-disant page. J'allai donc à cette tente, et il me présenta ce page. Jamais je n'ai rien vu de plus beau que cette figure ; les plus beaux yeux du monde, une bouche charmante, une prodigieuse quantité de cheveux du plus beau brun, qui tombaient en grosses boucles sur ses épaules. Elle sourit en me voyant, se doutant bien que je savais son secret. »

La palatine, on le voit, n'y faisait pas tant de façons et les grandes dames de ce temps-là, même les plus scrupuleuses pour elles-mêmes, n'étaient point sévères pour les autres. C'est un exemple que celles de ce temps-ci devraient bien suivre. Plus tard nous allons encore retrouver ce témoignage de

la princesse dans une circonstance touchante, je ne raconte rien que de vrai, on le voit.

Madame de Bouillon ne put revoir Kœnigsmarck sans émotion, elle le rencontra pour la première fois chez Madame, le matin. Il n'hésita pas à s'approcher d'elle et à lui demander si elle daignait le reconnaître encore.

— Vous n'êtes pas de ceux que l'on oublie, monsieur le comte, en eût-on le droit et la volonté, votre renommée parle si haut, qu'il faut bien l'entendre.

— Me sera-t-il permis de vous présenter chez vous les hommages de mon souvenir, madame la duchesse?

— Venez quand il vous plaira, vous serez toujours bien reçu, mais vous me trouvez bien changée, n'est-ce pas, ajouta-t-elle avec mélancolie.

— Je vous trouve toujours belle et toujours jeune, madame, toujours telle que vous étiez et que vous serez longtemps.

— J'ai pourtant bien souffert !

— La rose vit et reste belle au milieu des épines.

— Et vous, monsieur le comte, vous êtes fort heureux, si j'en crois les bruits qui se répandent.

— On ne vous dira jamais assez combien je le suis, madame.

— Ne me montrerez-vous point un page miraculeux que tout le monde vous envie ?

— Il ne se cache guère.

— Ah ! Kœnigsmarck, ajouta-t-elle tout bas, d'un accent jaloux, vous avez oublié bien vite.

— Pas avant qu'on m'oubliât moi-même, madame.

Il alla chez elle quelques jours après, son hôtel était plein de gens qui tous s'écartèrent pour le laisser passer. Chez nous, en tout temps, particulièrement en ces temps anciens, on a conservé un respect infini pour la gloire, et les hauts faits de Kœnigsmarck étaient connus de tous. Le roi lui-même avait dit :

— C'est un héros !

Il n'en fallut pas davantage pour le mettre à la mode. Ce jour-là l'amour-propre de madame de Bouillon souffrit plus que son cœur, en songeant qu'il ne lui appartenait plus et qu'il était ainsi célébré de toutes parts. Elle lui prodigua les sourires et les regrets en pure perte ; le souvenir d'Isabelle le défendait.

Il avait pour ami intime, dès son premier voyage, le neveu de madame de Montespan, le comte de Thianges, qui l'accompagnait partout et qui l'engagea

fortement à servir le roi dans cette guerre de Flandre si victorieuse en ce moment pour Louis XIV et qui devait plus tard amener ses revers. Il leva un régiment de ses propres deniers et s'offrit au roi de France, qui accepta ses services en lui disant :

— Monsieur le comte, le régiment de Kœnigsmarck sera le régiment de la gloire.

La pauvre Isabelle voyait avec désespoir le comte s'engager dans de nouvelles aventures, elle eût voulu le fixer avec elle dans un de ses châteaux, mais il s'y refusa absolument.

— Je te suivrai donc, lui dit-elle, puisque tu ne veux pas me suivre, toi !

IV

OU SONT LA FEUILLE DE ROSE ET LA FEUILLE DE LAURIER.

Le comte alla avec son régiment au siége de Courtray, il y fut blessé assez dangereusement pour ne pouvoir achever la campagne. Les deux inséparables, le page Isabeau et Bontemps revinrent avec lui à Paris.

— Monsieur, disait Bontemps, est-ce que nous ne quitterons pas enfin la France une bonne fois, pour n'y plus revenir? J'ai encore rencontré ma femme en arrivant, c'est pour moi un avant-goût de l'enfer, ce sera assez, il me semble, de toute l'éternité pour voir le diable.

— Laisse faire, mon pauvre Bontemps, que je reprenne des forces, et nous irons encore combattre

les Musulmans; pour moi un coup de sabre donné à eux compte double.

Ce ne fut cependant pas d'abord contre les Turcs qu'ils allèrent guerroyer, le régiment du comte fut envoyé en Catalogne, où il se couvrit de lauriers, selon l'expression du temps. Pas un officier dans toute l'armée dont la réputation fut aussi brillante que la sienne. Cependant sa vocation perçait toujours, et une lettre qu'il reçut du comte Othon, à cette époque, le décida tout à fait.

« Mon neveu, écrivait-il, l'oisiveté me pèse enfin, et la meilleure des femmes, à la longue, ne peut consoler de ce qu'on perd, en renonçant pour elle à la gloire. Je m'engage au service de la république de Venise, voulez-vous me rejoindre et m'amener le brave Bontemps, qui me rendra son estime lorsqu'il me verra à l'œuvre. Il s'agit d'une guerre en Morée, où nous aurons maille à partir avec nos anciens amis les Turcs, et je compte sur vous.

« A propos, amenez donc votre beau page, que je le voie. »

Kœnigsmarck ne pouvait résister à une pareille lettre, et cependant bien des motifs devaient le retenir. La comtesse était grosse; après tant de

courses, d'épreuves, de toutes sortes, elle ne comptait plus sur ce nouveau lien, mais, lorsqu'elle apprit la résolution du comte, elle lui déclara qu'elle le suivrait envers et contre tous.

— Dans votre état, Isabelle, songez donc à l'imprudence !

— Je vous suivrai.

— Mais notre enfant?

— Notre enfant ne vient qu'après vous dans mon cœur, vous d'abord, vous avant toutes choses. Si vous partez, je partirai.

Il essaya en vain de la retenir. C'était un de ces cœurs que rien ne fléchit, lorsqu'il s'agit de ce qu'ils aiment. Elle se mit en route avec lui, dissimulant ses souffrances et sa fatigue, afin de lui ôter toute inquiétude et tout prétexte de songer à une séparation.

Un soir, ils arrivèrent dans une auberge, après une longue journée; Isabelle ne se soutenait plus.

Mais je laisse ici la parole à Madame, le fait vaut la peine d'être attesté par elle, il en aura plus de valeur.

« Lorsqu'il partit de Chambord pour l'Italie (dit-elle dans la même lettre), le comte de Kœnigsmarck se trouva dans une auberge, et en sortit le matin pour

faire un tour de promenade. L'hôtesse de cette maison courut après lui et lui cria :

— Montez vite là-haut, monsieur, votre page accouche.

Le page accoucha en effet d'une fille. »

On comprend dans quel embarras ils se trouvèrent. Isabelle avait mal calculé sans doute, ou les fatigues de la route avaient avancé son terme, dont elle se croyait très-loin.

Il fallut retourner sur ses pas. La vue de son enfant avait éveillé chez cette jeune femme un sentiment inconnu; elle ne voulait plus le quitter maintenant, en retrouvant sur son visage les traits de son père, elle l'aima autant qu'elle l'aimait lui-même, et sentit qu'elle se devait au plus faible.

Lady Southampton était catholique, elle annonça sa résolution de se retirer au couvent avec sa fille, pendant l'absence du comte.

— Le rôle du page est fini, lui dit-elle, celui de la mère commence, je saurai le remplir ainsi que j'ai rempli l'autre.

Kœnigsmarck fut transporté d'admiration, de la nouvelle face sous laquelle se présentait ce caractère, il le lui témoigna vivement.

— Mon ami, lui dit-elle, Dieu m'est témoin que, si je suivais mon cœur et mon amour, je ne vous quitterais point, mais cette enfant, c'est la vôtre, elle vous appartient comme à moi, et tous mes soins doivent lui être prodigués. C'est un dépôt confié par vous, mon bien-aimé, le dépôt le plus sacré et le plus cher. Je me dois à elle, c'est un sacrifice, je le ferai à vous et pour vous, vous m'en aimerez peut-être mieux après.

La veille de son départ, le comte reçut une lettre de madame de Kœnigsmarck, pleine de tendresse et d'inquiétudes. Bien qu'il lui eût caché sa campagne contre les Turcs, elle en avait le pressentiment.

« Mon fils, je ne sais ce qui vous arrivera, ni ce que ces Turcs ont encore à faire avec vous, mais j'ai rêvé cette nuit que je vous voyais sur le rivage de leur mer, tout sanglant, la tête séparée du corps, par un coup de sabre. Mon fils, prenez garde, les pressentiments d'une mère ne trompent jamais. »

Charles-Jean se garda de montrer cette lettre à la comtesse. Il lui cacha au contraire l'espèce de crainte vague qui l'agitait lui-même. Pour la première fois il partait sans plaisir. En vain Bontemps lui représentait d'avance les succès, les belles batailles qui les at-

tendaient ; il secouait mélancoliquement la tête en disant :

— Il m'arrivera malheur, Bontemps, ma mère a raison.

Le moment de la séparation fut affreux. Isabelle en pensa mourir. Elle se cramponna aux bras du comte, il fallut l'en arracher. On la transporta évanouie près du berceau de sa fille ; en revenant à elle, son enfant frappa d'abord ses regards.

— Ma chère petite fille, lui dit-elle, nous voilà bien seules en ce monde. Ah ! si tu pouvais prier pour ton père. Dieu t'entendrait mieux que moi.

Le comte de Thianges entra, dès qu'il la sut en état de la recevoir. Kœnigsmarck à son départ lui avait recommandé ces deux frêles créatures.

— Je vous les lègue, mon ami, si je ne reviens pas, prenez-en soin, ayez pitié d'elles, car elles n'auront plus que vous. Isabelle a tout abandonné pour moi ; sa famille, je le sais, mais je ne lui ai jamais dit, la déshérite de ses biens. Grâces aux revers de la fortune, je ne suis qu'un soldat d'aventure sans héritage et sans argent. Ce que je laisserai est à ma fille, mais laisserai-je quelque chose ? j'ai achevé le peu que j'avais au service de votre roi, tâchez qu'il le sache,

afin de protéger ces deux aimées en souvenir de moi.

M. de Thianges était le plus fidèle des amis, il remplit cette mission avec dévouement, il la remplit jusqu'à la mort. Vous n'en trouverez guère aujourd'hui de cette trempe.

Le comte retrouva son oncle à Venise, celui-ci avait repris, avec le harnais, ses idées, ses habitudes de garçon. En revoyant Charles, il lui demanda sur-le-champ :

— Eh bien, le mystérieux page, où est-il ?

— Il n'existe plus, mon oncle.

— Quoi ! elle est morte, la pauvre femme ! si jeune ! C'est donc pour cela que je vous vois une mine de désolation, vous avez tort, mon neveu ; il ne manque pas de maîtresses sur la terre pour un homme comme vous.

— La femme existe, mon oncle, elle existe doublement, puisqu'elle est mère, c'est le page qui n'existe plus.

— Ah ! je comprends, elle ne peut être page et bercer le maillot, vous ne nous avez pas amené tout cela, je suppose ? tant mieux, les absents et les absentes ont tort. Il y a diablement de belles créatures

à Venise, n'est-ce pas, Bontemps ? Nous irons voir cela ensemble.

— Et madame votre femme ?

— Madame ma femme est chez elle, tranquille, avec son père, que diable pourrait lui faire la fidélité ridicule que je lui garderais ? demandez à Bontemps.

— La fidélité, monsieur le maréchal, je ne connais pas cela.

Le comte Othon avait été fait maréchal depuis son mariage, il portait dignement cette haute dignité, dont son père, on le sait, fut revêtu avant lui. Je ne voudrais pas jurer que Charles ne le suivit point dans ses courses de galanterie et qu'ils n'eussent fréquenté ensemble quelques boudoirs et quelques ruelles. Quoi qu'il en soit, nous retrouvons le jeune comte, au moment de s'embarquer, à trois heures du matin, se promenant seul sous les arcades de la place Saint-Marc, au même endroit où il avait vu la comtesse pour la première fois. Ses réflexions mélancoliques brisaient son cœur ; il se reportait aux beaux temps de son amour, à ces douces heures de jeunesse, où tous les deux, doucement balancés dans une gondole, sous un ciel merveilleux, ils échangeaient les paroles qu'ils avaient tant de fois répétées de-

puis, sous d'autres cieux et dans d'autres climats.

— Hélas ! hélas ! disait-il, c'en est fait, je ne la verrai plus, mon Isabelle, je ne reviendrai plus ici, je ne retrouverai plus ni mon pays, ni ma mère, ni mon enfant, ni rien de ce que j'aime. La terre étrangère recevra mon dernier regard.

Le comte Othon le trouva ainsi triste et désolé. Il essaya de changer ses idées, mais Charles n'était pas de ces natures qui varient.

— Si j'étais Philippe, mon oncle, vous le persuaderiez, mais moi...

Ils descendirent en Morée et tous les deux alors oublièrent et les pressentiments et les plaisirs. Ils se couvrirent de gloire à l'envi l'un de l'autre, aux siéges de Navarin et de Modon, dans l'expédition si dangereuse d'Argos. Ils échappèrent à tous les périls et sortirent, sans une blessure, de ces combats où les morts tombaient autour d'eux comme des épis moissonnés. Charles-Jean commençait à se moquer des présages, il avait reçu la veille un messager d'Isabelle, lui donnant des nouvelles de son enfant, toutes deux l'attendaient bien portantes, à l'ombre du sanctuaire; il se promenait au bord du rivage, lorsque son oncle s'approcha de lui d'un air soucieux, et lui dit :

— La peste est dans l'armée.

Charles-Jean devint pâle.

— Voilà notre seul et véritable ennemi, mon oncle, celui que nous ne vaincrons pas, l'unique qui puisse venir à bout des Kœnigsmarck. Nous n'en échapperons point.

— Voilà encore vos idées folles.

— Elles ne sont pas folles, elles sont justes, je le sais, j'en suis sûr; si vous avez des dispositions à prendre, faites-les.

— Eh parbleu! elles sont faites! Croyez-vous qu'un homme marié s'en aille ainsi à l'aventure, sans avoir abrité son nid? J'aime ma femme, voyez-vous, mon neveu, malgré mes vagabondages, je l'aime si bien qu'il m'a fallu beaucoup de courage pour la quitter, ainsi elle a son sort arrangé, j'en suis fâché, mes chers neveux, mais je lui laisse tout ce que je possède.

— A votre aise, mon oncle! vous en êtes le maître. Quant à moi, excepté pour ma pauvre enfant et sa mère, je n'ai besoin de rien, Philippe est en passe d'en gagner, il n'y a que mes sœurs, dont vous eussiez pu vous souvenir.

— Eh! eh! j'y ai un peu pourvu. D'ailleurs la

beauté d'Aurore et l'excellent caractère de Wilhelmine ne suffisent-ils pas? Par ma foi! nous parlons comme si j'étais mort, et j'ai bon pied, bon œil, malgré cette chienne de peste, dont je ne suis pas plus charmé que vous.

La maladie fit des progrès effrayants en quelques heures et en quelques jours. A peine le premier cas s'était-il déclaré que vingt autres le suivirent et que le lendemain la moitié de l'armée fut envahie. Les moyens sanitaires étaient presque nuls à cette époque et, lorsqu'une épidémie sévissait, surtout dans une grande accumulation d'hommes, elle faisait nombre de victimes. Il n'était pas dans le caractère et dans les habitudes des Kœnigsmarck de fuir les dangers d'aucune sorte. Ils se mirent à soigner les malades avec un zèle que rien ne put ralentir, et que Bontemps imita, moitié par dévouement à ses camarades, moitié pour suivre ses maîtres. On voyait la grande taille, les membres colossaux du comte Othon, le beau et mélancolique visage de Charles-Jean, la figure fine et rusée de Roger dans toutes les tentes. Ils passaient les jours et les nuits, administrant pieusement les remèdes prescrits par les frater suivant les armées.

Le comte Othon disait en jurant suivant son habitude :

— Il se peut que je les tue, ces pauvres gens, avec mes poudres et mes drogues, mais, si je les tue, c'est de si bonne foi, qu'il ne faut pas m'en savoir mauvais gré.

On ne se battait plus, d'un commun accord, les combattants étaient tous aussi atteints d'un côté que de l'autre. Les morts tombaient par douzaine, par centaine, c'était une véritable désolation. Chaque soir ou plutôt chaque matin, avant de prendre un peu de repos, Charles-Jean restait quelques minutes le visage caché dans ses mains remerciant Dieu qui l'avait encore conservé pour sa pauvre Isabelle, pour sa pauvre enfant.

— Oh! laissez-moi, Seigneur, murmurait-il, vous qui m'avez épargné sur les champs de bataille, vous qui m'avez retiré de dangers si horribles, sauvez-moi pour ces deux êtres qui ont tant besoin de moi.

Il dormait quelques heures si on ne venait pas le réveiller, car rien ne se faisait sans lui, et puis il repartait avec le même zèle, après une nouvelle prière.

Un matin il s'éveilla la tête lourde, les paupières

pesantes, premiers signes qu'il avait si souvent observés chez les autres.

— Je suis perdu, mon Dieu! se dit-il, je dois songer à elles pendant qu'il me reste encore des forces qui vont disparaître. Bontemps, ajouta-t-il, mon garçon, il va falloir nous quitter. Rappelle-toi le serment que tu m'as fait, de transporter mon corps dans la sépulture de ma famille, de porter mes dernières volontés à la comtesse et au comte de Thianges, et, si mon oncle ne te garde pas, ou s'il succombe comme moi, ainsi que je le crains, de retourner près de mon frère et de t'attacher à lui comme tu l'étais à nous. Il a besoin d'un serviteur dévoué, Philippe, que tous les hommes menacent et que toutes les femmes adorent.

— Monseigneur, vous vous trompez, vous vous portez bien, ce n'est qu'un peu de fatigue, mais, si un malheur arrivait, soyez tranquille, quand Bontemps a donné sa parole, il la tient.

Deux heures après, Charles-Jean était étendu sur son lit de douleur, son oncle et Bontemps le soignaient avec le zèle de toute leur tendresse, il se sentait perdu, mais il ne se soumettait pas moins à ce qu'ils lui demandaient. Il buvait leurs tisanes et suivait leurs prescriptions.

— C'est inutile, mes bons amis, leur disait-il, rien n'y fera, je m'en vais.

— Eh! non, morbleu! tu ne t'en vas pas, il serait par trop bête que cette sotte engeance de peste fût plus forte que nous. Du courage! et nous nous en tirerons.

Hélas! les soins, les prières, les remèdes furent inutiles, Charles-Jean succomba le troisième jour, après avoir lutté contre la mort avec toute la force de sa volonté, de sa jeunesse et de sa vigueur. Il se cramponnait à la vie, mais la mort fut plus puissante que lui. Au moment de rendre le dernier soupir, il supplia son oncle de prendre soin de sa fille, et de ne pas la laisser dans l'abandon.

— Je vous promets qu'elle ne manquera de rien; si je retourne en Europe, j'en ferai une Kœnigsmarck, pour le peu qu'elle s'y prête. Reposez-vous sur moi.

Au coucher du soleil, au moment où son dernier rayon dorait le sommet de sa tente, Charles-Jean poussa un profond soupir, sa tête retomba sur son épaule.

— Ah! dit-il, ni ma mère ni Isabelle ne pourraient me reconnaître en l'état où je suis, ce n'est pas moi qui meurs, ce n'est pas même mon image, il

ne reste rien de Charles-Jean de Kœnigsmarck, plus rien qu'une vaine renommée et le souvenir dans les cœurs qui l'ont aimé. Dites-leur que ma dernière pensée a été pour eux, et que je vais les attendre.

Il avait assisté trop souvent à la décomposition apportée par la maladie au moment de la mort, pour ne pas savoir dans quel état épouvantable il était tombé. Son oncle le regardait en tordant sa moustache.

— Mille tonnerres ! dit-il tout bas à Roger, il y a de quoi se désoler, pour de braves soldats, de mourir ainsi, au lieu de recevoir un bon coup de feu dans la poitrine, qui vous laisse au moins figure humaine; regarde ce pauvre enfant à quoi il ressemble. Faudra-t-il donc m'en aller comme cela, Bontemps? je ne m'en consolerais point.

Charles-Jean resta en agonie et ne prononça plus une parole ; la lutte fut terrible. Enfin, un peu avant minuit, il y succombait. Jamais paladin plus accompli n'avait fourni le sujet de ces belles épopées du moyen âge, jamais plus de beauté, de vaillance, de loyauté ne furent réunis dans un seul homme à un degré plus éminent. Il avait vingt-six ans à peine, et sa vie était déjà pleine bien plus que celle de dix

hommes ordinaires. S'il eût vécu, l'histoire eût enregistré son nom parmi les plus grands, mais, victime de la fatalité, de la malédiction attachée à sa race, il fut vaincu par la destinée, il ne pouvait l'être que par elle. La douleur de son oncle et celle du fidèle serviteur furent immenses. Ils veillèrent le corps en pleurant, ces vieux soldats qui n'avaient jamais pleuré. On lui fit faire un cercueil après avoir embaumé le cadavre à la manière des Orientaux. Le comte Othon alla lui-même chercher dans le camp ennemi les savants pour cette opération. On ne put refuser cette consolation à une douleur immense, que les infidèles comprirent et respectèrent.

— Mes braves amis, leur dit-il, en les reconduisant, et lorsqu'ils eurent accompli leur tâche, et qu'il les eût payés grassement, je vous retiens pour me faire la même cérémonie, n'y manquez pas, je vous en prie, quand mes gens iront vous en prier de ma part.

Il fut prophète. Peu de jours après, il expira aussi en disant à Bontemps :

— Tu porteras mon corps avec celui de mon neveu, et détale vite, si tu veux pouvoir remplir notre commission. Les Kœnigsmarck s'en vont, Roger,

la malédiction lancée à mon père porte ses fruits. Il ne reste plus qne mon neveu Philippe, mais il n'en a pas pour longtemps du train où il marche. Il finira par quelque poignard.

Ce furent ses dernières paroles.

Le triste Bontemps accomplit de point en point la mission qu'il avait reçue. Le corps d'Othon-Guillaume fut embaumé comme celui de son neveu, et il partit peu de jours après pour Stade, entre ces deux cercueils, que les comtesses de Kœnigsmarck vinrent recevoir. Il lui restait encore une pénible et douloureuse démarche, il devait porter à milady Southampton l'épouvantable nouvelle, il devait remettre au comte de Thianges la lettre qui lui confiait désormais la veuve et l'orpheline. Il se rendit à Paris. Je renonce à peindre le désespoir d'Isabelle, il se comprend de reste. Invoquons encore une fois le témoignage de la Palatine pour la fin de cette romanesque histoire. Voici comment se termine sa lettre à la princesse de Galles :

« On mit la mère et l'enfant dans un couvent à Paris. Tant que le comte a vécu, il en a eu grand soin, mais il mourut en Morée et le page fidèle ne lui survécut pas longtemps. Elle est morte comme

une sainte. Un ami du comte, neveu de madame de Montespan, nommé Thianges, a pris soin de la petite fille. Après la mort de celui-ci, le roi a donné une pension à cette pauvre créature, je crois qu'elle est encore au couvent. »

Isabelle, depuis qu'elle eut appris la mort du comte, ne fit que languir sur la terre, elle fit amende honorable de sa conduite, elle demanda pardon à son mari et à sa famille. Elle écrivit à la comtesse de Kœnigsmarck, pour lui recommander sa fille, la malheureuse mère ne reçut point cette lettre. Peu de temps après la perte de son fils elle mourut aussi; laissant la belle Aurore sous la tutelle de sa sœur, la comtesse de Levenhaupt, mariée peu de temps auparavant.

Hélas ! il faut bien le dire, au milieu de tout ce qui suivit on oublia la fille de Charles-Jean de Kœnigsmarck. Bien des années après, Aurore se souvint de l'enfant de son frère ; elle chercha à la rapprocher d'elle, elle écrivit au couvent, la jeune fille était entrée en religion, elle ne pouvait ni ne voulait en sortir pour habiter avec des hérétiques.

Bontemps, libre de ses devoirs, partit pour Dresde où se trouvait Philippe, auquel il portait la lettre de

son frère. Il en fut reçu comme il devait l'être, le comte le prit à son service et lui donna sa confiance.

Nous allons maintenant revenir à la cour de Hanovre et à celle de Saxe, c'est là que nous resterons principalement désormais.

V

UN COURONNEMENT.

Philippe partit sur-le-champ, il avait essayé de revoir la princesse, de revoir mademoiselle de Kensebeck et n'avait reçu d'autre réponse qu'un froid congé et ses lettres déchirées. La bonne confidente même, toute indulgente qu'elle était, n'avait pu cette fois l'excuser, elle vit sa maîtresse au désespoir, elle sentit l'affront impardonnable qu'elle avait reçu et comprit combien cette plaie se cicatriserait difficilement. Elle essaya de lui remontrer qu'en ceci la fatalité avait fait plus de la moitié de la faute...

— Il ne croyait pas que la danse fût conduite par vous, il comptait sur moi et n'a jamais songé à vous rendre témoin d'un pareil outrage. Il a cru, au

contraire, par ce moyen extrême, épouvantable j'en conviens, se débarrasser et vous aussi de cette comtesse, votre ennemie et votre obstacle éternel.

— Ne m'en parle pas, ne m'en parle jamais. Il a manqué à la fois à la princesse, à la femme, à l'amante, il a manqué à ses promesses, à mes sentiments les plus justes et les plus naturels ; ne m'en parle pas, te dis-je, cet homme est indigne d'une pensée de moi, je l'oublierai, je l'ai oublié.

— Madame, voici une lettre, lisez-la, il s'explique peut-être...

— Je ne veux rien lire, renvoie-la lui, déchire tout ce qui viendra de lui, même pour toi, qu'il parte à l'instant et ne se présente jamais devant mes yeux. C'est là toute ma réponse.

Kensebeck dut s'en contenter et la transmettre, Philippe se fit un mérite de son obéissance, mais il laissa un domestique affidé, chargé de transmettre de nouvelles lettres à la confidente et de le tenir au courant de ce qui se passerait. Ces soins pris, il se mit en route, lui heureux de revoir Nisida, à qui l'absence rendait tous ses charmes, et d'assister au couronnement de son ami, dont les fêtes promettaient d'être brillantes.

— J'ai échoué, *pour le moment*, en Hanovre, j'ai fait un pas de clerc, en n'achevant pas assez la scélératesse de la Platen et l'amour d'un vieillard bon et facile. Il me reste, pour me dédommager, une belle et tendre maîtresse et les plaisirs d'une cour, l'amitié d'un souverain, ses faveurs très-certaines, la fortune, la gloire, l'avenir et la belle Dorothée, lorsqu'elle daignera me pardonner; allons, la vie est belle encore, ne nous décourageons pas.

Il tomba comme une bombe à Dresde, on ne l'y attendait point; en le voyant, Nisida se trouva mal, elle s'appuya sur un meuble, incapable de faire un pas et de voler dans ses bras.

— Philippe ! mon Philippe ! dit-elle.

— Pauvre enfant ! combien elle est changée ! murmura-t-il.

Sa pâleur, son œil éteint, le frappèrent douloureusement.

— As-tu donc été malade, ma pauvre Nisida?

— Non, j'ai été loin de toi.

— Chère, chère amie, me voilà maintenant, tout va changer.

— Pour longtemps ?

— Pour toujours.

— Et tu ne retourneras plus...

— Ma mission est terminée, je l'espère du moins, interrompit-il, il n'est question de rien de ce genre, ma Nisida, aie patience et courage, oublie tes chagrins, je suis près de toi. Tu es bien belle! mais tu es belle autrement; tu ressembles à cette statue de la Résignation que nous admirions ensemble à Vienne, sur le tombeau de cette jeune fille, tu sais?

— Oui, mon Philippe, oui, je suis résignée, je suis résignée à mes maux, mais je ne le suis pas aux tiens. Je ne suis pas résignée à tes dangers, à la perte de ta réputation et de ta vie. Tu peux rester loin de moi, aussi longtemps que tes plaisirs et tes affaires le demanderont, j'en mourrai peut-être, mais je n'en murmurerai jamais; je t'appartiens, je t'ai voué ma vie, j'ai renoncé à la vertu, j'ai renoncé à ma mère, à la tienne, à toutes mes autres affections en ce monde, non pas pour moi, mais pour toi. Cependant tu as bien fait de venir, car, si tu avais tardé davantage, j'allais partir pour Hanovre, moi.

— Je n'étais point à Hanovre, répliqua-t-il en rougissant malgré lui.

— Tu y étais, mon pauvre Philippe, n'essaye pas de le nier. Comment peux-tu croire que tu passeras

tant de mois loin de moi, sans que je sache où tu les passes? Tu ne me connais guère, va ! Tu ne sais pas de quel amour je suis possédée, et combien cet amour domine tout mon être. Tu étais à Hanovre, et voici ce que tu y as fait.

Elle lui raconta, non pas ses entrevues secrètes et ignorées avec la princesse, mais sa liaison avec madame de Platen, les jalousies de celle-ci, ses accusations auprès de l'électeur, enfin ce qu'il était impossible de savoir, le reste, la passion de Dorothée, la sienne, elle l'avait deviné, avec cette intuition de l'amour vrai, qui ne se trompe point.

Philippe la regarda étonné.

— Qui t'a appris tout cela? demanda-t-il.

— Mon cœur et mon amour, et des amis aussi.

— Quels amis?

— Je ne puis le dire.

— Quoi! Nisida, des secrets pour moi?

— Des secrets pour toi, jamais! tant que ce seront les miens; ici je ne suis pas libre, j'ai juré de garder le silence.

Philippe ne pouvait accuser que l'électeur, puisque lui seul connaissait l'existence de Nisida, et la voyait quelquefois. Elle passait ses journées et ses soirées

absolument seule, dans cette petite maison, dont elle n'était pas sortie un instant. Son unique promenade était le petit jardin ; son unique société, un petit chien bichon que Philippe lui avait donné. Elle n'était vue de personne. Les rares habitants de ce quartier éloigné ne soupçonnaient même pas son existence. Le dévouement, l'abnégation, étaient complets.

Le jeune homme n'insista pas, il ne voulait point blesser ce cœur dont il comprenait l'adorable tendresse, il essaya de plaisanter sur ces espions que Nisida avait mis après lui, disait-il, et sur leurs faux rapports.

— Ne ris pas, mon Philippe, c'est grave, c'est bien grave tout ceci, et, si nous nous revoyons, nous devons en bénir le ciel. Il faut me promettre, me promettre sérieusement que tu ne retourneras plus à Hanovre, je le veux.

— Nous avons le temps d'y penser, Nisida.

— Non, ne remettons point ce que nous pouvons faire à l'instant, promets-le moi, donne-moi ta parole.

— Ma parole, je ne puis te la donner, il est des circonstances... des raisons...

— Ton amour pour la princesse, ou pour cette

méchante Platen, n'est-ce pas? pour toutes deux peut-être, je ne sais que trop combien cela est possible ! d'abord pourquoi es-tu venu si vite, si à l'improviste? j'ai reçu hier ta lettre où tu m'annonces une séparation longue encore.

— J'ai voulu te surprendre.

— Non, il y a une autre raison. Je la saurai.

Pauvre Nisida ! toujours savoir! Les femmes qui aiment sont ainsi; elles vont au-devant des douleurs, comme si les douleurs ne venaient pas assez vite.

L'électeur allait présider aux funérailles de son père, avant son couronnement. Il revit Philippe avec grand plaisir, lui fit raconter ses aventures, et rit avec lui de la scène du bal, dont il ne calculait pas la portée.

— Cependant, dit le prince, si vous m'en croyez, Philippe, vous ne retournerez plus à Hanovre, un vieillard imbécile et amoureux à ce point est un instrument dangereux dans les mains d'une femme telle que celle-là.

— Et Dorothée?

— Ah! oui, Dorothée, je le comprends. C'est un grand aimant qu'une passion contrariée tant de fois, cependant..... n'y retournez point. Pour vous enga-

ger à me croire sur parole, je vous donne un régiment, comte de Kœnigsmarck, avec le titre de général-major. Vous n'êtes donc plus au service de l'électeur de Hanovre et vous me resterez.

— Ah ! que de grâces, monseigneur !...

— Dites : *mon ami*, et nous serons plus que quittes.

— Pourtant Dorothée.....

— N'avez-vous pas Nisida ? cette charmante, cette adorable Nisida ? ah ! vous ne méritez point un pareil bonheur, puisque vous ne savez pas en jouir et que vous ne l'appréciez point.

Frédéric-Auguste parla ensuite longuement d'Aurore. Il y songeait toujours, et il avait déjà mille fois essayé d'attirer madame de Kœnigsmarck à Dresde, il l'avait engagée à venir aux fêtes de son couronnement, elle déclinait ces invitations sous mille prétextes, et sentait trop le danger d'exposer sa fille à de pareilles séductions, cependant la destinée est plus forte que tout.

— Mon cher Philippe, ajouta-t-il, il me tarde de me délivrer des réjouissances et des désespoirs officiels. Nous avons à reprendre nos joyeux soupers, nos conversations, nos parties folles. La couronne me pèse déjà et elle me pèserait bien davantage, s'il

fallait toujours la porter gravement. Je compte sur vous.

— Malgré Nisida, en faveur de qui vous prêchiez si bien tout à l'heure? demanda Philippe en souriant.

— Pauvre Nisida! vous me la faites oublier aussi, voyez ce qu'est l'exemple. Elle n'en saura rien, et puis elle a déjà tant pardonné!

Aussitôt que le prince fut libre, il tint sa parole, et chaque soir le palais de Maritzbourg voyait rassemblés de joyeux convives, des femmes plus que suspectes y tenaient les premières places, l'électeur ayant déclaré les dames de la cour ennuyeuses et bégueules au suprême degré; excepté une ou deux tout à fait sans façons et dès longtemps admises dans le petit harem qu'il passait en revue. Philippe était l'âme de ces fêtes, son esprit, son entrain, sa verve, ses piquantes railleries les animaient et en faisaient le plus grand charme. Un de ses sujets favoris d'épigrammes était la comtesse de Platen, dont chacun se divertissait à lui faire raconter les aventures et les anecdotes. Avec son étourderie ordinaire il acceptait le défi et relevait le gant jeté par les convives.

— Est-elle donc aussi belle qu'on le dit? de-

manda une jeune beauté, en grignotant du bout des dents un bonbon, ou une aveline.

— Demandez cela à mon père, ma belle, il a pu la connaître à votre âge et l'avoir admirée dans tout son éclat. Pour moi, j'ai vu briller les dernières étincelles de ce tison enflammé.

— Ce qu'on répand sur ses passions effrénées est donc véritable? reprenait une autre.

— Ce n'est pas même la moitié de la vérité, rien ne peut vous en donner l'idée. On se sent flamber rien que sous son regard.

— Elle veut sans doute être aimée de même, n'est-ce pas?

Elle veut être aimée plus. Il faut surpasser le brasier en chaleur pour que cela commence à la satisfaire.

— Comment fait alors le vieil électeur? s'écria Frédéric-Auguste, en riant aux éclats.

— Elle s'en soucie bien, de l'électeur. Pourvu qu'il lui donne des fêtes, des palais, des diamants, et beaucoup d'or, elle n'en demande pas davantage.

— Mais que lui donne-t-elle en échange?

— Vous le savez ce qu'elle lui donne, une couronne plus riche et plus élevée de très-haut que la

sienne, et il doit être heureux de la recevoir de sa main.

— Kœnigsmarck, ceci est affreux, on prétend qu'elle vous adore, on prétend qu'elle est prête à se jeter à la rivière pour un de vos caprices, vous êtes un ingrat.

— Monseigneur, j'ai largement payé ce que vous appelez mes caprices, je l'ai adorée aussi, seulement mon adoration a passé avant la sienne, que diable voulez-vous que j'y fasse ?

— Prenez garde, monsieur de Kœnigsmarck, madame de Platen est une femme dont il est dangereux de parler ainsi, dit une voix grave.

— Et pourquoi? que me fera-t-elle? aura-t-elle des chevaliers pour me pourfendre? aura-t-elle des assassins pour m'imposer silence?

— Peut-être, répliqua la même personne, je la connais de longue main, moi qui vous parle, cette belle Élisabeth.

— Vous, monsieur le conseiller ?

— Oui, moi, et à mes dépens, répliqua le conseiller, en secouant la tête. Je l'ai vue à la cour de Vienne, j'étais jeune encore alors, je l'ai aimée, j'ai été très-près d'en faire ma femme, un rayon d'en haut

m'a éclairé. Défiez-vous, monsieur de Kœnigsmarck.

— Je vous assure que je ne la crains guère, la pauvre femme, elle n'a pas grande puissance, et vous vous trompez sur ce caractère-là. Elle n'a que des passions et des sens, et, pourvu qu'elle trouve à les satisfaire, le reste lui importe peu.

— Je la connais, monsieur, je la connais et par expérience, vous dis-je. Un jeune lieutenant aux gardes m'avait précédé dans les espérances matrimoniales. Un des archiducs ayant montré le plus grand désir de cette union, le lieutenant, éclairé par la jalousie, se retira brusquement et eut le tort d'en laisser percer le motif. Trois jours après, il faisait une ronde de nuit autour des remparts, on le ramassa le lendemain dans le fossé, du côté de Léopoldstadt, il s'était tué, assurait-on, en voulant marcher trop près du bord, lui qui connaissait si bien le sentier et qui l'avait tant parcouru ; d'autres disaient tout bas qu'on avait trouvé le cadavre percé d'un coup de poignard ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'en revint point.

Un moment de silence profond suivit ces paroles, ce fut encore le conseiller qui le rompit, en ajoutant en façon de corollaire :

— Et à cette époque, Élisabeth de Meissemberg avait vingt ans !

Personne ne répliqua que l'électeur, qui reprit quelques minutes après :

— A votre place, Philippe, je fuirais cette vipère-là.

Philippe but un grand verre de vin du Rhin, ensuite il s'en versa un second et, se levant d'un air résolu :

— Santé, longue vie, beauté éternelle, amours sans fin à la noble comtesse de Platen ! puisse-t-elle trouver une longue succession de jeunes et beaux seigneurs, vigoureux, braves, charmants, et couler doucement ses jours dans l'oubli des infidèles, des perfides et des absents, en particulier de son très-humble serviteur, le comte Philippe de Kœnigsmarck.

— Ainsi soit-il, répéta le chœur joyeux, lui faisant raison.

— Et n'en parlons plus ! ajouta l'électeur.

— Pas aujourd'hui du moins, reprit une belle fille, sa favorite du moment, car je ne veux pas perdre ce sujet inépuisable de la Platen, je veux qu'il nous raconte ses histoires et surtout du bal, qui a tant prêté à rire à la cour du Hanovre.

Cette conversation reprenait presque à chaque souper, madame de Platen était moquée, bafouée avec une joie toujours nouvelle. On ne tarissait pas en plaisanteries, elle avait dix noms ridicules, son portrait était recommencé tous les soirs d'une façon nouvelle, le prince lui-même se laissait aller à ses épigrammes, et nul ne savait les aiguiser mieux.

— Eh bien, mesdames, dit-il un jour, pour vous plaire davantage, je chargerai Kœnigsmarck d'inviter de ma part cette comtesse de Platen à visiter ma cour, elle le fera, je gage.

— Elle a failli y venir avec moi dernièrement, si j'avais voulu l'y conduire, cela n'a tenu qu'à ma volonté.

— Mon opinion est qu'elle ne vous pardonnera pas, mon cher comte.

— Ah ! bah ! elle m'a déjà oublié.

— Un pari comme en Angleterre, le voulez-vous ?

— Un pari avec vous, belle Iris ! on est sûr de perdre.

— Eh bien, si madame de Platen se console et vous laisse en repos, je vous donnerai...

— Quoi ?

— Le joli épagneul qui vous plaisait tant hier.

— Et si, au contraire, elle me poursuit, si elle me tue, que me donnerez-vous?

— Un regret.

— Décidément j'ai tort et avec vous on joue à qui perd gagne.

VI

LES ORPHELINS.

Philippe partageait ainsi joyeusement et étourdiment son temps entre les soupers de Maritzbourg, la petite maison de Nisida, et les exercices militaires de son régiment. Il avait ensuite ses particuliers avec l'électeur, et se mêlait un peu de politique, sans qu'il y parût. La politique se menait lestement alors à la cour de Saxe, et l'électeur n'était qu'à moitié de l'école de Louis XIV, qu'on accusait d'avoir de jeunes conseillers et une vieille maîtresse. Il fut plus tard d'un autre poids dans la balance européenne, mais, à cette époque, il n'y comptait encore pour rien, on le traitait en enfant, il rattrapa son rang.

Les semaines et les mois se passèrent ainsi, sans

que Philippe entendît parler de la cour de Hanovre, autrement que par des lettres de jeunes gens. Madame de Platen avait repris son empire, l'électeur pardonnait, la cour semblait avoir oublié comme lui. Le prince Georges adorait de plus en plus mademoiselle de Schulembourg, et Dorothée vivait tantôt dans une retraite profonde, tantôt dans des étourdissements de fêtes successives. On n'osait pas prononcer son nom, et il n'était question de lui nulle part.

Il écrivit deux ou trois fois à mademoiselle de Kensebeck, elle ne répondit point. Il ne se lassa pas et écrivit encore ; ses lettres lui furent renvoyées cachetées. Il ne perdit pas courage et écrivit de nouveau, elle lui répondit après bien longtemps :

« Vous êtes prié de vous épargner la peine d'envoyer des billets qu'on ne lit point. »

Il trouva que c'était un progrès et renouvela ses instances. Il en fut récompensé par une autre ligne, qui lui fit faire des cris de joie :

« Comment pourriez-vous vous justifier ? »

Ces mots étaient d'une écriture tremblante et contrefaite qu'il ne pouvait méconnaître. Il se hâta de répondre, et il écrivit dix pages, dans lesquelles il

prouva, clair comme le jour, qu'il n'avait aucun tort, et que la princesse seule était coupable, ce qui l'engagea immédiatement à lui demander pardon. Il en est toujours ainsi en pareil cas; l'offensé fait amende honorable et avoue les torts qu'il n'a pas.

La correspondance s'établit alors et devint de plus en plus intime. Cette correspondance existe, elle prouve, jusqu'à l'évidence, le sentiment qui les unissait et les espérances qu'ils avaient conçues.

Sur ces entrefaites, Philippe fut frappé de ses grands chagrins de famille, il apprit successivement la mort de son frère, celle de son oncle et celle de sa mère, arrivée bien peu après. Appelé près du lit de mort de la comtesse, il se hâta de courir à Agathembourg, mais il arriva trop tard, elle avait fermé les yeux. Sa douleur fut véritable et violente, sinon profonde, il n'était pas de caractère à conserver longtemps ses impressions. Les dernières paroles de madame de Kœnigsmarck avaient été pour lui, pour lui recommander ses sœurs, particulièrement Aurore. Elle regretta vivement de ne pas voir ses trois enfants auprès d'elle.

— Dites à Philippe, répéta-t-elle, qu'il est maintenant le chef de la famille, qu'il est le dernier des

Kœnigsmarck et qu'il doit veiller sur lui et sur vous. Je crains qu'il ne succombe à la fatalité qui s'étend sur notre maison, je vais prier pour lui, mes filles, et souvenez-vous qu'il remplace en ce monde les parents que vous avez perdus.

Elle eut aussi des paroles de bonté pour Nisida. Aurore comprit qu'elle partageait ses soupçons, mais elles les gardèrent toutes deux néanmoins, seulement la comtesse répéta plusieurs fois :

— Pauvre Nisida ! si vous la revoyez, portez-lui le pardon et la reconnaissance d'une mère.

Le pardon pour la faute, la reconnaissance pour le bienfait; elle avait aimé son fils, elle lui avait donné son prdpre bonheur, sa vie, son avenir, tout ce qu'elle possédait, la douce jeune fille, et, si la femme chrétienne lui pardonnait en mourant, la mère la bénissait pour ses sacrifices.

Philippe fut profondément, ou plutôt violemment touché de cette perte. Il en fut même un peu malade. Sa tristesse était grande, il ne pouvait rester à Agathembourg, où tout nourrissait ses regrets, et il parla de retourner promptement à Dresde.

— Quoi ! nous séparer, disait Wilhelmine, déjà ! nous sommes orphelins à peine et vous voulez nous

quitter, vous voulez que nous allions tous les trois isolément, lorsque nous avons tant besoin d'être ensemble !

— Je ne puis rester ici, j'y mourrais.

— Cependant les affaires...

— Qu'ai-je besoin d'y être? Nous avons des gens pour cela, d'ailleurs nous ne nous disputerons pas. Mais, j'y pense ! faites mieux, venez à Dresde.

— A Dresde ! répéta Aurore, en rougissant.

— Oui, pourquoi pas? où pourriez-vous trouver un meilleur asile? La Suède est inhabitable pour nous, les autres pays de l'Europe ne nous offrent guère de chances de fortune. En Saxe, M. de Levanhaupt aura, je vous en réponds, de l'emploi. Il sera bientôt général-major comme je le suis moi-même, la cour est une des plus agréables du monde, l'électeur vous connaît et vous aime, tout est à souhait et nous ne nous séparerons pas.

Wilhelmine, ou ne s'était point aperçue de l'amour de Frédéric-Auguste pour sa sœur, ou ne s'en souciait guère, ce qui est plus probable d'après les suites; Philippe traitait légèrement cet amour, ainsi qu'il traitait toutes choses; quant à Aurore elle était trop heureuse de cette résolution pour chercher à la

combattre. Ils se mirent donc tous en chemin pour Dresde, suivis de Bontemps, devenu factotum de Philippe, d'après les désirs de son oncle et de son frère, et Nisida apprit, avec une joie mêlée de craintes, que ses compagnes d'enfance étaient si près d'elle. Les dernières paroles de la comtesse lui furent rappelées fidèlement, elle pleura beaucoup, et se les fit répéter plusieurs fois.

— Ma mère avait deviné la vérité, ajouta Philippe, et je crois qu'Aurore la sait comme elle. Tu pourrais la recevoir, tu ne lui apprendrais rien.

— Et si elle est indiscrète?

— Je te réponds d'elle, plus que de moi encore, d'ailleurs notre secret n'en sera pas longtemps un pour elle, l'électeur s'est enflammé plus que jamais; il en a la tête tournée, il le lui dira.

— Philippe, répondit Nisida, d'un air grave et sérieux, je ne verrai pas ta sœur, mon exemple serait dangereux, et je te parle ici comme te parlerait ta sainte mère, si Dieu ne l'avait pas prise. N'as-tu pas tort, n'as-tu pas un tort immense d'avoir exposé ta sœur au danger qui la menace? Elle est aimée de l'électeur et elle l'aime, entends-tu?

— Ah! bah!

— Comment! tu n'en prévois pas les suites, tu n'as pas d'inquiétudes, tu ne vois pas où cela te mène, où cela conduira la pauvre Aurore? Philippe, Philippe, te voilà le chef de ta maison, veille sur ta sœur!

— Ma sœur est libre, Nisida, l'électeur l'est aussi, car les princes le sont toujours malgré les liens que la politique leur impose; si son bonheur est là, pourquoi l'empêcherais-je d'écouter la voix de son cœur?

— Mais c'est affreux, c'est horrible ce que tu dis! La corruption des cours, t'a-t-elle donc gagné déjà? Ne vois-tu plus la différence du bien et du mal? Trouves-tu le déshonneur de la comtesse Aurore de Kœnigsmarck une chose si simple qu'il y faille prêter les mains?

— C'est toi, Nisida, qui ne sais rien de la vie! un simple gentilhomme, un seigneur même déshonorerait la comtesse de Kœnigsmarck, mais un prince, ce n'est pas la même chose. Est-ce que mademoiselle de La Vallière, mademoiselle de Fontanges, madame de Montespan, ont été déshonorées en France? Est-ce que mademoiselle de Kerouailles, devenue duchesse de Porstmouth, a été déshonorée en Angleterre? Est-ce que mademoiselle de Schulembourg

est déshonoré en Hanovre, et tant d'autres ! Certes, je n'aiderai point à cette intrigue ; si elle a lieu, je feindrai de ne rien voir, mais je ne me reconnais pas mission de l'en empêcher.

Nisida employa les prières, les arguments, et ne put rien obtenir davantage. Philippe parlait comme les gens de son temps, qu'une religion lucide et profonde n'éclairait pas ; il croyait à la vertu d'une maîtresse royale, ou plutôt cette atteinte à la vertu n'en était pas une à ses yeux, surtout dans l'état de liberté où se trouvait la comtesse Aurore. Il en résulta pour l'amour du prince une facilité qu'il n'avait point, sur laquelle il était loin de compter, et qui le combla de joie. Il voyait Aurore du matin au soir, souvent seul à seule ; son deuil lui interdisait les fêtes, elle vivait dans la retraite, et les courtisans, à leur grand regret, apercevaient à peine ce nouvel astre pointant à l'horizon.

Les autres favorites furent abandonnées, elles en cherchèrent et en trouvèrent promptement le motif. Aurore était encore innocente qu'elle passait déjà pour la maîtresse de l'électeur, que déjà les demandes et les placets lui arrivaient de toutes parts, on s'adressait à elle comme à une puissance souve-

raine, elle s'en montra blessée et s'en plaignit à Philippe.

— Je n'ai rien fait pour mériter une pareille offense, lui dit-elle.

— Ah! pensa le jeune homme, les maladroits se sont trompés de date.

Nous voudrions en vain cacher la part indirecte, ou tout au moins latente, que le comte de Kœnigsmarck prit à la liaison de sa sœur avec l'électeur de Saxe, ses lettres à Dorothée en font foi. Il en parle comme d'un fait établi et connu, contre lequel il ne se permet aucune observation. On en sera moins étonné en se rappelant que la pieuse abbesse de Fontevrault, madame de Mortemart, sœur de madame de Montespan, venait souvent à la cour de Louis XIV, et y restait de longues heures entre le roi et sa maîtresse. Elle recevait les faveurs du monarque pour elle et pour son couvent, dont elle ne se dissimulait pas la source, et cependant madame de Mortemart, aux yeux du rigide Saint-Simon luimême, passait pour une personne de grande vertu, dont jamais le soupçon n'approcha. Il est donc peu surprenant que Philippe de Kœnigsmarck, bien moins scrupuleux que la digne abbesse, se soit contenté de

laisser faire, et c'est en effet tout ce qu'on peut lui reprocher.

Il ne profita en aucune manière de la fortune de sa sœur, et ce nouvel incident n'ajouta rien à la faveur de Frédéric-Auguste pour lui.

Le sacrifice de Nisida à l'avenir d'Aurore devint donc inutile. Son exemple n'eût rien produit de plus. Elle ne s'en condamna pas moins à une retraite absolue, et défendit à son amant de révéler son existence.

— Je ne verrai pas Aurore, malgré le bonheur que j'aurais à la retrouver, ce serait offenser la mémoire de sa mère, et manquer à la reconnaissance, je ne la verrai pas.

Un jour, elle était seule, elle l'était depuis longtemps, Philippe l'avait laissée toute la semaine sans paraître, et elle commençait à s'en inquiéter vivement. Elle se promenait dans son jardin, suivie pas à pas par le petit Galaor, nom donné à son chien d'après un des héros de la chevalerie, auquel Philippe ressemblait le plus, lorsqu'on heurta fortement à la porte de la maison.

— Ah! s'écria-t-elle toute joyeuse, Galaor, courons, c'est lui! c'est ton maître!

La servante ouvrait déjà, un homme, enveloppé d'une mante vénitienne, entra, conduisant une femme plus enveloppée que lui encore. A leur aspect, Nisida se recula en arrière, mais elle avait été aperçue, et ils marchèrent de son côté.

— Ne fuyez pas, belle Nisida, dit l'homme, c'est moi.

Et il ôta son capuchon, c'était l'électeur.

— Quant à la personne que voici, vous ne serez pas fâchée de la voir, j'espère.

L'inconnue se débarrassa de ses coiffes et se jeta dans les bras de Nisida, c'était Aurore. Elles eurent en effet une grande joie à se retrouver, mais, après le premier moment passé, après les avoir introduits dans le petit salon qu'elle habitait, elle se leva tout à coup et demanda la permission au prince de s'expliquer franchement devant lui.

— Je vous prie de faire comme si je n'y étais pas, autrement je me retirerais sur l'heure, et vous me priveriez d'un vrai plaisir.

— Aurore, dit-elle, je vous dois un grand bonheur, et je vous en remercie, je n'ai pas besoin de vous le répéter, vous n'en doutez pas. Je n'ai pas besoin non plus de vous dire pourquoi je suis ici, ce

que j'y suis venue faire, la présence de monseigneur m'apprend que vous ne l'ignorez pas, mais ce que je dois vous dire, malgré la douleur profonde que j'en éprouve, c'est que nous ne nous reverrons plus.

— Nous ne nous verrons plus ! est-ce possible ?

— Aurore, dit-elle, je dois tout à votre mère, à votre famille, orpheline, abandonnée, j'ai été élevée par elle comme sa fille, et j'ai récompensé cette bonté par mon abandon. Maintenant, je ne mettrai pas le comble à mon ingratitude en souffrant que vous, Aurore, vous, mademoiselle de Kœnigsmarck, vous veniez chez la maîtresse de votre frère.

— Nisida !

— Oui, ma sœur, oui, ma chère Aurore, je vous aime trop, j'ai trop de tendresse pour tout ce qui porte votre nom, pour vous donner un pareil exemple, je vous ai revue, je vous ai trouvée plus belle, aussi bonne, aussi tendre pour la pauvre Nisida, cela me suffit, c'est du bonheur pour longtemps. Retournez maintenant dans votre sphère brillante et laissez-moi dans l'asile que j'ai choisi, vous n'y sauriez venir davantage sans y perdre votre gloire et votre dignité.

Mademoiselle de Kœnigsmarck devint très-rouge

à ces paroles, elle essaya de surmonter son émotion néanmoins.

— Comment, Nisida, vous calomnier vous-même, comment méconnaître ce dévouement admirable, cette passion si pleine de sacrifices qui vous attache à mon frère? Ne parlez point ainsi, ne vous laissez pas aller à ce découragement, vous êtes digne de tous les hommages, n'est-il pas vrai, monseigneur?

Le prince se contenta de baiser la main de Nisida avec un respect plus profond qu'il n'eût baisé celle d'une reine.

— Je sais ce que je vaux, Aurore, je sais les motifs qui m'ont dirigée, mais je n'en suis pas moins une fille perdue, je n'en ai pas moins manqué aux devoirs imposés à mon sexe, je n'en suis pas moins hors de la société où je devrais vivre, où j'aurais dû rester, et *vous*, vous ne pouvez approuver par votre présence une semblable conduite, vous ne pouvez être ici entre Philippe et moi, la présence de son altesse électorale ne saurait vous absoudre, embrassez-moi une fois encore et partez.

— Non, non.

— Partez, vous dis-je, seulement écoutez un dernier avis, dicté par l'affection la plus vraie que vous

rencontrerez jamais, n'oubliez pas le nom que vous portez ; ce que vous excusez, ce que vous louez dans Nisida, la pauvre fille, ne pourrait s'excuser dans la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, qui se doit à son frère, à sa sœur, au monde, à la mémoire de ses parents. Que Dieu vous envoie un bon mari, un digne, un beau, un brave seigneur, aimez-le, soyez heureuse près de lui, mais ne cherchez pas le bonheur en dehors du devoir, vous ne savez pas ce qu'il en coûte !

Aurore avait de nouveau baissé le regard, Frédéric-Auguste, aussi embarrassé qu'elle, donnait au diable la jolie prêcheuse, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup, et Philippe entra d'un air de bonne humeur et préoccupé tout à la fois.

— Ah ! merci, merci, ma sœur, s'écria-t-il, vous l'avez découverte et je vois sans doute le coupable, je ne saurais vous en vouloir de son indiscrétion, merci.

Personne ne répondit, il reprit presque aussitôt :

— Je suis d'autant plus heureux de cette circonstance, qu'il me faut la quitter encore, je viens de recevoir une lettre...

— De Hanovre ! interrompit vivement Nisida.

— Non, point de Hanovre, soyez tranquille. Il est question de vous, au contraire, ma chère enfant, le comte Pamphili est retrouvé, il peut, il doit me donner des lumières sur ce qui s'est passé, sur votre mère et votre famille, et je dois à vous, à moi, de vous rendre une fortune que je vous ai fait perdre.

— Vous n'irez pas, pour moi, trouver ce comte Pamphili, je ne le veux pas, tout ceci cache un piége, vous n'irez pas.

— Je n'irai pas en effet, l'envoyé de son altesse sera chargé des démarches que je dirigerai seulement. Il s'agit de votre avenir.

— Que m'importe mon avenir ! je n'ai point d'avenir, moi, je n'ai que le vôtre. Tant que vous ne vous lasserez point de ma modeste existence, près de vous, je n'en veux pas d'autre, si je vous perdais, je n'aurais plus besoin de rien. Ne vous occupez point de moi, je le répète, et ne quittez pas vos sœurs, votre auguste ami, pour ma fortune, je vous le défends.

— Le prince sait que je dois partir, il le sait et il m'en a donné l'ordre.

— C'est vrai.

Nisida les regarda tous les deux en silence, puis,

se retournant vers Aurore, elle lui dit d'une voix brisée :

— Ne le laissez pas partir, il ne reviendra plus.

— Quelle folie !

— Vous savez bien pourquoi je dis cela, Philippe, vous savez que je devine, vous savez que vous ne me trompez point, cette femme, cette Platen vous a écrit et vous allez la rejoindre.

— Je vous engage ma parole d'honneur que madame de Platen n'est pour rien dans ce qui se passe, ni directement ni indirectement.

— Alors, c'est Dorothée ; vous allez à Hanovre, ne le niez pas, j'en suis sûre.

Philippe nia pourtant, le prince confirma sa négation, mais rien ne put persuader Nisida.

— Aurore ! Aurore ! s'écriait-elle désespérée, faites qu'il ne parte point, il ira près de cette malheureuse, qui le perdra, qui nous l'enlèvera à jamais. Faites qu'il reste.

Ni Aurore, ni Philippe, ni le prince, ne purent consoler cette douleur inconsolable.

Elle ne voulut rien croire ni rien entendre. Le comte passa près d'elle deux jours presque entiers avant de se mettre en route. Il chercha les subter-

fuges les plus vraisemblables, se fit aider par sa sœur, qui revint malgré les défenses, par le prince, Nisida ne cessa de pleurer et de souffrir, on l'arracha de ses bras mourante, et, lorsqu'il eut disparu :

— Je ne le reverrai plus ! murmura-t-elle.

VII

ISMAEL ET AGAR.

Nous allons maintenant voir ce qui s'était passé à Hanovre pendant l'absence de Philippe, et les raisons qui le rapprochaient si promptement de Sophie-Dorothée. L'instinct de l'amour n'avait pas trompé Nisida, il courait près d'elle, une lettre ainsi conçue ne lui avait pas permis d'hésiter :

« Partez, arrivez sur-le-champ, j'ai besoin de vous, le moment est venu de remplir votre promesse et d'être pour moi le chevalier sans peur et sans reproches. Je vous attends. »

Il montra ce billet à l'électeur, il lui montra aussi une lettre d'un jeune officier, lui donnant des nou-

velles de la cour, parmi lesquelles se trouvait celle-ci :

« Votre régiment des gardes est donné à un étranger, à un Italien, ami de la comtesse de Platen, qu'on appelle le comte Pamphili. Il prétend vous connaître, il prétend en savoir beaucoup sur la famille d'une jeune fille adoptée par madame votre mère, il est dommage que vous n'y soyez point pour l'entendre, vous avez en lui un prôneur sempiternel. Il revient, dit-on, du service de l'empereur. Madame de Platen le voit chaque jour et à toute heure, nous prétendons que c'est pour parler de vous.

« Il y a eu grand train à la cour entre le prince et la princesse électorale, mais ceci, l'on en parle point, et pour cause. »

Frédéric-Auguste était trop heureux d'avoir retrouvé Aurore pour rien refuser à son frère. Il arrangea donc une mission dans les états du Nord de l'Allemagne, afin de tromper l'inquiétude de Nisida; Philippe, ingrat, comme un homme auquel on a tout accordé, voulut se persuader qu'elle ne souffrirait pas trop, il partit sur les ailes du désir et de l'espérance. Il arriva promptement à Hanovre, se cacha dans la ville, prévint, dès le même soir, ma-

demoiselle de Kensebeck qu'il était là, et fut introduit, comme à l'ordinaire, la nuit, dans son appartement par les jardins. Voici ce qu'il apprit après les premiers épanchements :

La princesse, depuis son départ, avait vécu presque toujours seule, presque toujours loin de la cour et du monde, sous prétexte de sa santé, mais parce qu'il lui était en réalité impossible de revoir madame de Platen, sans que tout son être se révoltât de rage et de jalousie. Cette dernière resta également plusieurs jours sans paraître, non qu'elle fût accessible à la honte, mais elle avait peine à contenir le désespoir où le départ hautain de Philippe l'avait jetée. L'électrice, qui se refroidissait de plus en plus pour sa bru, ne vint même pas s'en réjouir avec elle. On était parvenu à les brouiller en persuadant à la belle-mère que la jeune femme faisait sur son compte des épigrammes avec ses filles d'honneur et le comte de Kœnigsmarck. Elle le crut d'autant plus facilement, qu'elle avait surpris souvent des regards moqueurs entre la comtesse de Platen et lui, lorsqu'il était question de la science et de ses instruments d'astronomie. Depuis lors elle ne voyait Dorothée qu'aux occasions, ce qui la rendait

beaucoup plus isolée et beaucoup plus triste encore.

Un soir la princesse et quelques personnes de sa maison s'étaient attardées sur une plate-forme du château, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit : elles causaient dans cette intimité que l'obscurité autorise souvent. Enfin, il fallait rentrer. Tout dormait déjà dans ce vieux château, elles prirent à un soldat une lanterne de corps de garde, pour se diriger au milieu du labyrinthe des corridors, riant et plaisantant comme des jeunes femmes sorties de leurs habitudes. Dorothée oubliait un peu ses chagrins.

— Je ne sais où nous allons, dit la princesse, mon Dieu ! que ce bâtiment est immense ! voici un côté que je ne connais point, voyons-le, c'est aussi noir que l'entrée de l'enfer, et le vent souffle comme dans la forêt. Je gage qu'il y a des revenants : madame de Sondorf, passez la première avec votre lanterne et explorons ces pays perdus. Vous n'en savez pas plus que moi, je le parie.

Les rires redoublèrent mêlés d'un peu de terreur, elles se pressaient involontairement l'une contre l'autre, pour se rassurer, et riant toujours, et la princesse redisait d'une voix tremblante :

— Décidément c'est très-amûsant d'avoir peur.

Elles marchèrent ainsi pendant assez longtemps, lorsqu'au tournant d'une galerie, un tourbillon de vent, passant par une meurtrière, éteignit la lanterne et les plongea dans l'obscurité. A peine si quelques rayons de la lune déjà couverte par les nuages se reflétaient sur les dalles blanches, et pour comble de bonheur elles ignoraient où elles se trouvaient. Cette partie de l'immense château était inhabitée, on y reléguait les chartes, un vieil arsenal, les meubles hors de service, nul n'y entrait jamais et les dames moins que les autres. Elles commençaient à maudire leur folle entreprise, et mademoiselle de Kensebeck parlait de se dévouer pour aller chercher du secours, lorsque madame de Sondorf s'écria qu'elle voyait de la lumière à une fenêtre peu éloignée.

— Je m'oriente maintenant, ajouta-t-elle, c'est là ce corps de logis, communiquant par une galerie au château, où le prince électoral a installé son Turc Soliman et ses instruments de chasse, j'y suis venue une fois et je crois que je m'y reconnaîtrai.

— Allons donc, dit la princesse, nous nous confions aux lumières de votre mémoire. Puissent-elles ne pas s'éteindre comme votre lanterne !

Elles avançaient toujours, la clarté les guidait, elles trouvèrent la galerie, la traversèvent, et enfin arrivèrent à une porte dont la serrure céda sur-le-champ.

— Victoire! madame, s'écria madame de Sondorf, voici une chambre éclairée, nous allons sortir de notre embarras.

La princesse la suivit, mademoiselle de Kensebeck également; elles virent un appartement somptueusement meublé, et par terre, sur des coussins, Soliman, le Turc du prince Georges, dormant les poings fermés, comme un domestique à son poste.

— Soliman est splendidement logé, dit en riant Dorothée, je n'ai point de si belles draperies.

— Avancerons-nous?

— Certainement. Il faut savoir quel trésor garde cette sentinelle endormie à son poste.

Un vagissement se fit entendre.

— Qu'est-ce que cela? continua la princesse, est-ce que Soliman établirait ici un harem, ou quelque nourrice? Voyons donc.

Les deux dames se regardèrent, Un soupçon terrible leur arriva en même temps. Toute la cour savait que mademoiselle de Schulembourg avait mis au

monde, depuis quelques jours, un charmant poupon ; la princesse seule l'ignorait, selon l'usage. On se demandait seulement dans quel asile écarté la mère et l'enfant s'étaient cachés. Tout se remarque parmi les courtisans. Ils avaient parfaitement vu que le prince Georges, depuis plus d'un mois, ne sortait pour ainsi dire point de son appartement, qu'il s'y renfermait et n'y recevait personne, sous prétexte de santé. De là on concluait que la belle Mellusine avait été conduite loin de la résidence, pour éviter l'éclat, et que son absence semblait si pénible au prince Georges, qu'il en fuyait toute distraction.

Madame de Sondorf et mademoiselle de Kensebeck eurent donc en même temps la pensée qu'elles pourraient bien avoir découvert le nid mystérieux de ces amours coupables, et cette dernière, par un mouvement involontaire, se mit devant la princesse, en lui disant :

— N'avancez pas, madame.

— Pourquoi donc?

— Je ne sais, mais je vous en supplie, n'allez pas plus loin, il y a peut-être ici quelque danger.

— Un danger ! dans ce palais, Kensebeck? Et quel danger donc? Ne sommes-nous pas chez l'électeur de

Hanovre, le père de mon mari, et ne suis-je pas la femme de son fils? laissez-moi passer.

Elle l'écarta tout à fait d'un geste impérieux, souleva la portière et entra.

Le coup d'œil qui s'offrit à elle était fait pour la frapper d'étonnement et de douleur; elle vit une chambre à coucher, meublée avec tous les raffinements du luxe, des tentures, des draperies éclatantes, des tableaux, des glaces, si rares à cette époque, et, dans un lit de dentelles, une belle jeune femme, avec un enfant blanc et rose dans un berceau à ses côtés. Entre le fils et la mère, était assis Georges de Hanovre, radieux; des larmes de bonheur tremblant à sa paupière et couvrant de baisers la main potelée de la petite créature dans laquelle il cherchait les traits adorés de sa maîtresse.

Sophie Dorothée resta immobile de surprise à sa place, elle n'était point aperçue encore; les tapis éteignaient le bruit de ses pas. Mais la jeune mère se retourna, jeta un cri et cacha sa tête sous ses couvertures; le prince l'aperçut en même temps et resta d'abord aussi étonné, aussi effrayé que l'étaient les deux femmes elles-mêmes. Enfin la colère saisit Dorothée, la jalousie maternelle s'éveilla, et les ou-

trages qu'elle avait supportés pour elle-même, elle ne put les supporter pour ses enfants. La vue de ce bâtard, si caressé, si chéri, tandis que les enfants légitimes n'étaient pas même admis dans l'appartement de leur père, la révolta et lui fit tout oublier. Elle devint comme une tigresse, une lionne défendant ses petits, elle donna carrière à son ressentiment, et les douleurs, les offenses, amassées sur son cœur depuis si longtemps, débordèrent; elle accabla les deux coupables.

— J'ai trop souffert, et c'en est trop, s'écria-t-elle, je n'en puis plus supporter davantage. Quelle audace! amener cette fille, ce bâtard, jusque dans le palais de votre père, où j'habite, où sont vos enfants! Ah! j'en aurai justice! la dernière des mères et des épouses aurait le droit de l'obtenir, on ne me la refusera pas. Je ne sais qui me tient de faire jeter à la porte cette misérable et ce fruit d'un adultère odieux, mais je vous le répète, j'en aurai justice, dussé-je porter la cause à la diète, à l'Empereur, dussé-je vous traduire au ban de l'Europe entière.

Mellusine ne put supporter une pareille scène, dans l'état où elle se trouvait, après quelques jours de couche, elle tomba dans des convulsions épou-

vantables et poussa de tels cris qu'on l'eût entendue du bout de la ville. Le prince, jusque-là accablé sous le poids de la honte et du remords, se releva, furieux à son tour, et, se jetant sur sa femme, la repoussa hors de la chambre en la menaçant du poing, en l'accablant d'injures et d'invectives.

— Sortez à l'instant, sortez, ou je vous tue ! disait-il, écumant de rage ; si par votre faute la femme que j'aime tant est frappée de quelque malheur, c'est vous qui me répondrez de sa vie. De quel droit entrez-vous chez moi à cette heure ? Sortez, mais sortez donc !

La princesse restait debout, calmée par les cris de sa rivale, épouvantée de la colère de son mari et des suites que cette scène pouvait avoir. Il la poussa violemment, la poursuivit jusque dans la galerie, et là, comme il trouvait qu'elle ne s'éloignait pas assez vite, il saisit les longues boucles de ses cheveux flottantes sur sa poitrine, selon la mode du temps, et se mit à la frapper avec tant de rudesse que le sang jaillit bientôt d'une plaie qu'il lui fit à la tête, en la jetant contre le mur.

Dorothée, à son tour, poussait des cris déchirants, madame de Sondorf et mademoiselle de Kensebeck

appelaient au secours de toute la force de leurs poumons, elles n'osaient laisser la princesse aux mains de ce furieux, pour aller chercher les domestiques, elles craignaient qu'il ne la tuât tout à fait, bien qu'elles eussent en vain essayé de l'arracher à sa barbarie. Vingt personnes accoururent avec des flambeaux, on se précipita entre eux, on parvint à enlever la princesse à son bourreau et ses deux dames la reçurent dans leurs bras, évanouie, mourante. Quant au prince électoral, aussitôt qu'il aperçut du monde, il rentra dans la chambre de Mellusine, dont il ferma la porte au verrou.

Il fallut emporter Dorothée à son appartement; une fièvre ardente et le délire se déclarèrent, ses femmes, embarrassées de leur responsabilité, tinrent un conseil entre elles, et se résolurent à réveiller l'électrice, qui, après nombre d'hésitations, se décida à venir.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda-t-elle de mauvaise humeur. Pourquoi troubler mon sommeil? qu'est-ce que ce bruit, ces cris étourdissants?

Mademoiselle de Kensebeck lui montra la princesse et lui raconta ce qui venait d'arriver, avec les paroles que son indignation lui arracha. L'électrice

l'écouta en remuant la tête, suivant son habitude.

— Mon fils a été un peu vif, j'en conviens; mais, si la princesse ne s'était pas amusée à courir la nuit par les corridors, cela ne lui serait point arrivé. Voilà ce que l'on gagne à quitter son lit au lieu de dormir. On verra avec l'électeur demain ce qu'il y aura à résoudre, d'ici là faites venir les médecins de la cour et soignez cette folle.

Et, tournant sur ses talons, elle alla se recoucher.

Dorothée n'avait rien entendu, rien vu, depuis ce moment fatal. Elle passa la nuit dans des crises affreuses; vers le matin, revenue à elle, elle demanda ses enfants. Ils lui furent amenés, elle les couvrit de baisers et de larmes et déclara qu'elle voulait se lever, pour aller avec eux demander justice à son beau-père et à sa belle-mère. Mademoiselle de Kensebeck, espérant l'en empêcher, lui raconta la visite de l'électrice, sa dureté; elle crut qu'elle ne voudrait point s'exposer à un refus. Sophie-Dorothée n'en tint compte.

— J'irai, répondit-elle, j'irai malgré tout; je veux les voir, je le dois à moi-même, à mes enfants : l'électeur m'entendra, il faudra qu'il m'entende; habillez-moi sur-le-champ.

Elle s'habilla en effet et courut plutôt qu'elle ne marcha, malgré son extrême faiblesse. Un instant de réflexion lui fit laisser ses enfants chez elle. Ils étaient assez grands pour se souvenir, et peut-être en avaient-ils déjà trop entendu. L'électeur était seul, dans son cabinet; en la voyant si pâle, si défaite, les cheveux et le front cachés sous un bandeau, il ne put se défendre d'un sentiment de pitié, ne lui laissa pas le temps de parler, et lui dit avec un geste d'encouragement :

— Je sais ce qui vous amène, ma fille, et nous allons en causer raisonnablement, asseyez-vous. Mon fils a été vif, très-vif. Que diable! on peut être amoureux d'une autre femme que la sienne, on peut l'aller voir en cachette; mais, quand on est découvert, on baisse la tête, on demande pardon et on s'humilie, sauf à recommencer après; aussi, je vous promets de le tancer vertement et de faire sortir cette fille du palais avec son bâtard; soyez tranquille, vous ne les verrez plus et vous n'avez rien à craindre pour vos enfants; mon fils n'est pas le roi de France et nous ne souffririons pas ici de duc du Maine, ou de comte de Toulouse; mais, en revanche, vous ferez quelque chose pour moi, je l'espère.

— Tout ce que vous m'ordonnerez, monsieur.

— Je ne vous ordonne pas, ma chère enfant, je vous prie, faites-y attention, ce n'est pas le prince qui vous parle, c'est le père : je sais que Georges vous abandonne, qu'il en aime une autre; je sais qu'à votre âge l'isolement et l'abandon sont difficiles à supporter, aussi me trouverez-vous très-indulgent sur les peccadilles de la jeunesse; j'attends de vous seulement un peu de prudence. Que vous ayez un galant, que ce galant soit le beau comte de Kœnigsmarck, qui a apporté tant de désordre dans ma cour, je ne m'y oppose point, pourvu que vous y mettiez de la mesure et que vous sachiez vous cacher.

— Me cacher, Monsieur! je n'ai pas besoin de me cacher, pourquoi me cacherais-je?

— Je sais tout, ma mignonne, bien que je n'en aie rien laissé paraître; vos rendez-vous, vos correspondances, vos entretiens nocturnes, je n'ignore rien de cela, ce qui ne m'empêche pas de croire à votre parfaite innocence, de soutenir envers et contre tous que vous êtes incapable d'aucune faute, et que vous êtes aussi fidèle à votre époux que madame Pénélope l'était au sien.

— En vérité, monsieur, de la part de tout autre que vous, je n'entendrais pas une parole de plus.

— Je le crois ; pourtant, il faut que vous m'entendiez, il faut que vous sachiez jusqu'au bout ce que j'ai à vous dire : jusqu'ici, votre mari ne s'est soucié de rien, mais cette aventure va le rendre plus attentif et plus sévère ; sa maîtresse, que vous avez insultée, lui ouvrira les yeux, au cas où il s'obstinerait à les tenir fermés.

— Je ne comprends pas ce que signifient ces paroles ni où vous voulez en venir, monsieur ; ce que je sais, c'est qu'on me calomnie, c'est que je ne suis point coupable, c'est que je n'ai aucun reproche à me faire et que j'ai résisté à toutes les séductions.

— A toutes? en êtes-vous bien sûre ?

— A toutes, oui, monseigneur.

— Vraiment?

Il se mit à lui raconter à peu près jour par jour ce qui s'était passé entre Kœnigsmarck et elle, ou du moins tant de circonstances diverses qu'elle en resta confondue. Il lui montra différents objets donnés par elle au comte, et qu'elle ne put méconnaître, et lui demanda ensuite ce qu'elle pensait de ces preuves-là.

— Je pense que la vérité et le mensonge sont mêlés au point de se rendre mutuellement vraisemblables ; mais je n'en persiste pas moins à vous jurer que tout ceci est faux, et que je suis innocente.

— Ne jurez pas, vous mentiriez. Écoutez mes conseils surtout. Pardonnez au prince des torts que vous partagez, soyez heureuse mystérieusement et, publiquement, montrez-vous résignée. Votre mari se consolera de votre infidélité, s'il l'apprend, en obtenant le repos, mais se plaindre alors qu'on sait si bien rendre l'offense, c'est trop exiger aussi, taisez-vous.

— Il me faudra donc souffrir de tous côtés? Accepter l'outrage et les traitements indignes que j'ai subis, accepter la calomnie, et la laisser sans punition, accepter tout et de tout le monde, subir la haine et la jalousie de madame de Platen avec ses funestes conséquences, et la présence de mademoiselle de Schulembourg et l'humiliation qu'elle m'apporte? Non, monsieur, non. Je n'ai pas la patience de madame l'électrice, moi, je vous en avertis, je n'ai pas, pour me consoler, l'amour de la voûte céleste et de ses brillantes constellations, je me révolterai, je parlerai haut...

— Et vous vous perdrez, madame, voilà tout ce

que vous arriverez à obtenir. Je n'ai, du reste, plus rien à vous dire qu'une chose. Votre sort est entre vos mains. Je serai plein d'indulgence et de bonté pour la faute cachée, le jour où le moindre bruit amènerait un éclat inévitable, ne comptez plus sur moi, adieu.

Dorothée sortit furieuse et plus malade encore de chez son beau-père. En rentrant, elle laissa exhaler sa colère et sa juste douleur. Mademoiselle de Kensebeck essaya vainement de la calmer, elle ne voulut rien entendre.

— Je vais appeler Kœnigsmarck, et écrire à ma mère, lui dit-elle, il me faut la justice, il me faut le divorce. Je retournerai chez mes parents, et une fois mon mariage cassé, une fois libre, rien ne m'empêchera plus de suivre la voix de mon cœur.

VIII

FUITE ET RETOUR.

Dorothée se décida à se retirer dans sa famille; cédant aux instances de son amie dévouée, elle consentit à ne point rappeler encore M. de Kœnigsmarck, et à attendre une décision plus positive dans sa situation. Elles convinrent ensemble que la princesse cacherait son départ, qu'elle se mettrait en route le soir secrètement pour Celle, afin d'y arriver à l'improviste le lendemain matin, et de prévenir ainsi les méchancetés qu'on pourrait lui faire.

— Je connais mon père, disait-elle, si l'on tourne son vieux Bermstoff contre moi, il se laissera tourner aussi, et ces misérables ici sont capables de tout. Il est donc très-essentiel que je lui parle la première.

Je vendrai mes bijoux pour l'acheter, ce ladre, sauf à ne plus porter jamais ni diamants ni perles.

Quelque diligence qu'elle fît, elle avait été prévenue. Madame de Platen se doutait de longue main qu'elle en viendrait à ce parti, et déjà le ministre était acheté. Elle voulut enlever à son ennemie même cet asile naturel auquel elle avait droit, et en la réduisant au désespoir, la punir de lui avoir enlevé l'homme qu'elle aimait le plus sur la terre. Le duc de Celle fut instruit de ce qu'on appelait les déportements de sa fille, il sut ce que savait déjà son frère, c'est-à-dire le peu de la vérité que les espions avaient découvert, mêlé à des mensonges épouvantables, et dont la vraisemblance cependant ne pouvait être discutée.

Il en résulta une grande colère de sa part et la signification à la duchesse sa femme, qu'elle eût à ne plus l'importuner en faveur d'une misérable qui portait le déshonneur dans leur maison, et dont, pour rien au monde, il ne voulait embrasser la cause.

Qu'elle ne s'avise pas de venir ici surtout, car je la chasserais.

A l'heure où son père parlait ainsi l'infortunée était déjà en route pour arriver. Le matin à son ré-

veil la première personne qui parut devant la duchesse de Celle, ce fut sa fille. Elle resta stupéfaite et désolée.

— Mon enfant ! mon enfant ! qui a pu vous engager à une pareille démarche ? Retournez à Hanovre de suite, avant que votre père puisse soupçonner votre présence, ou vous ne prévoyez pas ce qui va se passer.

— Je ne retournerai point à Hanovre, ma mère, cela ne se peut pas, cela ne se peut plus. Non-seulement j'y ai reçu le plus affreux, le plus sanglant des outrages, mais encore on m'accuse, on me calomnie, on me refuse la justice à laquelle j'ai droit. Pour l'obtenir, je suis venue la demander à mon père, qu'y a-t-il de plus naturel ? qui pourrait me blâmer ?

— Mais votre père vous croit coupable, votre père ne veut pas vous voir, votre père ordonnera de vous chasser !

— Est-il possible, madame !

— Hélas ! ce n'est que trop certain et trop vrai. Je ne sais comment lui apprendre que vous êtes ici, il refusera de vous recevoir.

— Vous ne le lui apprendrez pas, madame, ce sera moi, ce sera moi seule qui affronterai l'orage, il faudra bien que mon père m'entende.

— Je vous accompagnerai, ma fille.

— Non, ma mère, le duc de Celle pourrait se trop rappeler que vous avez été mademoiselle d'Olbreuse et pour moi il faudra qu'il se souvienne au contraire que j'étais Dorothée de Brunswick-Lunebourg, avant de devenir l'infortunée princesse électorale de Hanovre. Attendez-moi.

Elle prit quelque nourriture, donna un coup d'œil au miroir, appela madame de Sondorf, mademoiselle de Kensebeck et ceux de sa maison qui l'avaient suivie, et, se dirigeant vers l'entrée officielle de l'appartement du duc, elle entra dans les salons où toute la cour attendait le bon plaisir du prince, en conférence avec un envoyé de l'Empereur.

— Annoncez à Son Altesse, la princesse électorale de Hanovre, dit-elle au premier chambellan qu'elle rencontra.

Elle fut promptement entourée de ceux qui l'avaient connue, elle les reçut avec bonté, mais avec tristesse, leur fit sentir qu'elle désirait ne point être dérangée et suivit le chambellan, pour prévenir tout ordre contraire à ses désirs; elle était derrière lui au moment où il ouvrit la porte et où il prononça son nom.

— La princesse électorale de Hanovre, monsieur ! répéta le prince. Vous vous trompez sans doute?

— Non, monsieur, on ne se trompe pas, répliqua-t-elle vivement, c'est bien moi, qui viens vous présenter mes devoirs.

— Madame.....

Elle était entrée déjà, le tiers importun et le chambellan se retirèrent, le père et la fille se trouvèrent seuls avant d'avoir eu le temps de se reconnaître.

— Vous ici, madame ! il faut que vous soyez bien osée pour vous présenter devant moi.

Le début n'était pas encourageant, la princesse n'en tint compte, elle sembla ne pas avoir compris, et parla à son père de sa position, de son malheur, comme si elle eût été sûre de trouver en lui toute indulgence et toute bonté. Il l'écouta avec impatience d'abord, avec tranquillité ensuite, enfin avec intérêt. Il ne l'interrompit point dans la seconde partie de son récit, la plus intéressante, les mauvais traitements qu'elle avait subis, les marques qu'elle lui montra, sa plaie à la tête encore toute fraîche, l'attendrirent enfin, et il ne put retenir une exclamation.

— On ne m'avait pas dit cela, ma fille !

La princesse profita de cette disposition pour développer son plan, pour appuyer sur la nécessité d'un divorce indispensable, et auquel peut-être son mari ne s'opposerait point, le bruit courant qu'il songeait à épouser sa maîtresse.

— Je convoquerai un tribunal de famille, et, devant tous, j'expliquerai la conduite de Georges de Brunswick, ce que j'ai souffert, les affronts dont on m'a abreuvée, je suis sûre d'avance de réussir, mais pour cela, mon père, il faut que vous me souteniez, il faut que je paraisse devant mes juges entre vous, ma mère et mes enfants, autrement je suis perdue.

Après une heure de conversation, le duc revint tout à fait à elle, il entra dans ses vues, il lui promit d'envoyer, dès le même soir, un courrier à la cour de Hanovre pour notifier ses intentions, et la princesse rentra triomphante chez sa mère.

Leur joie ne fut pas de longue durée. En la quittant, le duc fit venir Bermstoff pour s'expliquer et s'entendre à ce sujet. Bien que la duchesse, chargée par sa fille de l'attirer à leur parti, n'eût rien négligé pour cela, pendant l'entrevue de Dorothée avec son père, elle l'avait trouvé impassible et au-dessus de

toute corruption. Madame de Platen lui avait promis une si belle récompense, s'il servait ses desseins, qu'il ne put accepter ni donner aucune parole à la duchesse.

Il connaissait son maître, il savait par quels moyens le ramener à une opinion opposée à celle qu'il avait d'abord. En fort peu de temps, il eut bouleversé ses idées, il lui eut persuadé que la princesse le trompait, qu'elle avait en effet subi les mauvais traitements de son mari, mais que, bien loin de l'avoir surpris avec mademoiselle de Schulembourg et son bâtard, c'était, au contraire, elle qu'il avait trouvée écrivant au comte de Kœnigsmarck.

Le duc s'emporta à ces mots et devint plus colère encore; il s'écria que sa fille l'avait trompé, qu'elle était une misérable, qu'il ne la reverrait jamais, et qu'il fallait aller lui déclarer, sur l'heure, qu'elle eût à quitter Celle et à retourner à Hanovre, si on voulait encore l'y recevoir.

— Ajoutez que je l'abandonne absolument et que, si jamais elle se réclamait de moi près de qui que ce soit, je la dénierais hautement. J'aurais pu pardonner au repentir, mais l'hypocrisie me trouvera inflexible, qu'elle le sache.

— La princesse voudra voir Votre Altesse, et vous lui céderez encore.

— Donnez des ordres sévères pour qu'elle ne parvienne pas jusqu'à moi, et commandez ses équipages, afin de la renvoyer d'ici demain matin, ou plutôt dès cette nuit.

Le ministre ne se fit pas prier pour accomplir sa mission; il trouva la mère et la fille encore tout heureuses et se félicitant de leur succès, et leur apprit la nouvelle résolution de son maître avec la douleur hypocrite d'un courtisan qui veut ménager ses victimes, dans la prévision d'un avenir inconnu et incertain.

Dorothée et sa mère jetèrent les hauts cris. Elles assurèrent qu'elles ne se soumettraient point, que le prince ne pouvait avoir pris cette résolution barbare, qu'elles allaient le voir et le faire changer d'avis.

— J'en demande pardon à Vos Altesses, répliqua Bermstoff, de l'air le plus humble, mais elles n'arriveront jusqu'à monseigneur ni l'une ni l'autre, vous ne pénétrerez pas dans son appartement, il est inutile de l'essayer.

Elles essayèrent néanmoins, mais en vain, elles ne

purent réussir ni par promesses, ni par menaces, ni d'aucune façon quelconque. La duchesse, plus calme, quoique aussi désespérée, engagea Dorothée à obéir, lui assurant que, s'il restait un moyen de fléchir son père, c'était celui-là.

— Je le connais et vous devez le connaître aussi. Tant que vous resterez, ni vous ni moi ne pourrons nous faire entendre. Une fois vous éloignée, j'arriverai, moi, et je le persuaderai peut-être, j'essayerai du moins.

Après bien des larmes, après bien des supplications, des lettres écrites et renvoyées sans avoir été ouvertes, elle se décida enfin à reprendre le chemin de Hanovre. Toutes les tempêtes étaient dans son cœur; elle médita vingt projets de vengeance, elle fit des plans extravagants et impossibles.

— Je reviens parce qu'on l'a voulu, disait-elle à mademoiselle de Kensebeck, mais tout est fini à jamais entre le prince électoral de Hanovre et moi. Je le verrais à mes genoux que je ne lui pardonnerais point. Eût-il tous les trônes du monde à m'offrir, je ne consentirais jamais à les partager avec lui.

L'avenir prouva qu'elle savait tenir sa promesse.

IX

UN PARTI PRIS.

Dorothée s'arrêta quelques heures en route, pour prendre un peu de repos, elle succombait. Ce retard donna le temps à la cour de Hanovre d'être instruite de son arrivée par un courrier que Bermstoff se hâta de dépêcher à madame de Platen; son absence avait un peu ramené l'électrice, elle comprit de quels éclats compromettants un tel caractère était capable. Elle essaya donc de raisonner son fils et lui fit jurer, après mille résistances, qu'il irait à sa rencontre, qu'il la recevrait amicalement et qu'il vivrait avec elle à l'extérieur d'une façon convenable. Une fois qu'elle eut obtenu cette promesse, elle envoya au-devant de sa bru un chambellan de sa maison, afin

de la ramener au château de Herrenhausen, où se trouvait la cour en ce moment. Cette démarche devait, pensait l'électrice, lui montrer les dispositions toutes pacifiques où l'on se trouvait pour elle, et la rassurer complétement sur l'accueil qui l'attendait.

Dorothée reçut l'envoyé avec une bienveillance hautaine, à laquelle on n'était pas accoutumé de sa part. Elle répondit qu'elle se rendrait aux désirs de Son Altesse. Mademoiselle de Kensebeck se réjouissait déjà de la voir céder aussi promptement aux instances de sa belle-mère, lorsqu'elle ajouta d'un ton pénétré :

— J'irai à Herrenhausen, puisqu'on m'y attend, mais nous verrons.

Le reste du voyage elle ne prononça plus un mot, se tint dans le fond de son carrosse, les bras croisés sur sa poitrine ; et, lorsqu'on arriva devant le château, elle aperçut tout le monde aux fenêtres et le prince Georges, qui l'attendait sur le perron.

Le carrosse s'arrêta, son mari descendit les marches pour lui offrir sa main, on baissa le mantelet, on s'attendait à la voir descendre ; au lieu de cela, elle fit signe impérieusement au page de refermer le rideau, et cria du fond de sa voiture :

— Cocher, touche à Hanovre.

Sur cet ordre, l'équipage continua sa route, à l'étonnement de tous. Quant à Georges, il resta le bras tendu, l'œil courroucé, les dents serrées ; il prononça un jurement épouvantable en ajoutant que la coquine le lui payerait.

Mademoiselle de Kensebeck et madame de Sondorf restèrent dans la surprise la plus complète et presque dans la terreur, à cette insolence si décisive et si inutile. Elles comprirent qu'entre leur maîtresse et son mari la guerre était désormais déclarée et la réconciliation impossible. Elles échangèrent un triste regard, mais ne prononcèrent pas une parole. Leur silence était éloquent.

— Vous me blâmez, dit la princesse, et je le conçois, vous craignez peut-être d'épouser ma querelle, s'il en est ainsi, je ne vous retiens pas, vous pouvez partir.

Kensebeck se jeta sur une de ses mains, en fondant en larmes ; madame de Sondorf, moins tendre et moins expansive, plus ambitieuse aussi et moins libre, à cause de son mari, dont elle craignait la colère, se contenta de saluer avec un geste de refus.

— Je vous ai juré que je ne reverrais pas cet

homme, que je ne voulais plus rien de lui. S'il n'eût pas été là, je serais entrée près de ses parents, mais lui, non, non !

Elle revint à Hanovre, dans son triste appartement. Dès le lendemain elle écrivit à Philippe la lettre ou plutôt l'ordre qu'on a lu, et, très-décidée à chercher d'autres protecteurs, elle répéta de nouveau à mademoiselle de Kensebeck qu'elle avait son plan, et qu'elle ne resterait pas longtemps à Hanovre.

Ce plan elle le tint secret, jusqu'à ce qu'elle l'eût communiqué à Philippe, dans cette première entrevue. La cour était de retour : ni l'électrice ni l'électeur ne lui montrèrent le moindre mécontentement de ce qui s'était passé; il n'en fut nullement question. Quant à son mari, elle ne le vit qu'en cérémonie, à la cour. Il lui parla comme s'il l'eût quittée la veille. L'air hautain et méprisant avec lequel elle le reçut n'échappa à personne.

Cette situation, on le comprend, ne pouvait durer. Elle raconta tout à Philippe, et, lorsqu'il l'eut entendue, lorsqu'elle le vit bien indigné, bien exalté de son malheur, elle ajouta :

— Maintenant, si vous voulez, tout cela peut ces-

ser, je puis redevenir libre et heureuse, je puis vous appartenir à jamais et recevoir de vous le dédommagement de ce que j'ai souffert. Êtes-vous décidé à tout pour me servir ?

— Oui, répondit-il, d'un ton résolu pour tout autre, mais auquel l'oreille de l'amour ne se trompa pas.

— Vous hésitez ! lui dit-elle.

— Moi ! non, non, madame, j'attends vos ordres.

— Mes ordres ! ah ! Philippe, si vous m'aimiez comme je vous aime, vous seriez déjà à mes genoux, vous m'auriez déjà donné votre vie, en échange de la mienne, je n'aurais pas besoin de m'expliquer, vous sauriez ce que je vais vous dire.

— Eh bien, madame, je vous l'avoue, il est vrai, vous me faites trembler. Je crains tout d'une résolution désespérée, je frémis de vous voir vous perdre et d'être complice de ce malheur.

— Dites que vous craignez de vous perdre avec moi.

— J'attends avec une anxiété désespérée ce que vous allez décider, pour vous obéir, si je ne puis vous convaincre. Quant à moi, que puis-je craindre? qu'est-ce que je risque? Depuis quand d'ailleurs ai-je

appris à calculer avec le péril? Parlez donc, j'attends.

— Je voudrais vous croire, mais je ne sais ce qui me repousse et me fait froid au cœur. Cependant je vais tout vous dire. J'ai écrit au duc de Wolfenbuttel, et je lui ai demandé un asile.

— Et le prince Auguste, madame! avez-vous pensé qu'il vous a aimée et que vous allez vous jeter dans ses bras!

— Le prince Auguste, répondit-elle avec mélancolie, oui, il m'a aimée, il m'a bien aimée, cela est vrai, mais il m'a oubliée aussi. Il est marié, il est père, il a d'autres bonheurs et d'autres intérêts que les miens; je ne suis plus rien pour lui.

— Vous le regrettez?

— Non, mais je ne puis m'empêcher de penser que, si j'avais voulu le choisir, je serais aujourd'hui heureuse, honorée, et que, puisqu'il me fallait vous perdre, au moins n'aurais-je pas tout perdu avec vous.

— C'est dommage, en effet!

— De la jalousie! Philippe, pour une chose si bien passée et si lointaine, tandis que je m'offre à vous, corps et âme et que vous hésitez à me prendre. J'irai

chez le duc de Wolfenbuttel, mais je n'irai pas seule, vous m'accompagnerez.

— Moi !

— Mais, madame, s'écria mademoiselle de Kensebeck, c'est donner raison aux calomnies, c'est avouer une faute qui n'existe pas.

— Non, Kensebeck, non, car je n'irai point afficher le chef de mon escorte, car il restera inconnu, excepté pour moi et pour toi, si tu ne me quittes point, toutefois, je doute de tout à présent.

— Madame, vous doutez de moi ?

— Non, Kensebeck, je suis une folle, mais je souffre tant ! Écoutez jusqu'à la fin. Je partirai, ou plutôt je m'enfuirai d'ici avec vous deux ; Philippe enrôlera quelques hommes sûrs, des étrangers pour me servir d'escorte sous son commandement. J'arriverai à la cour de Wolfenbuttel ; là nous nous séparerons, mon ami, pour peu de temps, soyez tranquille. Je convoquerai un tribunal composé des trois cours de Hanovre, de Celle et de Wolfenbuttel ; j'exposerai les torts de mon mari, les injures qu'il m'a faites, dont la dernière est au-dessus de toute expression, et je demanderai le divorce, qui doit être prononcé immanquablement, une fois qu'on m'aura entendue, le croyez-vous ?

— Je le crois, madame, pour ceci je suis du même avis que vous. Le prince Georges, nous le savons, a promis à sa maîtresse de le provoquer lui-même et de l'épouser ensuite, il ne s'y opposera pas.

— Une fois libre, une fois dégagée de chaînes odieuses, je ne craindrai plus d'avouer mon amour, rien ne s'opposera à ce que nous ne nous séparions plus. Mes enfants ne pourront me blâmer un jour d'accepter un nom tel que le vôtre et d'avoir choisi Philippe de Kœnigsmarck, mon premier, mon seul amour, pour me faire oublier les chagrins que m'a causés leur père.

Philippe devint pâle et ne répondit pas. L'image de Nisida se dressa devant lui comme un fantôme accusateur. Il vit cette adorable fille qui l'aimait tant, qui avait tant fait pour lui; il la vit abandonnée, malheureuse, repoussée pour une rivale à laquelle elle s'était généreusement sacrifiée d'abord, et tout ce qu'il y avait de sentiments nobles dans son cœur se révolta. Il tendit la main vers Dorothée et s'écria :

— Ah! madame, je vous en supplie, réfléchissez encore, ne vous hâtez point de prendre ce parti désespéré, peut-être en est-il un autre...

— N'est-ce pas convenu dès longtemps entre nous?

N'avons-nous point échangé notre foi? est-ce au moment de l'exécution que vous reculez? J'ai cru Philippe de Kœnigsmarck un preux du temps de Charlemagne, il me faut donc reconnaître que je me suis trompé.

— Madame, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de vous, de vous seule. Moi, je suis prêt à toutes choses, prêt surtout à risquer ma vie pour un bonheur que je n'ose rêver, mais vous!...

— Moi, je ne puis vivre ainsi, je ne le puis, c'est impossible, il me faut sortir de ce château où j'étouffe, il me faut abandonner ces hypocrites qui m'entourent et que je hais; si vous essayez de me retenir, vous me tuerez, vous me rendrez folle, ah! partons! partons!

Après bien des prières, bien des refus, bien des hésitations, Philippe et Kensebeck obtinrent que la princesse prît encore patience et restât à Hanovre; ils espéraient, l'un et l'autre, par des raisons différentes, que le temps apporterait quelque soulagement à cette position. Il fut convenu que Philippe paraîtrait dès le lendemain, et il quitta Dorothée, malheureux de son bonheur, et avec un double désir, ainsi que cela arrive souvent en ce monde.

X

VENGEANCE.

Le lendemain, dans la matinée, madame de Platen était seule, chez elle, lorsqu'on lui annonça le comte Pamphili; il était toujours le bien venu, car ils avaient une commune pensée, car lui seul comprenait, dans toute son énergie, la haine qu'elle portait à Kœnigsmarck, et lui seul pouvait comprendre aussi de quel effroyable besoin de vengeance son cœur était pénétré. Cette fois, il portait sur tous ses traits une satisfaction évidente, et il s'avança vers elle en s'écriant :

— Bonne nouvelle! le comte Philippe est ici.

Madame de Platen sentit un coup dans le cœur

qui faillit la renverser en arrière, elle se croyait plus forte.

— Ici ! le comte de Kœnigsmarck ! est-il bien possible !

— Il est arrivé hier, inconnu, il est resté tout le jour chez lui, et la nuit seulement il est sorti déguisé ; il est resté dehors presque jusqu'au matin.

— Il est allé chez *elle*, il est venu pour *elle !* c'est *elle* qui l'a appelé !

— Ah ! maintenant qu'il est ici, maintenant que je vais pouvoir suivre ses traces et être instruit, jour par jour, de ses actions, je *la* découvrirai peut-être, enfin !

— *Elle* a donc eu l'impudeur, l'effronterie de le faire venir ! après ce qui s'est passé ! nous allons voir jusqu'où ira leur audace.

— Et cette misérable enfant qui ignore, à laquelle je puis faire un sort si beau, que je partagerais, si je la retrouvais !

— Comte, il nous faut un de ses gens à nous.

— Nous l'aurons ce soir.

— Je veux tout savoir, je veux le perdre sans rémission, je veux me venger de lui qui m'a si cruellement repoussée et si dédaigneusement traitée pour cette femme, il faut qu'ils soient séparés.

— Il faut qu'il meure ! tant qu'il vivra, Nisida refusera de m'entendre.

— Qu'il meure, lui ! Philippe ! non, non, monsieur, Philippe est à moi, il m'appartient, il ne mourra point, mais il laissera cette Dorothée qui cherche à m'enlever mon amant; comme si cette âme de lait et de miel était faite pour une âme de feu, pour une puissance de passion semblable à celle de Kœnigsmarck.

Ils parlèrent ainsi, se répondant sans se comprendre, remplis tous les deux de ce qui les occupait uniquement, pendant plus d'une heure; enfin, la comtesse finit par où elle aurait dû commencer, elle demanda à Pamphili comment il avait su l'arrivée de Philippe.

— De la façon la plus simple, il est caché dans un cabaret, accompagné de deux domestiques, qui passent pour ses compagnons, ils sont tous déguisés. Avec son étourderie ordinaire, il a choisi un bouchon où vont s'enivrer les gardes de mon régiment, peut-être par cette raison-là même, est-ce un des seuls qu'il connaisse ? Mais il a oublié que j'ai là des espions, que ces espions se souviennent de leur ancien colonel. Il a été reconnu, on m'en a prévenu sur-

le-champ, et j'ai donné ordre de surveiller ses démarches.

Ainsi, dès son arrivée, Philippe était déjà trahi. Il n'avait avec lui que l'incorruptible Bontemps et un jeune page, très-ambitieux, très-ami des plaisirs, très-facile, par conséquent, à séduire et à entraîner. Il le fut promptement; les promesses de Pamphili et les caresses de madame de Platen en firent leur âme damnée. Le pauvre Kœnigsmarck, à dater de ce moment, appartint à ses ennemis.

Dans la matinée il quitta le cabaret et alla s'établir, comme s'il arrivait, dans le logement qu'il avait occupé à son premier séjour, et où se trouvaient encore ses gens et ses chevaux, qu'il y avait laissés en partant. A l'instant même on sut dans toute la ville que le comte de Kœnigsmarck était de retour, il y avait cercle, le soir, chez l'électrice, et l'on s'attendait à l'y voir. Chacun se prépara à jouir de ce spectacle, où tant d'intérêts étaient en jeu. En apprenant qu'il était à Hanovre, Ernest-Auguste demanda au baron de Groote, qui lui annonçait cette nouvelle, ce que le comte venait faire à la résidence.

— Rien du tout, monseigneur, quelques adieux sans doute. Il vient prendre congé de Votre Altesse

électorale, en quittant son service, il vient chercher ses équipages, et recueillir une moisson de regrets.

— Le croyez-vous, baron. J'aurais préféré qu'il restât chez lui, tout ceci va nous créer des embarras. Les dames raffolent de ce jeune muguet, et vous verrez qu'il arrivera quelques catastrophes.

— Nous en rirons, monseigneur.

— Plût à Dieu qu'on en puisse toujours rire! enfin, je le recevrai de façon à lui ôter l'envie de nous importuner longtemps.

En effet, lorsque Philippe salua, le soir, Son Altesse, le premier mot qu'il en reçut fut celui-ci :

— Quand partez-vous, monsieur le comte?

Philippe ne se déconcerta pas.

— Aussitôt que j'aurai terminé les affaires qui m'ont amené, monseigneur, et que j'aurai passé quelques instants près des amis qui m'ont accueilli avec tant de bonté, pour leur témoigner ma reconnaissance. J'en dois beaucoup à Votre Altesse, elle me permettra de lui dire que je ne l'oublierai jamais.

Le prince fut étonné de trouver sur les traits de Philippe une émotion dont il ne le croyait pas susceptible. Il se sentit soulagé néanmoins, car, dans ces paroles, il vit une promesse de ne plus inquiéter

son amour pour madame de Platen, dès lors le reste ne lui importait plus. Il lui fit donc un demi-sourire agréable et un geste de congé pour l'engager à se mêler aux courtisans.

Deux personnes avaient eu bien de la peine à contenir leur émotion pendant cette courte audience. La princesse Dorothée d'abord et madame de Platen ensuite; toutes les deux avaient ce courage des gens de cour auquel elles étaient faites depuis leur enfance, et qui fait sourire au milieu des tortures. Elles se sentaient observées, elles se sentaient surtout en face l'une de l'autre, elles firent bonne contenance et reçurent le salut profond de Kœnigsmarck avec la grâce la plus calme et la plus naturelle.

L'électrice accapara le beau Kœnigsmarck en lui demandant des détails sur la cour de Dresde, sur les fêtes du couronnement, sur les princesses qui y avaient assisté. Madame de Platen prit un air hypocrite et s'apitoya sur les pertes qu'il avait faites, sur la mort si prématurée de son frère et sur celle, bien plus douloureuse encore, de la comtesse.

Dorothée fut moins maîtresse d'elle-même, elle ne trouva que quelques phrases banales et sans intérêt. Il lui en coûtait moins de dissimuler sous la froideur

que sous la bienveillance le sentiment passionné dont son cœur était plein. Cette soirée n'offrit donc point aux observateurs toutes les joies qu'ils attendaient, et l'on se retira indécis sur le véritable motif de ce retour qui occupait tout le monde.

Madame de Platen rentra chez elle dans un état impossible à décrire. Elle avait décliné l'honneur de recevoir Son Altesse à souper, elle avait besoin d'être seule. En revoyant Philippe, en le retrouvant plus beau que jamais, son fatal amour s'était réveillé. Elle se sentait dominée par ce sentiment, auquel elle devait déjà tant d'erreurs et de mécomptes, et la résistance lui semblait désormais impossible à tenter.

— Je veux le revoir, qu'il soit à moi comme autrefois, je veux tout oublier pour lui et lui rendre ces moments de délices qui nous enivraient tous les deux. Son regard me cherchait ce soir, il me semble, il me suivait lorsque je suis partie, il n'attendait qu'un signe de moi pour m'accompagner, sans doute. Il reviendra ici, dans cette chambre, où tant de fois!... Mais Pamphili! ce Pamphili qui le hait, qui veut son sang. Ah! mon Dieu! il faut le prévenir, il faut qu'il se défende, il faut qu'il fasse chasser cet

homme qui ose le menacer. Oui, je vais lui écrire, l'appeler, il viendra, il saura tout, il comprendra que je l'aime encore, que je suis prête à lui pardonner, et il ne songera plus à cette poupée aux cheveux de lin, au regard langoureux, dont le sang coule si lentement, qu'à peine semble-t-elle vivre. Je veux qu'il m'aime, il m'aimera.

Ce monologue fut suivi d'une grande séance au miroir, après laquelle elle déclara, l'amour-propre aidant, qu'elle était beaucoup plus belle que Dorothée, qu'elle n'avait rien perdu de ses charmes, et, qu'assurément, elle pouvait prétendre à être aimée mille fois plus qu'une femme de la cour. Elle était excusable de le croire, on le lui répétait, chaque jour, sur tous les tons.

Elle écrivit. Sa lettre était courte, amicale, sans cérémonie, elle ne demandait rien, elle ne promettait rien, elle pouvait passer pour une simple politesse, et elle pouvait être lue à tout le monde. C'était la lettre d'une femme d'esprit qui veut du bien à un jeune homme, mais de ce bien qui se partage entre mille connaissances, une bienveillance banale, quoique véritable. La nuance se saisit vite, si elle s'explique difficilement.

En recevant ce billet, Philippe hésita. Il comprit, lui qui la connaissait, lui qui, la veille, avait rencontré son regard. Il savait, à ne s'y point tromper, que sa passion était rallumée, et qu'elle allait immanquablement le lui faire savoir. Ne point se rendre à cette invitation était en provoquer une seconde, c'était donner carrière à une persécution inévitable. Il se décida à la voir et à couper court à toutes relations par un aveu franc et net.

— Ce sera, tout d'abord, pensa-t-il, la paix ou la guerre, mais, au moins, on saura à quoi s'en tenir et on agira en conséquence.

Il alla chez elle à l'heure indiquée, elle était seule, parée des couleurs qu'il aimait, l'appartement avait pris le même aspect qu'autrefois, on voyait qu'un sentiment vrai, délicat, avait cherché jusqu'au moindre souvenir pour frapper à la fois le regard et le cœur de l'inconstant qu'on voulait ramener. Rien ne lui échappa, mais ce ne fut pas l'amant qui observa, ce fut l'homme. Il devina un rude combat à soutenir et se prépara à la défense. Ce n'était pas là ce qu'avait espéré la comtesse.

— Monsieur, lui dit-elle, en l'apercevant, il est tout aimable à vous d'être venu, et vous en serez

récompensé par un vrai service d'ami. J'ai bien des choses à vous communiquer.

Kœnigsmarck avait pris un siége, en cérémonie, il se tenait assis loin d'elle, sans paraître remarquer l'émotion qui soulevait son sein, le feu que ses regards dardaient sur lui, il répondit d'un air dégagé et affable, dont l'indifférence était palpable et positive, madame de Platen pouvait s'y tromper, elle ne s'y trompa pas, mais elle ne perdit pas courage, elle voulut lutter et elle espéra vaincre, elle connaissait le sang de Kœnigsmarck.

— Vous avez ici un ennemi, monsieur le comte, dit-elle.

— J'en ai plusieurs, madame la comtesse, répliqua-t-il, en s'inclinant.

— Vous en avez un surtout qui a juré votre perte, un ennemi mortel.

— Je le sais, madame, il y a longtemps que je le connais.

— Le comte Pamphili, n'est-ce pas?

— Oui, madame, le comte Pamphili.

— Prenez garde, continua-t-elle, impatientée de cette tranquillité, il n'en veut pas qu'à votre vie, il vous fait espionner et il a su votre arrivée ici, votre

séjour dans un cabaret des faubourgs, il a su que vous aviez passé toute cette nuit au palais, chez la princesse Dorothée.

Sa voix tremblait en prononçant ces mots, elle se contint par un effort suprême et fixa ses yeux sur Kœnigsmarck pour surveiller l'émotion qui allait surgir. Il resta impassible.

— Le comte Pamphili est un lâche et un calomniateur, madame, j'aurai le plaisir de le lui dire à lui-même, si vous le permettez; il est bien vrai que je suis resté ici vingt-quatre heures incognito, il est bien vrai que je suis sorti, la nuit, mais il n'est pas vrai que je sois allé au palais, j'ai ici d'autres affaires que celle-là.

Cette tranquillité ne lui en imposa point, elle feignit de croire, parce qu'elle avait besoin de se montrer crédule, et, se levant tout à coup, elle alla vers le jeune homme, auquel elle prit la main et qu'elle regarda les yeux sur les siens.

— Ah ! si vous saviez quel bonheur vous m'apportez, Philippe, et tout ce que je vous dois pour cette parole.

L'explication arrivait, elle venait à grands pas, il ne pouvait la fuir, il attaqua franchement la difficulté

et répondit directement le regard levé sur elle, en retenant sa main qu'elle lui avait donnée.

— Comtesse, lui dit-il, voulez-vous être mon amie ?...

— En doutez-vous ? répliqua-t-elle, l'œil en feu et le sein palpitant.

— Quand je dis *mon amie*, madame, je dis ma sœur, je dis la confidente de mes actions et de mes pensées, je dis la providence pour me secourir dans mes misères et me consoler dans mes chagrins, rien de plus.

— Et sans doute aussi la confidente de vos amours avec votre Dorothée, avec cette Nisida invisible, la complaisante pour les cacher, pour en prendre l'épine pendant que d'autres en mangeront le fruit, monsieur le comte, pour qui me prenez-vous ? Je ne veux pas de ce rôle. J'ai trop de fierté, d'estime de moi-même pour accepter le moins après avoir eu le plus. Vous oubliez le passé, je le comprends, vous le voulez effacer, je le comprends encore, c'est plus commode, mais moi je me souviens et prenez garde que je me souvienne trop.

— Je n'ai rien oublié, madame, mais daignez m'entendre et retenez votre colère jusqu'à ce que

vous sachiez tout, je connais trop votre cœur et vos sentiments pour ne pas croire en votre approbation. Vous ignorez ce qui s'est passé entre le prince et moi, vous ignorez quelle entrevue j'ai eue avec lui le jour de mon départ et la promesse que je lui ai faite, sur mon honneur.

Le regard de la comtesse l'interrogea ardemment, bien qu'elle ne prononçât pas un seul mot.

— Il savait tout, ce cher prince, il connaissait nos torts envers lui, et il m'a traité avec une bonté paternelle. Il m'a laissé voir la blessure de son cœur, sa tendresse pour vous, il m'a dit ce qu'il souffrait, ce que sa dignité et son amour avaient reçu d'atteintes, et il m'a demandé ensuite de finir ce supplice, de ne plus lui enlever son bien le plus cher, de respecter ses droits, de ne plus être ingrat enfin. Il me l'a demandé, je l'ai juré, madame, pouvais-je faire autrement?

Tout le temps qu'il avait parlé, la comtesse, les yeux sur les siens, semblait vouloir lire au fond de sa pensée. Elle fut quelques instants sans répondre, puis elle lui dit lestement :

— Est-ce bien vrai ceci, monsieur?

— Sur mon honneur et sur ma foi de gentilhomme.

— Et sans cette prière, sans ce serment arraché à un moment d'attendrissement, à un remords que je comprends, du reste, rien ne serait changé entre nous ?

— Pouvez-vous me le demander, lorsque vous êtes toujours aussi belle, aussi tendre, lorsque je suis toujours aussi amoureux !

— Vous n'êtes point venu ici pour une autre, vous n'êtes point appelé par la princesse électorale? répondez franchement, je vous croirai.

— Je vous parlerai franchement, madame, parce que je vous en crois digne ; je veux vous prouver qu'en vous appelant mon amie, je vous regardais déjà comme telle. Je suis venu pour la princesse.

— Vous l'avouez !

Je ne suis pas venu appelé par elle, mais je suis venu envoyé par sa mère, je suis venu examiner ce qui se passe, sonder le terrain, m'assurer enfin s'il ne serait pas possible d'amener et de conclure une réconciliation solide avec son mari. Et voyez combien vous êtes injuste, pour cela j'ai compté sur vous.

— Il faudrait chasser la Schulembourg?

— C'est la première chose à faire.

— Ah ! je vous aiderai, car cette fille m'est odieuse, elle prend avec moi des airs de hauteur et de protection qui me sont insupportables. Sous prétexte qu'elle a un fils, sous prétexte de la promesse de mariage arrachée à cet imbécile de Georges, elle se voit princesse électorale et se croit déjà ma maîtresse. Le jour où elle y arriverait, je serais sûre de subir un joug de fer, et, si je pouvais la renverser, humilier son orgueil, je serais, je vous l'avoue, bien heureuse de lui rendre ce qu'elle me donne depuis si longtemps.

— C'est peut-être plus facile que vous ne le pensez.

— Plût à Dieu ! expliquez-vous, que savez-vous? que voulez-vous faire?

— Avant toutes choses, madame, puis-je compter sur vous? serons-nous amis, serons-nous alliés?

— Ne serons-nous que cela?

— Vous savez...

— Oui, vos remords ! ah ! vous m'aimez bien peu ! si vous m'aimiez, que seraient de pareils obstacles? Le saura-t-il?

— Je le saurai, moi, et j'ai donné ma parole, madame, ma parole est un mur d'airain, un mur que rien ne peut franchir.

— Pourquoi la donner alors?

— Songez au moment, à la surprise...

— Ah! Philippe, vous ne m'aimez pas!

Il lui fallut un grand courage, une grande certitude des dangers où il s'exposerait pour ne pas lui jurer le contraire, il se contenta de baiser sa main.

— Vous me trompez, reprit-elle, guidée par cet admirable instinct qui nous avertit toujours et que nous refusons de croire.

— Je ne vous trompe pas, madame, je vous dis la vérité.

Et en effet il ne la trompait point. Depuis la veille il avait beaucoup réfléchi. La levée de bouclier de la princesse l'effrayait fort, plus encore pour elle que pour lui, pour Nisida plus que pour la princesse. Il se voyait engagé dans une voie qu'il ne voulait pas suivre, où les périls l'entouraient de toutes parts, et cependant cette voie lui était chère. Ainsi que les caractères légers, que les gens à entraînement, il espérait arranger toutes choses, il espérait opérer un replâtrage entre les époux, et rester l'amant secret de Dorothée; il espérait demeurer libre et conserver Nisida avec son dévouement et son abnégation si douce pour lui, si facile; il espérait peut-

être, qui sait? il espérait aussi retrouver, selon sa fantaisie, ces heures brûlantes que madame de Platen lui prodiguait autrefois, et que, malgré ses railleries, il n'en regrettait pas moins. Il n'imagina donc rien de mieux que de faire temporiser Dorothée, et de travailler d'un autre côté, aidé par madame de Platen, à empêcher l'éclat qui perdrait la princesse, tout en s'engageant lui-même beaucoup plus qu'il ne comptait l'être en réalité.

La comtesse se raccrocha à cet espoir. Elle aimait, elle craignait de tout perdre, elle accepta cette lueur, comptant la voir grandir et devenir un beau feu d'amour, comme jadis. Elle accepta le rôle que lui offrait Philippe, très-résolue à le changer aussitôt qu'elle en trouverait le moyen, ou plutôt l'occasion. Ils convinrent ensemble de ce qu'ils devaient faire, des chemins à prendre pour saper mademoiselle de Schulembourg, sans découvrir leurs projets.

— Je ne vous cache rien, très-chère comtesse, j'ai demandé à voir la princesse en secret, je la verrai sans doute et plus d'une fois.

— Philippe !

— Vous le dirais-je si j'avais un autre but?

— Vous êtes assez adroit pour cela, car il est diffi-

cile que je ne l'apprenne point d'un autre côté.

— Si vous n'avez pas de confiance en moi, nous ne réussirons jamais. J'ai toute confiance en vous, moi !

— C'est que... enfin je vous crois et je vous aiderai ; pour commencer, je parlerai ce soir à l'électeur, au sujet de la Schulembourg, c'est le plus nécessaire. Mais, monsieur, une amie, un complice, on le voit souvent, je vous verrai...

— Tous les jours.

— C'est bien ! alors je vous crois.

Il lui baisa la main et ils se séparèrent.

Elle le regarda sortir.

— Ah ! s'il me trompe cette fois, malheur à lui.

XI

A DRESDE.

Cependant après le départ de Philippe, Aurore revint chez Nisida. En vain celle-ci employa les prières et les supplications pour persister dans sa résolution généreuse. L'électeur même se mit contre elle et prétendit que Philippe exigeait qu'elle cédât.

— Il veut que vous aimiez sa sœur, il veut qu'elle soit la vôtre, il me l'a dit, il lui a fait promettre, comme à moi, de ne pas vous laisser seule, de vous consoler, de vous voir chaque jour. Obéissez-lui.

Nisida se tut, se résigna, mais rien ne put arracher de son âme la sombre douleur qu'elle nourrissait.

— On me cache tout, disait-elle à Aurore, il est à Hanovre, on m'épargne cette douleur ; mais, Aurore,

rappelez-vous-le bien, il n'en reviendra plus. Un grand péril le menace, cette femme le tuera, ou le perdra; cette comtesse de Platen, c'est son mauvais génie.

Le temps s'écoulait : les lettres de Philippe étaient fréquentes et tendres, elles l'étaient davantage surtout depuis qu'il craignait de se voir engagé par Dorothée bien au delà de ses désirs. Il semblait ignorer les sentiments de l'électeur pour Aurore, et le danger que courait celle-ci. C'était toujours le même système, il n'acceptait point la responsabilité de la rupture, et encore moins celle de la liaison. Madame de Levenhaupt fermait les yeux, Nisida seule veillait et défendait son amie. Elle la conjura à genoux de résister aux séductions, de fuir l'entraînement qui la jetait dans les bras de Frédéric-Auguste, de chercher un protecteur, un mari, qui lui donnât le bonheur légitime, au lieu de ces bonheurs volés que le désespoir remplace si vite.

— Vous oubliez donc que je suis chanoinesse de Guedlenbourg? répondait en riant la comtesse Aurore.

— Vous êtes libre cependant, bien libre Aurore, et vous vous marierez le jour où vous voudrez le faire. Vos vœux n'en sont point, vous protestante

surtout. Mariez-vous, croyez-moi, et quittez Dresde, fuyez, fuyez !

Mademoiselle de Kœnigsmarck était déjà trop éprise pour que ce moyen fût possible à employer. Elle ne songeait pas sans frémir à quitter le prince. Bien qu'innocente encore, elle était liée par des aveux, par des promesses, l'électeur l'adorait, il eût mis toute la Saxe à ses pieds. Elle ne voulait de lui que lui-même, et son rang, loin de l'éblouir, lui semblait plutôt un obstacle à ses souhaits. Jusque-là elle n'avait point paru à la cour, mais son deuil finit, et elle fut enfin présentée aux deux électrices, qui l'accueillirent avec la plus grande distinction. La mère et la femme de Frédéric-Auguste étaient loin de s'attendre à trouver en elle la maîtresse qu'il aimerait le plus. Sa beauté fit sensation, on ne parla bientôt plus que d'elle, ce fut la personne citée, la personne à la mode, et les fins courtisans se doutèrent qu'elle arriverait à d'autres destinées, avec un prince tel que le leur.

Les combats furent longs, cependant, les lettres, les démarches, les prières prirent un temps mal employé selon le fougueux jeune homme, que cette résistance excitait encore. M. de Beichling, son favori,

devint le confident et le mercure de ses amours. Il fit si bien, qu'il obtint de mademoiselle de Kœnigsmarck une lettre pour le prince, et plus tard la promesse d'un rendez-vous. Hélas ! elle n'eut bientôt plus la force de résister, et, après une soirée de passion et d'enivrement, la pauvre Aurore succomba.

Pour donner une idée plus précise des façons et des habitudes des cours d'Allemagne à cette époque, nous ferons un emprunt à l'excellent ouvrage de M. Henri Blaze, baron de Bury, sur la famille de Kœnigsmarck, publié par la *Revue des Deux Mondes*. Il a puisé aux meilleurs sources, il a visité les lieux mêmes, il possède la langue allemande aussi bien que la française, et il a cherché dans les auteurs véridiques des détails et des anecdotes, restés inédits ainsi que les correspondances. Je ne saurais mieux faire que de citer en entier la description d'une fête offerte par l'électeur à sa belle maîtresse, et pour laquelle M. Henri Blaze invoque des témoignages positifs. Il sait cette dramatique histoire des Kœnigsmarck mieux que personne, et il la raconte avec un charme infini. Il a vu les portraits, il a vu les tombeaux, il a lu les lettres, il fait passer dans l'âme de ses lecteurs l'émotion qu'il a ressentie lui-même, et

ses deux articles sont une des lectures les plus attachantes que je sache. Écoutez-le parler :

« Un jour, qui mériterait d'avoir sa place dans les fastes de l'amour, et dont les annales galantes du château de Maritzbourg garderont l'éternelle mémoire, fut celui où l'aimable et royal jeune prince, environné de l'éclat et de la pompe de la cour, conduisit en triomphateur à la résidence d'été des souverains de la Saxe, la beauté prête à rendre les armes. Le matin, avant de partir, Son Altesse envoya à mademoiselle de Kœnigsmarck un habit d'une richesse extraordinaire, ainsi qu'une garniture de diamants des plus splendides. Madame de Levenhaupt ne fut point oubliée, et les présents qu'elle reçut, quoique de beaucoup inférieurs à ceux destinés à sa sœur, furent magnifiques. Ensuite, sans trop s'embarrasser, faut-il le dire, de l'état larmoyant de l'électrice délaissée, toute la cour se mit en route pour Maritzbourg. C'était par une belle matinée de printemps, invitante et radieuse ; l'air, embaumé des parfums de l'aubépine et de l'acacia, retentissait des chants des oiseaux, et pourtant le long des sentiers d'émeraudes que suivait le galant cortége pleuvait la neige des fleurs, roucoulait la tourterelle, murmu-

rait la source vive sous le rocher. Au moment où les voitures entraient dans les beaux bois qui avoisinent la résidence, une députation mythologique se présenta : c'est Diane, environnée de ses nymphes, qui vient engager l'illustre compagnie à visiter son palais, et, faisant allusion au doux nom d'Aurore, la déesse salue une sœur dans mademoiselle de Kœnigsmarck. Les dames ayant mis pied à terre, on aperçoit en effet un édifice merveilleux, élevé là comme par magie; on entre : un salon peint à fresque, pour la circonstance, reçoit les hôtes de l'électeur; sur les murs, la mort du tendre Endymion, le châtiment du téméraire Actéon, toute l'histoire, en un mot, de l'immortelle chasseresse se déroule, reproduite avec un art infini. Diane, cependant, ordonne à ses nymphes de régaler Aurore et sa suite; aussitôt, du milieu du parquet qui s'entr'ouvre, sort une table chargée de mets exquis; à peine les dames ont-elles pris place, qu'un bruit de chalumeaux, de cymbales et de tambourins se fait entendre; en même temps paraît le dieu Pan, que les satyres, les faunes et les autres divinités des bois accompagnent. Grande terreur parmi la moitié la plus impressionnable de l'aristocratique assemblée; mais on se rassure, car

le terrible dieu Pan, c'est Son Altesse électorale en personne, les satyres sont les chambellans les mieux tournés de la cour, et les faunes sont de jeunes pages. Diane, que représente à ravir la comtesse de Beichling, femme du confident intime des plaisirs du prince, invite Pan à s'asseoir près de la belle Aurore; que de tendres choses ne lui dit point ce dieu! quels empressements pour la servir! quels soins pour lui plaire et la persuader de sa passion :

« — Que vous êtes aimable! que je vous aime! je vous aimerai éternellement.

« Vieilles paroles, que tout cœur épris sait mettre en musique.

« Vers la fin du repas, la trompe retentit, les aboiements des chiens se font entendre; des dames étonnées accourent aux fenêtres et voient passer un cerf que poursuivent des chasseurs élégamment troussés. Quel plaisir on aurait à suivre la chasse! aussitôt il se trouve des chevaux tout prêts et des calèches ouvertes. Les deux déesses montent en phaéton, on part, on est parti.

« Pauvre cerf, qui ne demandais qu'à brouter les feuilles de ces bois, l'amant inhumain a juré ta perte,

et, pour inaugurer ses royales tendresses, ton noble sang va couler !...

« Par une embûche habilement ourdie, le cerf en est réduit à se jeter dans un étang de la forêt, et, pendant que la meute acharnée s'efforce d'atteindre sa victime à la nage, les dames, descendues de cheval, montent dans des gondoles et gagnent à force de rames la rive, où gaiement elles abordent au bruit des fanfares, pour voir mourir le cerf et donner la curée.

« A l'extrémité de l'île s'élève une tente dressée à la turque. Des ottomanes de brocard la décorent, et tous les parfums d'Orient y brûlent dans des cassolettes d'or. Dans cette calme et silencieuse retraite, disposée au sein d'une fraîche oasis, les glaces et les sorbets circulent sur des plateaux damasquinés. Tout à coup, mascarade nouvelle, les grands officiers du sérail apparaissent, puis le sultan lui-même, tout éblouissant de pierreries. Orosmane s'avance d'un pas lent et mesuré vers la tente des dames et jette le mouchoir à Zaïre. Ici l'étiquette ressaisit ses droits. Mademoiselle de Kœnigsmarck et l'électeur prennent place sur un divan réservé, laissant les tabourets au reste de la compagnie. Les danseuses du

théâtre de la cour, vêtues en bayadères, exécutent un divertissement, après quoi, l'électeur se lève et, donnant la main à mademoiselle de Kœnigsmarck, la conduit à sa gondole, où sont admis à s'asseoir, avec le padishah et sa favorite, le prince de Furstemberg et la comtesse de Lovenhaupt. De nombreuses gondoles reçoivent les autres dames, qui choisissent à leur tour les cavaliers qui leur conviennent, et l'on se promène ainsi quelque temps sur l'eau, avec une musique harmonieuse.

« Arrivé au château de Maritzbourg, le prince accompagne sa favorite jusqu'à l'appartement qu'il lui destine, somptueux appartement, meublé avec une extraordinaire magnificence, salle du trône, où le trône est un lit. La garniture de ce lit, d'une ordonnance admirable, est un damas aurore, brodé d'argent; on y voit en divers compartiments les amours d'Aurore et de Tython; des amours bouffis et pansus relèvent les rideaux en festons et semblent répandre sur la divinité du sanctuaire les pavots, les roses et les anémones.

« — C'est ici, mademoiselle, que vous êtes vraiment souveraine ! s'écrie galamment l'électeur, et que, de grand seigneur que j'étais, je deviens votre esclave.

« — Ah ! monseigneur, dans quelque état que vous vous présentiez à mes yeux, n'avez-vous point le droit de dire que je vous appartiens ?

« On se quitte un moment pour changer de costume et s'ajuster pour le souper. En se mettant à table, mademoiselle de Kœnigsmarck trouve sous sa serviette un bouquet de diamants, d'émeraudes, de rubis, de saphirs et de perles, qui lui annonce qu'elle est la reine de la fête qui va suivre. Sitôt après le souper, les danses commencent, et, dans le moment que les gigues et les sarabandes sont le plus animées, le prince et sa favorite disparaissent de la salle de bal... Chacun s'en aperçoit, mais chacun sait aussi ce qu'il doit faire, et le bal continue à mener son train, comme si nul n'avait remarqué cette absence.

« Et penser que cette fête, que nous venons d'essayer de décrire, fut suivie de quinze autres non moins brillantes, non moins somptueuses, non moins folles en travestissements mythologiques, en voluptueuses extravagances, en prodigalités sans nombre. Pour la reine du moment, ces fêtes succédaient aux fêtes, les cadeaux aux cadeaux, le triomphe au triomphe. »

Le lendemain de cette journée, le soir, Nisida était seule et tristement dans sa chambre, la fenêtre ouverte, son petit chien à côté d'elle. Elle respirait l'air et laissait errer son regard sur les arbres et les fleurs, pendant que sa pensée errait bien loin près de Philippe. La porte s'ouvrit lentement, et la comtesse Aurore, enveloppée ainsi qu'elle avait l'habitude de l'être dans ses coiffes, entra sur la pointe de ses mules pour la surprendre. Elle lui jeta les deux bras au cou et resta longtemps la tête appuyée sur son sein. Nisida l'embrassait avec tendresse, mais, en sentant couler ses larmes, elle la repoussa en s'écriant :

— Qu'y a-t-il donc? Philippe! qu'est-il arrivé à Philippe?

— Rien, je ne sais rien de Philippe, ce n'est pas de Philippe qu'il s'agit.

— Mais quoi donc alors? c'est vous, mon amie, qu'avez-vous?

— Hélas! je suis trop heureuse pour une coupable.

— Coupable! ah! ma chère Aurore, que je vous plains! oui, pleurez, pleurez ce funeste bonheur. Vous le pleurerez plus tard bien davantage encore.

— Il m'aime tant!

— Chère Aurore! vous aimera-t-il toujours ainsi? Peut-on croire à la constance d'un homme, d'un souverain surtout? ah! vous entrez dans une voie de douleurs ou d'égarements. C'est à vous de choisir, et partout des chagrins, partout des hontes, partout le désespoir et les tourments. Pauvre Aurore!..

Neuf mois après, Maurice de Saxe vint au monde.

XII

L'ORAGE GRONDE.

Philippe crut avoir ville gagnée et, avec son étourderie ordinaire, il ne se préoccupa plus que de ses plaisirs. Il aimait, ou plutôt il désirait vivement Dorothée. Les obstacles apportés à sa possession ne faisaient qu'exciter cette passion où le cœur entrait pour bien moins que les sens et la tête. Si jamais son cœur prit part à un sentiment, ce fut à celui inspiré par Nisida, dont le dévouement et la tendresse le touchaient jusqu'au fond de l'âme. Il ne chercha plus qu'un moyen d'accommoder les scrupules de la princesse avec ses nouveaux projets : la forcer à se donner à lui, tout en se réconciliant en apparence avec le prince, était son seul but, qu'il colora à ses pro-

pres yeux, suivant l'usage, d'un semblant de dévouement et d'affection.

— Il faut l'empêcher de se perdre, se disait-il, et, si elle le voulait, qui pourrait être plus heureux que nous ! Le prince ne demande qu'à fermer les yeux, pour être tranquille, l'électeur également, elle serait une des plus grandes princesses de l'Europe, aimée, considérée de tous, et ses appartements garderaient le secret de nos tendres amours. Ma vie s'écoulerait entre ma Nisida à Dresde, Dorothée ici et cette Élisabeth, qu'il faudrait museler avec des caresses, sans compter... il faut qu'elle m'écoute, il faut que cela soit ainsi.

La tâche était difficile et elle devait lui sembler plus difficile encore après chaque entrevue avec Dorothée, qui lui parlait sans cesse de ses projets comme d'une chose accomplie, et qui ne cessait de le tourmenter pour en presser l'exécution. Un soir enfin, lasse des prétextes et des remises elle l'attaqua franchement et de front. Lui, bien loin de fuir le discours, le hâta tout au contraire, il voulait aussi obtenir une réponse plus positive, il voulait que Dorothée consentît à l'entendre, qu'elle s'accoutumât peu à peu à ses idées, en renonçant à celles qu'elle avait

tant chéries. La princesse commença par l'attaquer, au sujet de madame de Platen, qu'il voyait souvent, elle le savait, bien qu'il lui jurât que ce fût le plus tranquillement du monde.

— Vous avez encore été hier matin chez elle.

— C'est vrai, madame, et j'irai demain.

— Pourquoi? Pourquoi chercher ainsi cette femme, votre ennemie, la mienne?

— Pourquoi? Faut-il vous le dire? Parce que je travaille à la désarmer, parce que d'une ennemie qu'elle est, je veux faire une amie, une alliée, au contraire.

— Et que ferions-nous, de l'amitié, de l'alliance de madame de Platen, je vous le demande?

— Si nous pouvions reconstruire votre vie, si nous pouvions vous rendre le bonheur et la position qui vous appartiennent et que vous avez perdus.

— Mon Dieu! confierez-vous notre secret à cette horrible créature? s'écria la princesse effrayée.

Souvent Kœnigsmarck avait essayé d'aborder ce sujet, qu'il craignait tant, mais il l'avait côtoyé, jusques-là, sans oser aller plus loin. L'occasion cette fois était belle, il l'avait fait naître, il se hâta d'en profiter, non sans quelques craintes de ce qui allait suivre.

— Je ne lui ai point confié notre secret, madame, ou plutôt votre secret, car, malheureusement, nous n'avons pas de secret qui nous soit commun, mais je lui ai confié le mien. Je lui ai confié le désir sincère que j'éprouve de contribuer de tout mon pouvoir à vous conserver le trône qui vous appartient.

— Le trône ! répéta-t-elle avec mépris, que m'importe le trône !

— Et vos enfants, madame?

— Le trône appartient à mes enfants, sans que nul puisse le leur ravir, je suppose ; madame de Platen n'a que faire à cela. Le bâtard de mademoiselle de Schulembourg n'a pas, sans doute, la prétention de l'emporter sur eux.

— Et si l'on faisait chasser mademoiselle de Schulembourg et son bâtard ?

— Que m'importe ! pourquoi?

— Pour que le prince redevienne le père, l'époux qu'il était avant d'avoir connu cette fille.

— Est-ce bien vous qui parlez ainsi, Kœnigsmarck? demanda Dorothée en pâlissant.

— Oui, madame, c'est moi, le plus dévoué de vos serviteurs, moi, qui oublierai toujours mon bonheur devant le vôtre, et qui ne puis me résoudre à vous

laisser perdre un état aussi brillant pour le céder à une rivale, cause de tous vos malheurs.

— Dites plutôt que vous me sacrifiez à mes rivales véritables, dites que vous aimez cette Platen, que vous voulez conserver ses faveurs, que vous voulez nous obtenir toutes les deux, peut-être, dites surtout que vous manquez de chevalerie, et qu'il vous effraye de vous charger du sort d'une princesse malheureuse. Je vous croirai alors.

— Je manque de chevalerie, moi!

— Absolument, et vous cherchez à voiler votre couardise sous de vaines et fausses protestations de dévouement et de sacrifice. Eh bien! sachez-le, ma résolution est prise. Je ne resterai plus à cette cour que je déteste, près de cet homme, objet de mon mépris. Je ne veux plus être humiliée, foulée aux pieds, je veux avoir justice de lui et de sa maîtresse. J'ai écrit au duc de Wolfenbuttel, j'attends sa réponse, elle sera bonne, j'en suis sûre, il est loyal et généreux, lui. Si vous me refusez votre secours, il est d'autres bras que le vôtre sur lesquels je puis m'appuyer, il est d'autres chevaliers qu'un Kœnigsmarck, déchu de son nom et de sa race, je n'ai pas besoin de vous.

— Je n
plutôt
avons pa
i ai confi
ie j'éprou
ous conser
— Le trôn
orte le trône
— Et vos e
— Le trône
puisse le leur
n'a que faire à
Schulembourg
l'emporter sur c
— Et si l'on fa
lemb urg et son
e m'impo
our que le
tait avant d'
Est-ce bien vo
manda Dorothée
madame,

ne dernière résolution ?
evable, immuable, certaine.
vous en fera changer ?
… je le jure sur la tête de mes enfants …
madame, disposez de moi. J'ai fait …
… à tout, j'accepte la responsabilité …
vous me chargez, m'accuser …
Konigsmarck de manquer de cœur …

… malgré elle, blessée de cette …
elle sentit en son cœur le froid …
espérance, et son premier mouve…
à son tour.
… pas, dit-elle, car vous subissez
… ne l'acceptez pas avec le bon…
… apporter. Je refuse votre
la mienne est reçu par vous

… n se jetant à ses pieds,
de baisers la main
Il parla ensuite, il
ne demandait
dernières
rien ne

peut exprimer. Philippe oublia tout, selon son caractère ; il ne se souvint que du présent, et ce qui n'était pas là fut méconnu. Nisida, la comtesse, sa sœur, ses projets, ses ambitions, ses espérances, tout fut jeté au loin, tout disparut. Il promit d'aider la princesse à fuir, il la conjura de combler ses vœux lorsque sa chaîne indigne serait brisée et lui jura de n'avoir jamais d'autre épouse, ou de mourir.

Elle reçut ses vœux et ses promesses comme une ·mme qui aime reçoit ces trompeuses paroles, elle : recueillit dans son cœur comme son trésor le ·s cher, et lorsqu'ils se séparèrent, bien avant · la nuit, elle dit à sa confidente :

Ah ! Kensebeck, tu as été bien sage de ne pas 'aisser seuls !

sortant du palais, Kœnigsmarck, enveloppé ·n manteau, un peu revenu de son enchante·omprit la gravité de ce qu'il venait de faire. de Nisida s'échappa de ses lèvres avec un

Hélas ! se dit-il, que deviendra la pauvre fille, comment lui annoncer cela ?

Plongé dans ses réflexions, il ne s'aperçut pas qu'un homme, enveloppé et caché comme lui, le

suivait de loin et l'accompagna ainsi jusqu'à son hôtel. Le fidèle Bontemps l'attendait à la porte, se promenant de long en large, fumant une énorme pipe, habitude qu'il avait choyée, depuis les recommandations du comte Othon. Il s'arrêta devant son maître, et lui montra de loin le fantôme en disant avec un geste expressif :

— Si monseigneur veut?...

— Tais-toi, et laisse-moi voir cela moi-même.

Il retourna d'où il venait, et alla droit vers l'importun qui, se retourna encore plus vite et s'enfuit. Kœnigsmarck était leste et se mit à le poursuivre, la course dura ainsi quelques minutes, le comte gagnait du terrain, il croyait atteindre l'indiscret, lorsque tout à coup, au détour d'une rue, il disparut comme par enchantement. En vain il regarda de tous côtés, il ne l'aperçut plus. Seulement, Bontemps, qui suivait de loin son maître, assura qu'il l'avait vu tourner par une impasse fort sombre, dont ils sondèrent en vain les murs, sans y trouver le moindre vestige de portes. A quoi son maître répondit qu'il avait sûrement rêvé, car il n'y avait pas moyen de croire qu'il eût pu s'évaporer comme une ombre.

— C'est égal, répondit le sergent, c'est égal, monseigneur, on vous épie, prenez garde à vous. Quant à moi, je me défie de ce damné Italien, que vous rencontrez partout, surtout chez madame la comtesse. Je me défie encore d'une autre personne, mais, comme je ne suis pas sûr de mon fait, je me tairai jusqu'à ce que j'aie une certitude, tout en surveillant. Je ne sais pourquoi, j'ai peur que tout ceci finisse mal.

Il était alors près de cinq heures du matin; en ce même moment la femme de chambre de la comtesse de Platen frappait discrètement à sa porte et l'éveillait en faisant le moins de bruit possible.

— Qu'y a-t-il ? cria la favorite du fond de son grand lit à baldaquin, pourquoi m'éveiller ainsi ? que me veut-on ?

— Madame, c'est monsieur le comte Pamphili, il veut voir madame absolument sur l'heure, il dit que cela ne peut se remettre.

— Qu'il entre donc ! répondit-elle de mauvaise humeur. Il va encore me parler de Philippe, et c'est quelque superbe découverte à son sujet, comme si je n'en savais pas à son égard plus long que personne.

Le comte Pamphili entra et se débarrassa sans façon d'un manteau qui l'enveloppait, puis il s'assit et respira à pleine poitrine, comme un homme enchanté de se reposer.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? demanda-t-elle impatientée.

— De grandes nouvelles, et cette fois vous ne direz pas que je vous trompe et que je me trompe moi-même. J'ai vu et j'apporte les preuves.

La comtesse sourit.

— J'écoute, dit-elle, en s'arrangeant sur ses oreillers.

— Le comte de Kœnigsmarck sort en ce moment du palais, et il est bien près de cinq heures du matin.

Le front de madame de Platen se rembrunit.

— Et à quelle heure y est-il entré ?

— Il y est entré hier à dix heures du soir. Faut-il tout ce temps-là pour causer d'une réconciliation avec le prince électoral ? qu'en pensez-vous, madame ?

— Il aura attendu chez la Kensebeck.

— Non, car j'étais à dix heures chez l'électrice, la princesse y était aussi, mademoiselle de Ken-

sebeck est venue lui dire un mot tout bas, aussitôt elle a fait ses révérences et elle est partie.

— De dix heures à cinq heures du matin, ensemble !

— Et mademoiselle de Kensebeck n'était point avec eux, car j'ai veillé, moi ! et je l'ai vue, seule, dans sa chambre, toute la nuit, tantôt au balcon, tantôt se promenant, comme une personne qui s'impatiente, puis écoutant à la porte et enfin, voyant qu'ils ne se séparaient point, elle est entrée chez sa maîtresse, après avoir discrètement frappé. Ils ont parlementé un instant, puis enfin le comte et la princesse sont entrés chez leur confidente, folâtrant et se tenant embrassés, je les ai vus, caché que j'étais par les grandes ombres du parc, malgré le jour naissant. Je les ai vus, vous dis-je, et j'ai été témoin de leurs adieux, de leurs baisers.

La comtesse devint pâle à effrayer.

— Vous me jurez, monsieur, que cela est vrai, vous me le jurez sur votre honneur,

Le comte ne regardait pas à un mensonge pour assurer sa vengeance, il le jura.

— Ah ! murmura-t-elle, il me trompait !

— Ce n'est pas tout.

— Comment ! ce n'est pas tout encore ? demanda-t-elle, avec un sourire plus perçant qu'une lame de poignard.

— Non, j'ai reçu une lettre de Dresde.

— Que vous dit-on ?

Elle essayait de prendre un air indifférent et se tenait accoudée comme pour entendre un récit ordinaire.

— Eh bien ? reprit-elle, voyant qu'il se taisait.

— Je vous admire, madame, vous avez un courage et un sang-froid magnifiques. Qui croirait que je vous touche ? seulement ?...

— La blessure est douloureuse et profonde, monsieur, j'en conviens, mais ce n'est pas moi qui en mourrai. Continuez donc, que dit cette lettre de Dresde ?

— Puis-je vous la lire ?

— J'écoute.

« J'ai obéi ponctuellement à vos ordres, monsieur le comte, et je puis vous donner de précieux renseignements. Je sais tout ce que l'on peut savoir de positif sur M. le comte de Kœnigsmarck ; je connais maintenant ses habitudes et ses secrets, autant qu'il est possible de les connaître après une longue étude. M. le comte a une petite maison dans les faubourgs,

où il cache une jeune fille d'une beauté ravissante. Cette jeune fille ne sort *jamais*, elle est servie par deux domestiques incorruptibles, et ne reçoit absolument personne que Son Altesse l'électeur, et la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, sa maîtresse. »

— Ah ! ah ! vraiment ! une autre ! et qui peut-elle être celle-là ?

— Ah ! je le sais, répliqua-t-il avec un accent de rage, je le sais, je la connais, moi !

— Continuez.

« Je l'ai vue de bien loin, de la fenêtre d'un grenier, la seule d'où l'on puisse apercevoir son jardin. Elle semblait triste et parlait d'un air dolent à un petit chien blanc, courant après elle dans les allées ; c'est là sa seule récréation.

« Du reste, le comte de Kœnigsmarck manque beaucoup aux soupers de Maritzbourg ; les dames se plaignent de son absence, car il avait le talent de les amuser fort par ses contes, et surtout ses épigrammes. Un de ses sujets de conversation les plus brillants et les plus favoris était la comtesse de Platen et ses relations avec elle. On connaît cette dame, ses ridicules, ses airs passionnés, ses extravagances, ses bains de lait, ses appas d'emprunt et

les airs de jeunesse qu'elle se donne, malgré ses quarante ans ; on sait tout cela, mieux je crois, à Dresde qu'à Hanovre. M. de Kœnigsmarck la contrefait admirablement, surtout dans ses élans de tendresse amoureuse, et il en a fait des scènes à mourir de rire ; on lui en écrit souvent, et il a répondu dernièrement à une jeune dame qui s'informait du succès de ses amours, qu'il était parvenu à museler la tigresse et à n'en être pas mordu, bien qu'il ait refusé de la caresser ; c'est, ajoute-t-il, un grand soulagement pour moi que d'être délivré de cette ennuyeuse, et j'espère lui glisser, à ma place, soit un comte italien de mes ennemis, afin de me venger de cet ennemi-là, soit un de mes pages, qui a besoin des leçons de l'expérience pour se lancer ; quant au premier, beaucoup disent que c'est un fait accompli et qu'il a été le consolateur de mon absence, grand bien leur fasse ! »

La comtesse avait tout écouté sans rien dire, sans donner le moindre signe d'émotion ; seulement elle pâlissait de plus en plus, à un tel point que Pamphili, jetant les yeux sur elle, en fut effrayé.

— Bon Dieu, madame ! s'écria-t-il, vous trouvez-vous mal ? faut-il appeler ?

— Non, monsieur, non, c'est inutile, donnez-moi seulement cette lettre, je vous prie, je désire la lire moi-même.

Elle la prit et la lut en effet, lentement et d'un bout à l'autre, comme si elle eût voulu l'apprendre par cœur ; ensuite elle la replia et resta plusieurs minutes à réfléchir.

— Comte Pamphili, dit-elle enfin, vous me jurez encore sur votre honneur que vous n'avez rien inventé ni fait inventer de votre chef, que cette lettre est réelle et que ce qu'elle renferme n'est point une calomnie de la haine.

Il le jura avec un accent de vérité qui n'échappa point à l'oreille exercée de madame de Platen accoutumée à les étudier tous.

— C'est bien, répliqua-t-elle, maintenant j'aviserai.

— Ne puis-je savoir ?

— Je ne sais rien moi-même. Laissez-moi le temps de me reconnaître, à peine sais-je où je suis et ce que je pense, tant j'ai été fortement frappée.

— Vous êtes sublime de courage et de patience.

— Vraiment ! c'est le fruit de l'expérience et de la vieillesse, répliqua-t-elle avec une amertume qui

promit à Pamphili plus même qu'il n'osait espérer.

Ils restèrent en silence pendant assez longtemps, le comte ne voulait point interrompre des réflexions dont il recueillerait le fruit. Il regardait madame de Platen, son visage changeait à chaque instant, elle devenait alternativement pâle et rouge, ses traits exprimaient tour à tour la rage, le désespoir et la colère.

— Monsieur de Pamphili, avant toutes choses, vous m'amènerez le page, *mon futur amant*, j'ai besoin de lui parler.

— Quand doit-il venir?

— Ce soir... aussitôt que la nuit tombera... quant à vous... ne sortez point... ou si vous sortez, ayez soin de prévenir vos gens de l'endroit où l'on pourrait vous trouver, en cas de nécessité. N'y manquez pas surtout et laissez-moi maintenant, j'ai besoin de solitude. Vous allez trouver mes femmes dans la pièce voisine, vous ordonnerez de ma part qu'on ne me dérange point, qu'on n'entre chez moi sous aucun prétexte, fût-ce l'électeur lui-même.

M. de Pamphili se retira discrètement, convaincu qu'il avait semé en bonne terre et que la moisson à recueillir serait magnifique pour sa vengeance.

XIII

LES FLEURS SE FLÉTRISSENT.

L'électeur de Saxe était marié, nous l'avons dit, il était père d'enfants légitimes, une de ses filles épousa dans la suite M. le Dauphin, fils de Louis XV, et fut mère des rois Louis XV , Louis XVIII et Charles X. — L'électrice était une sainte et digne femme, abreuvée de chagrins depuis son mariage, accoutumée aux rivales, et accoutumée aussi à leurs mépris, à leurs affreux procédés, à toutes les indignités qu'elles lui faisaient subir et que son mari avait la lâcheté de tolérer. Les querelles perpétuelles qu'amenaient les infidélités du prince étaient envenimées encore par les rapports, par les excitations, par les propos et les rivalités de ce harem renouvelé sans cesse et pris

dans toutes les classes de la société, car l'électeur n'était pas difficile, tout lui était bon, la grande dame et la grisette, il allait de l'une à l'autre, et rien ne le fixait longtemps. Philippe et lui se ressemblaient en toutes choses, du moins sous ces rapports de galanterie qu'on ne saurait appeler amour.

Mademoiselle de Kœnigsmarck ne voulut point suivre les errements de ses devancières; elle déclara d'abord à Frédéric-Auguste qu'elle ne viendrait plus à la cour de l'électrice, que pour rien dans le monde elle ne lui manquerait de respect en élevant autel contre autel, en se montrant adorée près de l'épouse qu'on délaissait. Elle ajouta que si l'électeur voulait lui plaire toujours, il devait rester bon, attentif, soigneux pour sa femme et sa mère.

— Je veux qu'on reconnaisse à vos manières que vous avez un nouveau *conseil*, je veux que cette pauvre femme à laquelle j'ai pris sans le vouloir, hélas! son plus grand trésor, sache que je n'en fais point parade, que je ne songe ni à triompher d'elle, ni à la blesser en quoi que ce soit. Vous me le promettez?

— Ne faut-il pas vous obéir en tout? N'êtes-vous pas mon enchanteresse?

A dater de ce moment, en effet, le prince devint

tout à fait différent. Il fut assidu aux cercles des princesses, où cependant Aurore ne paraissait pas; il fut empressé à faire demander de leurs nouvelles chaque matin, il prit la peine de s'excuser lorsqu'il manquait à un engagement sollicité par elles, il leur prodigua enfin tous ses empressements, tous ses vœux....

— « S'il en est qui tiennent lieu d'amour. »

Les deux électrices furent charmées de ce changement inespéré. La mère, bien plus indulgente pour les fautes de son fils, poussa la bonté jusqu'à dire qu'elle désirait voir cette charmante personne, qu'elle irait volontiers à Maritzbourg lorsqu'elle s'y trouverait, comme par hasard, et, comme on lui faisait observer que ce serait peut-être extraordinaire, elle répondit :

— Pourquoi extraordinaire? parce que mon fils, dit-on, a su lui plaire et qu'elle est aimée de lui? Si j'étais si scrupuleuse, mesdames, je ne verrais parmi vous que les laides et encore ne faudrait-il pas éplucher les consciences de trop près.

Il n'y eut à cela point de réplique; aucune des dames ne voulut être laide, et aucune ne voulut accepter les bonnes grâces de l'électeur, si bénévole-

ment distribuées par sa mère. Quant à celle-ci, elle tomba un jour à Maritzbourg, au milieu d'une fête intime, Aurore n'en voulant plus accepter d'autres; elle y fut charmante, bonne, sans façon, elle accepta les choses telles qu'elles étaient, ou plutôt elle feignit de ne s'apercevoir de rien.

Mademoiselle de Kœnigsmarck déploya ses charmes, ses séductions, elle se montra avec les talents, l'esprit, la grâce, dont l'électeur s'était laissé enivrer. En retournant le soir à Dresde, l'électrice disait à ses dames :

— En vérité, je ne sais comment mon fils aurait fait pour ne pas adorer cette femme-là; et, si j'étais un jeune prince, au lieu d'être une vieille femme, je l'avoue de bonne foi, je ne la lui céderais pas, et je m'estimerais bien heureux qu'elle daignât s'occuper de moi et laisser tomber un regard sur le plus humble de ses esclaves.

A dater de ce moment, chez l'électrice douairière, il fut de bon goût de louer sans cesse la comtesse de Kœnigsmarck, de se présenter souvent chez elle, bien qu'elle ne reçût point, enfin de lui faire une cour assidue, ce dont l'électeur lui sut un gré infini.

L'électrice alors disait à tout le monde :

— Ah ! la charmante femme, qui, au lieu de me prendre mon fils, comme les autres, me le renvoie au contraire !

Quant à la jeune électrice, elle se contenta de répéter quelquefois à ses amies :

— Je me console d'avoir une nouvelle rivale, puisque c'est une personne d'un si grand mérite.

Les mois se succédèrent et les enchantements avec eux, mais tout finit, hélas ! l'amour plus vite que toutes les choses de ce monde, chez certains caractères surtout. Le prince rencontra, un jour, par hasard, une belle Italienne, une de ces splendides femmes du Midi, auxquelles les hommes du Nord trouvent des charmes irrésistibles. Cette femme, encore plus adroite que belle, plus perverse et plus méchante qu'adroite, comprit sur-le-champ, apprécia la bonne fortune que le diable lui envoyait, le parti qu'elle en pourrait tirer, et comme elle n'était point de celles qui se laissent guider par leur cœur, elle s'arrangea de façon à ne rien perdre. Elle s'improvisa une cruauté féroce, et déclara à l'électeur qu'elle ne consentirait jamais à partager son amant avec personne, et qu'en conséquence, s'il voulait lui plaire, il

fallait d'abord rompre avec Aurore, et ensuite abandonner, comme autrefois, l'électrice, dont l'ombre même l'effrayait, disait-elle.

Frédéric-Auguste fit d'abord des difficultés, il espéra vaincre sans ces conditions, mais il avait affaire à une femme que rien n'entraînait et qui n'avait jamais failli qu'à beaux deniers comptants. Elle résista de telle façon qu'elle poussa jusqu'au paroxysme le goût très-vif qu'il avait d'abord ressenti pour elle. Il lui jura qu'il ne reverrait Aurore que comme une amie, que comme la mère de son fils, comme une noble et illustre demoiselle, de grande naissance, la sœur de son ami intime, avec laquelle il ne pouvait rompre tout à fait sans scandale et sans se mettre au ban de l'Europe entière. Quant à sa femme, il en faisait bon marché et consentait, sans difficultés aucunes, à la reléguer dans son appartement et dans la cérémonie, selon les habitudes d'autrefois.

L'Italienne ne se paya pas de ces raisons, elle répondit qu'elle ne se fiait point à ses promesses et qu'elle voulait voir par ses yeux. En conséquence elle exigea d'être présentée à la cour, d'être reconnue comme maîtresse en titre, et de pouvoir juger

elle-même ce que la comtesse de Kœnigsmarck allait répondre à ce défi.

— Je suis femme, dit-elle, je me connais en abandon, et, rien que dans le regard de la comtesse, je verrai si vous m'avez tenu parole.

Le débat fut long, mais il finit comme il devait finir, l'électeur céda. La dame était d'une qualité douteuse, il la titra, il se la fit présenter par l'envoyé de Naples et la montra triomphalement à ses courtisans, comme une nouvelle et magnifique conquête.

— Hélas! dit l'électrice à sa belle-mère, nous nous doutions bien que l'électeur n'aimait plus la comtesse de Kœnigsmarck, en le voyant reprendre ses anciennes manières, à présent nous en voilà certaines, et cette impertinente va tout dominer.

— Ma fille, répondit la douairière, avec son expériente sagesse, je ne saurais trop vous répéter ce que je vous ai toujours dit : de la patience. Cela passera, cela doit passer, rien n'est éternel en ce monde, et votre tour reviendra.

Pauvres femmes! auxquelles il ne reste que la vieillesse de ceux à qui elles ont donné toute leur vie!

Aurore fut la première instruite de l'infidélité du prince, les courtisans ne manquèrent pas de la prévenir; pour deux raisons : d'abord ils la servaient si elle revenait en faveur, ensuite on l'affligeait, on se vengeait de son bonheur, on se vengeait des hommages qu'on lui avait rendus. C'était une consolation. Son premier mouvement fut d'aller trouver Nisida, elle savait quel cœur et quelle affection l'attendaient, elle savait qu'elle serait comprise, qu'elle serait plainte et aimée, elle n'était pas d'un caractère à se regarder comme humiliée d'avouer son abandon, de donner raison aux prophéties de son amie, mais aussi elle était bien sûre de ne pas entendre le fameux :

— Je vous l'avais bien dit ! dont les confidents ordinaires triomphent.

Nisida, en la voyant arriver pâle, triste, défaite, lui tendit la main et la pressa sur son cœur.

— Venez, ma sœur, mon amie, venez, ici vous serez aimée toujours, ici vous trouverez un refuge, je ne vous repousserai plus, maintenant que vous souffrez et qu'il faut essuyer vos larmes. Pauvre chère Aurore, vous qui avez toujours été si heureuse !

Aurore pleura beaucoup en effet, mais elle pleura

avec cette amie, cette sœur, qui ne riait point de ses chagrins, dont la discrétion n'était point suspecte et à qui elle pouvait se confier sans crainte. Elle passa toute cette journée avec elle et y puisa des forces pour la lutte. Ce n'était point qu'elle comptât lutter avec sa rivale, mais avec elle-même, avec sa passion, qu'il fallait éteindre, comme un flambeau renversé. Elle comprit vite qu'un amant échappé ne se rattrape pas, elle comprit que le seul parti à prendre, pour assurer l'avenir de son fils, sa propre position à elle, était de ne point entrer dans une arène, où elle était sûre de succomber, la femme abandonnée ne pouvant jamais, quel que soit son mérite, balancer la femme nouvelle, cette qualité-là est la première de toutes.

Malgré la douleur, malgré le déchirement affreux qu'elle éprouva, elle se décida à se retirer d'elle-même, afin de ne point être chassée. Depuis sa couche, sa santé ne s'était jamais rétablie, elle prétexta des soins à lui donner et, un matin, après trois jours d'angoisses, de combats, de désolation passés près de Nisida, elle prit enfin son parti et fit demander à l'électeur si elle ne pourrait pas le voir quelques instants chez elle; depuis bien des semaines il n'y

paraissait plus, bien qu'il lui envoyât sans cesse des présents, qu'il fît prendre de ses nouvelles presque chaque jour, et qu'enfin il eût pour elle les procédés les plus convenables et les égards les plus recherchés.

Il s'attendait à des reproches; aussi, son premier mouvement fut-il de refuser l'entrevue. Elle ne se laissa pas décourager et ne s'emporta point, lui écrivit quelques lignes pour lui dire simplement qu'elle était fort malade, qu'elle avait des projets de retraite et qu'elle désirait en causer avec lui; du reste, rien de plus simple, de plus calme, de plus amical que sa lettre.

« Soyez tranquille, ajoutait-elle, il n'est point « question d'une fuite à la La Vallière, je veux me « soigner, je n'ai pas vu mon chapitre de Quedlem- « bourg depuis longtemps, et je crois qu'il serait à « propos d'y passer quelques mois; je reviendrai, « n'en doutez pas; vous avez besoin, comme tous « vos pareils, pour vous délasser des affaires et des « plaisirs, vous avez besoin d'une véritable affection; « mon attachement est trop sincère pour vous pri- « ver d'un pareil trésor, nous nous reverrons, mais « vous comprenez qu'avant mon départ nous avons « à causer. »

L'électeur, rassuré sur les scènes et peut-être enchanté de ne plus avoir auprès de lui ce reproche muet, mais vivant, vint le soir même. Elle s'était fortement raisonnée, et le reçut le sourire sur les lèvres, le calme sur le front, jamais on n'eût deviné la douleur immense cachée dans son âme. A cette vue, il redevint tendre, car il ne la crut ni jalouse, ni malheureuse, et l'idée de ne point laisser de regrets blessait son orgueil.

— Que dites-vous donc de maladie, comtesse? s'écria-t-il, en la regardant; jamais je ne vous vis si jolie, si brillante, si gaie, vous avez presque ce soir l'éclat de cette belle journée, où, sous le costume d'Atalante, mille fois plus divine que toutes les divinités de l'Olympe, vous défiiez le duc d'Holstein Beck à la course.

— Je ne défierais plus personne, cependant, monseigneur, je serais trop sûre de perdre.

— Parce que vous vous méfiez de vous-même, et à tort, vous êtes bien toujours la même qu'autrefois.

— Moi ! le croyez-vous réellement, monseigneur?

— Comment en douter, en vous voyant?

— Enfin, monseigneur, il faut songer à la retraite, il faut chercher un asile où la comtesse de Kœnigs-

marck puisse se rendre sans que l'électeur de Saxe soit accusé de l'avoir abandonnée. J'ai cessé de vous plaire, ce n'est un crime ni pour vous, ni pour moi; je ne vous en adresserai pas de reproches, mais je veux que vous et moi nous restions dignes de nous-mêmes; j'irai donc à Quedlembourg.

— Les nonnes vous recevront-elles convenablement?

— Pourquoi pas? que leur ai-je fait?

— Elles sont vieilles, désagréables, accoutumées à la domination, elles feront rage contre vous, j'en suis sûr.

— Il est un moyen de les rendre soumises, et c'est justement de ce moyen que j'ai désiré vous parler.

— S'il est en mon pouvoir et que vous persistiez dans votre résolution, je vous promets d'avance qu'il est accordé.

— L'abbesse, la princesse Anne-Dorothée de Saxe-Weimar, votre honorée cousine, est d'un grand âge et doit probablement bientôt laisser la place vacante. Je voudrais cette place.

Le front de l'électeur se rembrunit.

— Mais, madame, répliqua-t-il, elle a toujours été occupée par des princesses de sang royal.

— Le nom de Kœnigsmarck ne le cède à aucun autre, monsieur, vous le savez bien.

— Ah ! je sais que vous êtes fière et que vous avez raison de l'être, mais votre jeunesse, votre beauté, vos talents, votre esprit sont autant de titres irrécusables à votre exclusion. Abbesse de Quedlembourg ! vous, Aurore, abbesse ! je ne m'accoutumerais point à cette idée-là ; néanmoins, si vous le voulez...

— Eh bien ?

— Il faudra obéir. Je verrai... je tâcherai... j'ordonnerai qu'on vous accepte. Une autre difficulté se présente, le roi de Prusse me demande de lui céder Quedlembourg, moyennant cette complaisance j'obtiendrai de lui des concessions essentielles.

— Hâtez-vous donc, alors, monseigneur, de me faire accepter comme coadjutrice ou survivancière ; vous imposerez ensuite cette condition à la Prusse, en cédant votre suzeraineté, et, de la sorte, les choses iront à merveille.

— Vous êtes donc bien décidée... vous voulez ?...

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, malgré le vrai chagrin que j'en éprouve, malgré les regrets que vous me laissez, vous serez coadjutrice de Quedlembourg.

— Merci, monseigneur, je n'en demande pas davantage, pour moi, du moins, car il est une autre personne...

— Maurice? Vous vous séparerez donc de lui? vous l'abandonnerez donc aussi, comme moi? car vous ne pouvez l'emmener au chapitre, je pense.

Malgré son pouvoir sur elle-même, Aurore ne put retenir ses larmes, lorsqu'elle entendit parler de son fils.

— Ah! taisez-vous, taisez-vous, dit-elle, ne me forcez pas à penser à ce moment d'une séparation nécessaire. Mon fils! mon Maurice! il me faudra cesser de le voir chaque jour, mais je ne vous le donne point, entendez-vous? mais il n'appartient qu'à moi, comme par le passé. C'est toujours moi qui dirigerai ses études, son caractère, qui choisirai ses maîtres et qui serai son *unique* soutien. Il est à moi, monsieur, vous l'aimez bien peu, vous, vous songez à lui lorsque vos états, vos maîtresses, vos intérêts politiques et vos plaisirs vous en laissent le temps, moi, je ne vis que pour lui seul, et jamais il ne sera qu'à moi, ne l'oubliez pas.

— Cependant, répliqua en souriant l'électeur, vous n'en pourriez faire tout au plus qu'un pauvre cheva-

lier de Kœnigsmarck, et moi j'en puis faire un comte de Saxe, si cela me plaît.

— Ah! faites-le donc alors, qu'il obtienne un rang digne de sa naissance, qu'il puisse acquérir de la gloire et je vous pardonne tout.

— Vous m'aimez si peu que vous me pardonnerez bien sans cela!

— Vous le croyez, monsieur?

— Vous voulez me fuir!

— Je veux vous laisser libre et me reposer.

— Ne pouvez-vous vous reposer ailleurs?

— On me propose bien d'autres moyens.

— Acceptez-les.

— Je ne sais s'il vous serait égal que je les acceptasse; mais, quant à moi, je n'y consentirai jamais.

— Et quels sont ces moyens?

— Des mariages, de grands mariages même.

— Aurore, je vous le défends.

Une femme vulgaire se serait prise à cette défense, elle aurait cru à un retour vers elle, ne fût-il que dans l'avenir; Aurore ne s'y trompa point, elle devina l'orgueil.

— Je n'ai pas besoin de votre défense, répliqua-t-elle fièrement, j'ai la mienne.

Ils passèrent la soirée tout entière ensemble ; Frédéric-Auguste commençait à se lasser de son dernier joujou, maintenant qu'il l'avait bien payé, qu'il était bien à lui ; l'esprit et le charme de la comtesse le retenaient, peut-être aussi se piquait-il un peu de la trouver si dégagée, si indifférente. Ah ! pourtant, combien son cœur battait sous cette cuirasse ! quelle violence elle dut se faire pour dompter son caractère altier et ses impressions violentes ! Elle y réussit cependant, et le prince sortit de chez elle parfaitement convaincu qu'elle se consolerait vite et qu'il n'aurait pas à se reprocher d'avoir envoyé une âme en enfer. Les derniers mots qu'il lui adressa furent ceux-ci, pour ne pas se trouver en reste avec elle :

— Soyez sûre, madame, que je vous ferai placer à la tête du révérend chapitre, et vous pouvez partir quand vous voudrez.

XIV

LE CHAPITRE.

Le prince tint fidèlement sa promesse, il écrivit à l'abbesse de Quedlembourg quelle était sa volonté et quelle survivancière il lui destinait. La princesse, en recevant cette lettre, éclata en colère et en furie; elle répondit à son auguste cousin que ni elle ni son chapitre ne recevraient mademoiselle de Kœnigsmarck en cette qualité.

« Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi, ajouta-t-elle. » L'électeur montra la réponse à Aurore, croyant en triompher.

— Cela m'importe peu, dit la comtesse, si Votre Altesse me permet d'aller moi-même parler à madame l'abbesse.

— Je ne m'y oppose point, mais si vous apprivoisez cette lionne, je vous déclarerai la plus habile personne de l'Europe, et je vous nommerai plénipotentiaire à tous les congrès.

Aurore partit, forte de cette permission et de l'appui qui ne devait pas lui manquer ; elle arriva à Quedlembourg au moment où on l'attendait le moins. Cette entrée dans le cœur de la place ennemie fut le comble de l'art et de l'adresse ; elle ne se nomma point d'abord, en demandant à madame l'abbesse la faveur d'un entretien. Sa beauté, a grâce, le charme qu'elle répandait autour d'elle séduisirent celles des chanoinesses qu'elle rencontra et qui l'annoncèrent à la princesse Anne-Dorothée.

— Je ne sais qui est cette dame, dit l'aînée des comtesses de Schwartzbourg, personne respectable et d'un grand poids dans la maison, mais il est impossible d'être plus charmante.

Aurore, ainsi précédée, fut reçue sous les plus favorables auspices. L'abbesse lui demanda tout d'abord ce qu'elle voulait et sous quel patronage elle se présentait ; elle donna le premier nom venu et se recommanda de l'électrice douairière, dont elle en avait obtenu l'autorisation avant de partir ; cette

protection respectée lui valut un accueil encore plus sympathique.

— Et vous venez nous voir? ajouta la bonne abbesse.

— J'ai entendu parler dans toute l'Allemagne du royal chapitre de Quedlembourg, j'ai prié Son Altesse de me faciliter les moyens de le visiter ; ayant renoncé au mariage pour des raisons de famille, j'ai moi-même une demi-intention de prendre la croix et je ne saurais mieux choisir, ce me semble, qu'en me mettant sous votre autorité, madame.

Ce petit discours flatta la bonne abbesse, elle répondit par mille politesses et finit par engager la comtesse à rester quelques jours à l'abbaye, afin de mieux juger l'existence qu'on y menait.

— Nous tâcherons de vous garder ensuite, car vous êtes de ces personnes que l'on apprécie rien qu'en les voyant; ah! si la cour de Saxe ne nous en envoyait que de cette façon!

— On vous envoie donc de Dresde des dames qui ne vous plaisent point?

— Hélas! je ne sais comment cela finira, mais on nous impose cette comtesse de Kœnigsmarck, que vous connaissez bien, sans doute.

— Oui, madame, je la connais.

— Concevez-vous alors que l'électeur puisse avoir la hardiesse d'envoyer à Quedlembourg ses sultanes Validé ?

— Vous comprenez, madame, que protégée par la maison de Saxe, il ne m'est pas permis de m'expliquer à cet égard.

— C'est vrai, c'est vrai, nous n'en parlerons plus.

L'heure du dîner arriva, elle suivit la princesse et les dignitaires, et, au milieu de la modestie la plus charmante, sans chercher à paraître ni à se faire valoir, elle montra un esprit, un savoir, des sentiments et des principes, bien difficiles à rencontrer dans la même personne; les chanoinesses en furent ébahies.

— Mon Dieu ! madame, lui dit l'abbesse, si vous ne nous restez point, je serai désolée que vous soyez venue.

— Et pourquoi, madame ? en quoi donc ai-je été assez malheureuse pour vous déplaire ?

— Me déplaire ! bien au contraire, je vous assure, vous êtes de ces personnes qu'on ne se console pas d'avoir connues, lorsqu'on ne doit pas passer sa vie avec elles.

— Ah ! madame, puissiez-vous toujours penser ainsi !

— Nous serions donc parfaitement d'accord alors, et en effet, si vous songez à vous retirer du monde, où seriez-vous mieux qu'avec nous? Ce pays est charmant, un peintre ne demanderait pas un site plus agréable.

— On a dû, en effet, en faire beaucoup de tableaux. Cette perspective est admirable, me permettez-vous d'en emporter le souvenir?

Et saisissant un crayon elle esquissa en deux ou trois traits le paysage qui se déroulait à ses regards, avec une hardiesse et une vérité qui firent jeter des cris d'étonnement aux chanoinesses.

— Que c'est beau ! que c'est bien fait ! comme elle dessine !

— Ah ! vous nous laisserez cela ! s'écria l'abbesse, si vous ne revenez pas, nous le conserverons toute la vie en mémoire de vous.

Aurore ne se fit pas prier, elle donna à chacune de ces dames un échantillon de son talent, que toutes emportèrent pour parer leurs chambres. On devait se rendre à l'office, elle y suivit l'abbesse ; en rentrant chez elle, la comtesse déplora que le service

protestant ne permît pas la même pompe que la religion catholique.

— Comme on chanterait bien à l'orgue, dans votre chapelle !

— Êtes-vous donc musicienne ? avez-vous de la voix ?

— Un peu.

— Ah ! voici un clavecin, donnez-nous le plaisir de vous entendre.

Mademoiselle de Kœnigsmarck ouvrit l'instrument, préluda quelque peu, et, comme on lui offrit de la musique, elle répondit qu'elle n'en avait pas besoin. Après avoir rêvé quelques instants, elle commença un morceau délicieux, une touchante symphonie, avec des paroles dont elle était l'auteur, ainsi que du chant et de l'accompagnement; ses auditeurs restèrent en extase, on ne lui permit plus de se lever, et lorsqu'on se sépara le soir, les chanoinesses, l'abbesse en tête, les comtesses de Schwartzbourg plus encore, toutes lui déclarèrent que, si elle ne leur jurait pas de revenir, elles la retiendraient prisonnière. Aurore fit quelques façons et le promit ensuite, en ajoutant qu'elle les priait en grâce de se souvenir qu'elles l'avaient voulu.

Le lendemain ce furent d'autres plaisirs, d'autres séductions. Elle leur débita des vers, elle s'improvisa un costume mythologique, elle habilla les jeunes paysannes en nymphes, elle les dressa à représenter des hamadryades, et lorsque la princesse Anne-Dorothée vint faire sa promenade habituelle avec ses favorites, elles furent reçues par une naïade, au bord de la fontaine, qui leur offrit des fleurs, qui leur présenta l'urne, avec des compliments rimés. Chaque arbre, chaque allée eurent leur surprise, les bonnes dames se montrèrent ravies, elles décidèrent que cette étrangère était un trésor qu'il fallait acquérir à tout prix. Avec elle l'ennui n'était plus possible à Quedlembourg, elle suffisait pour les amuser toutes, et pour leur créer une existence délicieuse.

— Quant à moi, mesdames, dit la comtesse Sophie de Schwartzbourg, je propose à Votre Altesse de nous révolter contre l'électeur et sa Kœnigsmarck et de choisir pour votre coadjutrice et survivancière cette sirène, cette enchanteresse, elle fera de l'abbaye un paradis, elle a tous les talents, tous les mérites, elle est modeste, elle est pleine de piété, de bons sentiments. Ce n'est pas là une effrontée comme

cette Aurore dont on nous menace; faisons cette proposition à notre aimable hôtesse, cela la décidera à ne pas nous quitter. L'électrice douairière l'aidera à entraîner son fils, et nous aurons la paix de l'avenir assurée.

Cet avis passa à l'unanimité. Dès le même soir, on en fit la déclaration à la comtesse. Elle ne refusa point, elle n'accepta pas non plus, elle dit qu'elle réfléchirait, qu'elle enverrait sa réponse, qu'elle en ferait part à l'électrice, qu'elle attendrait ses ordres. Elle se fit valoir enfin, et donna, par là, un plus grand désir de l'attirer. Les quatre journées qu'elle passa à Quedlembourg s'écoulèrent comme un songe; jamais on n'avait vu les chanoinesses si enchantées, elles ne tarissaient point sur son éloge.

— Ah ! disait l'abbesse, quelle coadjutrice j'aurai là ! comme elle va me rendre léger le fardeau de ma puissance ! comme elle se fera aimer ! comme elle m'aidera en toutes choses ! Je ne saurais trop le répéter, lorsqu'elle y sera, Quedlembourg deviendra le paradis.

Aurore, en retournant à Dresde, emporta avec elle la lettre par laquelle l'abbesse et les chanoinesses la demandaient pour coadjutrice ou prieure,

elle emporta leurs regrets et leurs vœux, et, en arrivant à la résidence, elle fit, sur-le-champ, prier l'électeur de venir chez elle. Il accourut non peut-être dans le désir de la voir, mais dans celui de terminer promptement une affaire qui le débarrasserait d'une ancienne maîtresse, incommode à sa conscience. Il s'agissait de bien autre chose maintenant; le caprice pour l'Italienne avait passé vite, il avait fait connaissance avec une Autrichienne, la comtesse d'Esterlé, dont il avait la tête tournée, et qui, par ses airs nonchalants, l'enflammait plus encore peut-être que sa devancière, avec sa passion.

Elle ne faisait pas à la comtesse de Kœnigsmarck l'honneur de la craindre, elle ne défendit pas à son royal amant de la revoir, elle le lui ordonna, au contraire, sûre d'y gagner de deux façons. Elle se posait en excellente personne, qui ne veut point éloigner un homme de ses devoirs et des égards qu'il doit au passé. Ensuite elle savait qu'une chose défendue se fait avec plus de plaisir, justement parce qu'on la défend.

Aurore savait cette nouvelle faveur, elle savait à à quelle femme elle avait affaire, et bien certaine qu'elle n'obtiendrait jamais rien de Frédéric-Au-

guste que les quelques soins qu'il ne pouvait lui refuser, trop fière pour lui montrer qu'elle lui conservait, de son côté, autre chose qu'un souvenir au père de son fils, elle lui raconta avec sa liberté d'esprit et son enjouement ordinaire ce qui venait de se passer à Quedlembourg.

— Elles me veulent, elles me demandent, elles ne peuvent plus vivre sans moi, et, si vous ne m'envoyez sur-le-champ pour aider à les gouverner, je ne sais ce que deviendront ces braves dames.

— Je leur écrirai, dès demain, ma volonté, puisqu'elle se trouve d'accord avec la leur, elles s'empresseront de m'obéir. Mais je voudrais bien être là quand vous vous nommerez, ce sera une bonne comédie.

Son Altesse écrivit que, d'après leur désir, il leur accordait volontiers la comtesse de Kœnigsmarck pour coadjutrice. Elles répondirent immédiatement que ce n'était point madame de Kœnigsmarck qu'elles demandaient, au contraire, mais bien la charmante femme qui avait passé quelques jours avec elles, et que l'électrice douairière protégeait, à quoi le prince ne répliqua qu'en leur annonçant l'arrivée de la survivancière, pour un jour qu'il fixa, en leur or-

donnant de se préparer à lui faire une réception convenable.

Aurore, ainsi précédée par la discorde, arriva en effet au moment prévu. On avait obéi ; les préparatifs officiels, les honneurs nécessaires ne manquaient point; mais quelles figures ! lorsqu'on aperçut son carrosse, les vassaux commandés crièrent : Hurrah ! mais les cinq ou six dames, nommées pour la complimenter, pincèrent les lèvres et se disposèrent à lui montrer que la force seule et les menaces de l'électeur pouvaient les décider à l'accueillir.

— Si elle ne se sauve pas rien qu'à l'aspect de nos visages, dit la comtesse de Schwartzbourg, c'est qu'elle est encore plus effrontée qu'il n'est donné à une femme de son espèce de l'être.

Tout changea, lorsqu'à la portière on reconnut ce sourire, ce regard qu'on aimait, lorsque cette voix si douce et si bienveillante leur adressa un gracieux bonjour.

— Quoi ! c'est vous ! quelle aimable surprise !

— Oui, c'est moi, bien heureuse de vous revoir. Allons chez madame l'abbesse.

— Vous, coadjutrice ! le ciel soit béni !

Elles la précédèrent avec des cris de joie, si bien

que la princesse ne s'y reconnaissait plus et que sa dignité en fut déconcertée.

— La voilà ! la voilà ! disaient-elles.

— Je ne le sais que trop, marmottait madame Anne-Dorothée entre ses dents, et je crois qu'elles sont folles de me l'annoncer ainsi.

Aurore parut. Encore une fois, son aspect changea tout. L'abbesse fit trois pas au-devant d'elle, la joie dans tous ses traits, et, lorsque la coadjutrice se pencha pour baiser la main de sa supérieure, la princesse la releva et l'embrassa tendrement. Mademoiselle de Kœnigsmarck reçut cette accolade avec modestie, ensuite elle lui tendit le parchemin auquel pendait le sceau électoral, en lui disant :

— Lisez, madame.

— Oui, je sais, votre diplôme.

— Lisez, lisez, madame, il faut que vous lisiez.

L'abbesse ouvrit l'acte avec indifférence, mais, à mesure qu'elle avançait, son visage devenait irrité et sévère, à mesure, aussi, Aurore prenait une contenance plus humble et plus suppliante.

— La comtesse de Kœnigsmarck ! ma coadjutrice ! qu'est-ce donc que cela, madame ? et vous ?

— La comtesse de Kœnigsmarck, oui, madame, et... c'est moi.

— Vous !

Ce mot sortit de toutes les bouches à la fois, et après l'étonnement vint la colère; elles se détournèrent par un mouvement spontané.

— C'est une trahison infâme ! dit la comtesse Zoé de Schwartzbourg.

— Une trahison ! mesdames, et pourquoi ? J'ai cherché à vous faire revenir d'une prévention injuste, à vous montrer combien celle que vous prosciviez était loin de ressembler à ce que ses ennemis l'avaient faite. Que je sois votre inconnue d'il y a trois mois, ou la comtesse de Kœnigsmarck, pourvu que je sois moi, puisque je vous plais, qu'importe ? Me trouvez-vous changée ? n'ai-je pas le même visage, le même esprit, le même cœur? Serais-je plus ennuyeuse, plus évaporée, plus loin des habitudes de votre maison? Oh ! non, j'ose l'espérer, j'ose le dire, plus nous vivrons ensemble plus vous apprécierez mon caractère, mon désir de vous être agréable et de vous plaire en toutes occasions.

Un silence universel lui répondit.

XV

UNE JOURNÉE BIEN EMPLOYÉE.

Madame de Platen ne quitta sa chambre qu'à midi. Elle passa tout ce temps seule, enfermée, lorsqu'elle appela ses femmes, elle leur parut plus changée qu'après une maladie de quinze jours. Elle tenait à la main deux lettres.

— Madame la comtesse a fait demander un étranger, il attend depuis longtemps, nous n'avons pas osé déranger madame.

— Voici une lettre pour le comte de Kœnigsmarck, qu'elle soit portée chez lui sur-le-champ. Quant à la personne qui attend, introduisez-la dans mon cabinet, j'irai la rejoindre après ma toilette.

Elle s'assit devant sa glace et se regarda long-

temps. Ensuite elle choisit parmi ses ajustements celui qui lui seyait le mieux, elle se décida pour un habit noir, avec des ornements rouges, ces couleurs prêtaient un éclat plus brillant et plus sauvage à sa beauté. Lorsqu'elle fut contente d'elle-même, elle se leva, prit encore quelques bijoux, entres autre une bague de grand prix, que lui avait donnée Philippe, et se dirigea vers son cabinet.

— Qu'on ne laisse entrer personne, dit-elle, pas même Son Altesse, ou quelqu'un de sa part, vous direz que je dors, qu'on va m'éveiller, et vous tirerez la sonnette pour m'avertir. Si le comte de Kœnigsmarck, ou le comte Pamphili, se présentaient, vous m'avertiriez aussi, après les avoir priés d'attendre, mais que personne ne pénètre jusqu'à mon cabinet.

Ses ordres étaient suivis comme le sont les ordres d'un maître que l'on redoute. Elle entra chez elle, ferma la porte du premier cabinet en dedans, puis celle du second encore, très-sûre, par ce moyen, de ne pas être entendue.

L'étranger était un jeune homme de bonne mine, enveloppé dans un manteau qu'il laissa tomber en apercevant la comtesse, vers laquelle il se précipita en s'écriant :

— Enfin!

— Oui, enfin. Je sais que depuis bien des jours vous désirez me voir, enfant, et moi aussi, j'ai trouvé que nous étions longtemps séparés; mais je ne suis pas libre, vous le savez, et plus la chaîne que je porte est lourde, plus j'ai besoin d'efforts pour la soulever.

Le jeune homme ne l'écoutait pour ainsi dire pas, penché sur sa main, il la couvrait de baisers, et murmurait ces mots sans suite qui, en amour, signifient tant de choses! La comtesse se prit à sourire et retira ses mains par un geste plein de grâce.

— Vous ne voulez donc pas m'entendre, monsieur? j'ai cependant bien à vous dire aujourd'hui, bien à vous demander. Il me faut le compte de votre temps depuis trois jours, il me le faut exactement et ne songez pas à me tromper, la vérité sera facile à connaître.

— Je n'ai jamais trompé personne, ma belle amie, et comment vous tromperais-je, vous! qui êtes mon unique occupation. Je vous répéterai sans cesse : J'ai pensé à vous! j'ai pensé à vous!

— Tout cela est très-bien, mais... ensuite?

Le jeune homme raconta, minute par minute, ce

qu'il avait fait. La comtesse ne l'interrompit point jusqu'à ce qu'il eût tout dit, mais elle le regarda fixement et ajouta :

— Et la nuit, monsieur, la nuit? vous vous taisez là-dessus.

— La nuit! madame, je me suis couché bien sagement et j'ai dormi en rêvant à vous, ce qui est y penser les yeux fermés.

— Vous êtes sorti avec votre maître, on me l'a dit?

— Non.

— On m'a assuré que vous l'accompagniez chaque nuit, et que vous rentriez ensemble à cinq heures du matin.

— Non pas moi, lui.

— Bien sûr? Et chaque nuit il sort?

— Oui.

— Seul?

— Seul. Il n'emmène pas même le factotum Roger Bontemps. Ah! c'est un grand mystère que ces sorties.

— Où va-t-il?

— Qui le sait? répliqua le page, en baissant les yeux, quelques-uns disent qu'il vient ici.

— Ici, monsieur! Je sais où il va au contraire, et vous le savez comme moi, car, malgré vos dénégations, vous l'accompagnez; je sais que cette nuit dernière vous étiez resté chez mademoiselle de Kensebeck, pendant qu'il entretenait la princesse électorale, on vous a vu.

— Non, madame, je n'y étais pas.

— Alors vous y serez ce soir?

— Non, car M. le comte a annoncé qu'il irait cette nuit en joyeuse compagnie, passer quelques heures à la campagne, il est question d'un souper, avec quelque officiers de son ancien régiment.

— Ah! ah!

La comtesse était trop adroite pour en dire d'avantage en ce moment, elle cessa de se montrer jalouse et curieuse pour n'être que tendre, elle enveloppa l'âme de cet enfant des milles replis de ses caresses et de ses brûlants transports et, quand elle le vit au point d'abandon où elle le souhaitait pour en être la maîtresse absolue, elle essaya de nouveau de le conduire où elle désirait qu'il vînt.

— Ce soir, lui dit-elle, vous irez à cette orgie, vous y trouverez peut-être quelques-unes de ces femmes près desquelles on oublie si vite.

— Qu'est-ce que cela fait !

— Rien à vous, je veux le croire, mais beaucoup à moi. Vous n'irez point, je vous le défends.

— Hélas ! comment faire? mon maître me l'a ordonné.

— Vous lui désobéirez.

— Le moyen ! Bontemps n'est-il pas là? Ce serait d'autant plus impossible, que, depuis quelque temps, je ne sais ce qu'il a contre moi, mais on croirait qu'il se défie, il m'observe, il me regarde, il me questionne même, cela m'effraye pour notre secret.

— Je me moque de ce Bontemps, et je ne veux pas que vous alliez à cette fête, faites-vous malade.

— Bontemps enverra chercher le médecin, on découvrira la fraude.

— Cachez-vous.

— Il me trouvera.

— Enfuyez-vous.

— Où cela? Cependant, si réellement vous teniez à ce qu'on ne me trouve pas, je sais bien où vous pourriez me mettre.

— Où cela?

— Ici.

— Impossible, j'attends l'électeur.

— Alors je ne sais plus où aller. Renvoyez l'électeur, si vous voulez que je renvoie ma fête.

Ils discutèrent ainsi quelques instants, tant que la comtesse le crut nécessaire pour le bien convaincre, puis tout à coup elle s'écria :

— Il y a un moyen de tout accorder.

— Dites-le.

— Si le comte ne se rend pas à cette fête, vous n'irez pas sans lui?

— Non certes.

— Il faut alors qu'il n'y aille pas.

— Comment faire?

— Si vous êtes discret et fidèle, je vous confierai ce secret.

— Ah! madame, en doutez-vous?

— Non.

— Vous n'allez pas me dire que vous aimez mon maître, que vous désirez le voir.

— Enfant! je vais vous donner cette lettre, elle n'est pas de mon écriture, vous le voyez, c'est une lettre de femme, vous le voyez bien encore, et, pour vous prouver davantage encore comme je suis étrangère à ce qu'elle contient, c'est que je désire surtout

que le comte ne puisse jamais soupçonner que je vous l'ai remise.

— Que faut-il faire alors?

— Vous retournerez bientôt chez lui, vous prendrez cette lettre, et ce soir, à la nuit tombante, vous la porterez dans son appartement, où il se disposera à aller à la fête, vous lui direz qu'un inconnu vient de vous la donner et qu'il a ajouté ces mots : « Dites au comte qu'il ne manque point de revenir, toute affaire cessante; on l'attend... »

— Bien, ceci est facile. Après?

— Après! ne devinez-vous pas? Il y a une récompense apparemment. Vous vous rendrez libre, moi j'en saurai faire autant, vous n'avez plus de souper à la campagne, je n'aurai plus d'électeur, et vous pourrez venir ici sans craindre votre Bontemps, ce Croquemitaine.

— Ah! quel bonheur! mais je remettrais cent lettres à ce prix-là.

La comtesse lui répondit par un de ses plus séduisants sourires, qui se glaça bientôt sur ses lèvres, comme si une baguette magique l'eût frappée. Elle entendait à son oreille tinter un grelot d'argent, dissimulé sous une draperie, dont elle seule devinait le

mystère, et, se levant vivement, elle repoussa le jeune homme, qui la regardait en extase.

— Sortez par ici, hâtez-vous, lui dit-elle, en lui montrant une porte dérobée, qu'il connaissait bien sans doute, car il ne fit aucune difficulté et lui dit seulement :

— Il le faut donc?

— Oui. Je le veux.

— Un baiser encore.

— Un baiser! mille ce soir, quand vous aurez prouvé que vous pouvez me sacrifier un plaisir et que vous me préférez même à votre devoir. Allez, allez vite!

Et elle le mit presque dehors en le poussant; la porte se referma sur lui, par un ressort connu d'elle seule, qui ne permettait qu'à elle seule de la rouvrir, et quant à entendre, d'abord elle avait accoutumé le jeune homme à trop d'obéissance pour qu'il en eût même la pensée et puis les lambris étaient rembourés de façon à défier les indiscrétions les plus vigilantes.

Elle jeta à la hâte un coup d'œil sur un grand miroir de Venise, recomposa ses traits selon qu'il les lui fallait avoir, et alla d'un pas majestueux, que son

impatience dévorait, ouvrir les portes de ses cabinets jusqu'au salon où elle laissait attendre d'habitude. En apercevant Philippe, elle devint plus pâle, et porta involontairement la main sur son cœur, il lui semblait avoir reçu un coup de poignard.

— Entrez, entrez, monsieur le comte, dit-elle, vous avez tardé bien longtemps.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau et de si important qu'il me faille apprendre, madame? vous me voyez tout inquiet de votre lettre.

— Nous allons causer, sans que personne nous dérange, monsieur, je vais vous prouver l'estime où je vous tiens et vous parler comme ferait un gentilhomme à un autre, je m'en reposerai sur votre loyauté.

— Mon Dieu ! quel début solennel !

— La fin en sera digne, monsieur, ce que vous allez entendre est du dernier grave. On m'a assurée que vous étiez un lâche et un infâme.

— Moi ! Et qui donc a osé !... le comte Pamphili sans doute. Il faudra que je tue cet homme.

— Non, monsieur, non, ce n'est pas le comte Pamphili, et le nom de l'auteur ne fait rien à l'affaire, c'est du fait qu'il s'agit. J'ai vu, j'ai lu une lettre.

— De moi?

— Non, mais sur vous. Cette lettre vient de Dresde, d'un de vos amis et voici ce qu'elle renferme.

Elle lui répéta mot à mot ce qu'elle avait lu, ce qu'il avait dit d'elle, à la cour de Saxe, les plaisanteries, les indiscrétions, tout enfin. Philippe était trop habile en dissimulation pour se troubler, il l'écouta en la regardant d'un air de reproche, il lui demanda comment elle pouvait croire, comment surtout elle pouvait lui répéter de pareils mensonges.

— Ah! cela est faux, interrompit-elle.

— De toute fausseté. Vous m'avez déjà parlé de la pauvre Nisida, vous savez quelle réponse je vous ai faite. Quant au reste, quant à ces propos d'écolier qu'on me prête, ce serait un singulier moyen d'obtenir de nouvelles bonnes fortunes que d'afficher celles que l'on a obtenues. Non-seulement cela est coupable, mais cela est niais, et vous ne me prenez pas pour un sot, j'espère, il ne faudrait plus que ce dernier malheur.

— Vous voyez si je suis franche, vous voyez si je suis loyale, Philippe, je ne puis croire à rien contre vous, je ne puis vous accuser sans vous avoir entendu, sans vous avoir permis au moins de vous

justifier. Ah! fussiez-vous mille fois criminel, je vous pardonnerais, je vous pardonnerais mille fois si vous vous repentiez, si vous en faisiez l'aveu, si vous me demandiez seulement de vous pardonner.

— Bonne amie!

— La seule chose que je ne vous pardonnerais pas et dont je me vengerais sans pitié, c'est le mensonge et la duplicité; vous ne savez pas ce que serait ma vengeance. Monsieur le comte, prenez-y garde! et souvenez-vous toujours que vous êtes averti.

— Ah! chère comtesse, je n'ai pas peur de vous, car cette terrible vengeance, je ne la mériterai jamais.

— Dieu le veuille! Ce n'est pas tout encore.

— Il y a encore autre chose?

— Si j'en crois les mêmes informations, informations que je n'ai pas cherchées, je vous prie de le croire, et qui me sont venues d'elles-mêmes; si je les crois, donc, vous passez les nuits entières chez la princesse Dorothée, vous êtes avec elle dans des termes de familiarités qui dénotent les relations les plus tendres, et vous vous êtes admirablement joué de moi en parlant de la réconcilier avec son mari; vous aspirez à un autre but, cela est-il vrai?

— De mieux en mieux ! s'écria Philippe en éclatant de rire, et vous êtes admirablement renseignée, qui diable a pu vous tourmenter ainsi de ces chimères !

— J'ai en effet la faiblesse de m'en tourmenter, j'en conviens, mais convenez que j'ai raison et que cela est bien indigne d'un honnête homme.

— C'est pour cela qu'il ne m'en fallait point accuser.

— Je ne vous accuse pas, je répète et je demande.

— Et moi j'ai grande envie de ne plus répondre, tant ceci est misérable.

— Ne pas répondre, c'est avouer !

— Ou c'est mépriser peut-être. Enfin, puisque vous le voulez, je vous répéterai, comme pour le reste : Cela est faux ! cela est faux !

— Vous n'avez jamais dit ces infâmes paroles à Dresde, vous n'avez jamais révélé ces secrets de notre amour ?

— Non.

— Vous n'êtes point l'amant de la princesse électorale, vous n'avez pas d'autres projets que de la réunir à son mari ?

— Non, non, non.

— Vous n'allez point chez elle la nuit entière? vous n'en sortez point à des heures indues?

— Je vais chez elle ainsi que vous le savez et comme vous le savez; en secret, il est vrai, mais vous n'ignorez pas la raison de ce mystère, et ce n'est pas à vous que j'ai besoin de l'expliquer.

Les traits de madame de Platen prirent une expression profondément mélancolique; lorsqu'il eut fini de parler, elle resta quelques instants en silence, et cette âme éprouva réellement une véritable et immense douleur. Elle aimait Philippe plus qu'elle n'avait rien aimé, plus qu'elle n'aima rien en sa vie; avant de briser cet amour, avant de laisser l'essor à la vengeance, elle sentit un inexprimable regret; elle ne pouvait ignorer qu'il la trompât, cependant elle voulait douter encore. Elle eût voulu le sauver, elle eût voulu qu'il revînt à elle, qu'il avouât ses torts, et elle les lui eût pardonnés avec un bonheur sans nom. En l'entendant entasser mensonges sur mensonges, son cœur se brisa, sa fierté se révolta, son orgueil et sa jalousie aidant, elle devint furieuse, et bientôt tous les sentiments de son cœur se changèrent en haine, la réaction s'opéra

dans ses sentiments, et elle dit avec la voix et le geste de Roxane :

— Je vous crois, c'est bien ! Adieu maintenant, nous nous verrons ce soir.

XVI

LA SOIRÉE.

Le page Éric était retourné chez son maître, le cœur encore tout plein du bonheur qu'il avait goûté et de celui qui l'attendait pour le soir. Il trouva Bontemps sous le vestibule, fumant son éternelle pipe ; celui-ci le regarda des pieds à la tête, et lui demanda brusquement :

— D'où venez-vous, bel oiseau vert ? Monseigneur vous a demandé pour sortir avec lui ; on ne vous trouve jamais quand on a besoin de vous.

Le jeune homme, tout page qu'il était, se troubla ; pris ainsi à l'improviste, il balbutia une réponse à peu près ; l'œil scrutateur de Bontemps ne le quittait pas.

— Monsieur, vous me semblez diablement occupé, et Dieu veuille que ce soit des bonnes choses. Je vous surveille, du reste, et je le saurai, tenez-vous pour averti.

Éric avait eu le temps de se remettre de ses rêves interrompus.

— Je ne vous crains point, monsieur Bontemps, et vos rodomontades françaises ne sont point de saison. Je remplis mes devoirs envers M. le comte; et, si je vais me promener dans les intervalles, c'est de mon âge; il se peut que ce ne soit point du vôtre, je ne dis pas le contraire; voilà pourquoi nous ne nous entendons point.

Bontemps marmota quelques paroles encore, pendant qu'Éric le quittait pour entrer dans la maison.

— Nous verrons bien!

Le jeune homme revint sur ses pas et se retourna en lui disant :

— Ce soir nous irons nous amuser, n'est-ce pas?

— Il paraît que monseigneur vous emmène.

— Et vous?

— S'il ne m'emmène point j'irai tout de même, je ne le quitte pas, moi, je n'ai que lui, je le sauverai,

je le défendrai, je serai là, toujours là, on n'arrivera à *lui* qu'à travers ma poitrine.

— Qui songe à l'attaquer? personne, je pense.

— Ah! je m'entends, je m'entends bien; allez chez vous.

Éric monta en fredonnant, en courant, comme un homme heureux; il aurait volontiers voulu le dire :

....Aux oiseaux, à l'air, aux nuages...

Il s'enferma dans sa chambre et se rappela, puis il espéra, puis il regarda la bien-aimée lettre qui devait lui ouvrir la porte du paradis. Ensuite il attendit à sa fenêtre; le comte ne rentrait point et le soleil s'obstinait à rester sur l'horizon, c'était bien long jusqu'au soir!

Il descendit, il monta vingt fois du haut en bas, il parla à tous les habitants de la maison, même au farouche Bontemps, qui semblait toujours prêt à l'assommer; il essaya d'en rire, Bontemps le glaça d'un regard; ils allaient se quereller sans doute, lorsque le comte parut, et, pour comble de joie, il faisait nuit!

— Bontemps, dit-il, allez, je vous prie, sur-le-

champ savoir si le comte Pamphili est à son hôtel et prévenez-moi ; il est inutile de m'annoncer ni de dire que vous venez de ma part.

Bontemps obéissait au doigt et à l'œil, il sortit, le comte resta seul avec Éric, qui, mystérieusement, lui remit le billet.

— Qu'est-ce cela ?

— Je ne sais, monseigneur, on me l'a donné pour vous il y a un instant.

Et il débita la fable convenue.

Philippe lut, retourna la lettre dans tous les sens.

— C'est étrange, se dit-il, nous étions convenus hier que nous ne nous verrions point de quelque temps. Cet homme qui me suivait cette nuit... N'est-ce point un piége ? Et cependant cette lettre est pressante, elle est presque tendre, qui sait ? N'y point aller serait d'un lâche ; si elle m'attend, lui dirai-je donc que j'ai eu peur et que c'est pourquoi je ne suis pas venu ? Cette lettre... ce n'est ni son écriture ni celle de sa confidente, mais l'écriture est contrefaite, évidemment. Peut-être les expressions plus intimes dont elle se sert lui ont-elles semblé demander une prudence plus grande... J'irai... ad-

vienne que pourra. Si c'est un piége, j'ai mon épée et je mourrai en la défendant.

Les combats et l'indécision se lisaient sur son visage, et l'impatient Éric tremblait que le moyen ne fût point efficace et que son rendez-vous fût manqué. Son maître releva la tête et lui ordonna d'aller sur-le-champ chez les officiers qui l'attendaient afin de l'excuser.

— Tu diras que je suis malade, tu diras tout ce que tu voudras, trouve un prétexte, tu n'es pas page pour rien, je ne puis absolument quitter Hanovre cette nuit.

— J'y vais, monseigneur, répliqua le jeune homme, ivre d'une joie qu'il dissimulait, et j'arrangerai tout, cependant je regrette ce souper et j'espère bien que c'est seulement partie remise.

Philippe ne répondit pas, il avait autre chose en tête, il rentra dans son appartement, afin d'attendre la réponse du comte Pamphili, avec lequel il voulait *en finir*, et aussi songer au bonheur qui l'attendait peut-être. Il était seul à peine depuis une demi-heure lorsqu'un de ses gens lui annonça une dame voilée, qui demandait à le voir.

— Une dame voilée! qui cela peut-être? C'est

donc aujourd'hui la journée des mystères; qu'elle entre !

Elle entra, et, dès que la porte fut fermée, elle jeta loin d'elle son voile, s'approcha de lui, lui prit vivement la main, le conduisit à un sofa où elle s'assit à ses côtés, en lui disant :

— Il faut que je vous parle, Philippe.

C'était la comtesse de Platen.

— Mon Dieu ! madame, d'où vient cette agitation? Qu'y a-t-il depuis ce matin?

— Il y a, Philippe, il y a que je vous aime, que je ne puis vivre sans vous, que je suis une folle, une lâche, que je viens vous offrir le pardon du passé, à condition que l'avenir m'appartiendra, enfin que je veux vous sauver, misérable enfant, lorsque vous ne songez qu'à vous perdre.

— Mon Dieu ! madame, tout ceci est bien solennel et je ne vois pas en quoi...

— Philippe, je sais tout. Je sais que vous m'avez trompée, trahie, abandonnée, je sais que vous m'avez fait, aux yeux de toute la cour, la plus grande des injures, mais je vous aime, vous dis-je, je ne supporte pas l'idée de vous perdre, je veux vous arracher à la mort qui vous menace, je veux que vous soyez à

moi, à moi seule, autrement vous êtes perdu, je vous le répète, et songez-y bien, je vous dis la vérité.

Le jeune homme se mit à rire.

— Perdu si je ne me jette dans vos bras, madame! vous n'y songez point sans doute. N'êtes-vous pas là, vous, au contraire, pour me défendre, mon amie?

— Plus de feintes, plus de supercheries, je n'en puis plus supporter, je refuse ce faux titre d'amie, qui me blesse, car je ne suis pas ton amie, je suis ton ennemie, ou ta maîtresse, c'est à toi de choisir. Il faut que je sois l'une, ou l'autre, ce soir même, décide-toi.

— Quoi! si vite! répliqua-t-il, en plaisantant toujours.

— Ne plaisante pas, Philippe, tu ignores!... ah! tu me fais mourir, décide-toi, je t'en conjure.

Il riait et essaya de l'embrasser, elle le repoussa impatiemment.

— Tu ne m'aimes point? dit-elle.

— Je vous aime.

— Tu m'aimes! et tu le dis ainsi.

— Comment voulez-vous que je le dise?

— Comme tu le disais autrefois, comme je le dis moi-même en ce moment. Ah! je ne demande qu'à

être persuadée, je ne serai pas bien exigeante. Cependant ne me trompe pas, ou sinon !

— Je ne vous reconnais plus, comtesse. Les furies semblent s'être emparées de vous, et vous ne pourriez aujourd'hui représenter Junon, Vénus ou Pallas devant Son Altesse.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la comtesse, serrant ses mains sur sa poitrine, il m'y forcera.

— Quittez donc ces airs de tragédie, soyez la femme d'autrefois, ma belle Élisabeth. Ces sourcils froncés, ce front chargé de nuages, cette bouche sans sourire, ne siéent point.

— Ah ! oui, à mon âge !... dit-elle assurément.

— A tous les âges, madame. Cet air désespéré, furieux, ne convient à personne.

— Philippe, Philippe, au nom du ciel ! le temps presse, cessez ce jeu cruel, prononcez sur mon sort. M'aimez-vous ? Voulez-vous être tout à moi ? le voulez-vous, oui, ou non ?

— Ah ! bah ! quel jugement de Salomon me demandez-vous là, comtesse !

— Il rit ! Il se joue de moi ! Philippe, je pleure, ne vois-tu pas que je pleure ? Ne sais-tu pas que je n'ai pas pleuré depuis mon enfance ? Crois-tu que ces

larmes n'appelleront pas une vengeance, que je ne l'obtiendrai pas ?

— Prenez-la.

— C'est ton dernier mot?

— Le dernier, jusqu'à ce que vous me permettiez de vous en dire un plus tendre.

— Réfléchis.

— Est-ce que je réfléchis, moi? Est-ce que j'ai besoin de réfléchir? Je suis mes devoirs, mes caprices, je suis mon cœur, quand il parle, je me laisse vivre enfin, sans me souvenir de la veille et sans me soucier du lendemain.

La comtesse ne répondit pas, elle resta quelques instants la tête baissée, ses larmes roulaient une à une sans qu'elle songeât à les essuyer, enfin elle secoua ses cheveux en arrière, se releva d'un geste fier et souverain.

— Tu ne veux pas, dit-elle, tu me laisseras sortir, prends garde! une fois hors d'ici, tu n'as plus ni amie ni maîtresse, tu as une ennemie implacable que rien n'apaisera... Prends garde!

— Ah! madame, des menaces! j'aurais envie de me rendre à vos raisons que cela ne me serait plus permis.

— C'est bien ! Adieu donc ! adieu, monsieur de Kœnigsmarck, ou plutôt au revoir ! car nous nous reverrons, je vous le jure.

— Je l'espère, ma belle comtesse, et souvent, et longtemps encore, car vous reviendrez bonne autant que vous êtes belle, et vous comprendrez qu'il est des nécessités qu'on ne peut fuir.

— Vous le comprendrez avant moi. Adieu encore, monsieur le comte, que le ciel vous protége ! vous en avez besoin.

Il la conduisit jusqu'à la porte, et essaya de lui baiser la main, elle la retira d'un geste si violent qu'il ressemblait à un soufflet, le comte s'essuya la joue et se mit à rire, en lui criant :

— Vous m'en rendrez raison !

— Dès ce soir, si vous voulez, monsieur le comte, et nous aurons de bonnes armes, soyez tranquille.

Au moment où elle le quittait, elle rencontra Éric, qui revenait en courant de chez les officiers ; il ne la vit ni ne la reconnut, à force d'être occupé d'elle. La comtesse lui toucha le bras.

— Éric ! lui dit-elle.

Il tressaillit comme sous une commotion électrique.

— Madame, vous ici?

— Oui, je vous cherchais. Écoutez-moi : vous m'aimez, n'est-ce pas ?

— Si je vous aime, grand Dieu !

— Eh bien ! reprit-elle, d'une voix entrecoupée, ce soir, à dix heures, votre maître sortira, venez chez moi, montez dans mon cabinet des livres, ne le quittez sous aucun prétexte et attendez-moi.

— Madame...

— Ni remercîments ni observations, à ce soir.

Et, s'enveloppant dans son voile, elle s'échappa.

Dix minutes après, cette même femme voilée frappait à la porte d'Ernest de Groote et demandait à le voir en particulier, refusant de faire connaître son nom, mais ayant à lui parler d'une affaire importante. M. de Groote donna ordre qu'on l'introduisît.

Dès qu'ils furent seuls, elle ôta ses coiffes et lui montra les traits bouleversés de la comtesse de Platen.

— Mon Dieu ! madame, s'écria-t-il, vous ici ! vous chez moi et à pareille heure ! Qui me procure l'honneur...

— Les moments sont précieux, monsieur, je n'en ai point à perdre, écoutez-moi et répondez avec

franchise. Vous haïssez Philippe de Kœnigsmarck.

— Moi, madame! c'est mon meilleur ami.

— Point de feinte, monsieur, point de mensonge, de la franchise, vous dis-je, vous haïssez Philippe de Kœnigsmarck, et cela depuis bien des années. Vous désirez passionnément vous venger de lui, et vous en cherchez l'occasion avidement; cette occasion est trouvée, si vous voulez la saisir.

— En vérité, je ne sais... je ne comprends pas...

— Mon Dieu! finissons, et ne perdons pas un temps précieux, je vous le répète, M. de Kœnigsmarck m'a rendue son ennemie mortelle, je n'aurai pour lui ni merci ni pitié. Il me faut un aide, un aide aussi intéressé que moi à le perdre, et cet aide sera vous.

— Madame, vous avez le comte Pamphili...

— Qui le hait, certainement; il le hait comme vous, pour cette Nisida; seulement il en veut à sa fortune et vous à son cœur, seulement il est le rival de Philippe parce qu'il convoite les écus, tandis que vous convoitiez la beauté. Ce n'est point Pamphili qu'il me faut, Pamphili est étranger, Pamphili n'est point aimé de l'électeur, il déplaît au prince électoral, il n'y a ni présent ni avenir avec lui. Vous, vous

êtes le fils du ministre, vous connaissez Hanovre et son palais comme votre chambre, vous avez des amis partout, et surtout vous êtes commandant des gardes de Son Altesse.

— Tout cela est vrai, madame, ensuite?

— Eh bien! monsieur de Groote, voulez-vous la faveur, les honneurs, la fortune à un seul prix, très-facile à gagner?

— Lequel?

— Ce soir, j'ai besoin de six gardes, l'électeur vous ordonnera de me les donner, soyez tranquille, je vous demande seulement une chose : choisissez-les de façon à ce que je puisse avoir en eux toute confiance; je veux des gens sans scrupule, des gens que je puisse acheter et qui m'obéissent sans hésitation. En avez-vous?

— Sans doute, mais que prétendez-vous faire?

— Ceci me regarde, il ne s'agit que de me servir bien peu, le voulez-vous? Dites, mais dites donc!

— J'attends les ordres de Son Altesse.

— Monsieur de Groote, ceci est une raillerie, vous savez bien que Son Altesse fera ma volonté, exécutez-vous donc de bonne grâce, que je sache si je puis compter sur vous; songez à ce que cet homme vous

a fait souffrir ! songez qu'il vous a pris la femme que vous aimiez, dont vous vouliez faire la vôtre, et qu'il l'a déshonorée, qu'il l'a jetée dans une retraite obscure, qu'il l'a perdue enfin, ne la jugeant même pas digne du titre de sa maîtresse, puisqu'il la cache. Votre haine est donc éteinte ?

Ernest ne répondit rien, mais son regard et son sourire parlaient pour lui.

— Je m'en doutais, répondit la comtesse, la haine n'est point éteinte, elle sommeille. Ce soir elle peut être satisfaite, elle le sera sans vous ; mais vous seriez bien insensé de rejeter du même coup la vengeance et la fortune.

— Madame, ce soir, j'irai visiter les gardes de Son Altesse, j'irai prendre ses ordres... et les vôtres.

— C'est bien ! Adieu.

La comtesse se leva, s'enveloppa dans ses voiles, et, avant que M. de Groote eut pu la reconduire elle s'était déjà éloignée.

Ernest resta quelques instants à réfléchir, puis rentra dans son cabinet en murmurant.

— Ce n'est pas moi, c'est la volonté de Dieu, pourtant je n'en suis pas fâché et je n'y nuirai point, puisque cette bonne comtesse se charge de la besogne.

XVII

LA NUIT.

Philippe, en voyant entrer Bontemps, lui demanda violemment quelle réponse il apportait.

— M. le comte Pamphili n'était point à la maison et l'on n'a pu me dire quand il rentrerait.

— Je vais sortir, dit-il à Éric qui revenait en même temps, je ne t'emmène point, tu porteras au comte une lettre que tu laisseras chez lui, car il faut que je le voie demain au moins. Tu l'attendras jusqu'à ce qu'il arrive.

Éric fit une mine contrariée, il recevait des ordres incompatibles, le combat ne fut pas long, au risque d'être puni, chassé même, il obéirait à sa maîtresse et non pas à son maître.

— Donne-moi mon manteau, petit, je pars.

Éric entra étourdiment dans une garde-robe et en sortit avec un manteau de deuil qu'il jeta sur les épaules de son maître, sans y regarder. Philippe n'y regarda pas davantage et descendit. En bas, il trouva Bontemps, fumant sa pipe sous les vestibules.

— Monseigneur, dit-il, vous sortez.

— Oui, je n'ai besoin de personne, on peut se coucher ; je rentrerai tard.

— Monseigneur, je vous suivrai, laissez-moi vous suivre, vous ne pouvez aller seul, je ne le souffrirai pas.

— Je puis aller seul, te dis-je, et tu me gênerais fort. J'ai disposé d'Éric, il va porter un message de ma part, je ne sais quand il sera libre, qu'on ne s'en occupe pas.

Bontemps grogna tout bas, il marchait derrière son maître et, tout à coup s'arrêtant, il s'écria :

— Ah ! monseigneur, qu'avez-vous là ? un manteau de deuil ? Où l'avez-vous pris ? Qu'est-ce que cela ? Quel est l'étourdi....

— Un manteau de deuil ! et qu'importe ? Tant mieux, du reste, il me déguisera davantage.

Il écarta de la main le fidèle serviteur qui cherchait à le retenir et passa outre.

— Monseigneur, monseigneur, laissez-moi vous en donner un autre, laissez-moi vous ôter ce vilain habit, c'est un mauvais présage.

Philippe ne l'entendait plus, il était déjà loin. Bontemps rentra tristement et, secouant la tête:

— Cette famille est malheureuse, se dit-il, si je voyais encore succomber celui-ci ! Je ne sais quel pressentiment m'agite, mais je voudrais être hors de ce pays avec mon maître bien portant.

Philippe ne s'inquiétait guère, lui ! enveloppé dans son manteau, il prit comme de coutume, la route du palais, il entra de la même manière chez mademoiselle de Kensebeck, qu'il ne trouva point, mais, comme cela arrivait souvent, en pareil cas, et qu'il connaissait la route, il poussa jusqu'à l'appartement de la princesse, où il pénétra par un couloir intérieur, sans rencontrer personne. Il frappa discrètement à la porte, mademoiselle de Kensebeck parut, elle poussa un cri d'étonnement à la vue du jeune homme :

— Ah ! madame, le voici, quoique en vérité j'ignore qui l'a prévenu.

— C'est le ciel qui l'envoie ! Mon cher comte, vous êtes sorcier, positivement vous êtes sorcier. Je vous

évoque, je vous appelle, et vous vous montrez subitement, comme le diable dans un pacte.

— Comment ! est-ce que Votre Altesse ne m'attendait pas ?

— Non, je ne vous attendais pas, mais je suis charmée de vous voir venir, jamais vous n'avez paru plus à propos.

— Mais, madame, ce n'est donc pas vous qui avez écrit cette lettre ?

— Une lettre, moi ! Non certainement. Quelle est cettelettre ?

Philippe sortit le billet de sa poche et le montra à la princesse.

— Ce n'est ni moi ni personne de ma part. Qui a écrit cela, monsieur de Kœnigsmarck ?

— Ah ! mon Dieu ! s'écria mademoiselle de Kensebeck, il y a quelque trahison en tout ceci, monsieur. Sauvez-vous, n'entrez pas, je vous assure que c'est dangereux.

— Qu'il n'entre pas, lorsque nous avons tant besoin de lui, lorsque nous voulions le voir à tout prix? Allons donc, Kensebeck, le mal est fait, profitons-en du moins. Si on a voulu me compromettre, si on a voulu le voir pénétrer chez moi, on l'a vu déjà, il

n'est plus temps d'y revenir, toute notre rhétorique et nos précautions n'y feront rien. D'ailleurs, maintenant, nous touchons au but, il n'est pas nécessaire de nous gêner si fort. Asseyez-vous, comte, et écoutez-moi.

— Mais, madame...

— Tes raisonnements sont inutiles, je ne les admets pas, Kensebeck, je sais ce que tu vas me dire, épargne-toi cette peine. Philippe, jugez si je suis heureuse et s'il me tardait de vous l'apprendre ! La réponse de Wolfenbuttel est arrivée, le prince Antoine Ulric consent à me recevoir, il consent à défendre ma cause, il m'attend, et nous partirons demain au soir, si rien ne nous en empêche.

Philippe eût hésité peut-être, mais laisser aller Dorothée sans lui près de son ancien rival, lui livrer un avantage qu'il avait lui-même, passer pour un amant rebuté aux yeux de celui qui lui disputa la victoire, jamais ! Il se jeta aux genoux de Sophie-Dorothée, lui jura qu'il était le plus heureux des hommes, qu'il la suivrait au bout du monde, qu'il ne céderait à personne l'honneur de la défendre, enfin tout ce qu'un homme de son caractère pouvait trouver dans une semblable position. La prin-

cesse était ravie. Les plus doux épanchements s'ensuivirent; ils oublièrent le reste du monde, ils formèrent des projets d'avenir. Dorothée laissa lire dans son cœur ses espérances et ses désirs; elle promit à celui qu'elle avait aimé dès son enfance de l'aimer encore, de l'aimer toujours; elle promit qu'en se rendant libre, elle se donnerait à lui, elle irait vivre avec lui dans quelque coin ignoré loin des grandeurs, tout à leur amour. Philippe, l'homme du moment présent, ne se souvenait plus qu'il existât une autre femme que Dorothée, il était de bonne foi dans sa joie, dans ses serments; il se croyait lui-même, comment ne l'eût-il pas persuadé?

— Ah ! oui, oui, nous serons heureux, mon beau Kœnigsmarck; le ciel nous le doit bien, après tant de peines, tant de traverses et de douleurs.

— Madame, reprenait Kensebeck, pour assurer ce bonheur suprême, laissez aller le comte, qu'il parte, il n'est déjà resté que trop longtemps.

Mais les amants sont bavards, ils ont tant de choses à se dire ! La pauvre Kensebeck en fut pour ses avertissements. Après la tendresse vinrent la gaieté, la raillerie; ils se moquèrent de tout le monde, de madame de Platen surtout; ils se la re-

présentèrent apprenant leur départ, leur bonheur. Philippe la contrefaisait si singulièrement, que Kensebeck elle-même ne put s'empêcher d'en rire.

Hélas ! pendant ce même instant, cette femme qu'ils raillaient préparait sa vengeance, elle la préparait avec son adresse et sa méchanceté habituelles, excitées par tout ce que la jalousie et la colère ont de plus redoutable.

Pamphili, suivant qu'ils en étaient convenus, suivit lui-même le comte ; il le vit entrer au palais, et se hâta d'aller prévenir madame de Platen qui l'attendait, son masque sur le visage, dans une allée du parc. Elle tressaillit à cette nouvelle, et le cœur lui battait si fort, qu'elle craignit de ne pouvoir aller plus loin.

— Il est temps d'agir, si vous le voulez, madame. Depuis ce matin, vous m'avez fui, vous avez refusé de m'avouer vos projets, j'ai compris cependant que vous deviez en avoir d'importants, et j'ai fait ce que vous m'avez prescrit, sans vous en demander davantage ; à présent, vous pouvez avoir besoin de mon secours, que voulez-vous de moi ? Je suis prêt à tout.

— Ce que je veux ! ce que je veux ! oh ! mon

Dieu ! je le sais à peine moi-même, tant je souffre, tant je suis incertaine, tant mon lâche cœur se révolte. Tenez, comte, si vous ne m'emmenez pas, si vous ne me conduisez pas à Son Altesse, je n'aurai pas la force d'y aller seule, et cette occasion s'échappera.

— Venez donc, madame, et n'hésitez plus, songez à votre injure, songez à *sa* trahison.

Madame de Platen se laissa entraîner par cet homme, plus méchant qu'elle peut-être, il lui donna la main jusqu'au cabinet de l'électeur, et, l'ayant vu introduite, il s'assit dans l'antichambre pour l'attendre. Il l'attendit longtemps, car la séance fut longue. Lorsqu'elle ressortit, elle tenait à la main un papier, elle était pâle comme un spectre et ses mains tremblaient d'une manière effrayante.

— Vous me suivrez, comte, lui dit-elle, et vous allez être satisfait.

Elle se dirigea vers la salle des gardes, où se trouvait son autre complice, et lui remit sans rien dire l'ordre qu'elle avait apporté. M. de Groote s'inclina.

— Les volontés de Son Altesse seront exécutées, madame la comtesse ; voici les cinq hommes et le sergent qu'il vous faut.

— Ce n'est pas tout, monsieur, vous le voyez, ces hommes sont sous mon commandement spécial, ils doivent m'obéir *en tout*, quoi que je leur ordonne. Ils s'empareront de ceux que je leur désignerai, ils me suivront là où je les voudrai conduire. Ce n'est pas tout : que les issues soient fermées, que personne ne sorte, que des patrouilles continuelles veillent au dehors pour observer les fenêtres. Un criminel d'État est dans ce château, s'il parvient à s'échapper, vous en êtes responsables sur vos têtes. Vous, monsieur Pamphili, ne me quittez pas.

Elle donna ensuite au sergent la consigne de parcourir la partie du palais occupée par la princesse électorale, de s'assurer si tout était tranquille, si les factionnaires étaient à leur poste, et de revenir ensuite la rejoindre dans la grande galerie, où elle les attendrait.

— Il faut qu'il la traverse en sortant de chez elle, dit-elle au comte Pamphili qui l'accompagna seul, nous le verrons venir, il ne nous échappera pas.

— Mais enfin que comptez-vous faire ?

— Il faut qu'il meure ! murmura-t-elle, les dents serrées, il faut qu'il meure devant moi, à mes pieds, qu'il expie sa trahison, le perfide !

— Ici, dans ce palais ! Y avez-vous songé ? cela est impossible.

— Cela est, cela sera.

— Et l'électeur ?

— L'électeur m'a d'abord refusé même l'ordre de l'arrêter, enfin il l'a signé et je le lui ai arraché des mains ; cet ordre porte de m'obéir en tout. Eh bien ! on le tuera pour m'obéir.

— Qui le tuera ?

— Vous !

Le comte devint très-pâle, ce fut la seule marque d'émotion qu'il donna.

— Et vos hommes ? ajouta-t-il froidement.

Elle lui répondit en lui montrant des bouteilles de vin et de rhum, rangées sur la table.

— Voilà pour eux ; lorsqu'ils auront bu, ils feront tout ce que nous voudrons.

Les soldats rentrèrent et la comtesse, s'approchant du sergent, lui mit entre les mains un des flacons qu'elle tenait en réserve.

— Voici pour amuser la veillée, sergent, n'en faites pas faute, il n'en manque pas, comme vous voyez.

Ils ne se le firent pas répéter deux fois, et s'éta-

blirent en silence sur des bancs, près de la table servie. Madame de Platen resta debout à les regarder, Pamphili était derrière elle. Ils présentaient un contraste étrange. Elle, rouge, tremblante, violette par instants, agitée, ne pouvant tenir en place, allant aux fenêtres, aux portes, revenant aux soldats, leur ordonnant de boire mais de ne pas parler, elle semblait avoir perdu la raison, c'était la vengeance ivre, folle, éperdue, la vengeance dans son paroxysme.

Le comte, au contraire, pâle, immobile, l'œil fixé en terre, un sourire de triomphe sur les lèvres, attendait ce moment, longtemps prévu, longtemps désiré. De temps en temps sa paupière impatiente parcourait cette vaste galerie, où les ombres se projetaient si noires et si grandes, qu'excepté le coin éclairé par les torches, le reste était obscur comme l'enfer. Un rayon de lune, passant à travers les hautes fenêtres, restait souvent caché par les nuages, car, bien qu'au mois de juillet la nuit était sombre et pluvieuse.

— Mon Dieu ! il ne vient pas ! comme il tarde ! disait la comtesse. Que peut-il faire ? Il aime donc bien cette femme qu'il reste si longtemps avec elle ! Quelle heure est-il ?

— Minuit passé.

— Si nous entrions chez elle, comte, si, muni de l'ordre de l'électeur qui me donne toute puissance, nous allions le tuer à ses pieds. Quelle ne serait pas leur rage et leur douleur! Que je serais heureuse, moi, de voir couler son sang goutte à goutte devant cette rivale détestée!

— Ceci est impossible, madame, il faut attendre: j'attends bien, moi!

Vingt fois, cent fois encore elle alla écouter aux portes, aux fenêtres, pendant les mortelles heures qui s'écoulèrent. Les hommes, suffisamment excités, furent placés par elle derrière la cariatide de l'immense cheminée. Elle leur recommanda sur leur tête un silence absolu, et de ne s'écarter en rien des ordres qu'elle avait donnés.

Enfin, vers les deux heures, une porte se ferma dans le lointain, du côté de l'appartement de la princesse.

— Ah! dit-elle, en tressaillant, le voilà donc enfin! éteignez la torche, et pas un mouvement.

Elle se cacha palpitante, tenant son complice par la main, dans un corridor tout proche, on entendait battre son cœur. Les pas légers et dissimulés de Phi-

lippe retentissaient dans le silence de la nuit, il approchait sans hésitation comme un homme qui connaît les êtres et que la lune éclaire suffisamment. Il poussa doucement la porte de la galerie, non fermée à la clef, bien entendu, et marcha vers une autre issue, qui devait le conduire à l'escalier.

Au moment où il passait près de la cheminée, quatre hommes l'épée au poing se précipitèrent sur lui, ils espéraient le surprendre, mais on ne surprenait pas un Kœnigsmarck, il portait son épée sous le bras et son poignard à la ceinture; en une seconde il était sur la défensive, en une minute il attaquait. Deux des soldats tombèrent sous ses coups presque tout de suite, les autres l'entourèrent, il se défendait contre trois.

— Allez donc ! disait la comtesse à Pamphili.

— Laissez-lui épuiser ses forces, bien fou qui s'expose au coup de boutoir du sanglier, tant qu'il peut mordre.

— Dites donc bien lâche plutôt ! J'irai moi !

Elle s'avança en effet, pâle et les yeux en feu.

— Frappez, frappez donc ! s'écria-t-elle, frappez et visez juste.

Les hommes, devenus furieux par la résistance,

frappaient en effet de toutes leurs forces, mais Kœnisgmarck se défendait comme un lion, son sang coulait cependant, tous ses efforts tendaient à s'acculer contre la muraille, car il craignait les trahisons, mais ses ennemis l'entouraient et ne lui livraient point le passage ! Il criait de temps en temps :

— A l'aide ! à l'assassin !

Ce côté du château était désert, et on avait écarté tout le monde, les sentinelles avaient ordre de ne pas bouger, quoi qu'elles entendissent, et de ne laisser passer qui que ce fût. Les portes étaient fermées à triple tour, nul ne pouvait le secourir, il se voyait perdu, mais il voulait succomber avec gloire.

Un coup dans le dos, donné par une main cachée, le fit retourner prestement ; il se trouva en face de Pamphili, dont le regard féroce renfermait mille menaces encore, et qui s'apprêtait à redoubler. Il n'en eut pas le temps, Philippe, tout blessé qu'il était, rassembla ses forces et lui entra son épée dans le corps jusqu'à la garde.

Cet exploit fut le dernier, ils tombèrent à côté l'un de l'autre, l'épée de Kœnigsmarck s'était brisée, dans cet effort suprême. La comtesse s'approcha alors et s'agenouilla près de lui.

— Philippe, dit-elle, d'une voix entrecoupée par les sanglots, Dieu m'est témoin que je souffre plus que toi, il faut qu'elle me paye tout cela cette femme, n'est-ce pas qu'elle est coupable ?

— Non, elle est innocente.

— Mais dis-le donc, insensé, on peut te sauver encore, dis qu'elle est coupable.

— Non, non, non. Elle est innocente !

— Oh ! tu l'aimes mieux que ta vie ! Eh bien ! sois donc maudit !

— La princesse est innocente, entendez-vous, tous, je meurs victime de cette exécrable...

Madame de Platen s'était relevée furieuse, elle posa violemment son pied sur la bouche du malheureux jeune homme, en s'écriant exaspérée :

— Tu ne mentiras plus !

Ce trait abominable est consigné par l'histoire, il est difficile à croire, mais malheureusement il n'est que trop certain.

Philippe était mort. Pamphili l'était avant lui, les trois gardes expiraient, la comtesse restait seule debout au milieu de ces cadavres, avec le sergent stupéfait. Un tremblement universel la saisit, elle comprit l'énormité de ce qu'elle venait de faire,

l'exaltation de la vengeance tombait, elle vit l'abîme et se demanda comment elle en pourrait sortir.

— Qu'allons-nous faire, madame? dit le bas officier. Je vous ai obéi, ainsi que j'en avais reçu l'ordre, mais que Dieu nous préserve de ce qui arrivera peut-être.

Madame de Platen ne répondit pas, elle réfléchissait. L'électeur allait certainement la rendre responsable de ces événements ; Philippe de Kœnigsmarck était un trop grand personnage, pour disparaître ainsi sans laisser de traces, sans qu'on cherchât à le venger. Et que faire? que faire?

Élisabeth n'était pas femme à rester longtemps abattue, une idée infernale lui vint, elle connaissait son pouvoir sur l'électeur, elle lui ferait vouloir ce qu'elle voulait, elle se ferait pardonner par lui, même le crime, mais il fallait lui ôter d'avance tous les embarras, toutes les inquiétudes, et prendre un parti décisif, avant que de rien lui apprendre.

Trois soldats restaient avec le sergent, elle pouvait les employer, c'était suffisant. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et découvrit promptement ce qu'il lui fallait. Devant la vaste cheminée s'étendait une longue et large pierre, enchâssée dans le par-

quet, des hommes vigoureux pouvaient l'ôter de sa place, et c'était la meilleure cachette pour les cadavres dont avant tout elle désirait se débarrasser.

— Allez doucement, dit-elle, en bas de la terrasse, dans la cabane du jardinier, vous y trouverez des leviers, des pelles et des pioches, apportez-les ici bien vite, et gardez que personne vous voie.

Les gardes se disposaient tous à sortir.

— Non, non, laissez-moi un d'entre vous, je ne veux pas être seule ici avec ces corps et ces blessés.

Un des hommes resta, la comtesse s'éloigna jusqu'à la fenêtre, la lune donnait en plein sur la galerie, et éclairait de ses pâles rayons le beau visage de Kœnigsmarck, voilé des ombres de la mort. Élisabeth n'en pouvait détourner ses regards, une force invincible les tenait attachés sur cet homme qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait encore et dont la perte devait faire son éternel supplice.

La galerie, sombre jusqu'au fond, éclairée seulement par la croisée et par l'astre pâle de la nuit, formait un admirable cadre à cette scène, l'heure la rendait encore plus solennelle. Ce que souffrit Élisabeth dans ces quelques minutes d'attente et de silence, Dieu seul le sait ! Lorsqu'elle entendit arriver ses

l'exaltation de la vengeance tombait, elle vit l'abîme et se demanda comment elle en pourrait sortir.

— Qu'allons-nous faire, madame? dit le bas officier. Je vous ai obéi, ainsi que j'en avais reçu l'ordre, mais que Dieu nous préserve de ce qui arrivera peut-être.

Madame de Platen ne répondit pas, elle réfléchissait. L'électeur allait certainement la rendre responsable de ces événements; Philippe de Kœnigsmarck était un trop grand personnage, pour disparaître ainsi sans laisser de traces, sans qu'on cherchât à le venger. Et que faire? que faire?

Élisabeth n'était pas femme à rester longtemps abattue, une idée infernale lui vint, elle connaissait son pouvoir sur l'électeur, elle lui ferait vouloir ce qu'elle voulait, elle se ferait pardonner par lui, même le crime, mais il fallait lui ôter d'avance tous les embarras, toutes les inquiétudes, et prendre un parti décisif, avant que de rien lui apprendre.

Trois soldats restaient avec le sergent, elle pouvait les employer, c'était suffisant. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et découvrit promptement ce qu'il lui fallait. Devant la vaste cheminée s'étendait une longue et large pierre, enchâssée dans le par-

quet, des hommes vigoureux pouvaient l'ôter de sa place, et c'était la meilleure cachette pour les cadavres dont avant tout elle désirait se débarrasser.

— Allez doucement, dit-elle, en bas de la terrasse, dans la cabane du jardinier, vous y trouverez des leviers, des pelles et des pioches, apportez-les ici bien vite, et gardez que personne vous voie.

Les gardes se disposaient tous à sortir.

— Non, non, laissez-moi un d'entre vous, je ne veux pas être seule ici avec ces corps et ces blessés.

Un des hommes resta, la comtesse s'éloigna jusqu'à la fenêtre, la lune donnait en plein sur la galerie, et éclairait de ses pâles rayons le beau visage de Kœnigsmarck, voilé des ombres de la mort. Élisabeth n'en pouvait détourner ses regards, une force invincible les tenait attachés sur cet homme qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait encore et dont la perte devait faire son éternel supplice.

La galerie, sombre jusqu'au fond, éclairée seulement par la croisée et par l'astre pâle de la nuit, formait un admirable cadre à cette scène, l'heure la rendait encore plus solennelle. Ce que souffrit Élisabeth dans ces quelques minutes d'attente et de silence, Dieu seul le sait ! Lorsqu'elle entendit arriver ses

hommes, elle poussa un soupir d'allégement et courut au-devant d'eux.

— Levez cette pierre, leur dit-elle, elle est heureusement, je crois, en trois morceaux, ce qui rendra votre tâche plus facile, et mettez là ces deux cadavres, ils y rangeront côte à côte. Ils ne s'attendaient pas à dormir ensemble toute l'éternité.

— Et nos camarades ! madame, qu'en ferons-nous ?

— Ils respirent encore, on leur donnera des soins; et, s'ils en réchappent, ils seront récompensés. N'ont-ils pas accompli la volonté de l'électeur ?

Le sergent et les soldats obéirent sans répondre, l'oreille assez basse, et ne se dissimulant pas les difficultés de l'entreprise. Après des peines infinies, ils en vinrent à bout, les deux comtes furent ensevelis sous les dalles, mais, avant de le voir disparaître à jamais, le cœur rempli d'une horrible douleur, suffoquée par les sanglots, la comtesse se pencha vers celui qui fut son amant, déposa un long baiser sur ces lèvres que son pied avait meurtries, en murmurant :

— Au moins j'aurai eu le dernier !

Cette douleur, ce désespoir, ne l'empêchèrent point de fouiller dans les poches de ses deux victimes

et d'y prendre ce qui s'y trouvait. Philippe n'avait autre chose que quelques clefs et la fausse lettre qui l'avait perdu. Quant à Pamphili, son portefeuille renfermait de précieux souvenirs, dont Élisabeth ne comprit pas sur l'heure toute l'importance. Elle fit ensuite éponger le sang de manière à en effacer jusqu'à la moindre trace, puis, se retournant vers les gardes :

— Ce qui s'est passé ici est un secret d'État, dit-elle, celui de vous qui le révélerait serait traité comme viennent de l'être ceux qui reposent ici. Votre silence, au contraire, sera récompensé par une fortune au-dessus de vos espérances. Allez maintenant et taisez-vous.

Elle sortit la dernière de la galerie et se dirigea vers l'appartement de l'électeur.

XVIII

LES SUITES D'UN CRIME ET D'UNE FAUTE.

Madame de Platen, en entrant chez son royal amant, portait des traces si visibles d'une émotion violente, que le valet de chambre auquel elle s'adressa pour réveiller son maître en fut effrayé. Le jour était venu, à cette clarté naissante le visage de la meurtrière était effrayant. Elle passa comme un spectre près du lit d'Ernest-Auguste, il se leva sur son séant, et lui demanda d'une voix tremblante ce qu'elle avait et pourquoi elle entrait chez lui si matin. Élisabeth était trop fortement impressionnée pour chercher à dissimuler.

— Philippe de Kœnigsmarck est mort ! dit-elle, je l'ai fait tuer.

— Qu'est-ce ceci, mon Dieu ! s'écria le vieux prince épouvanté, un meurtre dans mon palais ! un seigneur assassiné, sans jugement, presque sous mes yeux.

— Et par votre ordre, ajouta-t-elle froidement.

— Par mon ordre, madame ! je n'ai jamais autorisé un pareil crime.

Elle lui répondit en lui montrant le fatal papier, signé de lui, par lequel chacun devait obéir à la comtesse comme à lui-même. Il se cacha le visage dans ses mains et resta quelques instants ainsi, épouvanté de ce qu'il venait d'entendre.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il, cela est-il réel? mon nom couvre-t-il un pareil forfait?

Élisabeth se sentait si bien la maîtresse de cette âme faible, qu'elle ne s'effraya pas de ce premier moment, elle le laissa passer sans répondre, sans chercher à se justifier, et, lorsque les premiers transports furent épuisés, lorsqu'elle vit le prince à bout de raison, elle prit la parole alors et lui montra qu'il n'était plus de saison de se désoler, puisque la chose était faite et irréparable, mais qu'il fallait au contraire en atténuer les suites et tâcher d'en tirer le meilleur parti possible, ce dont, après bien des com-

bats, l'électeur demeura d'accord. Elle se fit donner une autorisation de fouiller dans tous les papiers de Kœnigsmarck, de s'en emparer afin de former une accusation contre la princesse.

— Parvenons à prouver l'adultère, ce qui ne sera pas difficile, et nous aurons alors une excuse toute naturelle à ce qui s'est passé. Vous avez vengé votre injure, c'était votre droit, bien plus ! c'était votre devoir.

Le faible vieillard se laissa convaincre, la comtesse sortit triomphante et armée contre sa rivale. Sa haine s'augmentait de tous ses remords, de toutes ses souffrances, il fallait, ainsi qu'elle l'avait dit, que Dorothée les lui payât. Infatigable pour le mal, elle se rendit chez Philippe, elle s'y rendit à pied, elle le demanda comme si elle eût ignoré où il pouvait être; Bontemps lui répondit d'une façon évasive, et, comme elle témoigna de l'inquiétude, comme elle dit qu'elle voulait l'attendre, il l'introduisit dans le cabinet du comte, il la laissa seule, en annonçant son intention d'aller à la découverte.

Quelques instants lui suffirent pour s'emparer des papiers, pour les cacher dans les vastes poches que portaient alors les femmes ; grâce aux clefs qu'elle

avait dérobées, la recherche ne lui fut pas difficile. L'absence de Bontemps la servit encore. Elle se sauva chez elle, comme une laronne, et s'enferma pour dépouiller la correspondance dérobée. Ses propres lettres furent promptement jetée au feu, celles de Sophie-Dorothée ne prouvèrent qu'une tendre affection, qu'un commerce pur entre deux anciens amis, rien de coupable ne s'y laissait pressentir.

— Serait-il vrai ! se dit cette créature perverse, n'aurait-elle été que son amie? L'aurais-je tué sans raison, sans jalousie véritable?

Son cœur se déchirait à cette pensée.

— Il aurait pu m'aimer encore !

Elle découvrit aussi les lettres de Nisida, ces lettres si tendres, si pleines de dévouement et d'abnégation ; un sentiment de rage et de pitié en même temps la saisit. Elle sentit quelle distance la séparait de cette noble enfant, dont Kœnigsmarck était si peu digne, et le rouge lui monta au visage. Le vice rend toujours involontairement hommage à la vertu.

Après avoir trié les papiers de Kœnigsmarck, elle ouvrit le portefeuille de Pamphili, il était dans sa politique de ne rien dédaigner. Elle y trouva, au milieu de pièces fort insignifiantes, la copie d'un acte

accompagnée d'une lettre qui lui révéla le secret de cette haine de Pamphili pour Philippe, et mit entre ses mains perfides le sort d'une jeune fille, l'honneur d'une grande reine, morte depuis plusieurs années, il est vrai, mais dont nul ne soupçonnait le secret.

Cet acte constatait la naissance d'une fille de Christine de Suède et du duc de Guise, de ce beau duc de Guise que toutes les femmes adoraient et qui en épousa deux à la fois, ce qui l'empêcha sans doute d'en épouser une sérieusement. La lettre était du comte Pamphili, le père de celui qui venait de mourir, elle racontait les amours de ces illustres amants, lesquels s'étaient rencontrés en Italie, alors que la jeunesse commençait à les fuir. Le comte Pamphili devint leur confident. Ils se cachèrent tous les trois dans une délicieuse villa des environs de Rome, et Christine, idolâtre de son amant, comme une femme à son dernier amour, faillit mourir de chagrin lorsqu'il la quitta pour retourner en France. Elle en eut une fille, que, pour plaire à son père, elle appela Nisida, afin de lui rappeler ses triomphes et sa gloire à la conquête du royaume de Naples.

Christine plaça des sommes considérables sur la

tête de sa fille, elle fit même un dépôt, connu de Pamphili seulement et que sa fille seule pouvait toucher. L'inconstance et la bizarrerie naturelles à son caractère la brouillèrent avec le comte d'abord et lui inspirèrent ensuite pour sa fille des sentiments d'indifférence, à ce point qu'ayant réglé son sort, l'ayant confiée à madame de Kœnigsmarck, elle ne s'en inquiéta plus et resta plusieurs années sans en entendre parler. Le jeune Pamphili se rappelait tout cela, devenu grand son père l'instruisit du reste, leur étude constante fut de retrouver la jeune fille qui pouvait leur procurer une fortune. Son père mort, le fils poursuivit ses efforts, on a vu comment il parvint à découvrir Nisida, à s'emparer d'elle, à l'aide d'une ancienne lettre de la reine, retrouvée dans l'ancienne correspondance de son père, on a vu aussi comment son plan échoua.

Christine mourut sans s'occuper beaucoup de sa fille, dont la disparition l'avait complétement refroidie. Elle n'éprouva jamais le besoin de la voir, de l'aimer, cette étrange créature n'eut en sa vie que des passions et des faiblesses, des sentiments, jamais.

Le chancelier, auquel Lagardie avait laissé, en se

retirant, la fortune de Nisida, occupé d'intérêts plus personnels et plus généraux, attendit que cette fortune fût réclamée et ne s'ingénia pas à en chercher la maîtresse. Nisida, tout à Philippe, oublia le reste, et voilà pourquoi les choses restèrent ainsi.

— Oh! se dit la Platen, voici la récompense du baron de Groote! Je le doterai magnifiquement, il n'aura pas à se plaindre de m'avoir servie.

Les lettres de Sophie-Dorothée ne la compromettaient réellement que vis-à-vis de son père, le duc de Celle. Elle le tournait en ridicule avec Philippe, se moquait surtout de son ministre, de la toute-puissance qu'il exerçait, et de l'obéissance passive à laquelle son père s'était soumis. Ces lettres devaient nécessairement lui enlever un appui, ce fut ce qui arriva.

Jamais le duc de Celle-Lunebourg ne pardonna à sa fille; les sollicitations de la duchesse ne purent l'y décider, il l'abandonna à ses ennemis, et la malheureuse princesse ne trouva plus de refuge.

Le lendemain de la mort de Philippe, ni elle ni mademoiselle de Kensebeck ne se doutaient de rien. L'arrivée de Bontemps, inquiet de son maître, leur donna les premières inquiétudes, et dans la soirée

on raconta partout que Philippe avait disparu. Dorothée soupçonna, sans la dire, la triste vérité. Elle résolut de s'échapper pour se rendre à Wolfenbuttel, ainsi qu'elle l'avait décidé, mais Kensebeck vint lui apprendre, tout en larmes, qu'elles étaient gardées à vue et qu'il ne fallait plus penser à fuir.

On les laissa dans la retraite et dans un oubli apparent, jusqu'au moment où l'on fut sûr du duc de Celle et où la perte de Dorothée devint positive. Mademoiselle de Schulembourg et madame de Platen se réunirent pour conduire cette intrigue, et ces deux natures mauvaises, guidées par leur intérêt et par leur vengeance, devaient l'emporter sur l'innocence et sur le malheur.

Le prince électoral était à Berlin, lors de la catastrophe, l'électeur et l'électrice ne voulurent point se mêler de tout ceci, ils chargèrent M. de Platen, grand maréchal du palais, de conduire l'affaire, c'était la laisser entre les mains de la comtesse.

Sophie-Dorothée, mademoiselle de Kensebeck, interrogées l'une après l'autre, avouèrent toute la vérité : le projet de fuite à Wolfenbuttel, les entrevues nocturnes ; mais elles nièrent qu'il y eût rien de coupable entre le comte et la princesse, elles le

nièrent avec toute l'énergie de l'innocence. M. de Platen insista fortement. Dorothée, hors d'elle-même, se leva, étendit les bras vers lui et lui dit, avec un ton de suprême dignité :

— Monsieur, je suis innocente, et quand je vous le dis, il me semble que vous devez me croire. Cependant, j'offre une dernière et solennelle épreuve. Je consens à appeler Dieu en témoignage et à communier publiquement à cet effet. Je l'offre à une condition, c'est que vous obligerez votre femme, mon accusatrice, à subir la même épreuve. Le voulez-vous ?

Il y avait plusieurs témoins, le comte n'osa pas refuser. L'électeur en fut instruit, et dès le lendemain toute la cour se rendit dans l'appartement de la princesse, où l'on avait dressé un autel. Un service solennel fut célébré ; Sophie-Dorothée, appelée par le ministre officiant, s'approcha pour recevoir le saint sacrement. On la conjura de ne point commettre un sacrilége, de tout avouer, de descendre au fond de sa conscience et de dire aux hommes la vérité qu'elle cacherait vainement à Dieu.

— Je suis innocente, répondit-elle d'une voix calme et ferme, Dieu le sait, et les hommes n'en

douteront plus, après le serment solennel que je prononce ici.

L'électeur semblait ému; la princesse ajouta, en se tournant vers M. de Platen :

— Maintenant, monsieur, j'ai tenu ma promesse, tenezla vôtre.

Mais Élisabeth s'était évanouie, il avait fallu l'emporter. Depuis ce jour, mille prétextes de santé empêchèrent cette cérémonie, qui n'eut jamais lieu. Le bon électeur reçut une profonde impression du serment de sa belle-fille, et il se sentit grandement coupable envers elle, envers ce pauvre Philippe, sacrifié à la vengeance d'une mégère. Il alla chez la princesse et lui offrit l'oubli du passé, à condition qu'elle l'oublierait aussi et qu'elle vivrait avec son mari en femme soumise et repentante. Elle l'écouta jusqu'à la fin, puis, se relevant avec le plus grand respect :

— Monsieur, lui dit-elle, tout cela est très-bien de votre part, et je vous en remercie; mais cela est inutile, je ne consentirai jamais à vivre avec un prince qui ne m'inspire que de l'horreur. Assemblez un tribunal, jugez-moi, prononcez le divorce, séparez-nous; quelque position que l'on me fasse, elle vau-

dra toujours mieux que le supplice de vivre auprès de lui, à cette cour, où j'ai tant d'ennemis et où la méchanceté triomphe, en dépit de tout. . . .

Ernest-Auguste ne put rien obtenir, la princesse resta inflexible. Le tribunal fut assemblé, le divorce prononcé effectivement; mais on n'y parla point de Kœnigsmarck. Le seul grief invoqué fut la tentative de fuite à Wolfenbuttel. Ainsi que cela se pratique ordinairement, la jeune femme fut la partie lésée. Le prince électoral eut seul le droit de se remarier, Dorothée fut séparée de ses enfants, renfermée dans la forteresse d'Ahlden, dont elle devait porter le nom, et condamnée à ne recevoir personne sans l'autorisation de la cour de Hanovre, à ne sortir qu'avec une escorte, bien qu'elle eût toute liberté en apparence. On lui assura un revenu considérable, on lui permit des relations suivies avec sa mère, on lui laissa même mademoiselle de Kensebeck. L'infortunée se soumit à son sort, elle ne revit jamais son père, ni son mari, ni l'électeur, ni l'électrice. La duchesse de Celle alla pendant plusieurs années passer de temps en temps quelques jours avec elle. Plus tard elle se borna à la correspondance, plus tard, enfin, tout commerce cessa.

Sophie-Dorothée s'adonna aux arts, à la poésie, pour tromper le temps; elle fit plusieurs tentatives inutiles d'évasion. Elle dut rester dans ce donjon, où elle eut bientôt pourtant une amie, ainsi que nous le dirons tout à l'heure.

Le prince électoral, parvenu au comble de ses vœux, plus épris que jamais de la belle Schulembourg, n'attendit pas qu'elle réclamât sa promesse, il vint de lui-même lui offrir sa main. Le jour fut pris pour cette cérémonie; elle ne devait pas être déclarée avant le jour où le prince Georges serait le maître de la couronne. Malheureusement, mademoiselle de Schulembourg, jouissant de la meilleure santé, fut prise tout à coup de vomissements et de douleurs que tous les remèdes ne purent guérir et qui l'emportèrent en quelques heures. De forts soupçons d'empoisonnement circulèrent dans le monde, on accusa madame de Platen de ce nouveau crime; je ne sais ce qu'il y avait de vrai, mais il est sûr qu'on ne prête qu'aux riches.

Le prince électoral, devenu roi d'Angleterre sous le nom de Georges Ier, fit proposer à Sophie-Dorothée de revenir près de lui; la haine ne put céder, elle refusa.

— Si j'ai commis le crime dont il m'a accusée, répondit-elle, je suis indigne de lui ; si, au contraire, il m'a accusée injustement, c'est lui qui est indigne de moi. Nous ne devons jamais nous revoir.

Ils ne se revirent jamais.

Madame de Platen resta près de l'électeur jusqu'à sa mort, ensuite elle se retira et mourut dans l'isolement. Elle détruisit les papiers constatant la naissance de Nisida. M. de Groote n'ayant pas, selon elle, servi ses intérêts comme elle le désirait, et son instinct répugnant d'ailleurs à faire du bien à personne. Les méchants sont ainsi.

XIX

LA MÈRE D'UN HÉROS.

Pendant que ces événements se passaient, Aurore de Kœnigsmarck continuait de régner à Dresde, et Nisida pleurait dans sa retraite. Toujours inquiète, toujours tourmentée, elle ne dormait pas une seule nuit sans rêves affreux, sans pressentiments épouvantables. Si Philippe retardait d'un jour la lettre attendue, elle ne vivait pas jusqu'à ce que cette lettre lui parvînt. Aurore la raillait de cette préoccupation unique. Elle l'assurait que Philippe se portait à merveille et que sans doute il s'amusait pour ne pas mourir de chagrin pendant l'absence.

— Et puis, ajouta-t-elle, il reviendra bientôt.

— Il ne reviendra pas, Aurore, il ne reviendra ja-

mais, je ne le reverrai plus, j'en suis sûre : je l'ai embrassé pour la dernière fois,

Un matin, avant le jour, un courrier arriva chez la comtesse, avec un message, en priant de la réveiller malgré l'heure indue.

— Ceci est très-pressé, hélas ! j'apporte une mauvaise nouvelle, mais il faut qu'elle la connaisse. Madame la comtesse peut seule nous tirer de l'embarras où nous sommes.

On réveilla Aurore, on lui remit une lettre de Bontemps, contenant ces mots :

« Madame la comtesse,

« Il y a trois jours, mon maître est sorti le soir vers dix heures, et depuis il n'est point reparu. Nous le cherchons partout, c'est inutilement ; que devons-nous faire ? »

Aurore se leva en sursaut, se fit passer un vêtement du matin et courut chez l'électeur qu'elle fit éveiller à son tour. Elle se jeta tout en larmes dans sa chambre, sa lettre à la main, en lui demandant appui et vengeance.

— Ils ont tué mon frère, votre ami ; cette infâme Platen ou le prince héréditaire l'auront assassiné.

Il faut que je parte, que vous écriviez à votre envoyé, qu'il demande compte au Hanovre d'un seigneur à votre service, et dont la famille n'est pas une des dernières de l'Europe apparemment. Si vous n'écrivez pas, si vous n'agissez pas, j'irai moi-même et sur-le-champ.

Frédéric-Auguste calma ce transport en se montrant aussi inquiet, aussi agité qu'elle. Il fit appeler son ministre et écrivit une lettre olographe à l'électeur de Hanovre pour lui demander compte de M. de Kœnigsmark, et pour qu'on le fît chercher partout dans le duché, car il n'en pouvait être sorti. Ils convinrent ensemble de ne point prévenir Nisida, pour lui épargner cette inquiétude, et pour qu'elle ne fût point tourmentée à l'avance ; elle devrait l'être assez tôt.

— Elle a tout prévu, tout deviné, disait Aurore. Son cœur est un prophète, hélas ! le mien était muet, c'est que je vous aime trop.

Le soir, la poste apporta d'autres lettres, pleines d'incertitudes et de soupçons. Le lendemain, Éric, le pauvre Éric arriva, repentant et désespéré. Il avait attendu toute la nuit madame de Platen, et celle-ci, en rentrant le matin, l'avait banni, l'avait chassé comme un misérable ! Il pleurait des larmes de sang,

en répétant qu'on s'était joué de lui, qu'il avait servi d'instrument à la perte de son maître et qu'il ne doutait pas qu'on ne l'eût assassiné dans le palais ; car, ajoutait-il, nul ne l'en avait vu sortir, et bien des gens l'y avaient vu entrer.

— Bien plus ! un page de Son Altesse, revenant la nuit d'une débauche, enveloppé d'une cape grise, entra dans la galerie des armes, il a entendu des cris et un cliquetis d'épées ; mais, comme il était en faute et qu'il craignait d'être vu par les sentinelles, il n'a pas osé se montrer. C'est mon maître ! c'est mon pauvre maître ! ils l'ont tué, et je suis complice de sa mort.

Aurore, désespérée, écrivit à tous les souverains d'Allemagne qui la connaissaient et l'aimaient ; elle n'en reçut que des réponses évasives. Ernest-Auguste répondit à l'électeur de Saxe qu'il ne comprenait point cette réclamation, qu'on ne lui avait pas donné Kœnigsmarck en garde et qu'il n'était pas obligé d'en répondre. Que le comte était un libertin fieffé, habitué à vivre dans la débauche ; qu'il pouvait bien avoir trouvé quelque mauvaise rencontre et qu'on ne savait ce qu'il était devenu.

Aurore, à cette réponse, devint comme une ti-

gresse, elle excita la colère de son amant qui récrivit sur l'heure en Hanovre, d'une manière plus pressante, en donnant ordre à son envoyé de poursuivre la chose jusqu'à la dernière extrémité. Il fut obéi strictement, et peu s'en fallut qu'il n'éclatât une rupture entre le Hanovre et la Saxe. Les conseillers de Frédéric-Auguste lui représentèrent qu'une guerre serait impolitique en ce moment, qu'il n'était disposé en aucune façon à la soutenir, et que mieux valait se taire, prendre pour bonnes les excuses du Hanovre, faire chercher Philippe par ses agents, et, si on ne le retrouvait pas, tâcher de consoler la belle affligée autrement que par une vengeance éclatante.

Le duc de Mecklembourg-Schwerin, auquel Aurore s'adressa, fit mieux : il répondit d'un ton léger, comme s'il s'agissait d'une espièglerie de mousquetaire.

« Madame,

« J'ai reçu votre lettre, et je ne saurais trop vous dire combien je déplore l'infortune de votre très-cher frère. Conservons cependant l'espérance qu'il se retrouvera. La cause de tout ceci, bien qu'elle demeure encore un mystère, se fait pressentir. Dame

Vénus n'y est pas étrangère ; et pourrait-on payer trop cher, fût-ce de sa vie, la tendresse de l'objet aimé.

« Adieu donc, mon cher ange, votre très-dévoué

« FRÉDÉRIC-GUILLAUME. »

Les autres ne répondirent pas mieux.

Ce silence se prolongeant, il devint impossible de tenir plus longtemps Nisida dans l'ignorance. Elle demandait chaque jour une lettre, elle s'impatientait, elle menaçait de partir, elle allait elle-même au palais dès l'aube, elle qui ne quittait jamais sa retraite. Enfin Aurore lui avoua la triste vérité. Elle resta la tête baissée, les mains jointes, sans répandre une larme, pendant quelques instants ; lorsqu'elle la releva, sa pâleur était si effrayante, qu'elle terrifia le prince et la comtesse, ils crurent qu'elle se mourait, et, pour la consoler un peu, ils lui montrèrent une espérance qu'ils n'avaient pas.

— Retrouver Philippe ! s'écria-t-elle, quelle illusion ! nous n'aurons pas même le bonheur de pleurer sur sa tombe. La Platen et le prince de Hanovre ont bien caché leur crime, allez ! et rien ne se découvrira jamais, je sais ce qui me reste à faire.

Trois jours après, la femme qui servait Nisida

apporte une lettre d'elle à Aurore, elle disait de l'oublier, qu'elle aussi ne reparaîtrait jamais. Le prince la fit chercher cependant et partout, mais en vain. On eut l'idée qu'elle s'était allée noyer. Aurore soutenait, au contraire, qu'elle était entrée au couvent, on n'en put rien découvrir. Elle était partie sans rien emporter, excepté Galaor, que l'on ne retrouvait point.

Lorsque la princesse Dorothée fut retirée dans sa forteresse d'Ahlden, on lui dit, un matin, qu'une jeune femme demandait à la voir, de la part de la duchesse de Celle, sa mère, dont elle apportait une lettre, Dorothée la fit entrer sur-le-champ. Cette jeune femme, d'un charmant visage, d'une noble tournure, semblait plongée dans une grande douleur, un petit chien la suivait pas à pas.

Elle salua la princesse avec un mélange de sentiments divers que son visage exprima sans feinte, et lui remit la lettre qu'elle portait. Après l'avoir lue, la prisonnière tressaillit et porta vivement les yeux sur elle.

— Êtes-vous donc cette malheureuse Nisida ? J'aurais peine à vous reconnaître ; cependant, en vous regardant bien, je vous retrouve, pauvre créature ! ma sœur, en désespoir.

— Il est mort pour vous, n'est-ce pas ?

— Oui ! répliqua Dorothée, en cachant son visage.

— Que Dieu vous le pardonne comme je vous ai pardonné, madame, mais gardez-moi près de vous. Nous seules au monde nous ne nous consolerons pas de sa perte ; nous seules au monde nous devons le pleurer toujours. Si vous me repoussez, j'irai mourir sur quelque chemin, de faim, de douleur, ma vie ne vaut pas la peine d'être conservée.

— Oh ! restez, restez, Nisida, vous êtes la personne que je désirais le plus voir ; puisqu'il nous a aimées et que nous l'avons aimé toutes deux, ne nous quittons plus.

Elles ne se quittèrent plus en effet, mais Nisida, plus fortement blessée, partit bien longtemps avant la princesse. Elle mourut le nom de Philippe sur les lèvres, elle mourut sans savoir de qui elle était fille, sans avoir songé à s'en informer, sans avoir réclamé les trésors qui l'attendaient. Que lui importaient et les trésors et sa famille, elle ne vivait plus ici-bas !

Aurore, hélas ! dut aussi payer sa dette au malheur. Après la naissance de son fils, sa santé se dérangea, le chagrin de la mort de son frère y contribua

beaucoup, son volage amant se lassa vite d'une femme malade et mélancolique, puis il cessa de venir chez elle et ne lui apporta plus que les égards dus à leurs anciens liens et à sa position dans le monde.

Madame de Kœnigsmarck ne fit point de scènes, n'essaya pas de rappeler celui s'enfuyant, elle se retira sans bruit à Quedlembourg, où elle tâcha de se créer une existence supportable d'abord, agréable ensuite. L'électeur de Saxe vendit ce chapitre à la Prusse, Aurore sut se faire estimer à Berlin et fut soutenue contre l'ancienne cabale, qui la poursuivait. Frédéric-Auguste, entièrement soumis à sa nouvelle maîtresse, la comtesse d'Esterlé, devint pour elle plus qu'indifférent, sans cesser néanmoins de lui montrer les mêmes égards apparents. Aurore commença alors une vie nomade et se mit à courir toute l'Allemagne, tant pour se distraire que pour rattraper quelques bribes de l'immense fortune de Kœnigsmarck, dissipée en entier par ses frères et achevée par elle.

Aurore se trouva bientôt sans ressources; elle commença par mettre ses diamants et son argenterie en gage, puis, lorsqu'elle eut dépensé cette somme,

elle écrivit à l'électeur de Saxe pour lui demander de venir à son secours, au nom de son fils.

Frédéric-Auguste la refusa !

Ce procédé fut cruellement senti par la comtesse ; mais elle n'était pas femme à s'en venger par un autre. Frédéric-Auguste, devenu roi de Pologne, chassé de ses états et vaincu par Charles XII, revint à Dresde malheureux, humilié, blessé jusqu'au fond de l'âme dans sa gloire et dans ses intérêts. Madame de Kœnigsmarck se rendit aussitôt auprès de lui et ne le quitta plus ; elle devint son ange gardien, elle s'empara de ses affaires, et, diplomate en jupons, elle essaya de les rétablir.

Après bien des démarches inutiles, après que le roi de Suède eut réduit son ennemi à la dernière extrémité, Aurore entreprit d'attendrir le vainqueur, et, munie des pouvoirs nécessaires, elle se rendit auprès de lui.

Charles XII était un héros, mais un héros mal élevé. Lorsqu'on lui annonça la comtesse de Kœnigsmarck, il refusa de la recevoir, et, comme elle insistait, comme elle se tint sur son passage, il ne daigna ni l'écouter ni la regarder même, sous le prétexte qu'il ne traitait point avec les *déesses*.

Ce mot est là pour une autre que l'on comprendra.

Cet échec blessa sensiblement la comtesse et l'engagea à se retirer. L'ingratitude de son ancien amant la blessa encore davantage; elle vit qu'elle n'était pas plus comprise comme amie, comme conseillère, que comme maîtresse, et, ne voulant cependant pas rompre avec le père de son fils, par intérêt pour celui-ci qu'elle adorait, elle prit un troisième parti et mit son esprit au service de ses plaisirs; elle ne reparut plus à la cour de Dresde que pour y organiser de brillantes fêtes, aussi pour y consoler en secret la jeune électrice qui, se jetant dans ses bras, lui disait :

— Ah! de votre temps j'étais bien heureuse!

Elle obtint aussi, pour son fils, la dignité de comte de l'Empire et le titre de comte de Saxe, ce qui était la plus belle manière de le reconnaître; à cela près, Frédéric-Auguste ne lui donna rien.

Abandonné à ses maîtresses, redevenu maître de la Pologne, il eut un harem à Dresde et un à Varsovie; et cela, disait-il, pour contenter tout le monde et empêcher ses peuples de crier. La liste de ses favorites fut si longue, que nous n'entreprendrons point de vous la faire connaître. Ses prodigalités dépassè-

rent toute mesure, il donna tous les diamants de Golconde, il prodigua les titres, les honneurs, rien ne lui coûta pour satisfaire ses caprices.

Il bâtit des palais comme ceux des fées, où il mettait pour un million de meubles, et c'était là la cage d'un de ses oiseaux favoris. Il faisait venir, pour amuser ses bien-aimées, tous les artistes de l'Europe et les payait fabuleusement. Son séjour en Pologne lui octroya le goût du vin, et l'ivrognerie se joignit bientôt à ses autres vices. A mesure aussi que ses passions se développaient, il devenait plus cruel pour Aurore, plus avare pour elle et pour son fils, il semblait qu'ils fussent des reproches vivants.

Aurore, retirée à Quidlembourg, refusait cependant toutes les propositions de mariage et ne se lassait point de demander au roi ses bontés pour le fils qu'elle aimait tant. Les années passaient ainsi ; ce qu'il advint encore dans cette vie si romanesque, les nouvelles aventures, les nouvelles épreuves par lesquelles elle passa, je vous les raconterai quelque jour, et ce n'est pas la partie la moins curieuse de cette histoire.

La maison de Kœnigsmarck était vouée au roman, tant qu'il resta un Kœnigsmarck, le roman continua.

Il en est ainsi souvent dans la vie et ces romans-là sont bien plus curieux que ceux que l'on invente.

Si la belle Aurore trouve grâce devant vos yeux, je vous dirai la fin de sa vie. Elle fut la mère d'un des plus grands héros qu'ait eu la France, elle doit donc nous être chère à plus d'un titre, n'est-ce pas?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

Corbeil. — Typographie de Crété.

COLLECTION MICHEL LÉVY

LA DAME

DU

CHATEAU MURÉ

OUVRAGES

DE

LA COMTESSE DASH

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2 volumes
LES BALS MASQUÉS	1 —
LA CHAINE D'OR	1 —
LES CHÂTEAUX EN AFRIQUE	1 —
LA DAME DU CHATEAU MURÉ	1 —
LES DEGRÉS DE L'ÉCHELLE	1 —
LA DERNIÈRE EXPIATION	2 —
LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1 —
LA DUCHESSE DE LAUZUN	3 —
LE FRUIT DÉFENDU	1 —
LES GALANTERIES DE LA COUR DE LOUIS XV	4 —
LA RÉGENCE	1 —
LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1 —
LES MAITRESSES DU ROI	1 —
LE PARC AUX CERFS	1 —
LE JEU DE LA REINE	1 —
LA JOLIE BOHÉMIENNE	1 —
MADEMOISELLE DE LA TOUR DU PIN	1 —
LA MARQUISE DE PARABÈRE	1 —
LA MARQUISE SANGLANTE	1 —
LE NEUF DE PIQUE	1 —
LA POUDRE ET LA NEIGE	1 —
LE SALON DU DIABLE	1 —
LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2 —
LES SUITES D'UNE FAUTE	1 —

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

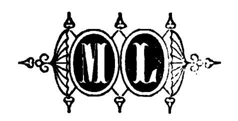
LA DAME

DU

CHATEAU MURÉ

PAR

LA COMTESSE DASH



PARIS

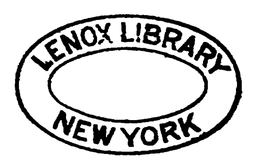
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1864



LA DAME

DU

CHATEAU MURÉ

PROLOGUE

I

UNE VIEILLE FEMME

Je venais d'arriver à mon château de Mareuil, près du Mont-Dor, en Auvergne, et je n'avais pas encore eu le temps d'en parcourir les environs. Un beau soleil d'automne m'engageait pourtant à revoir ces lieux témoins des scènes de ma jeunesse, mais je ne sais de quelle tristesse je me laissais prendre malgré moi. Je ne me sentais pas le courage d'affronter les souvenirs que cinquante ans changeaient en regrets. Je tremblais de retrouver les mêmes objets, et je craignais pourtant qu'on n'en eût altéré l'aspect. C'était une émotion tout

à la fois douce et pénible. Enfin un dimanche, après la messe, je me décidai à franchir les limites du parc.

Cette nature sauvage de l'Auvergne a quelque chose de saisissant au premier coup d'œil; il faut s'y accoutumer. J'ai visité toutes les montagnes de l'Europe, je n'ai retrouvé nulle part ce caractère volcanique de la chaîne du Puits : ni les Alpes, ni les Pyrénées, ni les Vosges, ni les Cévennes, pas même les montagnes de la Bohême ne présentent de semblables phénomènes. Là sont tous les restes d'un grand bouleversement. Les flancs déchirés des rochers, les immenses cratères, les lacs sans fond et tourbillonnant se rencontrent à chaque pas. La végétation est rare, même dans les endroits les plus favorisés. Le Mont-Dor et ses alentours sont de ce nombre; on rencontre encore des traces de ce grand déluge ignoré de l'histoire et de la tradition. Les eaux sulfureuses sont très-communes; les sources les plus bienfaisantes viennent on ne sait d'où. L'enfer a sans doute quelque soupirail inconnu dans ces gouffres.

Je marchais appuyée sur ma canne. A mon âge il faut toujours un soutien; je songeais à ces choses et à bien d'autres encore, lorsque j'entendis des cris et des rires d'enfants dans un chemin qui longeait la montagne.

— Qu'est-ce que cela? dis-je à mon vieux valet de chambre, compagnon inséparable de toutes mes courses.

— Je crois que c'est une folle dont les enfants se jouent, madame la comtesse.

— Une folle... et on la laisse libre?

— Oh! madame, elle n'est pas dangereuse; personne ne voit ses accès, elle s'enferme.

— Et pourquoi est-elle folle?

— On croit que c'est le chagrin, madame la comtesse, elle a un si vilain mari?

— Que fait-il, son mari?

— C'est un commerçant retraité, il vit comme un ours et maltraite sa femme.

— Et cette femme est-elle jeune?

— Elle a quarante ans à peu près, mais elle est belle à miracle: du reste, madame la comtesse pourra la voir, elle s'avance de notre côté.

J'aperçus en effet sur la route la plus étrange figure que j'aie rencontrée en ma vie. C'était une femme assise sur un âne marchant au pas, et qu'elle touchait machinalement avec une houssine, sans paraître se soucier de le faire aller plus vite. Les traits de cette femme, réguliers et beaux comme ceux d'une statue antique, étaient pâles et inanimés. Ses longs cheveux bruns retombaient droits et mêlés sur ses épaules; une espèce de souquenille noire, à moitié détachée, laissait voir les formes de ses bras et de sa poitrine. Jamais marbre ne fut plus blanc et plus poli; son pied nu, sa jambe d'un contour admirable, se devinaient à travers ses vêtements déchirés. Tout cela était d'une couleur mate et uniforme. On aurait dit un cadavre. Seulement, lorsqu'elle leva les yeux, je découvris un regard pro-

fond, plein de vie et de désespoir, toute l'âme de cette infortunée était là!

Lorsqu'elle me rencontra, une légère rougeur monta à ses joues, elle arrêta son âne, les enfants l'apostrophèrent. Je continuai à marcher, je la saluai en passant et elle me le rendit d'un air à la fois humble et fier. Le silence continua quelques instants, puis, ayant été plus vivement impressionnée de la vue de cette femme que je ne l'avais pensé d'abord, je m'adressai de nouveau à Beauvielle, mon valet de chambre.

— Y a-t-il longtemps que cette femme demeure dans le pays?

— Elle l'habite depuis son mariage, madame la comtesse.

— Alors, combien y a-t-il de temps qu'elle est mariée? repris-je impatiemment.

— Quinze ans, à peu près, à ce qu'on m'a dit.

— Et elle se nomme?

— Madame Belmont, madame la comtesse.

— Madame Belmont! répliquai-je en cherchant dans ma mémoire; il me semble que ce nom ne m'est pas tout à fait inconnu... Belmont... Oui, je crois qu'on nommait ainsi mon fournisseur de harnais et de voitures... Il faut que ce soit ou son fils ou quelqu'un de sa famille.

— Justement, madame la comtesse aura deviné; on dit, en effet, qu'il était carrossier dans le grand genre, mais, qu'ayant été à peu près ruiné par un crédit im-

mense qu'il fit à un prince étranger, il lui resta fort peu de chose, et qu'il épousa cette belle personne à cause d'une dot qu'elle avait.

— Est-il bien, physiquement, cet homme?

— Il est d'une laideur repoussante, au contraire!

— Comment se fait-il alors qu'elle l'ait épousé?

— Oh! madame la comtesse m'en demande plus que je n'en sais... On prétend que l'existence de cette femme a dû être mystérieuse.

— Mystérieuse! repris-je.

Et voilà que ce mot, la vue de cette femme pâle, l'incohérence de tout ce que m'avait dit Beauvielle, avaient ouvert un vaste champ à mon imagination, et, comme si je n'avais eu que quinze ans, elle courait, de conjectures en conjectures, tandis que mes jambes, alourdies par l'âge, gravissaient lentement les montagnes que j'avais voulu explorer.

Enfin, distraite de ma promenade, qui m'ennuyait maintenant, je rebroussai chemin et je rentrai; Beauvielle ne comprenait rien à mon caprice, apparemment il n'est permis d'en avoir qu'au temps où on est jeune et jolie.

Je regagnai mon cabinet aux méditations, je promenai mes yeux sur ma tenture de damas violet, couleur en harmonie avec l'âge et les pensées d'une vieille femme, et là, demi-couchée dans ma bergère de la même étoffe, je sentis se rembrunir encore la teinte déjà sombre de mon âme. Je sonnai.

— Beauvielle, dis-je, ouvrez la chambre verte, et préparez-y tout ce qu'il faut pour m'y recevoir.

— Est-ce que madame la comtesse ne se trouve pas bien ici?

— Non... j'ai besoin de changer de chambre... celle-ci me rend malade aujourd'hui.

J'entendis Beauvielle qui, en sortant, grommelait entre ses dents... Lui ordinairement si soumis, si respectueux! Et bientôt il ouvrit, avec fracas et humeur, tous les volets rouillés, fermés qu'ils étaient depuis un long temps.

Mes pieds, enveloppés de mules noires à talons rouges, s'agitaient avec impatience sur le coussin qui leur servait d'appui; ces pieds qu'on avait autrefois tant admirés... Mais *sic transit gloria mundi*... Je trouvais Beauvielle d'une lenteur extrême...

— Il n'en finira pas... ces vieilles gens sont insupportables, m'écriai-je...

En prononçant ces mots, mes yeux se portèrent machinalement sur une glace de Venise inclinée vis-à-vis de moi... et y apercevant mon visage comme une chose nouvelle et bouffonne... je me pris à éclater de rire... je trouvai qu'il me seyait assez mal d'apostropher les autres de l'épithète de vieilles gens, et que j'étais moi-même absolument et parfaitement dans cette catégorie si bien prohibée par la jeunesse. Malgré mes nœuds couleur du ciel, sur mon bonnet de point d'Angleterre, je n'en étais pas moins une très-vieille femme,

à la vérité passablement conservée (ceci soit dit dans l'intimité et toute vanité à part), car mes cheveux blancs ne vieillissaient pas mon visage assez frais encore... et ma main... Allons, ne voilà-t-il pas qu'il me prend comme une velléité de coquetterie... oh! les femmes seront donc toujours femmes quel que soit leur âge!...

Beauvielle revint enfin m'annoncer que la chambre était prête; nous nous y acheminâmes tous les deux. Cette chambre, que je n'avais pas vue depuis une époque fort reculée, sembla rajeunir mes idées, et les colorer du prisme printanier dont elle était revêtue elle-même.

— Apportez-moi mon pupitre, dis-je à Beauvielle, je veux écrire.

— Oui, et puis madame la comtesse va encore se fatiguer et se rendre malade.

— Je vous ai demandé mon pupitre et non des conseils.

Beauvielle sortit; et je sentis que j'avais été dure et impolie envers ce vieux serviteur, que j'affectionne beaucoup, et que je crois rempli de dévouement pour moi. Je résolus de réparer ma faute; car je suis d'avis que celui qui convient d'un tort, tel qu'il soit, et vis-à-vis de qui que ce soit, au lieu de s'abaisser s'agrandit aux yeux des autres et aux siens.

— Beauvielle, lui dis-je quand il rentra, je vais écrire à cette dame; elle a l'air si affligé, que j'ai envie de faire

connaissance avec elle et de voir s'il n'y aurait pas quelques moyens de la consoler, peut-être de la guérir... Elle m'intéresse... je ne sais pourquoi.

Beauvielle, flatté de cette déférence de ma part, s'apaisa comme par enchantement et me répondit...

— Madame la comtesse est si bienfaisante, que cela ne m'étonne pas. Une bonne œuvre de plus... il y en a déjà tant dans sa vie... que moi-même je ne les saurais pas compter; il n'y a que les obligés qui ne peuvent pas les oublier, et...

— Vous me flattez, mon cher Beauvielle, repris-je avec le même ton, restez-là, et vous porterez cette lettre vous-même, car je ne connais que vous capable de remplir ce message... Allons, Beauvielle, asseyez-vous.

— Oh! je n'oserais pas... ce n'est pas ma place devant madame la comtesse.

— Mon cher Beauvielle, de vieux serviteurs qui nous ont consacré une partie de leur vie avec zèle et dévouement, deviennent en quelque sorte nos amis, liés et initiés qu'ils sont à tous les événements qui se déroulent autour de nous... Je vous regarde donc comme tel, croyez-moi... et soyons indulgents l'un pour l'autre: moi, pour votre lenteur et le cercle des habitudes dont vous n'aimez point à vous départir; vous, pour mes impatiences et mes caprices de jeune fille... alors tout ira pour le mieux.

Beauvielle s'assit enfin, trop ému pour trouver une parole de plus; j'avais touché juste; ce que je lui avais

dit lui avait été droit au cœur. Je me mis à écrire au curé, pensant qu'il devait connaître cette femme, et voulant à tout prix trouver un moyen de m'introduire dans son intérieur. J'avais changé d'avis, je pensai que par l'intermédiaire du curé j'arriverais plus sûrement et plus rapidement à mon but. Je l'engageais à venir de suite partager mon dîner de pauvre vieille veuve, et je savais qu'il résisterait peu à cet appel. Je donnai la lettre à Beauvielle, qui courut presque, pour mieux me témoigner son empressement à m'être agréable ; et, quatre heures après, nous étions, le curé et moi, au dessert d'un excellent dîner.

J'avais eu assez de diplomatie pour réserver ce que je brûlais de lui dire et de lui demander, comme le *post-scriptum* d'une lettre, où sont cachés, presque toujours, les pensées et les sentiments les plus intimes ; enfin, en lui offrant un petit verre d'anisette de Bordeaux, excellente pour la digestion, j'entamai mon chapitre.

— Dites-moi un peu, mon cher monsieur Bulmer, qu'est-ce que c'est que cette femme que j'ai rencontrée aujourd'hui sur un âne, et que Beauvielle m'a dit être folle?

— Ah! c'est sans doute la pauvre Arabelle dont vous voulez parler, comtesse, dit le curé en avalant avec délices la liqueur parfumée dont il regardait la limpidité sous un rayon du soleil couchant.

— Ne se nomme-t-elle pas madame Belmont?

— Oui, Arabelle Belmont; la pauvre créature! elle est bien à plaindre!

— Comment est-ce possible, cher pasteur, habitant le même lieu que vous? vous qui consolez tant de douleurs et séchez tant de larmes!

— C'est que, noble châtelaine, il y a des douleurs que nul ne peut adoucir... il y a des larmes qu'aucune main ne peut essuyer... la source en est renaissante... il y a des plaies qui, quoique sondées, restent inguérissables.

— En vérité vous piquez singulièrement ma curiosité, mon vieil ami, ou, pour mieux m'exprimer, vous me donnez une grande envie de connaître cette femme par moi-même. — Qui sait si je ne pourrai pas verser un peu de baume sur ses plaies? — N'allez pas croire, au moins, que ce soit le démon de l'orgueil qui se soit glissé dans mon cœur et me fasse parler ainsi?... Non, c'est tout simplement parce que souvent une femme s'entend mieux qu'un homme à deviner ou à guérir des angoisses féminines; nous nous comprenons entre nous, voyez-vous, et toutes, plus ou moins, notre pauvre cœur a saigné par de semblables blessures. Et moi, qui suis beaucoup plus âgée que vous, et moi qui suis femme, je dois nécessairement avoir plus d'expérience des chagrins de mon sexe.

— Il est fort difficile de vous introduire chez elle, chère comtesse, car elle est devenue bien sauvage.

— Voyons, tentez un moyen, une fois que je serai dans la forteresse...

— Oh! je ne doute pas plus de votre esprit fin et pénétrant, que je ne doute de la bonté de votre âme; il y a longtemps que j'ai été à même de les apprécier.

— Trêve de compliments, cher curé, ces phrases doivent être hors de votre formule.

— J'annoncerai que vous possédez une eau merveilleuse qui pourrait calmer ses douleurs, car elle a les intestins brûlés, et que vous ne voulez point administrer cette précieuse recette sans vous être rendu compte par vous-même de l'état de la malade.

— Admirablement trouvé, mon cher monsieur Bulmer; puis qu'on dise que les curés n'ont pas de ruses, en voilà une et des mieux ourdies. Eh bien, allez-y ce soir, et préparez-la à ma visite pour demain, visite dans laquelle vous m'accompagnerez, c'est entendu.

— Ce sera fait ainsi que vous le désirez; mais, croyez-moi, comtesse, sa vue vous attristera.

— Qu'importe! si je puis la soulager.

Et pour me complaire, le digne curé prolongea peu sa séance après le dîner: il partit. Et voulant lui prouver, néanmoins, tout le plaisir que j'avais à être avec lui, je sonnai Beauvielle, et nous l'accompagnâmes jusqu'au bout du parc; puis, ayant refermé la grille sur lui, nous nous dîmes — à demain.

Le lendemain j'étais si préoccupée, que je me levai à la pointe du jour, ignorante de l'heure, et quand je

sonnai, personne n'était encore levé dans le château.

— Décidément, je redeviens jeune, me dis-je à moi-même, en ouvrant ma fenêtre aux premières lueurs du soleil qui venait me saluer. Il n'y a point de rendez-vous tendre qui eût autrefois pu m'empêcher de dormir ainsi : c'est qu'apparemment à mon âge, âge où on touche de près les limites de la vie, les dernières impressions sont aussi vives que les premières, surtout quand on a toujours été impressionnable. La meilleure preuve que je ne ressemble point aux autres vieillards de ma connaissance, c'est que les années n'ont pu me rendre égoïste ainsi qu'ils le sont tous, en évitant toutes les émotions qui pourraient user et abréger leur existence.

Je m'étais assise devant ma fenêtre, et je contemplais avec plaisir la cime ondoyante des sapins, des bouleaux et des mélèzes dont se compose le parc du château; je pensais qu'on pourrait peut-être arracher Arabelle à ses malheurs, et que s'il était besoin de la loger chez moi, je lui donnerais cette chambre, la plus propre de toutes à rassainir une âme attristée, et à rafraîchir les idées brisées par la souffrance. Je fis des réflexions à perte de vue sur la couleur verte et son influence immense sur le cerveau, les yeux et le cœur, Il serait possible que l'on en fît le texte d'un livre; et d'ailleurs, si je me suis prise à raffoler de cette teinte, c'est peut-être par la sympathie qui m'unit à la baronne Green, mon amie; à moi, simple esprit féminin, il m'est bien permis de traiter de l'influence de la cou-

leur verte. Ma plume n'est point, comme celle des premiers écrivains, arrachée aux ailes d'un aigle... mon ambition ne ressemble point à son vol... ma plume est aussi modeste que l'oiseau qui la portait à son aile: c'est une colombe, et voilà tout. Et ma main, inhabile à faire résonner l'instrument aux vingt cordes, n'en a essayé qu'une, celle du cœur; heureuse si quelquefois ses vibrations ont trouvé un écho au cœur de ceux qui m'ont lue!

Je finis par prendre la détermination de faire arranger, dans mon hôtel à Paris, ma chambre et mon cabinet de travail en vert. On m'appellera la dame du palais vert, comme la sage Luthfalla, cette bonne fée à laquelle on demandait toujours que *fait la lance de Géan?* où est son bouclier? On dira ce qu'on voudra, peu m'importe! à mon âge, quand on n'a pas trouvé le secret de la fontaine de Jouvence, on peut, au moins, essayer de tous les moyens possibles pour rafraîchir et rajeunir ses pensées.

Enfin Hélène entra dans ma chambre en se frottant les yeux. Hélène, je crois vous l'avoir dit, c'est ma vieille caméristе.

— Est-ce que madame la comtesse veut prendre un bain ce matin, qu'elle a sonné de si bonne heure? me dit-elle.

— Non, ma bonne; je veux que vous m'habilliez, parce que je sortirai.

— Mais pas à cette heure, madame?

— Mais quelle heure est-il donc, Hélène?

— Il n'est encore que huit heures du matin, madame.

— Donnez-moi ma robe de damas vert, dis-je à Hélène, ayant fait du vert une idée fixe pour le moment, puis mon mantelet de velours noir et ma capote de satin blanc. Voilà qui est bien, ma bonne... Maintenant, que je suis habillée, apprêtez vous-même mon chocolat, il n'y a que vous qui le sachiez faire, puis faites-le-moi monter par Beauvielle.

— Toujours Beauvielle, murmura Hélène en sortant, elle n'aime que son Beauvielle!

Depuis plus de cinquante ans cette jalousie existe entre Hélène et Beauvielle, parce que l'un est plus ancien de date chez moi que l'autre : Beauvielle est depuis cinquante ans à mon service, et Hélène n'y est que depuis quarante. Cela prouve qu'ils tiennent à mon amitié, voilà tout.

Midi sonnait, et je m'impatientais déjà cruellement, lorsque je vis entrer M. Bulmer.

— Allons donc, allons donc, mon vieil ami, il y a longtemps que je suis prête et que je vous attends, moi et ma bouteille d'eau incomparable...

— Ma noble amie, vous oubliez le service de l'Église, que je ne puis abandonner ; mais enfin me voilà à vos ordres, et de plus attendu fort impatiemment par la malade.

— A merveille! me voici posée en médecin de cam-

pagne, portant lui-même les drogues... N'importe! pourvu que je la voie!... Beauvielle, ma canne à pomme d'or, et toi, et nous partirons tous les trois ensemble.

Le chemin me paraissait long, j'avais hâte d'arriver. Le curé, qui connaissait les êtres de la maison, m'introduisit sans autre préambule dans la chambre d'Arabelle, qui se leva et nous avança des siéges de la manière la plus gracieuse. Je remarquai avec plaisir qu'elle devait être mieux qu'au moment où je la rencontrai sur la route. Ses beaux cheveux noirs étaient relevés élégamment derrière sa tête, en une tresse à la grecque, et deux longues boucles, nommées *repenties*, serpentaient de son visage jusque sur son col. Une robe blanche aux plis flottants, et seulement retenue par une ceinture unie, entourait et dessinait admirablement sa taille; ses bras et ses mains, qui étaient nus, me parurent le beau idéal. Son visage, dont chacun des traits était d'une régularité parfaite, quoique pâle et abattu, portait l'empreinte d'une douce résignation. J'étais absorbée à la regarder.

Pourtant je revins à moi, et lui dis en m'asseyant:

— Merci, madame, c'est l'offre la plus agréable que l'on puisse faire à mes vieilles jambes, que de les engager à se reposer.

— J'ai beaucoup à vous remercier, madame la comtesse, de la peine que vous avez bien voulu prendre de vous déranger pour me visiter, j'en suis extrêmement reconnaissante.

— Je suis d'abord venue ici, ma belle dame, lui répondis-je en souriant, avec les insignes de médecin; donnez-moi votre bras, que je tâte le pouls. Il est assez régulier... bien... mais la peau a une certaine chaleur fébrile... Vous devez toujours avoir trop chaud, n'est-il pas vrai?

— Oui, quand ces redoublements de fièvre me prennent, en effet, on dirait que je brûle... pourtant j'ai des instants de trêve, et je suis convaincue que des visites de vous, madame, auraient plus de pouvoir pour me calmer, que toute la pharmacie des médecins, souvent bien inquiétante!

— Mettez quelques gouttes de cette eau sur du sucre pour le dissoudre, dis-je en sortant ma bouteille de dessous mon mantelet d'un air tout à fait capable, puis buvez cela... et j'espère que vous vous en trouverez mieux.

Elle m'obéit, et m'assura, qu'en effet, il lui semblait sentir dans son estomac une fraîcheur inaccoutumée. J'entamai la conversation sur des sujets généraux, et pourtant je tâchai d'y semer quelques phrases intéressantes, de ces phrases adroites qui doivent laisser à celui qui les a entendues, un vif désir de revoir celui qui les a dites. Je ne parus pas deviner qu'il pût y avoir un secret dans sa vie. Je voulais d'abord la familiariser avec moi, convaincue que plus tard, et tout naturellement, elle m'ouvrirait son âme. Je prolongeai peu ma visite, et elle me supplia de revenir bientôt,

ce que je lui promis. J'exigeai qu'elle ne sortît pas de la chambre, prétextant que cette espèce de boisson qu'elle avait prise, nécessitait le repos complet pendant au moins une heure.

En haut de l'escalier, j'aperçus deux enfants charmants, on me dit que c'étaient les siens.

— Pourquoi donc ne sont-ils pas auprès de leur mère, m'écriai-je?

— Je vous conterai cela plus tard, me répondit M. Bulmer.

Et comme nous franchissions le seuil de la porte, nous rencontrâmes un individu qui salua le curé; je le regardai, il me sembla que j'avais devant les yeux pour le moins le prince Marcassin. C'était une véritable encolure de sanglier méchant, des yeux rouges comme un Albinos, des traits durs, grossiers et enluminés; des sourcils et une bouche mi-partie rouge et bleue, dont tous les poils étaient hérissés comme le quadrupède lorsqu'il est furieux ; la vue de cet homme me causa une telle impression d'effroi, que je poursuivis lentement mon chemin sans attendre le curé, qui, du reste, ne tarda pas à me rejoindre.

— Quel est ce monstre, m'écriai-je?

— C'est M. Belmont lui-même.

— Pauvre femme! pauvre femme! hélas! combien je la plains et comme je devine facilement une partie des angoisses qui doivent la torturer. Assurément, ce

sera ma protégée. Elle a besoin de moi, cette malheureuse Arabelle!

Nous rentrâmes, et le curé passa le reste de la journée chez moi. Il m'apprit que les enfants, effrayés de leur mère lorsqu'il lui prenait des accès de folie, ne l'aimaient pas et la fuyaient de tout leur pouvoir, ce qui désolait beaucoup cette infortunée.

— Elle n'a pas un dédommagement, pas une consolation, excepté vous, mon cher monsieur Bulmer, lorsque vous y allez. Oh! j'irai souvent aussi, je vous le promets.

Pourtant, ne voulant pas fatiguer le curé de mon idée dominante, nous fîmes une partie de piquet, je le laissai gagner complétement. Il était ravi; et, avant de me quitter, nous convînmes qu'il irait, le lendemain, voir Arabelle, et que moi j'y retournerais le jour suivant.

— Elle est mieux, chère comtesse, me dit de loin le curé en arivant chez moi après avoir été visiter madame Belmont. Décidément votre présence a fait un miracle. Elle attend demain avec une folle impatience.

J'entraînai le curé dans mon jardin fruitier, et là, orgueilleuse comme le sont tous les propriétaires, je lui fis admirer mon espalier de pêches, choisissant les plus belles pour les lui offrir. Je lui dis que mon intention était d'en porter à notre malade, à qui ces fruits seraient très-bienfaisants. Il m'approuva tout en dévorant les pêches qu'il trouvait délicieuses.

Nous passâmes la soirée à discourir philosophiquement, et je regagnai ma chambre verte, où j'eus des rêves couleur d'espérance.

Les heures qui devaient s'écouler jusqu'à ma nouvelle visite, passèrent enfin, et j'arrivai, moi, Beauvielle et le panier de pêches, chez madame Belmont, qui regardait à la fenêtre en m'attendant. Elle courut à ma rencontre jusqu'au bas de l'escalier, et m'offrit le bras pour le monter. Elle paraissait tout heureuse de me revoir. Elle me remercia mille fois de mes pêches, mais elle voulait, disait-elle, les garder pour ses enfants.

— Non, non! m'écriai-je avec vivacité, il y en aura d'autres pour vos enfants, je veux que vous mangiez celles-ci.

Puis la voyant s'apprivoiser de minute en minute, je l'engageai à venir passer deux ou trois jours auprès de moi, lui assurant que la position de mon château en rendait l'air plus vif, et par conséquent plus salutaire. Elle me dit qu'elle en demanderait la permission à son mari.

— N'êtes-vous donc pas libre, pauvre femme, m'écriai-je en lui prenant la main?

— Oh! non, madame, reprit-elle douloureusement avec un soupir qui me fendit le cœur.

— Eh bien, si j'écrivais une lettre à M. Belmont pour obtenir de lui qu'il vous laissât venir chez moi?

cela flatterait peut-être son amour-propre et sa dignité masculine.

— Je crois que vous avez une bien excellente idée, madame la comtesse ; ce sera le meilleur moyen. Et d'ailleurs j'ai besoin d'épancher toutes les douleurs de mon âme dans une autre atmosphère que celle-ci. Ici, il me semble que non-seulement les murs ont des oreilles, mais des réseaux pour me retenir captive, si je disais une parole indiscrète...

— Je me hâte de vous quitter, ma chère Arabelle ; c'est pour vous revoir plus vite, je l'espère. Je vais écrire à votre mari, et vous attendre avec toute mon impatience et de tout mon cœur ; car je vous aimais avant de vous connaître, je ne sais quelle secrète et instinctive sympathie m'attachait à vous. Sans adieu, ma chère enfant.

Et je la quittai, pressée que j'étais d'écrire à M. Belmont.

Je mis tout mon esprit à composer cette lettre, et je la fis voir à M. Bulmer, convaincue qu'elle ne pouvait manquer son effet. Il le jugea ainsi que moi ; il se chargea de la porter lui-même, et je restai à en attendre le résultat. Pour me distraire, j'allai herboriser dans ma prairie ; assise au bord d'un étang fort limpide qui me fournit de délicieux poisson, je me mis à effeuiller des marguerites comme au temps où j'y cherchais l'oracle de mes amours, et les blanches fleurs me disaient : passionnément. Passionnément ! je jetai les pétales aux

vents en leur répondant à mon tour : allez, menteuses. Est-ce à mon âge qu'il y a de la passion?

Je fus bientôt arrachée à mes réflexions fleuries et tristes en même temps par l'arrivée du curé qui me rapportait la réponse de M. Belmont.

« Madame la comtesse,

» C'est un si grand honneur pour moi que la faveur d'une lettre de votre noble main, que je ne sais par quels termes ni en quelle langue vous en exprimer ma reconnaissance. Je suis presque aussi fier de cet écrit que si, en le recevant, on m'avait anobli moi-même. »

— Pas mal, pas mal du tout, dis-je à M. Bulmer en m'interrompant, pour un carrossier...

— Peut-être sa femme l'aura-t-elle aidé, car, entre nous, cela me semble hors de sa portée, du moins de celle que je lui connais, à moins qu'il ne cache son esprit de manière à ce qu'il ne perce jamais... Poursuivez donc, comtesse, cette belle œuvre.

Je repris :

» Je suis trop heureux de l'intérêt que vous voulez bien porter à ma femme pour ne pas accepter avec empressement l'offre que vous daignez lui faire. Elle et moi nous attendons le jour et l'heure qu'il vous plaira de nous indiquer, et je réclamerai la faveur de vous la conduire moi-même. Nous vous prions tous les deux, madame la comtesse, de nous croire, etc., etc. »

— Voilà qui est parfait, mon cher ami; mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il consent à ce que je puisse essayer de ranimer cette pauvre plante séchée. Du reste, je trouve qu'il est inutile d'écrire une seconde fois à M. Belmont; il faut que cette lettre lui demeure dans les mains, comme la rose unique qui, dans un parterre, a beaucoup plus de prix; c'est vous, cher pasteur, qui leur direz de vive voix que je les attends demain tous les deux pour dîner; l'un partira après le repas et l'autre me restera enfin... J'attends cette heure de solitude avec impatience!... Il est entendu, une fois pour toutes, que vous dînez avec moi, tête à tête, ou avec des convives... Je suis toujours heureuse de vous recevoir...

— Madame la comtesse, je m'émerveille de la rapidité de vos pensées et de l'éloquence, rapide aussi, au moyen de laquelle vous nous les formulez. Vous êtes pour moi un mystère... des plus inexplicables... Voilà trois ans que je ne vous avais vue...

— Eh bien, me trouvez-vous fort cassée?...

— Au contraire, je vous trouve rajeunie. Vous êtes la plus vivante preuve que le cœur ne vieillit jamais, puisque son souffle puissant semble vivifier ce qui l'entoure et l'y retremper lui-même, c'est comme une incessante réaction du magnétiseur et du magnétisé.

— Est-ce que vous avez beaucoup étudié le magnétisme, monsieur Bulmer?

— Beaucoup, madame, et à ce sujet je pourrai vous raconter un jour une histoire fort curieuse.

— Oh! dites-moi tout de suite ce que sera cette histoire, je suis toujours impatiente, vous le savez.

— Quand l'hiver arrivera, que les soirées seront longues, au coin du feu... (si toutefois vous passez l'hiver avec nous.)

— C'est ce que je ne sais pas encore; mais si vous me disiez seulement le titre de votre histoire, cela pourrait faire pencher la balance. Arabelle et vous... aussi...

— Aussi... vous êtes une syrène!... Eh bien, c'était une grande dame qui s'est enfermée dans son château... pour que le fluide magnétique et précieux dont on l'entourait ne se répandît point ailleurs... et je vous raconterai cette histoire un jour qu'Arabelle y sera... pour vous distraire toutes les deux.

— Mais le titre... le titre?

— Le titre, eh bien, ce sera la Dame du château muré.

— Ah! c'est charmant, mon imagination travaille... bonsoir, cher ami, à demain, vous et les Belmont.

J'étais fatiguée, j'allai me reposer afin d'être sous les armes de bonne heure; je me levai avant tous mes gens, et je commençai à préparer la chambre verte pour Arabelle. Je fis plus de cinquante voyages d'une pièce à l'autre. J'y portai ces mille petits riens que ne comprennent pas les domestiques et qui font d'une pièce un

Eldorado pour celui qui l'habite. Je me complaisais dans cet ouvrage, pensant que ces jouets pourraient adoucir les douleurs de ma pauvre affligée. J'étais alerte et joyeuse comme un pinson sous un beau ciel de printemps.

Enfin l'heure arriva, et je descendis jusqu'au bas du perron pour donner la main à madame Belmont.

Je fis tous les frais d'amabilité pendant le dîner, car Arabelle était contrainte, on le voyait et son mari ne savait comment s'y prendre pour manger devant une comtesse. Il y a certaines classes et certains individus de la société pour qui les nobles semblent faits d'une autre étoffe, il y a des argiles tellement grossières, des intelligences tellement étroites qu'on ne saurait s'imaginer être pétri du même limon.

Faute de pouvoir lier une conversation supportable avec une pareille brute, je fis apporter les meilleurs vins de ma cave, et je le fis boire de manière à lui laisser une haute idée de mon sommelier et de ma manière de traiter mes convives. J'avais donné le mot au curé pour qu'il m'en débarrassât le plus vite possible : les deux hommes partis, nous restâmes seules, Arabelle et moi.

Je m'empressai de conduire ma chère pensionnaire dans ma bien-aimée chambre verte, et là, je l'installai le mieux que je pus : ce mieux était bien, je le crois, car il était composé de deux choses, dont l'une sans l'autre laisse toujours beaucoup à désirer : de tout ce que

peut offrir le luxe, arrangé par une âme pour une autre âme. Hélas! le cœur avec la misère ne peut combler les milliers de privations cruelles qu'elle entraîne à sa suite; la fortune, sans le charme et la poésie que viennent lui donner le goût et la distinction, est sèche, fatigante et inutile.

J'embrassai Arabelle, puis je la laissai seule pour se reposer, et l'habituer autant à mon habitation qu'à moi-même. J'attendais beaucoup du lendemain, convaincue qu'elle commencerait à m'ouvrir un coin de son âme.

J'envoyai Hélène savoir de ses nouvelles vers neuf heures du matin, et la prévenir que j'irais déjeûner dans sa chambre avec elle, ayant ordonné à mon maître d'hôtel tout ce qu'il fallait pour préparer ce repas. Elle me fit remercier en me disant qu'elle m'attendait impatiemment. J'y courus. Non, ce n'est pas le mot, ma plume oublie l'âge de la main qui la conduit, de même que mes idées et mes sentiments ne veulent pas se rappeler quelles sont les jambes qui les doivent transporter en tel ou tel lieu. Hélas! je suis vieille et jeune à la fois.

II

UN PRÉCEPTE

— Je vais vous dire, ma bien chère enfant, pourquoi j'ai voulu déjeuner, ce matin, dans la chambre verte; cette couleur, que j'ai choisie pour vous, égaye aussi singulièrement mes pensées assombries par l'âge; c'est aussi pourquoi je vous emmène, ce soir, respirer dans mon bosquet de jasmin les senteurs qui s'exhalent du parterre et arrivent jusqu'à nous sur l'aile fraîche de la brise. J'ai étudié l'influence des couleurs et des parfums sur une âme ou un corps souffrants; c'est donc à cause de ces conditions réunies que nous sommes là, maintenant toutes les deux, et que je vous prie de répondre franchement à la question que je vais vous adresser:

— Comment vous trouvez-vous? N'êtes-vous pas déjà un peu mieux qu'hier?

— Inconcevablement mieux, madame la comtesse; je ne sais avec quelles expressions vous remercier.

— Rayons ce mot comtesse, ma toute chère, il jetterait trop de froid au milieu de nos intimes conversations, il allongerait les phrases, puis il vous empêcherait de m'aimer comme je désire, comme je veux que vous m'aimiez... Vous voyez, voilà une manière qui

sent son despote d'une lieue de loin; mais à mon âge (ne vous étonnez pas, cette locution, ma favorite, revient à chaque instant), comme on sait qu'on a peu de temps à jouir, on est pressé; et comme ce sera un bonheur pour moi que vous m'aimiez... je voudrais que cela commençât le plus tôt possible.

— Qui ne vous aimerait pas, madame? en dépit de soi, ne le voulût-on point, il faudrait vous aimer quand même... pour moi... je me suis sentie attirée vers vous du premier instant où je vous ai rencontrée sur la route, où votre regard bienveillant ne s'est pas détourné d'une pauvre folle... Ce regard si rempli de finesse et de bonté m'a pénétrée... et j'avais une espèce de pressentiment que je vous reverrais... Laissez-moi embrasser vos mains, qui déjà ont répandu tant de gouttes de baume sur mon âme brisée...

En parlant ainsi, Arabelle, qui s'était assise à mes pieds, embrassa une de mes mains; j'y sentis quelques larmes.

— Non pas ainsi, mon enfant, relevez-vous; c'est sur mon cœur que votre cœur tout entier doit s'épancher.

Je l'attirai vers le banc de gazon sur lequel j'étais assise, elle inclina sa belle tête et je la laissai pleurer... Elle en avait besoin, la pauvre créature... elle n'avait pas souvent la liberté même de pleurer; bonheur triste et consolant, bienfaisants torrents de larmes qui du cœur montent aux yeux quand le cœur est déchiré par mille blessures à la fois.

— Maintenant, c'est assez, repris-je; Arabelle, écoutez-moi, je suis votre médecin et je veux être votre amie : avec ce double privilége je pourrai peut-être enlever quelques-unes des épines de votre vie. — Pourtant il faut que vous m'aidiez ; d'ailleurs le plus habile chirurgien ne saurait composer un appareil pour une blessure qu'il n'aurait ni vue, ni sondée.

— Je vous comprends à merveille, chère madame, et depuis que je vous connais toute mon âme s'élance vers la vôtre pour lui confier mes douleurs... j'ai craint d'abuser de votre bonté, et j'ai cru qu'il serait trop égoïste à moi de vous attrister du récit de mes souffrances, afin de m'enlever un peu du poids dont elles m'écrasent !

— Vous êtes trop généreuse et trop noble, mon enfant, m'écriai-je; eh bien, c'est moi qui vous demande... Qu'avez-vous à dire ?

— Rien qu'à obéir; mais j'ai encore une prière à vous faire...

— Accordée avant de savoir ce que c'est... parlez...

— Eh bien, j'aimerais mieux vous écrire ma vie fragments par fragments, et les instants que je passerais avec vous, les employer tout entiers au bonheur de vous voir et de vous entendre... Nous causerions le matin, j'écrirais dans le jour, puis le soir je vous écouterais encore...

— Très-volontiers, ma chère Arabelle, c'est délicieusement arrangé.

— D'ailleurs, je ne pourrais jamais raconter de suite cette histoire, ma santé est trop altérée, je ne serais pas capable même d'écrire toute une journée sans me reposer.

— Vous êtes ici pour vous guérir, ma mignonne, et non pour vous fatiguer; nous ferons des excursions dans nos belles montagnes de Beauvielle, et nous viendrons alors nous délasser de la fatigue du corps en exerçant les facultés de notre esprit. Et puis le curé égayera nos soirées et nous arrachera à la monotonie de notre tête à tête.

— Oh! madame... moi qui me trouve si bien avec vous seule...

— Laissez-moi finir ma phrase, ma chère enfant: on a d'autant plus de plaisir d'être deux qu'on a été trois; pour mieux goûter une chose, il faut en avoir été privé quelque temps, ou quelques heures au moins. Fiez-vous en à nous autres vieilles gens; nous avons de l'expérience pour savoir arranger la vie, nous nous y entendons.

— Je ferme les yeux et me laisse conduire, reprit Arabelle, en fermant en effet ses beaux yeux frangés de velours noir.

— Le curé viendra donc, il m'a promis de nous raconter *la Dame du château muré!* Voyez comme ce titre promet; puis vous m'écrirez votre histoire. Oh! je voudrais déjà tenir vos premières feuilles.

— Quoi, madame, vous allez publier ma vie?

— Ma chère enfant, rassurez-vous, je changerai les dates, les pays et les noms...

— Vous me permettrez, madame, d'écrire comme si c'était aussi une histoire que je racontasse, le *moi* me génerait beaucoup.

— Vous ferez comme vous l'entendrez, ma toute belle.

— Dans deux jours je vous remettrai la première partie de mon récit... vous me blâmerez peut-être, mais j'ai l'espoir que vous me plaindrez aussi.

— Je vous traiterai comme ma fille. Hélas! la vie est si difficile pour nous autres, pauvres femmes! Il n'y a que les méchants, les sots et les égoïstes qui puissent ne point être indulgents.

Une femme fort malade, et à laquelle le curé consacrait beaucoup de temps, nous privait de le voir, ses visites n'étaient que des éclairs; en outre, je l'avais prié d'aller souvent chez M. Belmont, pour qu'il songeât moins au vide que devait lui causer l'absence de sa femme. J'engageais ce dernier à dîner : ce sacrifice était immense, car rien ne me crispe et m'atrophie comme le contact des êtres grossiers et stupides, surtout quand je sais qu'ils sont méchants.

Maintenant il est temps que je m'efface moi-même, et jusqu'à ce qu'il en soit besoin de nouveau, la vieille femme va laisser parler la jeune.

III

ARABELLE

M. de Lamothe, ancien procureur, n'avait, pour toute famille, que sa femme et une fille d'une beauté remarquable. Cette fille, nommée Arabelle, avait reçu une éducation distinguée, elle en avait profité au-delà de toutes les espérances, étant douée d'une intelligence rare et d'une imagination ardente et poétique. Depuis quelques années on avait dirigé ses facultés sur un seul talent, ayant un seul but en vue. Ce talent, c'était la musique vocale; ce but, c'était le théâtre.

Elle avait, en effet, une voix admirable, une de ces voix qui se rencontrent une fois dans un siècle, peut-être; l'étendue, la sonorité, la flexibilité n'en faisaient pas tout le mérite; mais sa vibration pleine d'accent remuait l'âme de ses auditeurs jusqu'à les faire pleurer. Cette voix devait faire naître de violentes passions : il était facile de comprendre que celle qui chantait ainsi avait elle-même une âme de feu ! Pour ceux qui croient au système des attractions, le feu attire le feu, et la glace attire la glace; ceux qui sentent ainsi ne peuvent pas plus admettre les contrastes qu'ils n'y peuvent croire.

Elle devait débuter au théâtre de Dresde ; jusque-là on gardait sa personne et sa voix comme un trésor précieux qui eût été défloré par des yeux ou des oreilles profanes avant que le grand jour fût arrivé tout-à-fait. Aussi elle vivait presque en recluse ; et, bien qu'on ne lui fît respirer l'air que le soir et couverte d'un voile, le bruit de sa beauté, celui de son talent lui avaient déjà fait une foule d'adorateurs qui ne la connaissaient pas, et qui suivaient ses pas comme ceux d'une divinité mystérieuse.

M. et madame de Lamothe avaient occupé un rang honorable dans la société ; ils possédaient une assez jolie fortune et la considération générale. Un dépôt, dont se chargea étourdiment le procureur, vint renverser dans le même temps l'édifice de leur réputation et celui de leur bonheur.

Le jeune chevalier de Gricourt avait remis entre les mains du procureur ses papiers, pendant un long voyage qu'il entreprenait pour chercher son père, parti depuis nombre d'années sans qu'on en eût jamais entendu parler. On savait que, versé dans les langues orientales, il était allé aux Indes et en Perse, afin de comparer les nuances qui séparaient le langage actuel de celui d'autrefois.

Le chevalier allait donc parcourir toutes ces contrées et tâcher d'y découvrir quelques traces du fugitif ; et comme on ne sait jamais, quand on s'embarque pour une pareille traversée et pour un pareil but, si on re-

viendra, ni quand on reviendra, il avait cru devoir déposer ses effets précieux aux mains d'un procureur intègre qu'il connaissait depuis son enfance.

— Si dans cinq ans je ne suis pas de retour, avait-il dit à M. de Lamothe, je vous permets d'ouvrir ce paquet, et je vous fais, vous, ou plutôt votre petite fille, ma légataire universelle. J'ai des raisons pour que mes frères ne puissent toucher une obole de mon héritage; ce papier à votre adresse, cacheté de mes armes, fait foi de ce que je vous dis, afin que, le cas échéant, vous ne puissiez être inquiété par ma famille; cet autre, scellé aux armes de ma tante, la comtesse de Lanval, chanoinesse, qui m'a légué toute sa fortune, à laquelle je ne dois toucher qu'à ma majorité, vous appartient aussi. Je ne l'ai point atteinte, puisque j'ai à peine vingt ans. Ces autres paquets sont mes lettres précieuses et mes titres de noblesse. Si je devais succomber dans mon voyage, vous rendrez les titres à mes frères, c'est tout ce qu'ils auront de moi. Si je reviens, comme je l'espère, et avec d'heureuses nouvelles, je vous promets, foi de gentilhomme, de vous récompenser largement pour le soin que vous aurez de me conserver ce dépôt sacré. Je compte sur vous; et maintenant, adieu, mon cher monsieur de Lamothe; priez Dieu qu'il me conduise et me ramène à bon port.

— Puissions-nous vous revoir bientôt, monsieur le chevalier, répondit le procureur; je m'estime honoré de la confiance que vous voulez bien avoir en moi, et

Dieu m'est témoin qu'elle ne sera pas trahie. Je vais enfermer ces papiers dans une armoire dont la clef ne me quittera pas. Je voudrais déjà que vous fussiez de retour, et pouvoir la remettre entre vos mains.

Ils se séparèrent, l'un pour aller trouver le vaisseau à bord duquel il devait partir, et l'autre, après avoir bien hermétiquement fermé les papiers, ainsi qu'il l'avait dit, pour aller à ses affaires.

Trois années s'écoulèrent sans qu'on entendît parler du chevalier de Gricourt, et le procureur commençait à s'inquiéter, car il désirait sincèrement le retour du jeune voyageur. M. de Lamothe, ayant fait d'heureuses spéculations et possesseur maintenant d'une belle fortune, résolut de la placer d'une manière lucrative pour en retirer le plus possible, et faire une belle dot à sa fille jusqu'à l'époque où elle serait en âge d'être mariée.

Le notaire chez lequel le procureur avait placé cette somme immense fit faillite, et M. de Lamothe se trouva ruiné... ruiné et au désespoir, car un procureur ruiné est déconsidéré, et perd toute sa clientèle. Il fut donc saisi de la coupable tentation de toucher aux papiers du chevalier ; avec une partie de l'héritage de la chanoinesse, il comblerait son déficit présent, et une fois tiré de ce mauvais pas, il pourrait restituer cette somme, qu'il ne regardait que comme un emprunt. Dans de pareilles circonstances, quand on transige une fois avec l'honneur, on est perdu.

Il ouvrit l'armoire qu'il aurait dû faire murer jus-

qu'à ce que les cinq années fussent écoulées. Il prit deux cents mille francs sur les cinq cents qui composaient l'héritage de la tante du chevalier, et ses affaires auraient prospéré de nouveau, si madame de Lamothe n'avait été faite confidente de ce secret. Elle voulut absolument savoir d'où était arrivée cette somme qui les avait soudainement arrachés à la honte de la misère. Le procureur s'y refusa longtemps, mais il finit par céder, et elle ne fut pas plutôt nantie de ce secret, que, malgré toutes les recommandations de son mari, elle en laissa transpirer quelques mots, puis elle disait :

— Si le chevalier revenait, il serait forcé d'épouser notre fille, et tout sera pour le mieux. Mais sans doute il est mort, ce qui vaudrait mieux encore, et toute la fortune nous appartiendra.

Si M. de Lamothe eût religieusement gardé ce secret et ce dépôt, il n'eût pas subi la funeste influence des dangereux conseils de sa femme ; conseils qui ne purent d'abord l'ébranler, mais qui finirent par faire ce que fait l'eau, dont les flots parviennent à creuser le roc le plus dur.

Il se laissa influencer, gagner et perdre ; le malheureux ne vivait plus, puisque dans une opulence apparente, il était non-seulement dévoré de remords, mais d'inquiétudes touchant le retour possible du voyageur.

Il déposait toutes ses économies dans l'armoire, et, petit à petit, il espérait combler cette lacune ; néanmoins, tant qu'il manquerait quelque chose à cette

sommé, l'abus de confiance serait prouvé, et le chevalier avait le droit de le traîner devant les tribunaux.

M. de Lamothe commençait presque à se rassurer; il ne s'en fallait plus que de trois mois pour que les cinq ans fussent écoulés; mais, comme les vaisseaux qui sombrent au port, au moment où il se croyait sauvé, il reçut une lettre du chevalier, qui lui annonçait son arrivée dans quelques jours.

Ce fut un coup de foudre pour lui, et n'osant pas affronter la colère ni le mépris de son client, il préféra lui écrire ce qui s'était passé, et s'éloigna. Il laissa cacheté chez lui, et avec sa lettre, le reste des papiers. Il lui promettait de restituer ce qui manquait, ce qui ne formait plus que vingt mille francs, aussitôt qu'il le pourrait.

Rien ne saurait peindre la fureur de M. de Gricourt, lorsqu'au lieu du procureur, il ne trouva qu'un étranger pour gardien de l'appartement et des papiers. Ce n'était pas, en effet, la somme en elle-même qui motivait la colère du chevalier, il eût mieux aimé lui abandonner cinquante mille francs que de voir cet abus de confiance si lâche et si infâme.

Dès qu'il fut en possession de ses titres, il n'eût plus qu'une idée fixe, celle de découvrir la retraite de M. de Lamothe, de le poursuivre et de se venger.

A peine remis des fatigues d'un voyage d'aussi long cours, dans lequel il avait trouvé son père vivant, mais enfoui sous la poussière de manuscrits précieux dont

le contenu l'intéressait si vivement qu'il avait oublié complétement la vie réelle et presque ses affections de famille dans leur irrésistible contemplation ; à peine donc reposé, il courut à la police raconter ce qu'il venait d'apprendre, afin qu'elle mît en campagne tous ses limiers.

M. de Lamothe allait atteindre les frontières d'Espagne, et être libre enfin, lorsque des agents mirent la main sur lui; on le ramena à Paris, pour y subir l'interrogatoire et toutes les conséquences d'un procès. Le procès eut un retentissement immense; madame de Lamothe et sa fille avaient réussi à passer en Allemagne avec quelques débris de cette fortune, qu'elles avaient convertie en bijoux, afin de pouvoir les transporter sans éveiller les soupçons, et puis conservaient l'espérance de les vendre et d'en réaliser la valeur.

Le malheureux procureur se vit condamner aux peines les plus infamantes; il crut mourir de honte à la pensée d'être fouetté par les carrefours, d'être marqué du sceau de cette ineffaçable flétrissure, et exposé aux regards d'une populace avide de tels spectacles.

Le soir qui précédait son exécution, les verrous de sa prison se tirèrent, et il fut étonné de voir entrer un homme entièrement enveloppé dans un manteau, et le visage caché par un large feutre. Le geôlier disparut, et lorsqu'ils furent seuls, l'inconnu ayant ôté son chapeau, le procureur reconnut le chevalier de Gricourt, et il recula tremblant de tous ses membres.

— N'ayez pas peur, lui dit le chevalier, je ne viens point ici pour ajouter, par ma présence, à l'horreur de votre position, je suis incapable de cruauté; maintenant suffisamment vengé, je vous apporte les moyens de fuir; tout est prévu, les gardiens sont gagnés, une voiture vous attend et vous conduira là où sont votre femme et votre fille; voici de l'argent pour faire votre route, et je veillerai à ce que vous ne manquiez de rien.

— Oh! monsieur le chevalier, dit le procureur en tombant à genoux, je ne mérite pas tant de...

— Pas de phrases, elles sont inutiles; j'ai agi selon ma colère, maintenant j'agis selon l'humanité. Mettez ce manteau, posez ce chapeau sur votre tête, et suivez-moi.

— Mon Dieu! mon Dieu! comment vous remercier?

— En vous taisant. Allons, partons.

Et le chevalier ayant gratté à la porte, elle s'ouvrit immédiatement et se referma derrière eux. Il en fut de même de toutes les autres, qui s'ouvraient comme par enchantement. Ils atteignirent enfin la dernière. Non loin de là, le chevalier ouvrit une voiture, il fit monter M. de Lamothe, et la referma en lui souhaitant bon voyage.

Bientôt après, la voiture brûlait le pavé. M. de Lamothe eut rejoint sa famille en peu de temps. Il changea de nom et prit celui de M. Sadler.

Mais malgré ce bonheur inattendu, malgré cette miraculeuse délivrance, malgré sa position hors du besoin, il ne put jamais surmonter le remords qui pesait sur sa vie; et ce remords de chaque jour, chaque jour aussi le conduisit au tombeau. Il mourut six mois après son arrivée à Dresde.

Sa femme, qui n'avait eu aucun remords, ne put rien comprendre aux souffrances morales de son mari, et le vit mourir sans en savoir la cause. Avec la fortune modique qui lui restait, elle aurait pu vivre heureuse et tranquille en donnant à sa fille une éducation plus simple. Mais elle avait des vues ambitieuses, et formait des projets brillants en voyant Arabelle embellir tous les jours.

Madame de Lamothe, maintenant connue sous le nom de madame Sadler, était devenue la femme la plus corrompue du monde, de vertueuse et simple qu'elle était autrefois.

Elle spéculait donc, par avance, sur la beauté naissante d'Arabelle, et elle hâtait de tous ses vœux le jour où elle apparaîtrait enfin rayonnante sur la scène...

Cette jeune fille était presque de la taille de la belle tragédienne mademoiselle Georges. Elle était faite à peindre. C'était une perfection des pieds à la tête. Toutes ses lignes, parfaitement gracieuses, étaient d'une pureté irréprochable.

Lorsqu'elle répétait ses rôles, et qu'emportée par la

passion dont ils étaient empreints, pour la plupart, par le charme et la vibration de sa voix qui réagissait sur elle-même, elle se laissait aller à toute l'impétuosité qui la débordait, elle ressemblait à trois muses inspirées tour à tour, celle de la musique, celle de la poësie et celle de la volupté; elle était belle à révolutionner le monde.

Assise à son piano, elle improvisait; et sa musique, à elle, avait un tel cachet de passion, qu'il lui arrivait par instants d'être forcée de cesser, inondée qu'elle était d'un déluge de larmes. Sa mère qui ne pouvait comprendre l'élan d'une pareille organisation, venait à elle pour la consoler, croyant que son professeur l'avait grondée et rudoyée. Une si grande distance la séparait de cette mère, qu'elle n'essayait même pas de lui expliquer ses larmes.

Elle parlait et chantait l'allemand avec la facilité d'une Allemande; ses cheveux noirs et ses yeux noirs révélaient pourtant une autre origine. M. de Lamothe, prétendait-on, était devenu passionnément amoureux d'une jeune fille qui faisait partie d'une troupe de bohémiens. Il avait acheté cette jeune fille, et après en avoir fait sa maîtresse, il en avait fait sa femme. Peut-être une partie de ce sang enflammé était passé dans les veines d'Arabelle.

On était à la veille du jour où elle devait enfin débuter; sa mère n'était occupée que de préparer sa toilette. Elle avait choisi le rôle d'Armide, elle y était

délicieuse. Toujours admirable dans son chant, elle se montrait de plus grande comédienne.

Elle devait avoir un succès fou.

IV

UN DÉBUT

Le soleil se leva radieux le matin de ce jour, qui devait avoir une si grande influence sur sa destinée, et lorsqu'elle entra dans son cabinet de musique, lieu où non-seulement elle chantait, mais où elle répétait tous ses rôles, elle fut éblouie du prestige de glaces que madame de Lamothe avait fait poser sur toutes les parois de cette pièce, afin que sa fille, en se voyant sous toutes les faces, pût mieux juger de ses gestes et de leur effet. Quoi qu'elle dît et qu'elle fît, elle était toujours adorablement belle et gracieuse.

Trois parures différentes et du meilleur goût étaient déposées sur le canapé de cette salle de travail; c'étaient trois costumes pour cet opéra.

Elle était artiste, elle était poëte, mais elle était femme aussi, et elle ne put résister au désir de les essayer l'un après l'autre. Sa mère se prêta à cette fantaisie, en s'enorgueillissant d'avoir donné le jour à une aussi belle créature. Avec quelle coquetterie enfantine et

charmante, Arabelle se regardait dans toutes les glaces, et chantait un morceau de l'acte du costume qu'elle portait ! comme elle balançait sa tête et sa taille de guêpe! Elle était elle-même tout émerveillée du lustre puissant que sa beauté recevait sous ces nouvelles parures.

— Croyez-vous, ma mère, que je réussirai? disait-elle à madame de Lamothe.

— N'es-tu donc pas sûre du pouvoir de ton talent et de celui de tes charmes? lui répondit sa mère.

— Tantôt oui, tantôt non, reprit elle avec une naïveté ravissante. Oh! que je voudrais que cette soirée fût passée! que je voudrais qu'il fût minuit ou demain matin! Si vous saviez, ma mère, comme je tremble quand je sens que l'heure s'approche!

— Enfant, rassure-toi donc! Si tu trembles ainsi, tu paralyseras ton talent et tu t'enlaidiras.

— Vous croyez, ma mère; mais vous ne savez pas, vous, ce que c'est qu'un début : c'est toute une question d'avenir, et je le sens si vivement, que ce trouble me domine et m'écrase comme un horrible cauchemar... J'étouffe!...

Et elle s'assit, mettant sa tête dans ses mains pour cacher des larmes qu'elle ne pouvait retenir. En ce moment la porte s'ouvrit, on vit entrer son vieux professeur, M. Eysemann.

— Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est que cela? s'écria-t-il en avançant dans la chambre; comment! Arabelle pleure? Est-ce que vous l'avez grondée? En

vérité, ne pouviez-vous choisir un autre jour que celui-ci? Le diable s'en mêle donc! Allons, mon petit bijou, dit-il à son écolière en s'approchant, vite qu'on me sèche ces beaux yeux; êtes-vous folle de pleurer, ma jolie fauvette? Voyons, regardez-moi tout de suite!

Et l'enfant leva ses yeux humides de pleurs, et brillants comme une fleur qui relève sa corolle baissée après la pluie, dont les gouttes scintillent sous un rayon du soleil.

— Belle, toujours belle, reprit le vieux Eysemann en s'asseyant auprès d'elle, et prenant ses deux mains roses dans ses mains jaunes et ridées : pourquoi pleurez-vous, ma toute jolie? racontez-moi vos petits chagrins, je veux consoler tout cela.

— J'ai peur en songeant à mon début, mon cher maître, voilà tout... Si j'allais faillir... je serais perdue et mon avenir détruit!... Et vous voulez que quand on pense à cela on ne s'inquiète pas?

— Laissez-moi vous rassurer, ma princesse de beauté. Si vous pleurez, la contraction nerveuse neutralisera vos moyens.

— Oh! monsieur Eysemann, ne dites pas cela, par pitié!

— Mais si vous voulez sourire, ma tourterelle, et nous laisser voir ces deux rangées de perles d'ophir qui ornent votre charmante bouche, alors votre voix se rassérénera, vos poumons se dilateront, l'air y entrera librement, et vous aurez des sons pleins, purs et mé-

lodieux comme un instrument céleste, et la foule charmée applaudira.

— Vous croyez, monsieur Eysemann ? dit Arabelle, dont le visage s'épanouissait sous les paroles consolandu célèbre maëstro.

— Non, je ne crois pas, j'en suis sûr ; cela dépend de vous, ma Bella : que nous avons admirablement trouvé le diminutif de votre nom pour vous baptiser sur la scène ! et ce matin, en lisant l'affiche, déjà plusieurs curieux se sont dit : « Qu'est-ce que c'est que cette débutante? » Et comme je passais par la rue Rosmaringaix, qui fait le coin de l'hôtel de Bavière, plusieurs m'ont arrêté pour me demander des renseignements; mais, afin de mieux garder votre incognito, j'ai joué parfaitement mon rôle : je me suis croisé les deux bras, et je leur ai répondu (particulièrement au conseiller intime, M. Herskeish) :

— Êtes-vous fous, messieurs, de m'interroger, moi, sur les noms et allures des actrices et débutantes? Si vous me parliez des fleurs de mon jardin, à la bonne heure ! je pourrais vous répondre que la tulipe panachée, dont je cultive l'oignon depuis plus de vingt ans, est enfin arrivée au paroxisme de sa beauté ; que, sur chaque pétale, les lignes sont parfaitement dessinées et nuancées; que des amateurs viennent de plus de trente lieues à la ronde pour admirer ma tulipe *irisée* (ainsi je l'ai appelée). Je pourrais encore, en faisant le bulletin de mes fleurs, vous apprendre que la nuit dernière

a été celle de la floraison du plus beau des *cactus grandiflorus* qui existe au monde, et que tout l'air de mes serres, enivré de son parfum pénétrant, est allé se répandre et s'infiltrer jusque dans les retraites les plus reculées, et y a donné naissance à des milliers de petits amours; que le *dattura fastuosa* étale ses larges touffes sur les plates-bandes de mes deux allées latérales; que des ananas savoureux croissent sous des cloches; que... enfin, que les fleurs ont remplacé pour moi la musique, que les médecins m'ont presque défendue, en raison d'une maladie cérébrale dont je suis menacé; que quelquefois encore, au milieu de la nuit, et dans le silence et le mystère le plus grand, je m'occupe de la composition d'un opéra, mais qu'on le trouverait inachevé dans mon portefeuille; que la scène se passait en enfer au premier acte, et au paradis pour le dernier.

Enfin, je leur ai fait un discours tellement étrange, qu'ils sont restés pétrifiés; et ce qui m'amuse le plus, c'est qu'ils vont aller par toute la ville répéter :

— Vous ne savez pas la nouvelle?

— Non.

— Eh bien, le professeur Eysemann est devenu fou!

— Bah! pas possible!... un homme vert encore, et plein de vigueur et de talent! Quel malheur!... ces imaginations d'artistes finissent toutes ainsi.

— Que nous soyons fou ou que nous ne le soyons pas, on nous taxe toujours de folie. Tant mieux! Si la folie

devait être la fée inspiratrice de merveilles et de chefs-d'œuvre nouveaux, alors on serait heureux et fier d'être fou à un pareil prix.

Et tout en parlant ainsi, le professeur malicieux avait constamment regardé le visage d'Arabelle, pour mieux se rendre compte de l'heureux effet qu'y produisait son bavardage spirituel.

Les yeux de la jeune fille étaient séchés et rayonnaient comme des feux dans l'ombre; sa bouche, à demi entr'ouverte, laissait éclore un sourire attentif et charmant; elle était complètement distraite. Il poursuivit :

— Et lorsque ce soir on proclamera partout le talent d'Armide, lorsque le doux nom de Bella volera de bouche en bouche, et que tout près de ce nom divin volera aussi, dans les mêmes bouches : « Quoi! c'est Eysemann qui est son professeur?

« — C'est incroyable: on le disait fou!... pourtant il a créé là un beau talent. Quelle méthode! quelle pureté! quelle merveille est devenue l'élève sous les leçons du professeur! »

— Et notre renommée va courir le monde sur les mêmes ailes, ma charmante fauvette. Comme cela me flattera et me rajeunira, de voir mon nom accolé au vôtre! Puis j'aurai beau me cacher dans ma cravate, en me rengorgeant comme un ramier orgueilleux; on me découvrira, on me complimentera, et on me fera force courbettes pour pouvoir arriver jusqu'à vous. Tenez,

mon cher bijou, je crois entrevoir que cette soirée sera la plus belle de toute ma vie, et terminera ma carrière artistique, — tandis qu'elle déposera sur votre jeune front la première perle du diadème qui doit le ceindre un jour; je commence à y déposer un baiser de bon augure... Voyons, ma mignonne, chantez-moi quelques fragments de votre rôle.

Et Arabelle, complétement remise, grâce à la ruse adroite de M. Eysemann, entonna son récitatif d'une voix fraîche et éclatante. Son professeur, transporté, était dans un état d'extase voisin du délire. Quand elle eut fini, il la prit dans ses bras et fit avec elle trois fois le tour de la chambre en s'écriant :

— Bénie soyez-vous, madame Sadler, d'avoir mis au monde une fille semblable, qui va jeter sur nous, à pleines mains, des couronnes de laurier et des ducats.

A ces mots, madame Sadler arriva du fond de la cuisine, où elle confectionnait un gâteau allemand et une boisson italienne, pour mieux préparer la voix de sa chère Arabelle.

— Vous avez, je crois, parlé de ducats; mon cher monsieur Eysemann, dit-elle en ouvrant ses oreilles le plus possible; continuez donc votre phrase, je vous en prie, cette musique a bien son mérite.

— Je vous le répète, ma chère dame, du gosier de votre fille tomberont des pièces d'or dans votre escarcelle.

Et en disant ces mots, il déposa Arabelle toute riante

sur les genoux de sa mère, puis il se prit à les embrasser l'une après l'autre.

Madame de Lamothe ou Sadler, qui entrevoyait une source de fortune, la chose qui eût le plus de valeur pour elle dans le monde, donna aussi une foule de baisers à sa fille, et, dans l'épanouissement de son âme, en donna au digne professeur. Si quelqu'un fût entré dans ce moment, il n'eût rien compris à cette scène.

— Vous allez rester à dîner avec nous, cher monsieur, reprit la mère d'Arabelle.

— Oh! oui; vous ne me quitterez pas, mon bon maître, ajouta la jeune fille; il me semble que votre présence me donne du courage et de la voix.

— Je ne demande pas mieux, ma perle, mais il faut que j'aille faire un petit bout de toilette, et je reviens tout de suite.

— Non, non, je vais faire prendre chez vous ce qu'il vous faut, dit madame Sadler.

Et elle envoya sa servante chercher les habits du professeur, que devait lui remettre madame Eysemann.

Lorsqu'il fut habillé, madame Sadler ayant endossé une robe de gourgouran gorge de pigeon, et les costumes d'Arabelle étant bien empaquetés, ils montèrent tous les trois dans une voiture qu'on avait louée pour la soirée, et ils se dirigèrent vers la salle de l'Opéra, où le directeur avait obtenu qu'elle ferait ses débuts. Ils y pénétrèrent incognito, à l'aide des portes et des escaliers dérobés.

La salle, admirable d'architecture, de grandiose; cette salle de forme ovale, ouvrage du célèbre Bibiena, et pouvant contenir au moins mille personnes, était comble et brillante de lumières, sous lesquelles étincelaient des femmes ravissantes de beauté et de toilette. Cette réunion était une des plus splendides qu'on eût vues depuis longtemps; et pendant la petite pièce qui précédait le grand opéra, le professeur allait et venait d'une loge à l'autre, et traversait les corridors pour aller saluer madame la baronne, madame la conseillère aulique, madame la comtesse. Il était connu et aimé dans toute la haute noblesse; il avait donné des leçons à presque toutes les grandes dames; en un mot, outre son talent supérieur et réel, il avait eu le bonheur immense d'être goûté et lancé dans le monde, ce qui lui assurait une fortune solide.

Au moment de lever la toile pour l'opéra, il rentra au plus vite dans les coulisses, et, admirant sa chère Arabelle, il vint à son oreille pour lui souffler quelques paroles, de celles qui donnent l'espoir et le courage.

— Vous êtes belle comme une reine, mon enfant; vous effacez pour moi tout ce que j'ai vu jusqu'à présent... Soyez ferme, ne tremblez pas; votre vieux maître vous en supplie les mains jointes! et tenez, écoutez mes conseils, Bella : en entrant sur la scène, pour ne pas vous laisser intimider, ne regardez personne; il suffirait d'un coup d'œil perçant pour vous troubler;

contemplez cette foule comme étant placée là pour vous applaudir et non pour vous juger. Voyez-vous, ma fille, souvent des moyens les plus puérils en apparence peuvent jaillir les sources d'un bonheur, d'une fortune immense ; de même qu'un fétu de paille inaperçu peut renverser un édifice qu'on croyait solidement bâti : rien n'est inutile dans ce monde, surtout dans un moment solennel et décisif. La réussite dépend de votre aplomb pendant les cinq premières minutes, et après vous respirerez librement, vous serez hors de toutes craintes, vous serez sauvée !

— Ne m'abandonnez pas, mon cher maître ! que je vous sache là, et cela me donnera des forces. Soyez tranquille ! il me semble que j'aurai du courage, que je vous ferai honneur.

Et sans ajouter une parole de plus, elle se recueillit un instant en elle-même, ferma les yeux, et ne les rouvrit qu'au moment de paraître.

Le pauvre professeur sentit son sang se coaguler dans son cœur, et son front couvert d'une sueur glacée. Il était comme mort au monde ; il n'entendit rien du tumulte qui s'éleva dans la salle quand Bella y entra, revêtue de son costume de satin blanc, éblouissant de fraîcheur et de pierreries, tandis qu'elle était, elle, éblouissante de beauté... Ce fut un cri unanime d'admiration.

Son maintien noble, gracieux et aisé, lui gagna tout d'abord les suffrages ; mais dès qu'elle commença son

récitatif, que suivit le grand air, on resta dans un silence religieux; puis de toutes les poitrines, de toutes les bouches partirent à la fois des cris forcenés... des bravos... des trépignements... la foule était ivre, elle était folle!... Cependant elle fut forcée de faire trêve à ses élans, pour écouter de nouveau la débutante: l'Opéra, les autres acteurs, tout était effacé par elle; on ne voyait, on n'écoutait qu'elle.

Elle soutint à merveille, sans paraître troublée, ce bruit de la foule hurlante, bruit qui va montant et grossissant comme celui des vagues s'élevant sur la grève; mais lorsqu'elle rentra dans la coulisse, à la fin du premier acte, elle pâlit et tomba sans connaissance dans les bras de son digne professeur qui épiait son retour.

Trop d'émotions nouvelles et puissantes étaient venues envahir tout son être, elle s'était soutenue; maintenant la nature trop faible reprenait le dessus. Sa mère accourut; ses nouveaux camarades, bien qu'écrasés par son talent, lui prodiguèrent des soins empressés; on eût dit, en effet, d'une belle reine ayant sa cour à ses pieds, et cette cour attendant avec anxiété l'instant de son retour à la vie.

— La voilà... la voilà... elle a ouvert les yeux, dit M. Eysemann avec un bonheur inouï. Bella! Bella! regardez-nous, mon enfant, nous sommes là pour vous aimer tous. Voyez-vous votre mère, votre vieux profes-

seur qui soupirent après une parole de vous, mon beau rossignol?

Arabelle ayant promené autour d'elle des yeux étonnés, incertains, finit par prononcer d'abord quelques mots entrecoupés :

— Où suis-je... dites-moi... je vous en supplie, d'où je viens... pourquoi cette toilette?... pourquoi cette foule qui m'entoure?... mes idées semblent être dans une autre région... Ah! oui, maintenant, je crois que je me rappelle... c'était un opéra... j'étais une princesse, Armide... et... Oh! voilà monsieur Eysemann... mon cher maître... dites-moi, ai-je bien chanté... ne me trompez pas... je tremble... et pourtant je veux savoir la vérité.

Et d'une seule voix, sa mère, le professeur, et tous les autres acteurs s'écrièrent :

— Admirable ! admirable!

— Dieu! c'est possible?

— C'est la pure vérité, mon enfant, ma fille, dit madame Sadler, ton triomphe a été complet. Tous parlent de ta beauté.

— Dites donc de son talent, reprit le professeur. Oui, mon enfant, oui, vous avez été applaudie, et justement applaudie, ce qu'il y a de mieux; et voyez comme je suis fier et heureux; oui, mes amis... oui, mes enfants, ajouta-t-il en s'adressant aux autres acteurs, oui, c'est moi, moi qui ai été son maître. Qu'en pensez-vous? ai-je fait là un beau sujet?

Et tous offrirent à Bella leurs témoignages de sympathie affectueuse; elle les en remercia vivement, avec le charme qui caractérisait ses moindres paroles comme ses moindres mouvements; puis M. Eysemann continua :

— Pourtant, ma fille chérie, reprit-il en s'adressant à Arabelle, tout n'est pas fini... ne vous fiez pas encore trop à cet enthousiasme du premier acte; il vous impose uue tâche immense et difficile, celle de vous surpasser vous-même; il faut que le second soit supérieur au premier, et le troisième au second. Vous le pouvez si vous le voulez; par ce moyen, l'admiration du public ira toujours croissant. N'oubliez pas mes conseils, ma perle, et vous serez portée en triomphe, ou plutôt nous fuirons pour nous dérober à ce triomphe; allez, ma chère élève, et soyez forte autant que belle.

Le second acte commença, et l'actrice, non seulement se soutint, mais s'éleva encore; les expressions manquaient pour peindre les transports de la foule délirante.

— C'est bien, lui dit le professeur; allez toujours, toujours... ne vous reposez pas, et songez que tout dépend du pathétique que votre voix saura répandre sur le désespoir de la belle Armide. Il faut qu'à la fin les femmes pleurent et s'évanouissent... Laissez pleurer votre voix de toute l'harmonie qu'elle recèle... Allez donc, mon enfant, je suis sûr de vous.

Et tandis que le professeur parlait ainsi, madame

Sadler apportait à sa fille un verre de cette boisson qu'elle avait préparée et qui devait à la fois ranimer ses forces morales et physiques.

C'était au troisième acte, et Arabelle, forte et fière de ses deux premiers, qui, en lui enlevant tout le trouble de l'émotion, lui avaient enfin donné la confiance de son talent et du pouvoir avec lequel elle pouvait impressionner ces spectateurs suspendus à ses lèvres et respirant à peine; l'opéra finit, et on redemanda l'actrice avec des hurlements frénétiques. Elle reparut conduite par le vieux professeur rayonnant, et une pluie de fleurs, de couronnes, de poésies, de lettres, vinrent tomber en ovation à ses pieds; elle était si émue, qu'elle chancela, et les bravos de la foule s'en accrurent encore. Le bruit en alla résonner jusques dans les autres quartiers de la ville, et arracher au sommeil ceux qui avaient eu l'impertinence de s'y livrer au lieu de venir assister à cette fête.

M. Eysemann voulut reconduire Arabelle jusques chez elle, où il la laissa entre les bras de sa mère. Elle avait besoin de ses soins.

Lui aussi, le digne homme, cette soirée l'avait bouleversé à briser toute son organisation.

V

UN MARQUIS

Arabelle dormait encore entourée de rideaux roses qui se reflétaient sur son visage pâli par la fatigue, que déjà la ville en rumeur proclamait son nom devenu l'idole du jour. Tous les hommes étaient ivres d'admiration et d'amour ; toutes les femmes, émerveillées, tremblaient de voir leur étoile s'éclipser devant ce talent et cette beauté.

Quant aux acteurs, ils étaient plus sincères, et l'entraînement avait fait évanouir chez eux le sentiment de rivalité, de basse jalousie qui ne veut point admettre de supériorité hors la sienne.

Le voile de l'incognito était déchiré, et déjà des milliers de noms étaient inscrits chez madame Sadler ; des billets doux y tombaient comme une rosée du mois de mai, tandis que la belle reine avait les yeux fermés.

— C'est moi, c'est moi, ouvrez, s'écria la voix bien connue du professeur, je veux être le premier à la complimenter, à lui donner mon baiser et mon offrande.

M. Eysemann entra.

Madame Sadler le conduisit jusqu'à la chambre de sa fille qui s'éveilla, et fut quelques minutes avant de

reprendre ses esprits et sa mémoire; puis elle tendit ses joues à sa mère et ses mains à son professeur.

— J'ai voulu, ma perle fine, venir vous embrasser ce matin avant les autres, vous remercier de l'auréole dont vous venez de colorer mon soleil couchant; je puis mourir à présent, ajouta-t-il avec une émotion enivrante, que vinrent trahir quelques larmes, je ne mourrai pas tout entier; tout ce que j'avais là, sous mes cheveux blancs, et sous le côté gauche de ma veste brodée par la digne madame Eysemann, est passé dans votre âme de jeune fille, dans votre gosier d'artiste, et dans votre tête où bouillonnent déjà les laves brûlantes du génie... Hier soir j'étais fier, j'étais gonflé d'orgueil, ce matin je suis heureux; mais je ne sais si je pourrai supporter beaucoup de soirées semblables. Assez d'éloges et de présens vont fondre aujourd'hui sur vous; moi, en ma qualité de vieillard et de professeur, j'ai voulu apporter aussi un présent; si le mien n'est pas le plus riche, du moins, Bella, il vous sera offert par le cœur le plus tendre et le plus dévoué qui puisse vous aimer après votre mère.

Et M. Eysemann tira un petit coffre d'une des poches de son habit. Le coffre était en velours bleu semé de broderies en argent; il l'ouvrit et il en tira un collier de diamants magnifiques; Arabelle fut touchée jusqu'au fond du cœur; sa mère fut éblouie par l'éclat de ces pierres chatoyantes.

— Il faut maintenant que je vous explique cette

parabole, ma chère enfant, reprit le professeur, pardonnez-moi : ce beau présent fut fait jadis à ma femme par une tête couronnée. Ce coffre bleu de ciel brodé d'argent représente le ciel étoilé, le ciel d'où seul peuvent venir des voix aussi célestes que la vôtre; premier emblême. Le second, le collier, vous explique que toutes les perles que laisse échapper votre gosier divin et harmonieux doivent être entourées par les diamants que vous offre votre professeur; diamants bien pâles comparés à vos perles... Je m'embrouille, pardonnez le moi, c'est la joie. Et maintenant comprenez-vous, ma belle syrène? ajouta M. Eysemann, en se levant pour attacher lui-même ce brillant collier autour du cou blanc et arrondi de sa délicieuse élève.

— Tenez, monsieur Eysemann, dit Arabelle, je suis confuse de ce que vous daignez m'offrir. Je ne sais pas si je l'ai mérité, ni comment oser accepter une chose d'un tel prix ; mais ce qui me touche plus vivement encore, qui me va si profondément au cœur, ce sont tous les témoignages du vôtre; chacune de vos paroles, si pleines de sentiment pur et vrai, me transporte d'une reconnaissance pure et vraie qui me rend plus heureuse, je vous jure, que ne le pourraient jamais faire tous les trésors du monde, trésors que je donnerais volontiers, si je les possédais, pour être aimée par un cœur comme le vôtre, et être appréciée et applaudie par une intelligence d'élite... Laissez, qu'à mon tour je vous embrasse.

Il y avait quelque chose de si touchant dans le sentiment du vieux professeur pour sa jeune élève, et dans l'affection dont elle le payait de retour, que le cœur séché de madame Sadler en fut presque ému, et elle sentit deux larmes au bord de ses paupières. Depuis longtemps pourtant elle avait perdu le don des larmes !

Enfin Arabelle demanda à ne recevoir personne ce premier jour; elle voulait le passer avec sa mère et son professeur, et supplia ce dernier d'aller chercher madame Eysemann, qu'elle avait un extrême désir de voir. La journée s'écoula ainsi dans les plus doux et les plus tendres épanchements.

La femme du professeur avait été chanteuse aussi dans sa jeunesse, et, bien qu'âgée, elle était encore charmante, pleine d'esprit, de cet esprit où vient se refléter le cœur, et qui appartient seul aux artistes, mais aux véritables artistes.

Parmi toutes les lettres déposées chez madame Sadler pour sa fille, et qu'elle avait jugé à propos d'ouvrir, elle en trouva une qui lui sembla digne d'attention, aussi la lut-elle plusieurs fois et fort sérieusement. Ce qui la flattait le plus, en outre, c'est qu'elle lui était adressée particulièrement.

« Madame,

» Je ne vous apprendrais rien de nouveau, en vous disant que vous possédez un trésor d'une valeur im-

mense, vous le savez depuis longtemps, et la renommée le proclame déjà partout; mais ce que vous ne savez pas, c'est l'impression profonde et subite qu'a produite sur moi la voix de votre adorable fille. Pour obtenir la faveur d'arriver jusqu'à elle, je donnerais des trésors bien moins précieux que sa personne; pour l'obtenir elle-même, je ne sais pas ce que je donnerais; mais je me sens capable de faire des folies !... On en fait à tout âge... Et d'ailleurs est-ce une folie que d'adorer le talent et la beauté ?

» Je viens solliciter de vous, madame, la faveur de quelques instants d'entretien, pendant lesquels je vous expliquerai mes projets pour l'avenir de votre enfant. J'attends avec la plus vive impatience, madame, qu'il vous plaise de me fixer un jour et une heure où il vous soit loisible de me recevoir.

» Agréez, madame, etc.

» Marquis DE CHALMONT. »

Madame Sadler fut tellement enchantée de ce billet, qu'elle en eut une palpitation de cœur, et s'empressa de répondre à l'adresse que lui avait indiquée le marquis.

« Monsieur le marquis,

» J'aurai l'honneur de vous recevoir demain matin, entre neuf et dix heures, si cela peut vous convenir.

Je vous ouvrirai la porte moi-même, afin que personne ne soupçonne notre entretien. Si vons préfériez que nous nous rencontrassions sur la promenade publique du Zwinger, à la même heure, je pense que cela vaudrait mieux. J'attends votre réponse, et suis, etc. »

Et le billet parti, elle attendit avec une impatience sans égale la réponse que devait assurément faire le marquis. Elle ne tarda pas à arriver; M. de Chalmont la remerciait vivement de son empressement. Il serait le lendemain, à neuf heures précises, à l'entrée de la promenade.

Madame Sadler mit cette lettre dans son sein, comme si c'eût été une lettre d'amour; elle attendit le jour suivant dans une agitation extrême.

Elle pria le professeur de venir déjeûner avec elle le lendemain, et une fois installés tous à table, elle prétexta l'oubli d'une chose indispensable.

— Cher monsieur Eysemann, tenez compagnie à ma fille jusqu'à mon retour; je vous en prie, je compte sur vous.

— Qu'a donc ma mère? s'écria Arabelle, lorsqu'elle fut seule avec le professeur. En vérité, depuis hier je ne la reconnais plus.

— Eh ! ne voyez-vous pas, ma toute mignonne, lui répondit son vieux maître, que votre début lui a tourné la tête? Cela se conçoit : une enfant de seize ans, car vous n'en avez que seize, et seulement depuis quelques

jours, et vous êtes la merveille de Dresde et du monde entier maintenant; vous paraissez être la seule à l'oublier. Adorable en tout : adorable de beauté, de talent et de modestie, quand je vous appelle ma perle, vous voyez que je ne me trompe pas.

— Elle tarde bien à revenir! reprit Arabelle inquiète.

— Mais elle ne fait que de partir, Bella! Allons, profitons de notre tête à tête pour étudier un peu ce grand morceau, le dernier que j'ai composé, vous savez?

Et Arabelle, toujours disposé à être agréable à cet excellent homme, se mit au clavecin sur-le-champ, puis une fois emportée par son élément favori, elle oublia l'absence de sa mère. C'était tout ce que voulait le professeur : il avait bien deviné un mystère dans l'allure de madame Sadler; mais quel était ce mystère? il l'ignorait complètement.

Pendant que l'élève et le maître se perdaient en roulades et en vocalises ravissantes, la mère d'Arabelle avait jeté un voile noir sur sa tête, pour mieux jouer l'héroïne, regardait au travers de ce léger tissu, et le souleva un peu lorsqu'elle fut arrivée sur la promenade.

Elle vit un étranger se promener de long en large, et s'approchant de lui, elle s'inclinait, embarrassée de sa personne, et dit assez timidement :

— N'est-ce pas à monsieur le marquis de Chalmont que j'ai l'honneur de parler?

— Non, madame, pas même à son frère... Je m'estime, du reste fort heureux que vous m'ayez pris pour ce noble seigneur; mais, si vous vouliez, je pourrais vous aider à le chercher, cet introuvable marquis, ajouta malicieusement le vieux monsieur, tandis que madame Sadler, décontenancée de cette bévue, s'éloigna sans répondre, et continua de regarder.

L'étranger que la veuve du procureur venait d'accoster, ne put s'empêcher de rire en songeant à la bizarrerie de cette dame, courant les aventures sans connaître le héros qu'elle devait rencontrer; il resta à la promenade, afin de voir comment se terminerait tout ceci. Sa présence ne laissait pas que d'embarrasser madame Sadler, mais pourtaut elle tint ferme et résolut de poursuivre sa recherche.

Elle n'eut point fait deux cents pas, qu'elle aperçut un autre homme ayant l'air beaucoup plus grave que le premier, et dont l'abord avait même quelque chose de plus mystérieux. Elle hésitait, mais voyant qu'il ne bougeait pas, elle s'approcha de ce nouveau venu avec bien plus de crainte encore qu'elle ne l'avait fait la première fois.

— Ne seriez-vous pas monsieur le marquis de Chalmont?

— Non, madame, et que lui vouliez-vous? répondit brusquement ce second étranger.

Et la pauvre madame Sadler, tout à fait décontenancée de ce second échec, alla s'asseoir tremblante sur un

banc, et pût à peine retenir de grosses larmes que faisaient couler le dépit et la colère, se voyant épiée par ces deux hommes, car le second aussi, ne pouvant résister au démon de la curiosité, resta afin de voir le dénoûment réservé à la dame du voile noir, et si enfin son bien-aimé arriverait. Ils se promenaient en long et en large, ne quittant pas des yeux la belle aventurière, car madame Sadler était encore fort bien pour ceux qui ne connaissaient pas la beauté merveilleuse de sa fille.

La pauvre femme suffoquant avait envie de partir.

Et elle se levait, lorsqu'elle vit surgir devant elle, à n'en pas douter, le vrai marquis. Il était merveilleusement vêtu et avait un air de distinction parfait. Il s'avança sans dériver vers l'endroit où était assise madame Sadler, et celle-ci, se levant, murmura presque tout bas :

— Vous êtes sans doute monsieur le marquis de Chalmont ?

— Oui, ma belle dame, et vous êtes la mère de la divine Bella?

— Oui, monsieur; mais pour que nous puissions nous expliquer, permettez-moi de m'asseoir, j'ai eu des déconvenues inouïes à cause de vous, monsieur le marquis, de vous que je n'avais pas l'honneur de connaître.

Le marquis et madame Sadler s'éloignèrent et montèrent par le bel escalier à doubles rampes, qui conduit du pavillon situé vers l'orient au rempart, et d'où

l'on a une vue admirable, non sans être suivis par les deux premiers gentilshommes interpellés par la mère d'Arabelle, et qui, très-intrigués de voir la fin de l'aventure entre le noble émigré et la belle veuve, ne les quittaient ni des yeux ni des jambes.

— Nous sommes épiés, monsieur le marquis : je vous en prie, changeons de lieu ; celui-ci est malencontreusement choisi pour un entretien.

— Rien de plus facile, belle dame.

Et le marquis ayant fait un signe à un de ses gens, celui-ci se hâta de faire avancer la voiture de son maître et de l'ouvrir. M. de Chalmont donna lui-même gracieusement la main à la veuve pour l'aider à y monter; puis, la portière refermée, la voiture roula, au grand ébahissement et désappointement des deux curieux, qui restèrent là fichés comme deux quilles oubliées par les joueurs occupés ailleurs.

Bientôt hors de leur poursuite, madame Sadler commença par raconter au marquis ce qui venait de lui arriver, il trouva la chose plaisante; on en rit pendant quelques minutes, la veuve se félicita de l'avoir mis d'une aussi belle humeur.

— Vous avez sans doute deviné ce que j'ai à vous dire, belle dame, dit enfin le marquis de l'air le plus gracieux du monde, en prenant l'une de ses mains.

— En vérité non, monsieur le marquis, et j'attends de votre extrême complaisance de vouloir bien m'expliquer pourquoi vous m'avez écrit.

— Pour abréger les choses, continua le grand seigneur, en glissant adroitement une riche bague au doigt de madame Sadler, qui la considéra émerveillée, je suis passionnément amoureux de votre fille, c'est bien la plus divine créature que j'aie jamais vue.

— Ceci me flatte infiniment, monsieur le marquis; mais, voulez-vous l'épouser?

— ... Sans doute, l'épouser! Ce sera très-difficile : j'ai une famille, des enfants; mais je veux être son appui, son soutien; elle n'aura plus besoin de monter sur la scène; je désire même qu'elle n'y paraisse jamais.

— Je vous remercie, monsieur le marquis; ma fille a l'avenir le plus brillant et le plus sûr, car le directeur du théâtre lui offre dix mille florins la première année, et quatre fois cette somme pour la seconde.

— Eh bien! que direz-vous, belle dame, si je lui offre dix fois ce que lui offre le directeur?... si, par exemple, je lui assurais une pension annuelle de quarante mille francs?

— Sans doute que monsieur le marquis est bien généreux, mais...

— Mais?

— Mais à moins que ce soit par contrat de mariage?

— Par contrat de mariage... sans doute, et...

— Je crois, monsieur le marquis, que ma fille aimera mieux garder sa liberté et être reine au théâtre... que femme d'un grand seigneur, ce qui équivaut, entre nous soit dit, à l'esclavage.

— Quel mot avez-vous prononcé là, chère et belle dame?... Est-ce qu'un homme du monde, un homme comme moi, prendrait une femme comme votre divine Bella pour en faire une esclave? moi, moi le marquis de Chalmont, ajouta-t-il plus haut, chiffonnant avec coquetterie et fatuité le point d'Angleterre qui formait son jabot et ses manchettes, c'est impossible!

— Je n'ai pas voulu blesser monsieur le marquis, reprit madame Sadler, craignant d'avoir été trop loin, et pensant qu'il fallait se radoucir, je pourrai le présenter à ma fille, et il plaidera lui-même sa cause.

— J'ai hâte, en effet, d'être présenté à l'adorable princesse; pourtant j'oserai solliciter de vous une faveur, ma belle dame, reprit-il en posant délicatement un bouquet sur les genoux de madame Sadler, qui fut tellement troublée qu'elle en eut comme des vertiges. Cependant la présence d'esprit lui revint, et elle répondit gracieusement :

— En quoi puis-je vous servir, monsieur?

— Voici, ma toute belle et chère dame : soyez mon avocat auprès de votre fille, et plaidez pour moi.

— Je vous le promets, marquis, dit-elle en prenant le bouquet de la manière la plus adroite et la plus gracieuse; mais l'heure s'avance, et il faut que je rentre : cette chère enfant serait inquiète de moi.

— Je vais donc vous déposer à votre porte, chère dame, et attendre que vous me donniez avis de l'instant où elle daignera me recevoir.

— Je ferai en sorte que ce soit le plus tôt possible.

— Je vous en supplie.

Et la voiture se dirigea de nouveau vers la ville qu'elle avait quittée. Au détour d'une rue, madame Sadler pâlit soudain et pensa s'évanouir, lorsqu'elle aperçut un jeune seigneur arrêtant l'équipage, et prenant la main du marquis en lui disant :

— Eh! cher oncle, depuis quand êtes-vous à Dresde, que je ne vous ai point encore rencontré?... d'honneur, je suis ravi.

— Mais il y a un mois environ, chevalier ; pour moi, je vous croyais aux Antipodes. Venez me voir, maintenant je suis pressé.

— Oh! je comprends, dit malignement le jeune homme en posant un doigt mystérieux sur sa bouche, et en regardant à moitié madame Sadler, qui non-seulement s'était voilée, mais avait en outre mis son mouchoir sur son visage.

Le chevalier s'éloigna, et les chevaux partirent au grand trot pour regagner la *fisher gasse* (rue des Pêcheurs). Le marquis demanda obligeamment à madame Sadler si elle était indisposée. La pauvre femme avait vu la tête de Méduse : le neveu du marquis se trouvait justement le chevalier de Gricourt.

— En effet, une suffocation subite, répondit-elle, j'ai failli m'évanouir.

— Adieu, madame, croyez que je serai toujours heu-

reux de vous prouver tout l'attachement que je vous porte, à vous et à ce qui vous est cher.

En disant ces mots, il donna la main à la veuve, elle descendit de voiture après avoir salué profondément le marquis.

VI

NON ET OUI

— Je t'annonce une belle visite, mon ange, dit madame Sadler à sa fille en rentrant.

— C'est donc une visite que vous allez mettre aussi dans votre gâteau, chère maman, répondit Arabelle, car vous étiez allée chercher, ce me semble, un ingrédient quelconque pour parfaire votre œuvre de pâtisserie?

Et la jeune fille se mit à rire comme un enfant, comme on rit à son âge.

— Si ce gâteau est pour moi, chère madame, ajouta le professeur, je ne pourrai en manger, car j'ai les dents trop ébranlées; et si elles rencontraient d'aventure quelque caillou, elles s'éparpilleraient comme une volée d'oiseaux effrayés, et adieu la mâchoire du pauvre professeur Eysemann... Et il faut bien que je conserve mes vieilles ruines, pour ne pas épouvanter ma chère belle Bella.

— Vous faites beaucoup de frais d'esprit, mes bons amis, repartit la veuve; il n'est ici question ni d'oiseaux, ni de cailloux, mais d'un gâteau délicieux, et en outre d'une haute visite. Voyons d'abord le gâteau.

Et madame Sadler courut à la cuisine et en rapporta le gâteau le plus doré et le plus odorant du monde, qu'elle coupa en larges parts, en mettant une de côté pour son amie (ainsi qu'elle le disait) la chère madame Eysemann.

— Vous êtes un véritable cordon bleu, ma mère, dit Arabelle riant toujours; mais la visite... la visite.

— Oui, chère madame Sadler, dites-nous vite quelle sera cette visite : je suis aussi curieux qu'une femme... Voilà déjà la sonnette qui vient de s'ébranler... Est-ce l'heure? dit en riant aussi le professeur.

— Non, c'est pour demain, et jusque-là, vous ne saurez rien, ni l'un ni l'autre.

Comme madame Sadler achevait ces mots, on vit entrer la femme du respectable professeur.

— Il faut bien que je vienne ici pour le voir, s'écria-t-elle, puisqu'il n'est plus jamais chez lui.

Et s'approchant affectueusement d'Arabelle, elle lui embrassa le front.

— Pourtant, voilà ma rivale, et je devrais mourir de jalousie, si elle n'était pas si charmante, si bonne, et surtout si je n'étais pas aussi vieille. Que voulez-vous, mes enfants? j'ai été jeune, j'ai eu une belle voix, et j'ai eu aussi mes triomphes. Tout cela passe, voyez-

vous, et il ne reste que le cœur... Je crois que celui de ma Bella est encore au-dessus de sa beauté, et de son talent... et certes, c'est beaucoup dire. Quand il reste du cœur, mon enfant, on est toujours aimée... D'ailleurs, il se survit à lui-même, comme le parfum qu'exhalent les pétales sèches d'une fleur.

— Que vous êtes bonne et aimable d'être venue, ma bonne amie! reprit Arabelle en embrassant madame Eysemann, justement ma mère allait vous envoyer du gâteau.

— Jalouse que tu es! s'écria le professeur en riant, tu ne saurais un instant me laisser courtiser mes amours.

Et il lui avança un siége auprès de lui.

— Non, auprès de moi, dit Arabelle.

— Non, auprès de moi, dit madame Sadler.

— Quel malheur de ne pouvoir se partager, mes bons amis! repartit l'aimable vieille, car il est si doux de se sentir aimée!... c'est toute la consolation des vieillards. Hélas! elle leur est refusée souvent.

— Ma chère madame Eysemann, je gagerais que vous avez été, que vous êtes poëte! s'écria Arabelle transportée: toutes vos phrases ont un cachet de sentiment poétique tout particulier.

— Vous avez deviné juste, mon amour; les ailes glacées du temps ont passé par là, et tout est mort, excepté mon cœur, comme je vous le disais.

— En vérité, moi je vous le dis, vous êtes tous peu aimables et d'un vandalisme désespérant à l'endroit de

mon gâteau, s'écria madame Sadler en frappant sur la table; vous faites de la quintessence de sentiment, et le plus alambiqué encore, et pas un, tout en avalant ce délicieux mets, ne me ferait la grâce d'un compliment... Allez, vous n'êtes que des ingrats... et c'est peine perdue que de travailler pour vous.

— Admirable... excellent... superfin... exquis, s'écrièrent-ils tous à la fois, encore un peu, s'il vous plaît...

— Ce n'est pas sans peine que je vous arrache ces compliments...

Et la maîtresse de la maison alla ouvrir une armoire, de laquelle elle tira une bouteille dont la taille élancée semblait annoncer le grand âge... et chacun but à la santé de tous, depuis Arabelle jusqu'à la faiseuse de gâteaux.

On annonça plusieurs personnes qui demandaient à être introduits; madame Eysemann et son mari s'en allèrent par une autre porte, tandis qu'Arabelle rentra dans sa chambre en disant à sa mère :

— Faites comme vous voudrez, pour moi, je suis malade.

Et elle s'enferma.

— Oh! murmura la mère, à peine a-t-elle mis le pied sur les planches, que déjà elle a plus de caprices qu'une actrice vieillie sur la scène... Enfin, Dieu sait comment je vais m'en tirer... Faites entrer.

Et la servante fit entrer trois barons, un conseiller et un maître de chapelle honoraire.

— J'ai l'honneur de vous saluer, messieurs, dit-elle aux jeunes gens qui regardaient déjà, dans tous les coins du salon, où pouvait être la divine Bella.

— Et mademoiselle votre fille, serait-elle indisposée? dit enfin le plus hardi, après avoir retourné six fois sa badine entre ses doigts effilés.

— Non, grâce à Dieu! pour elle, pour moi et pour le public, qui a bien voulu l'applaudir. Elle est à sa répétition, et je vais la rejoindre.

Les visiteurs, pris à ce piége, sortirent en même temps que madame Sadler; et l'un d'eux, le conseiller aulique, lui offrit son bras jusqu'au théâtre, puis ils la saluèrent en lui demandant la permission de se présenter chez elle le lendemain.

— Demain? reprit la veuve, demain nous sommes engagées chez une princesse; mais après-demain. Encore une fois votre servante, messieurs.

Et elle disparut.

Puis après avoir attendu quelques minutes, elle sortit, convainçue que l'essaim de papillons était dispersé, et regagna la maison qu'elle occupait par des rues détournées.

Elle entra dans la chambre de sa fille, s'assit sur un fauteuil et éclata de rire. Arabelle la regarda d'un air étonné; lorsque sa mère lui eut raconté le moyen adroit qu'elle avait employé pour se débarrasser de ces messieurs, elle se prit à rire elle-même de bon cœur.

Le lendemain de grand matin, madame Sadler était

déjà levée et faisait tous ses efforts pour donner aux meubles et à l'appartement un lustre inaccoutumé. Ce que faisait la servante était mal fait, et elle lui reprenait à l'instant le balai des mains, prétendant qu'elle ne savait rien, pas même balayer. La pauvre fille pleurait, sans rien comprendre à ce caprice bourru de sa maîtresse.

— Mais qu'avez-vous donc, ma mère, aujourd'hui? s'écria enfin Arabelle, arrachée au sommeil par le bruit qui se faisait autour d'elle.

— Tu sais bien, Arabelle que j'attends une visite ce matin.

— Pour Dieu! dites-moi donc quelle est cette visite dont l'arrivée vous préoccupe tellement.

— C'est un grand personnage; et si tu veux me complaire, mignonne, tu mettras cette robe rose qui te sied si bien.

— Moi faire de la toilette le matin? Non, non, c'est impossible et du plus mauvais goût, à moins que vous ne veuilliez me nommer l'illustrissime attendu : alors, si c'est le grand sultan, l'empereur de Chine, ayant déjà franchi ses hautes murailles pour arriver jusqu'à moi, dont la renommée ne doit pas s'étendre encore beaucoup au-delà de la Friedevichtadt, une des trois villes qui composent Dresde la belle... que dis-je? la Renommée, qui a des ailes extrêmement larges, et parfois tout aussi menteuses que larges, parcourt bien des sphères en quelques minutes, et il ne serait donc pas

impossible que, dans son vol capricieux, elle se fût justement abattue sur le trône de l'empereur, et que le susdit empereur, épris et bouleversé de tout ce que cette folle lui aura murmuré à l'oreille, ne soit monté en croupe sur le rayon qui lui sert de Pégase, que tous deux ne soient débarqués à Dresde, uniquement et absolument pour me voir... Si c'est cela, c'est bien flatteur, et je ne pourrai résister à mettre le costume le plus propre à séduire l'empereur, mon futur mari. J'espère qu'il trouvera mes pieds assez petits, sans les emprisonner dans les étroites chaussures qui torturent ses femmes. D'abord, je ferai mes conditions, et puis, savez-vous, ma mère, que vous serez fière d'avoir pour fille une impératrice? Allons, parlez vite : est-ce un empereur? est-ce un roi? est-ce un sultan? N'est-ce qu'un prince? Si ce n'était qu'un duc... fi!

— Quel torrent de paroles !... Je l'ai toujours dit que tu avais trop d'esprit, ma fille, c'est un grand malheur, lorsque les enfants ont plus d'esprit que leurs pères, et qu'ils en savent plus long...

— Voyons, ne vous fâchez pas, reprit Arabelle d'un air caressant en embrassant sa mère, et répondez-moi... je suis curieuse. Tant mieux si j'ai de l'esprit : je saurai mieux vous aimer.

— Elle a toujours raison, cette petite fille! reprit madame Sadler apaisée; eh bien, mon amour, la visite que j'attends est celle d'un marquis, tout simplement.

— Un marquis! reprit Arabelle, en faisant une grimace dédaigneuse.

— Oui, ma fille, un marquis; il me semble que ce titre est assez sonore!

— Non, moi je veux un empereur ou rien du tout...

— Assez de plaisanteries, Arabelle; habille-toi... et prépare-toi à recevoir convenablement sa visite... tu m'entends? Je le veux!

— Mon Dieu, ma mère, vous n'avez jamais pris un pareil ton avec moi, et, avant de le connaître, je le déteste, votre marquis; je voudrais le voir bien loin!

— Le temps presse, et tu n'as plus que bien juste celui qu'il faut pour te préparer...

— Oh! si mon pauvre père vivait, reprit Arabelle pleurant, vous ne m'auriez jamais parlé ainsi, ma mère, lui qui était si bon pour moi! lui qui m'aimait tant!

— Votre père était un sot qui s'est laissé ruiner... et qui vous a beaucoup trop gâtée... voilà tout... S'il m'eût écoutée, nous roulerions carrosse à l'heure qu'il est...

— Madame, madame, n'insultez pas la mémoire de mon père, au nom du ciel! reprit Arabelle pâle d'émotion; quoique je ne fusse qu'un enfant à cette époque désastreuse, j'ai su, et je sais beaucoup plus de choses que vous ne vous l'imaginez... Et si je voulais parler...

— Que savez-vous, petite-fille, reprit madame Sadler, tremblante de colère et d'inquiétude.

— Je ne saurai rien, madame, pas plus que je ne l'ai laissé paraître jusqu'à présent, si vous êtes pour moi... ce que vous avez bien voulu être... Je ne suis plus un enfant.

— Voyons, faisons la paix, dit la veuve; viens m'embrasser et habille-toi.

— Je le ferai pour vous obéir, ma mère; mais, je vous le déclare, bien à contre cœur.

— Comment, comment à contre cœur! s'écria le professeur en entrant. Qui donc est assez osé pour contrarier ma chère Bella? Je voudrais bien le connaître... je...

— Je vais vous expliquer ce dont il s'agit, monsieur Eysemann, dit la mère.

— Je suis bien malheureuse, monsieur Eysemann, dit la fille en levant au ciel ses beaux yeux encore humides de larmes.

— Voyons, mon enfant, calmez-vous, je vais arranger tout cela, et vous me promettez de suivre mes conseils.

— Nous le promettons, répondirent-elles toutes les deux au même instant.

Puis, M. Eysemann ayant été initié au sujet de la querelle, finit par rendre cet arrêt.

— Écoutez-moi bien. D'abord, madame Sadler, vous avez parlé trop durement à votre fille; un vieux proverbe dit qu'on ne peut pas prendre des mouches avec du vinaigre.

— C'est possible, reprit la veuve... de plus en plus adoucie.

— Ensuite, Arabelle, vous avez eu tort de ne point complaire à votre mère, en faisant une toilette pour cette visite à laquelle elle tient.

— Mais, cher maître, moi je n'y tiens pas.

— Allons, mon enfant, qu'est-ce que cela vous coûte? Ce marquis, en supposant qu'il soit amoureux de vous, puisqu'il se présente si honnêtement, n'a probablement aucune mauvaise intention. Voyez-le, entendez-le, cela ne vous engage à rien; vous êtes et vous resterez toujours votre maîtresse. Quelques instants de complaisance; une robe au lieu d'une autre... et puis tout sera fini.

— Je vous cède, mon bien cher maître, mais à une condition.

— Laquelle? ma Bella.

— C'est que vous resterez dans l'appartement: cela me rassurera, comme au théâtre, votre présence que je sentais là, tout près de moi, m'a donné du courage. D'ailleurs, si vous voulez que je vous avoue la vérité, je ne sais pourquoi, mais j'ai peur de ce marquis. Il me semble que sa visite me portera malheur! Tenez, voyez comme je tremble.

— C'est vrai, mignonne, dit le professeur en lui tâtant la main; remettez-vous, ma tourterelle.

— Viens, ma fille, viens que je t'habille.

— Non, merci, ma mère, restez là pour recevoir votre visite; Georgette me suffira.

Arabelle passa dans son cabinet et revint quelques minutes après, changée de visage comme de costume.

— Oh! mon Dieu! on a sonné, dit-elle, et cela va être ce détestable marquis, j'en suis sûre.

En effet, Georgette annonça à haute voix : monsieur le marquis de Chalmont ; Arabelle trembla, et se réfugia près de son piano comme pour y feuilleter de la musique, elle ne détourna même pas la tête.

Pourtant après les révérences d'usage, madame Sadler appela sa fille qui s'approcha pâle et sérieuse, et qui salua le marquis, lorsqu'elle entendit sa mère lui dire :

— J'ai l'honneur de vous présenter ma fille, monsieur le marquis.

— Toujours belle comme le soir où j'ai eu l'honneur de vous voir, et toujours divine comme lorsque je vous ai entendue, dit le marquis avec emphase et satisfaction, appuyant sur chacun de ces mots.

— Monsieur le marquis est trop bon, dit Arabelle en dissimulant assez mal son expression moqueuse.

Puis, elle toisa ce marquis du haut en bas, et il lui sembla aussi vieux que laid, aussi laid que ridicule. Il était coiffé en ailes de pigeon, parfaitement poudrées, et le reste de ses cheveux blancs emprisonnés dans une large bourse noire. Un nez pointu, des lèvres minces et rentrées, surtout à cause des dents qui lui man-

quaient, un menton en avant et des petits yeux fauves et renfoncés, complétaient l'ensemble de son visage. Quant à son corps, il était maigre, fluet et un tant soit peu voûté; mais cela s'apercevait à peine, appuyé gracieusement qu'il était sur une canne, à la poignée enrichie de rubis et d'émeraudes; un habit de velours nacarat et brodé en or le couvrait; une dentelle entourait son col, sa poitrine et ses poignets; une culotte de satin bleu de ciel, attachée sous le genou par des boucles en or; des bas de soie blancs et des souliers à boucles, formaient son costume. Tout cet ensemble déplut parfaitement à Arabelle, elle se dit :

— Mon pressentiment ne m'avait pas trompée... Cet homme ne peut être bon... Dieu veuille qu'il n'ait aucune influence sur ma destinée... elle serait aussi triste que malfaisante.

Le marquis était donc jugé, c'était irrévocable.

— Oserais-je vous prier, mademoiselle, de me chanter quelque chose, dit de nouveau le marquis qui s'était laissé intimider par le regard scrutateur de la jeune fille.

— Je suis désolée de vous refuser, monsieur le marquis, mais je ne puis et ne dois chanter devant personne.

— Pourtant, ma fille, interrompit madame Sadler... en jetant un coup-d'œil significatif sur Arabelle.

— Monsieur Eysemann, mon professeur, pourra vous dire, monsieur, que cela m'est absolument défendu.

— C'est parfaitement vrai, noble marquis, ajouta le vieux professeur d'un air piteux, et entrant admirablement dans le rôle que lui avait tracé son élève.

Puis, comprenant qu'il était de trop, il passa dans la pièce voisine, et M. de Chalmont fut enchanté d'avoir un moment de liberté pour s'expliquer enfin.

— Je compte donner une fête dans quelques jours, reprit-il.

Et s'adressant à Arabelle :

— J'espère, charmante divinité, que vous voudrez bien me faire l'honneur d'y assister, et celui de vous y faire entendre.

— Vous me voyez confuse, monsieur, répondit la malicieuse jeune fille; mais l'un est tout aussi impossible que l'autre, ces directeurs sont d'un rigorisme désespérant.

Madame Sadler lançait en vain des regards furieux à sa fille; celle-ci n'avait pas l'air de s'en apercevoir.

Le pauvre marquis, dont la rhétorique et l'éloquence n'avaient jamais pu arriver à un degré très éminent, se sentait fort découragé de ces échecs successifs; pourtant, il fixa les beaux yeux de la cantatrice, pour essayer d'y puiser une nouvelle force, et il recommença ainsi :

— Madame votre mère vous a dit, je suppose, belle entre toutes les belles, que...

— Ma mère m'a dit, monsieur le marquis, que nous aurions l'honneur de votre visite ce matin.

— Je suppose qu'elle vous en a expliqué les motifs?

— Pas un mot, monsieur le marquis; mais une visite doit-elle donc toujours avoir des motifs?

Monsieur de Chalmont regarda madame Sadler, comme pour la prier de lui venir en aide, et celle-ci, assez embarrassée elle-même, ne savait comment aborder ce sujet épineux.

— Monsieur le marquis, reprit la mère, vous vous expliquerez beaucoup mieux que moi; on est, dit-on, bien meilleur avocat de sa propre cause que de celle d'un autre.

— Eh bien, adorable Bella, sans aucun autre détour, je vais vous avouer que je suis passionnément amoureux de vous...

— Vous, monsieur, interrompit la jeune fille de l'air le plus moqueur et le plus incrédule qui se pût trouver.

— Oui, moi; je le vois bien, vous regardez mes cheveux blanchis par l'âge, mais ne vous effarouchez pas de cet extérieur, il cache un cœur plus ardent, plus épris que ceux de nos jeunes seigneurs, blasés sur toutes les affections avant de les avoir éprouvées.

— Que voulez-vous que je fasse de votre amour, monsieur? reprit Arabelle avec un calme et un aplomb désespérants.

— Mais ce qu'en fait une jeune fille; vous êtes si belle, si jeune... Seule avec madame votre mère, tant de déceptions, d'ennuis vous attendent... c'est une po-

sition si difficile... on a besoin d'un protecteur... d'un appui.

— Permettez, monsieur le marquis, que je vous explique ma position, que vous ne comprenez pas du tout; c'est très-simple, ayant toujours vécu à la cour, vous ne pouvez vous faire une idée d'une carrière artistique. Il n'y a de difficile, dans cette vie, que le talent à acquérir; mais, du moment qu'on est sûr du sien (et, sans vanité, le public m'a appris à n'en pas douter, vous le savez vous-même), on n'a besoin d'aucun autre protecteur... Ce talent, la puissance qu'il vous donne sur la foule, l'assurance d'une belle fortune, vous servent d'appui, sans aucun secours étranger, et il n'y a rien de plus noble au monde que de devoir sa position à soi-même... La vie d'artiste... est une vie de liberté... d'indépendance... La vôtre... grands seigneurs, est un esclavage... Non... malgré votre rang... malgré votre richesse, je ne changerais pas, non, monsieur le marquis!

En parlant ainsi du bonheur, de la gloire, de la liberté d'un artiste, Arabelle, rayonnant alors d'une autre beauté, apparut au marquis, sous ce nouveau prisme, bien plus séduisante encore. Il reprit, tandis que madame Sadler, n'osant rien dire, mais brûlant de parler, allait et venait comme si elle eût été piquée de quelque reptile vénimeux :

— Ma perle de grâces et de délices, croyez-vous qu'on puisse résister à tant de charmes?...

— Alors, c'est donc pour vous que vous m'aimez, monsieur le marquis, et non pour moi?... Prenez garde, ceci sent l'égoïsme d'une lieue. Il faut être conséquent avec soi-même, un protecteur ne saurait être égoïste. Je suis terrible en fait de raisonnements.

Madame Sadler se disait : où cette petite fille va-t-elle chercher ce qu'elle dit? Et le professeur qui, dans l'autre pièce, entendait quelques mots de cette conversation, s'écriait :

— Admirable! Cette enfant est un trésor d'esprit comme de talent! ce vieux marquis s'imagine que j'aurai formé un pareil sujet pour lui? Dieu nous en garde tous, elle d'abord, et moi ensuite!

— Quoique vous soyez d'une pureté aussi angélique que vos traits, enchanteresse Bella, reprit le marquis s'enhardissant, vous savez fort bien, qu'en outre du mot protecteur et soutien, il en est de plus doux que je réclame, et d'où les deux autres découlent ordinairement... Puisque vous paraissez décidée à ne pas vouloir me comprendre, il faut que je le prononce... eh bien, c'est celui d'un ami... d'un ami qui met son cœur et toute sa fortune à vos pieds...

Et le marquis s'était en effet agenouillé devant Arabelle.

— Relevez-vous, marquis, reprit la jeune fille avec une dignité imposante, relevez-vous de grâce, il était inutile de fléchir le genou pour m'offrir une honte... vos grands mots de protecteur et de soutien n'étaient

que pour mieux couvrir la souillure dont vous vouliez me flétrir !... Je l'avais bien dit... que je ne voudrais pas changer avec vous, mais maintenant j'ajoute que je ne voudrais pas changer d'âme... puisque mon âme d'artiste est noble, pure et fière ! et que la vôtre s'est probablement gangrenée au contact de la cour ; j'avais entendu dire déjà que la cour était corrompue, mais vous venez de m'en donner une irréfragable preuve... Je vous plains, monsieur le marquis de Chalmont, et je regrette que vous me forciez de vous dire que cette visite, dont vous avez daigné nous honorer aujourd'hui, ajouta-t-elle en regardant sa mère... doit être la dernière.

Et lui faisant une prompte révérence, elle s'éloigna pour rejoindre M. Eysemann.

Madame Sadler et le marquis restèrent pétrifiés.

Monsieur de Chalmont lui dit en s'éloignant :

— Je vais réfléchir, demain venez me voir, ma belle dame.

— A quelle heure ?

— A neuf heures. Et il partit.

VII

UNE SOIRÉE AU PALAIS

— Mon bien cher maître, si vous saviez ce qui vient de m'arriver, dit Arabelle en rejoignant son professeur.

— Je sais, mon enfant, j'ai tout entendu... pauvre mignonne...

— J'ai besoin d'air, j'étouffe... Voulez-vous m'accompagner. Sortons, je vous en supplie.

— Très-volontiers; je suis tout à vous.

— Prévenez, je vous en prie, ma mère que nous allons ensemble au théâtre pour causer avec le directeur; il me serait impossible de la voir en ce moment où je viens d'être si cruellement froissée.

Arabelle mit son chapeau recouvert d'un long voile, une mante grise, puis elle attendit le professeur sur l'escalier, et tous deux furent bientôt dans les rues de Dresde.

— Voyons, cher monsieur Eysemann, conduisez-moi; car voilà longtemps que j'habite cette ville, mais comme j'y ai presque toujours vécu en prisonnière, je ne connais rien de ses curiosités, et comme artiste, j'ai besoin de m'initier à tous les chefs-d'œuvre de l'art sous quelque forme qu'ils se présentent; et bien que je ne

sois ni peintre, ni sculpteur, ni architecte, je n'en admirerai pas moins avec toute mon âme ces merveilles qui fourmillent ici, m'a-t-on dit.

— Oh! bien volontiers, promenons-nous donc tous les deux, cela nous fera oublier nos chagrins.

Il la conduisit à quelques monuments qu'elle admira.

Le professeur et sa chère élève firent ensuite leur repas sous un bosquet aux bains de Lincke, ne s'apercevant pas que, depuis longtemps, ils étaient suivis par plusieurs jeunes gens, ayant l'air d'appartenir à la haute classe de la société. Depuis si longtemps Arabelle vivait comme emprisonnée dans une cage, qu'elle était aussi joyeuse que l'oiseau qui recouvre sa liberté, et ses poumons aspiraient l'air avec un bonheur indicible. M. Eysemann s'imaginait ne l'avoir jamais vue si belle qu'avec cette animation donnée par le plaisir et la marche.

Un jeune homme, ou plus hardi, ou plus impertinent que les autres, vint s'assoir positivement en face d'elle, et, tout en ayant l'air de manger, la fixa d'une manière qui finit par la faire rougir et l'embarrassa tellement, qu'elle se leva, et dit à son maître qu'elle voulait partir; le digne homme n'avait rien vu de tout cela.

Il la suivit donc, ne voulant que lui être agréable. En rentrant dans la ville neuve, et traversant un magnifique pont, Arabelle s'arrêta extasiée du point de vue ravissant dont on jouissait sur ce pont; car Dresde est bâtie dans une délicieuse vallée arrosée par l'Elbe, au-

quel venait se joindre la Weisseritz, et c'est juste à ce confluent qu'est bâtie la Friederischtadt, la vieille ville (Ostra).

Elle restait, oublieuse de tout, la tête appuyée sur le parapet; il lui semblait éprouver un bien-être extrême à voir couler l'eau. Il lui semblait que chacun de ces flots courait sur son cœur et venait en calmer les émotions pénibles... Comme elle retournait pour faire part de ses sensations à son professeur, elle aperçut les mêmes jeunes gens, et fut tellement contrariée, qu'elle désira rentrer.

— Que n'allons-nous voir madame Eysemann? dit-elle tout d'un coup; une autre idée lui ayant traversé la tête.

— Volontiers, ma Bella; cette chère femme va être aussi étonnée que ravie de notre visite.

En effet, lorsque la femme du professeur vit entrer son mari accompagné d'Arabelle, elle jeta un cri de surprise et de plaisir, et courut à leur rencontre, en les embrassant tous les deux.

— Quelle est donc la brise charmante qui vous a poussés par ici, mes beaux aventuriers? s'écria madame Eysemann essoufflée de joie.

— C'est tout simplement un aimant, ma digne amie, reprit Arabelle avec son air caressant et enchanteur.

— Que peut-il sortir d'une bouche aussi gracieuse que des choses gracieuses elles-mêmes, ajouta la vieille femme.

— Eh bien ! tu n'es donc pas jalouse, Maria? lui dit son mari en riant.

— Jalouse de cet ange que je regarde aussi comme ma fille? Oh! non, non, je voudrais qu'elle fût toujours avec nous! Pourquoi le ciel m'a-t-il refusé un pareil bonheur?

— Et moi, comme je serais heureuse d'avoir une pareille mère! dit Arabelle en soupirant, et en regardant son maître.

Puis elle reprit :

— Ma bien chère et digne madame Eysemann, je viens vous chercher et vous emmener à la maison pour toute la journée! Vous ne me refuserez pas...

— Qui donc pourrait vous refuser, ma chère petite? allez, je vous suis.

— Non, non, je veux vous attendre, reprit la belle actrice; allez nous annoncer à ma mère, mon bon, mon excellent maître.

Celui-ci obéit à son élève bien aimée; mais il eut à peine fait cinquante pas, qu'il fut arrêté au coin de Kintogœstun (ruelle de l'Église), par un de ces jeunes gens qui déjà l'avaient suivi aux bains de Lincke, et celui-ci, ôtant respectueusement son chapeau :

— N'est-ce point au célèbre compositeur Jean Eysemann que j'ai l'honneur de parler?

— Lui-même, monsieur, reprit le musicien en rendant le salut.

— N'est-ce point avec votre élève, la débutante, la

ravissante Bella, que vous étiez il y a quelques minutes?

— C'est parfaitement vrai, monsieur. Oh! voilà déjà les courbettes que j'avais prévues à cause de cette jeune fille, se dit le professeur en lui-même.

Et que puis-je pour votre service? ajouta-t-il tout haut.

— Vous pourriez me donner quelques renseignements que j'ai été chargé de prendre par l'électeur lui-même sur cette jeune fille?

— Et comment cela?

— Voilà ce dont il s'agit. L'électeur a entendu parler des débuts de cette nouvelle merveille, il serait très désireux de la voir et de l'entendre, et pourtant il voudrait que cela n'eût point d'appareil.

— Je ne comprends pas bien, monsieur; je vous demande pardon.

— Il faudrait, par exemple, que, préparée comme pour aller au théâtre, vous l'amenassiez seulement au palais, où il veut faire une surprise à toute sa cour.

— Cela me semble impossible... elle est si farouche... surtout dans ce moment.

— Vous comprenez, monsieur Eysemann, que c'est une faveur immense pour votre élève, que d'être appelée à la cour; faveur dont l'honneur rejaillit sur vous... Tenez, je viens d'aviser un moyen facile.

— J'écoute, monsieur.

— Vous la conduirez chez vous comme elle y est dans ce moment.

— Très-bien.

— Vous y ferez apporter un costume, celui du premier acte de l'opéra; vous prétexterez que c'est le directeur qui veut l'entendre de nouveau, mais chez vous, et non pas au théâtre; je viendrai avec une des voitures de la cour, une voiture simple, sans armes; je vous attends à votre porte; vous descendez, et je vous introduis au palais par les appartements secrets.

Le professeur ne répondait pas.

Le jeune homme, habile diplomate, ajouta :

— Je crois même que l'électeur désire cette occasion toute particulière pour offrir une récompense à votre talent... une décoration, ajouta-t-il plus bas.

Au mot décoration, le professeur pâlit et rougit tour à tour, et resta pendant quelques minutes sans pouvoir sortir un son de son gosier : le jeune courtisan avait touché juste.

Enfin, il répondit :

— Je ferai tous mes efforts, monsieur, pour que cela réussisse, et le plus tôt possible.

— Oh! le plus tôt n'est pas suffisant, monsieur; il faudrait que ce pût être pour ce soir. Que ne retournez-vous chez vous tout de suite, pour préparer votre écolière? C'est ce qu'il y a de mieux à faire. Du reste, je m'en rapporte à votre tact et à votre intelligence comme à votre talent. Sans adieu donc, mon célèbre maëstro:

ce soir, vers neuf heures et même avant, je vous attendrai dans la voiture à votre porte.

Et le jeune homme, ayant serré cordialement et gracieusement la main du professeur, s'éloigna.

M. Eysemann, un peu abasourdi, resta d'abord à la même place, puis il reprit sa course pour retourner chez lui, où on fut étonné de le voir rentrer au bout de quelques instants. Il aima mieux raconter la vérité, sachant bien qu'Arabelle ne lui pardonnerait jamais de l'avoir trompée, et les deux femmes restèrent stupéfaites.

— Eh bien, qu'en dites-vous, mon amour? demanda la femme du professeur.

— Je dis, mes bons amis, qu'il serait aussi impertinent que maladroit, et même presque impossible de se refuser au désir d'un prince, qui équivaut presque à un ordre.

— C'est à merveille, ma perle! et je vais en toute hâte quérir madame Sadler et la robe de satin blanc.

Tout se fit ainsi qu'ils l'avaient concerté, et dans leur grande parure tous les deux, le soir étant venu, le jeune courtisan introduisait le professeur et la cantatrice par les petits appartements.

L'électeur, prévenu, fut dans une espèce de salle d'attente au-devant d'Arabelle, la prit gracieusement par la main et l'introduisit lui-même au milieu de son cercle en disant à l'électrice :

— Madame, je vous ai ménagé la surprise d'entendre

ce soir la divine princesse Armide, qui a électrisé notre bonne ville de Dresde, depuis le soir où elle a fait son début au théâtre.

Arabelle entra noblement et timidement à la fois, escortée de son inséparable ami le professeur. Elle fut pourtant éblouie de la richesse des appartements et des personnages de la cour.

Les hommes se rangèrent en haie pour laisser passer cette merveille; rougissant sous leurs compliments et leurs galanteries, tandis que les femmes se levèrent, allèrent à elle pour la féliciter et la mettre un peu à son aise, cette pauvre enfant si jeune, si belle et si étonnée de se trouver tout d'un coup au milieu d'un pareil monde.

L'électeur fit apporter des rafraîchissements, et lorsque Arabelle lui parut tout à fait familiarisée, il la supplia de vouloir bien chanter, tandis que son excellent professeur serait à côté d'elle, ajouta-t-il en prenant le compositeur par la main, pour que lui et son élève s'approchassent du piano.

Arabelle s'inclina en signe de soumission et de consentement, et, choisit les morceaux qu'elle croyait le plus propres à plaire. Son succès fut à la cour aussi délirant et plus flatteur encore. Les dames vinrent à elle pour l'embrasser, et plusieurs d'entre elles détachèrent, les unes leurs bracelets, d'autres leurs colliers, pour les offrir à cette adorable cantatrice. Les hommes étaient transportés; c'était une ivresse géné-

rale, et ceux qui avaient causé avec elle restaient tout aussi émerveillés de son esprit, de sa distinction, de la convenance parfaite avec laquelle elle savait se conduire dans le monde, elle qui avait toujours été comme dans une chrysalide.

Jamais enthousiasme ne fut porté si loin : madame l'électrice, la princesse Marie-Anne, la princesse Elisabeth, le prince Charles, le duc de Courlande, lui adressèrent en particulier des compliments les plus flatteurs. Elle était rayonnante de bonheur, de beauté, et, en outre, de cette beauté surnaturelle que donne un véritable talent justement apprécié : c'était comme une flamme qui rayonnait autour d'elle et l'embellissait de ses reflets prismatiques.

Enfin, lorsque les premiers cris furent un peu apaisés et qu'on commença à s'entendre, l'électeur prit la parole et dit à haute voix :

— Ayant toute la cour pour témoin, je prie la charmante Bella de recevoir ce présent, en mon nom et celui de l'électrice, comme un faible témoignage de notre extrême satisfaction.

Et un chambellan déposa près d'Arabelle un riche coffre en écaille incrustée d'or, contenant deux belles parures dignes de celles de la lampe merveilleuse : l'une en émeraudes et l'autre en saphirs ; à l'instant même, comme des enfants jouant à la poupée, chacun voulut essayer l'effet de son offrande sur le cou d'al-

bâtre de la jeune fille. Tout lui seyait à ravir; pourtant elle désira garder sur elle les saphirs.

— Tant mieux ! dit l'électrice, les saphirs viennent de moi.

Elle remercia toute la cour avec une grâce, une aisance parfaites; personne ne pouvait comprendre un pareil prodige.

Puis enfin l'électeur, prenant M. Eysemann par la main, et l'introduisant au milieu du cercle qui se formait de lui-même autour d'Arabelle :

— A vous donc maintenant, mon cher et digne monsieur Eysemann! Dès aujourd'hui je vous nomme maître de la musique de notre chapelle, et je regrette de n'avoir pas trouvé plus tôt une occasion favorable pour vous décorer de notre grand ordre de Saint-Étienne.

Il détacha une décoration de son habit et l'attacha lui-même à celui de M. Eysemann, qui fléchit un genou, mais le prince le releva à l'instant. En le présentant à toute sa cour sous son nouveau titre :

— Voici Jean Eysemann, mon maître de chapelle, et l'un des compositeurs et professeurs les plus distingués.

Et chacun félicita le professeur, qui lui-même avait presque perdu la tête; on prétend qu'il fut comme fou pendant quelques jours.

L'heure s'avançant, le professeur et l'élève partirent, accompagnés par le même seigneur.

A leur retour au domicile du maestro, ils racontèrent

tout aux deux dames, lorsque, s'étant approché de la lumière douteuse de la lampe, M. Eysemann fit voir à sa femme sa décoration, elle faillit en mourir de joie.

— C'est pourtant à cet ange que je dois cela ! ajouta-t-il.

— Et moi, à qui dois-je mon talent? c'est à vous, mon excellent maître.

Madame Sadler ne pouvait se lasser d'admirer les saphirs et les émeraudes, la richesse du coffre, qui, en outre, contenait une grande quantité de pièces d'or dans un double fond que sut y découvrir cette femme, qui ne voyait au monde que l'argent. Pourtant sa vanité était extrêmement flattée de penser que sa fille avait été à la cour, et en avait été accueillie d'une manière aussi flatteuse.

— Quand je le répète, s'écria le professeur, que c'est elle l'astre, le véritable, le seul astre dont les rayons vinrent illuminer mon ciel près de s'obscurcir tout à fait.

M. et madame Eysemann couvrirent de baisers et de larmes d'attendrissement et de reconnaissance le visage jeune et rose d'Arabelle, qui elle-même était vivement émue et fatiguée. Malgré son âge et l'heure avancée, le maître voulut reconduire chez elles ses amies, et ils se quittèrent avec leur mot accoutumé :

— A demain.

VIII

—

Madame Sadler faisait raconter encore à sa fille, le lendemain dans la matinée, tous les détails de cette brillante soirée passée au palais, et les toilettes de toutes les princesses et grandes dames, lorsque la porte s'ouvrit et que, sans avoir voulu être annoncé, elles virent entrer le marquis de Chalmont.

Arabelle irritée se leva et voulait quitter la chambre; le marquis lui barra le passage, et, joignant les mains, lui dit :

— Au nom du ciel, écoutez-moi, mademoiselle.

— Que pouvez-vous avoir à me dire encore, monsieur? moi, j'ai tout dit hier.

— Un seul instant d'audience.

— Monsieur, laissez-moi partir.

— Écoute au moins ce que veut te dire M. le marquis, Bella...

Elle s'arrêta silencieuse et se croisa les bras.

— J'ai réfléchi depuis hier, ma bien chère demoiselle, qu'en effet j'ai dû vous blesser, vous la pureté, la candeur même!... mais... à tout péché miséricorde... Je vous aime tant!... que Dieu a dit qu'il serait pardonné à ceux qui auraient beaucoup aimé...

— Ensuite, monsieur, je sais cela.

— Vous avez bien fait de refuser l'offre que je vous faisais, ce n'était qu'une épreuve de votre vertu dont je suis parfaitement sûr maintenant... Pardonnez-moi encore... ce n'est point un amant que je vous viens offrir aujourd'hui... c'est mon nom, ma main et ma fortune...

Il s'arrêta pour voir l'effet qu'il produisait.

— Je suis très-honorée, monsieur le marquis, j'y réfléchirai.

Elle lui fit une révérence et elle s'éloigna pour retourner dans sa chambre, où elle s'enferma.

Puis, lorsqu'elle pensa qu'il s'était écoulé assez de temps pour que le marquis fût parti, elle sortit de sa retraite et fut se remettre à son piano et chanta de nouveaux morceaux. Elle devait se faire entendre le jour suivant chez une des princesses, et elle tenait à choisir une cantate de la composition de son maître chéri.

— Bien, bien, ma tourterelle, s'écria-t-il en entrant; qu'un musicien est heureux de s'entendre exécuter par vous!

— Ah! vous étiez là, bon maître? Je n'en savais rien.

Madame Sadler, qui, seule, n'avait point osé parler à sa fille, s'étaya du renfort de M. Eysemann, et le prenant pour juge :

— Ne pensez-vous pas, lui dit-elle, excellent ami, qu'Arabelle serait aussi folle qu'inconséquente de refuser de devenir marquise de Chalmont?

— Quoi, est-ce qu'il l'a réellement demandée? répliqua le professeur.

— Oui, très-formellement, et au lieu de répondre tout de suite et convenablement, ma fille a voulu réfléchir, comme si on devait avoir besoin de réflexions pour de semblables propositions.

— Je vous demanderai à présent la permission de parler, ma mère. On a toujours besoin de réflexions lorsqu'il s'agit de son avenir; un mariage est une chose fort sérieuse, qui m'effraye horriblement, surtout quand on m'offre pour mari un homme qui m'inspire la plus grande aversion; qu'en pensez-vous, cher monsieur Eysemann, puisque ma mère vous a pris pour juge dans cette question ?

— Je pense qu'il serait sans doute plus honorable d'avoir un rang et une fortune assurés;... mais d'un autre côté, si vous éprouviez une répulsion pour le marquis, ce serait affreux.

— Oui, c'est très-bien, mais il faut savoir se vaincre pour son intérêt, reprit madame Sadler.

— D'ailleurs, ajouta Arabelle, quel besoin ai-je donc de titre et de fortune? Ma fortune n'est-elle pas dans mon talent? mon titre n'est-il point assez beau, artiste? et comptez-vous pour rien cette liberté, la déesse à laquelle j'offrirai mon encens! On voit aisément que ma mère n'a jamais rien compris au bonheur, au charme inhérents à la vie d'artiste.

— Il est très-vrai que madame Sadler est incompé-

tente sur cette matière, appuya le professeur un peu embarrassé, mais cependant toujours disposé à donner raison à son élève bien-aimée ; oui, vous ignorez toute la poésie attachée à cette vie libre : chaque murmure de la nature est une ravissante harmonie, dont nous ne sommes que d'imparfaits échos; on aspire une mélodie dans chaque bouffée d'air embaumé, puis on la rend aux bois, aux plaines, aux vallées, aux ruisseaux ; chargée d'une attraction nouvelle, elle se perd aux échos des forêts pour revenir bientôt à nous avec des sons plus divins encore ; car la musique a sa métempsycose comme les fleurs. Je crois avoir écrit quelque chose là-dessus.

— O mon digne ami ! s'écria Arabelle transportée, comme vous sentez, comme vous vous exprimez, comme elle a dû être heureuse avec vous, votre compagne si parfaitement bonne ! Oh ! vous me les lirez ces pages par vous écrites... Tout ce que vous dites, voyez-vous, je l'ai senti et pensé; car j'ai beaucoup senti et beaucoup pensé. Tout ce qui est du domaine artistique m'a été soufflé par une intuition que je ne puis comprendre;... mais je sais parce que je sens,... et bien que je ne sois pas peintre, je sens toutes les lignes et toutes les beautés de la peinture et de la sculpture, je sens l'art.

Une fois qu'Arabelle était entrée dans sa sphère, alors on eût dit que des ailes devaient lui être attachées derrière ses épaules rondes et polies, et l'emporter bien

loin de ce monde qui veut rabaisser à son niveau les nobles élans, les ardentes inspirations entachées, selon lui, de ridicule et de folie, parce que son âme et son intelligence étroites ne peuvent s'élever jusqu'à cette région où il veut porter ses yeux profanes.

— Vous changez toute la thèse, dit madame Sadler, qui détestait le ciel éternel des artistes dont elle entendait toujours parler, et où elle n'avait pu entrer une seule fois; commençons donc par analyser cette belle vie d'artiste : supposons un instant (et le cas peut échoir chaque jour), que cette belle, cette admirable, cette incomparable voix que possède ma fille disparaisse emportée par un rhume ou tout autre maladie de poitrine, eh bien, que deviendraient alors l'avenir et la fortune d'Arabelle? répondez-moi.

— Que cela n'est pas probable, que j'aurais pu économiser assez pour vivre heureuse et tranquille, et même être utile à ma mère en lui rendant une partie de ce qu'elle a fait pour moi jusqu'à présent.

— D'ailleurs, ajouta le professeur, est-ce que vous manqueriez jamais de rien? est-ce que je ne suis pas là, moi? Écoutez, madame Sadler, je ne voulais point vous le dire, mais puisque la circonstance m'y force, je dois vous le déclarer : il y a longtemps que mes dispositions sont faites; à mon âge, c'est plus prudent. Eh bien, j'ai institué Arabelle mon unique héritière. Chut!... laissez-moi finir.

Je n'ai pas d'enfants, je n'ai jamais eu ce bonheur;

ma digne femme et moi nous en avons souvent pleuré, mais nous n'aurions jamais pu espérer un être si accompli que l'est votre fille. Cette enfant angélique, nous l'avons d'abord adoptée dans notre cœur, puis nous l'avons ensuite adoptée formellement et légalement.

Et monsieur Eysemann donna un baiser de père sur le front pur d'Arabelle qui, émue, lui serrait les mains presque convulsivement.

— Laissez-moi finir, mes enfants, reprit le professeur; comme les gens de talent ne sont point exempts d'avoir un esprit faible, j'ai toujours eu idée que je mourrais d'une mort violente, rapide et inattendue; alors, depuis que ce papier est fait, je l'ai constamment porté sur moi, et le voici, dit-il, en ouvrant son portefeuille et remettant à son élève un paquet large et cacheté. Maintenant, gardez-le, il est à vous, ma fille chérie! Je suis assez riche pour que cette donation vous mette dans une honnête aisance, vous et votre mère; vous voyez, madame Sadler, que votre fille peut braver ou attendre les maladies.

— En vérité, mon cher monsieur Eysemann, je suis confuse, dit la veuve... mais...

— Et moi, mon bon père, mon bien cher maître, je suis si pénétrée que je ne puis parler... Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que j'accepte et vous remercie avec un cœur de fille! Oh! oui! je vous aime tous deux comme si... et elle s'arrêta... Dieu me fasse la grâce de ne décacheter ce papier que dans de longues,

bien longues années! que je puisse vous aimer encore longtemps, vous et ma chère madame Eysemann.

Arabelle fut enfermer précieusement ce dépôt sacré, et revint plus tendre et plus caressante auprès de M. Eysemann, elle s'aperçut que sa mère était jalouse de cette affection, et elle lui dit alors :

— Ma bonne mère, je vous aimerai mille fois mieux ou du moins je vous le prouverai davantage si vous voulez ne plus jamais me parler du marquis.

— Tu dois, il me semble m'aimer sans condition, ma fille, et je ne te promettrai jamais de ne pas parler de ce mariage, car en dépit de tous vos raisonnements, plus j'y songe, et plus je trouve qu'il serait honorable et convenable de s'unir à un homme d'un pareil rang... et d'une pareille fortune.

— Mais vous oubliez donc, ma mère, quelle distance nous sépare? J'ai seize ans, et il en a soixante! Cela ne vous effraie pas de donner votre fille à un homme si vieux, si laid, et d'une tournure si ridicule?

— Oh! qu'est-ce que cela fait? Il est riche et il est marquis, reprit madame Sadler.

— Je ne puis l'aimer, moi; si je dois pleurer chaque jour ma fortune et mon titre, serez-vous donc heureuse de me voir pleurer ?

— Mon Dieu, tu t'y feras comme bien d'autres jeunes filles. Je dois te déclarer que j'ai presque engagé ma parole au marquis.

— Que ne l'épousez-vous vous-même, puisque tous

deux vous avez la rage du mariage? reprit Arabelle, de plus en plus courroucée et attristée.

— Allons ne pleurez pas, ma fauvette, lui dit son professeur; vos yeux seraient rouges pour aller demain chez la princesse; madame Sadler, je l'emmène promener; vous viendrez nous rejoindre chez moi; puis il ajouta tout bas : Nous tâcherons de la décider.

Il fit tous ses efforts pour la distraire, sachant que c'était le meilleur moyen de réussir auprès d'elle. Il trouvait bien ce mariage ridicule, disproportionné, mais il aurait encore mieux aimé la voir épouser le marquis, que de rester sous la tutelle de sa mère dont chaque jour lui dévoilait les sentiments bas et corrompus, et s'il supportait sa société c'était à cause d'Arabelle; il ne savait rien, mais pourtant il devinait quelque chose d'odieux dans le cœur de cette femme; et d'un autre côté, il regardait maintenant le marquis comme un homme honorable et respectable, puisqu'il avait parlé de mariage.

Une semaine entière se passa en lettres et persécutions du marquis, et persécutions de sa mère pour la pauvre Arabelle, que l'inquiétude pâlissait de jour en jour.

— Non! je vous assure que j'aime mieux mourir, répondait-elle à madame Eyssemann qui essayait aussi de vaincre sa résistance; j'y suis décidée!

— Mon amie, écoutez-moi, reprit la vieille femme; on ne meurt pas ainsi à votre âge; quand on a une âme

aussi élevée que la vôtre, on ne songe point à se donner la mort, c'est un crime, ma fille, vous ne l'ignorez pas! Mais je veux vous faire une demi-confidence; écoutez-moi, vous savez si je vous aime!

— Oh oui! s'écria Arabelle en l'embrassant.

— Eh bien! il est plus convenable pour vous d'épouser le marquis de Chalmont... que... que de rester avec votre mére dont les conseils pourraient vous pervertir, si vous étiez moins pure... Il m'en coûte de vous l'avouer... mais il le faut... Le marquis est vieux... vous ne resterez pas longtemps sous cette domination qui vous épouvante, et veuve, riche, libre, alors vous arrangerez la vie comme vous voudrez; et en faisant une pension à votre mère... vous...

— Je vous comprends, ma digne amie, hélas! vous ne m'apprenez rien... En effet, il m'a fallu un courage d'homme et une raison d'homme pour être restée ce que je suis... avec... cela me fait mal, voyez-vous; j'ai toujours su garder tout au fond de mon âme. Comme je vous aime, d'abord, comme j'ai en vous une confiance sans bornes, je crois que vos conseils doivent être bons... et malgré ma répugnance, je me soumettrai à épouser cet homme; pourtant, si vous saviez combien je le déteste! Dieu veuille que mes pressentiments me trompent! Vous devez avoir plus de raison et d'expérience que moi; je ne suis qu'une enfant, une enfant qui a découvert déjà de bien horribles secrets!... Si je l'avais pu, j'aurais quitté ma mère depuis longtemps et

je me serais venue réfugier ici... Pourquoi ne pas pouvoir vivre là où le cœur vous appelle ? Ma bien chère amie, si ce mariage pouvait n'être que dans six mois!... six mois encore de vie et de liberté, avant de voir s'abaisser sur moi le dais du mariage, qui me semblera la pierre de mon sépulcre ! Qu'en pensez-vous, chère madame ?

— Je pense, mon enfant, que puisque vous avez assez de raison pour vous résigner, il vaudrait mieux ne pas choisir une époque si reculée, que vous envisagerez si longtemps d'avance, et vous serez encore plus torturée par la perspective de ce mariage qui vous déplaît, que par la réalité elle-même. Mais prenez un moyen terme, un mois me semble bien suffisant, voulez-vous, ma chérie?

— Je m'abandonne à vous, chère amie, reprit Arabelle en fondant en larmes; arrangez tout comme vous voudrez, seulement j'impose une seule condition : c'est que ce mois dont je veux faire le plus beau, le plus doux, le plus harmonieux de ma vie, ce mois qui sera pour moi le chant du cygne... eh bien , je veux le passer ici entre vous et mon cher maître, et ne pas revoir le marquis... ce sera bien assez le jour où je devrai promettre de le voir toujours... Voulez-vous, madame Eysemann, vous charger de négocier ceci?

— Si je le veux, mon bijou? je suis trop heureuse que vous me donniez à moi aussi le bonheur d'avoir un enfant pendant un mois... Oh ! comme ce pauvre

Eysemann sera ravi... Je vais aller chez votre mère porter votre ultimatum, et je réponds du succès.

Madame Sadler, quoique assez mécontente de ce que sa fille préférât rester chez ses amis, était au fond trop enchantée de la réussite de cette affaire, réussite qu'elle n'osait espérer, pour apporter le moindre obstacle à ces arrangements; elle et le marquis consentaient à tout ; et le marquis, qui passait une partie de ses journées chez la mère de sa fiancée, envoyait à Arabelle chaque jour de nouveaux présents, comme pour hâter le jour qu'il attendait avec impatience.

Arabelle les recevait sans y attacher le moindre prix, et ne songeait qu'à ce bonheur que chaque jour lui enlevait avec effroi ; elle eût voulu pouvoir arrêter le soleil comme Josué. Mais hélas! le dernier de ces moments de bonheur et de douce intimité dans le sein de la famille Eysemann arriva à sa dernière heure, et le lendemain elle s'unissait, pauvre victime, au marquis de Chalmont !

IX

MYSTÈRE

Le marquis avait aussi proposé quelques conditions auxquelles on avait souscrit : jusqu'à ce que, disait-il, il eût pu préparer ses enfants à ce mariage, car il était veuf, le mariage resterait secret, Arabelle passerait

pour sa pupille, pupille ayant été confiée à ses soins par un ami mourant, le comte de Sourdis, et Arabelle devait donc porter pendant ce temps le nom de mademoiselle de Sourdis. En outre, il voulait qu'on ignorât qu'elle eût été actrice ; cette dernière condition impliquait avec elle sa renonciation à la carrière théâtrale ; ce fut peut-être la plus cruelle, puisqu'il lui fallait abandonner le rêve qu'elle avait caressé toute sa vie et dont la réalisation, une fois, dans la maison d'Opéra, devant une foule qui l'avait admirée et adorée, l'avait pénétrée d'un bonheur ineffable et inconnu aux organisations communes. Ne plus se faire entendre, ne plus être applaudie!... ne plus être l'idole d'un public et même d'une cour ! être obligée de se reployer incessamment sur elle-même et d'étouffer toutes les manifestations d'un talent comme le sien !... c'est vivre au fond d'un sépulcre, ainsi qu'elle le disait à madame Eysemann, où chaque élan, chaque inspiration qui jaillit du cœur, rapide comme l'éclair, vient se briser aux parois des voûtes glacées qui ferment le sépulcre lui-même.

Enfin le sacrifice s'accomplit et la victime resta bien malheureuse !

Elle était mariée depuis deux jours lorsque le professeur reçut une lettre anonyme qui lui sembla fort étrange et dont il ne voulut parler à personne.

« Illustre maestro, trouvez-vous ce soir à la nuit tombante vers la statue de gauche de la grotte des Ar-

cades de la fontaine octogone... derrière le Ztoringer; on a d'importantes révélations à vous faire touchant le bonheur de votre élève chérie, Arabelle Sadler. »

M. Eyseman s'enveloppa de son manteau et partit pour aller à ce rendez-vous mystérieux. Il aperçut un jeune cavalier enveloppé de même que lui, qui ne tarda pas à l'aborder et à le saluer par son nom.

— C'est vous qui m'avez écrit, monsieur? dit le professeur.

— Moi-même; et, de peur d'être entendu, vous plairait-il de monter dans ma voiture?

Le professeur parut hésiter.

— Je conçois, monsieur, vous ne me connaissez pas, et il est trop juste que vous vous défiiez de moi. Mais voyez mon passeport, et il vous apprendra qui je suis...

M. Eysemann ayant lu, suivit le jeune homme à l'instant, et lorsque la voiture fut un peu éloignée, le cavalier commença ainsi :

— Vous l'avez vu, monsieur, je suis le chevalier de Gricourt; j'ai été indignement trompé par le père d'Arabelle, qui n'a fait que suivre les perfides conseils de sa femme aussi méchante que dangereuse.

Lorsque le chevalier eut raconté au professeur toute l'histoire du dépôt et du procès, il ajouta :

— J'ai toujours porté un vif intérêt à cette jeune fille que j'ai connue enfant; maintenant je sens que depuis que je l'ai vue et admirée comme la foule, j'en pourrais

devenir passionnément amoureux. Jugez donc de ce que j'ai dû éprouver lorsque le marquis de Chalmont, mon oncle, m'a pris pour confident de ses amours, et que j'ai découvert que Bella Sadler n'était autre qu'Arabelle de Lamotte. Croyez-moi, si vous aimez votre élève comme je le sais, mon digne monsieur, méfiez-vous des ruses et des intentions du marquis... c'est le plus grand *roué* que je connaisse... et il est capable de tout pour arriver à ses fins. Arrachez Arabelle à sa mère... fuyez... vous ne savez pas ce qui la menace!

— Il n'y a plus rien à faire ni aucun danger à craindre maintenant, reprit M. Eysemann avec un grand calme; Arabelle a épousé le marquis de Chalmont il y a deux jours!

— Malheur! malheur! s'écria le chevalier. Je vous ai écrit trop tard... il n'y a plus de remède; le mal est fait! C'est à moi, si je le puis, de veiller sur elle... Pauvre jeune fille!...

— Expliquez-vous, monsieur, dit le professeur effrayé.

— Je n'ai plus rien à dire. Tout est fini.

X

DÉPART ET ARRIVÉE

Après avoir fait les adieux les plus tendres et les plus déchirants à M. et madame Eysemann, la triste

Arabelle partit avec le marquis de Chalmont, il avait résolu de retourner en France, croyant que tous les dangers y étaient passés.

Madame Sadler était partie d'avance pour régler une affaire qu'elle avait à Paris, disait-elle.

Le voyage parut aussi long qu'ennuyeux à la nouvelle marquise, marquise *in petto*, puisqu'elle devait porter le nom de Sourdis jusqu'au consentement des enfants du marquis; c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il les eût prévenus, ce qui demanderait, disait-il, quelques ménagements, on ne pouvait pas brusquer les choses.

Le marquis conduisit Arabelle directement en Normandie, à une terre située entre Falaise et Caen, non éloignée de la mer et dans une situation délicieuse. C'était une ferme à laquelle il avait fait ajouter d'abord un simple pavillon, puis le pavillon devint château dans les règles; château moins grand que les anciens et féodaux manoirs, mais plus commode peut-être; il y avait fait planter en parc une grande quantité de terrain, et maintenant ce séjour était ravissant.

Il conserva dans le parc une ruine d'un ancien temple de Druides qui le poétisait et l'embellissait singulièrement. Des hêtres, des bouleaux, des charmes, des chênes se mêlaient aux acacias, aux cythises et aux catalpas qu'on y avait plantés, et répandaient les senteurs enivrantes de leurs fleurs jusque dans les retraites les plus obscures. Des touffes de buis, de genêts

épineux et de cornouillers accidentaient plusieurs points du parc et en faisaient comme une forêt.

Bien que le marquis eût possédé une foule d'autres châteaux seigneuriaux et dotés de noms historiques en outre du sien, il avait toujours préféré ce petit castel qu'il avait baptisé du nom de *Ferney*, en honneur de M. de Voltaire son philosophe adoré ; par miracle le nouveau Ferney ne se trouva pas vendu.

Ce fut donc là qu'il amena sa charmante conquête qu'il établit souveraine de cet eldorado ; commandant à ses domestiques et à ses fermiers de la servir et de la respecter comme lui-même, attendu qu'elle était orpheline et fille de son plus cher ami, le comte de Sourdis, qui avait péri dans la Révolution, et qu'elle avait droit à d'autant plus d'égards que le malheur lui avait ravi son père.

Les domestiques se conformèrent parfaitement aux ordres qu'ils avaient reçus ; mais ils devinèrent avec une merveilleuse sagacité que mademoiselle de Sourdis n'était pas la pupille du vieux marquis ; c'était une raison pour qu'ils la servissent mieux encore.

M. de Chalmont fit faire à Arabelle quelques courses dans les environs, afin de l'initier au pays. Elle s'en trouva charmée et renouvela ces promenades avec Rose, la femme de chambre qu'on lui avait donnée et à laquelle il fut recommandé en secret de ne la point quitter. Le marquis annonça ensuite à sa pupille qu'il allait faire un voyage à Paris, que ce voyage durerait peu

et qu'il l'entreprenait dans l'intention d'y voir ses enfants.

Arabelle ne fit aucune objection, elle était devenue silencieuse et triste comme une statue funéraire; le marquis s'inquiétait de la voir ainsi, car il l'aimait passionnément, mais en égoïste, en vieillard et en avare.

Il supposa qu'un mois de solitude l'acclimaterait à ce domaine et à sa nouvelle position, et qu'en revenant il la trouverait consolée et égayée ; il comptait beaucoup aussi sur de riches présents qu'il avait commandés pour elle.

Arabelle respira mieux une fois que le marquis fut parti, et, comme une tourterelle emprisonnée, elle voulut essayer ses ailes; mais elle éprouva un autre genre de supplice; lorsqu'elle se vit suivie par sa camériste, elle rentra, et, à peine dans sa chambre, elle sonna mademoiselle Rose.

— Que me veut mademoiselle?

— Je veux vous parler, Rose, approchez-vous. Je vous prierai de me dire en vertu de quel droit vous vous attachez ainsi à mes pas?

— Mais... en cas d'accidents, répondit Rose embarraseée.

— Suis-je donc un enfant, et ai-je besoin d'un mentor ?

— Assurément non, mademoiselle.

— Eh bien, alors, je vous engage à me laisser aller

où bon me semblera sans être constamment derrière moi.

— Mais, si je faisais observer à mademoiselle que... que... je vais le dire, bien qu'on me l'ait défendu, que c'est par ordre de M. le marquis.

— Je m'en doutais. Eh bien, ma chère amie, par ma prière j'espère faire davantage que M. de Chalmont par son ordre. Ainsi, nous serons en fort bonne intelligence vous et moi. En outre, je prends sur moi cette responsabilité, et vous direz au marquis, lorsqu'il sera de retour, que je vous ai défendu de me suivre. Je n'ai pas besoin de rien ajouter, car vous me semblez douée d'une rare intelligence. A ce prix toute mon amitié bienveillante, ajouta Arabelle avec un de ses regards irrésistiblement enchanteurs.

Rose déposa un baiser aussi tendre que respectueux sur sa main, et répondit avec émotion :

— Je suis à vous, mademoiselle, vous pouvez maintenant et toujours compter sur le zèle, le dévoûment et la discrétion de Rose... qui n'a jamais menti ni trahi !

Arabelle, enchantée de s'être acquis une amie, et joyeuse de cette réussite, lui donna à l'instant une jolie chaîne d'or, sachant bien que de quelque dévoûment que pût être capable un domestique, il n'était jamais insensible à un présent.

Et ce traité conclu, la prisonnière n'eut rien de plus pressé que de sortir. Elle allait pour aller, ne regardant ni le chemin ni les accidents, mais seulement afin

de respirer l'air libre, et se retournait pour voir si elle était bien seule. Assurée que désormais elle pourrait sortir quand elle voudrait, elle rentra bientôt au château.

Elle fit de la musique pour la première fois depuis son mariage; mais lorsqu'elle eut commencé à chanter, tous les domestiques, tous les gens de la ferme se réunirent dans la cour; ils ne pouvaient, non plus que la foule de la maison d'Opéra de Dresde, retenir les éclats bruyants de leur admiration. C'était un spectacle risible que de voir dans le même groupe les laquais en livrée, le maître-d'hôtel avec ses insignes, les valets d'écurie avec la fourche qui sert à réunir la litière, la vachère ayant quitté la vache dont elle trayait le lait, une autre ayant en main la barette avec quoi elle battait le beurre, le dindonnier imposant silence à ses volatiles avec sa baguette, et le petit pâtre accourant de loin, devançant son troupeau laissé à la garde de ses chiens pour le faire rentrer au bercail.

Arabelle se mit un instant à la fenêtre pour jouir de ce coup-d'œil, et du haut de son balcon, comme une jeune reine, elle promit à ses vassaux de chanter souvent, puisqu'ils paraissaient tous aimer la musique.

La jeune marquise venait de se faire un ami de chacun de ses serviteurs, et maintenant tous se seraient mis au feu pour elle. Aussi, à partir de ce moment, elle fut adorée, et l'objet de soins et d'attentions délicats qui ne peuvent être suggérés que par l'amour. Ils auraient

voulu pouvoir jeter des fleurs sous chacun de ses pieds lorsqu'elle marchait, et ils envièrent le jardinier dont les présents reposaient sur son corsage gracieux et mignon.

Grâce à l'absence du marquis et au bonheur qu'elle éprouvait à être ainsi fêtée de ses domestiques, elle commençait à renaître un peu; sa fraîcheur et son embonpoint revenaient, et c'était encore un ébahissement pour cette foule normande que de voir une jeune fille si parfaitement belle, avenante et peu fière, et possédant un gosier de rossignol.

A peine arrivée, elle avait écrit deux mots profondément empreints de tristesse à son cher ami Eysemann; elle en reçut bientôt ce billet.

« Prenez courage, mon amour, ne vous laissez pas abattre, car en faisant ainsi vous augmenteriez encore notre tristesse et notre douleur. Hélas! que nous reste-t-il à nous, pauvres vieillards? nous avons perdu l'âme et la joie de notre maison! Nous allons, nous venons, sans savoir où, ni pourquoi; il n'y a plus de but ni d'espoir... vous n'êtes plus là! et chacun des jours qui s'écoule, à présent, semble couvert d'un crêpe funèbre... Nous avons perdu notre soleil rayonnant et vivifiant... Ma tourterelle, écoutez encore un conseil de votre vieux maître : faites beaucoup de musique, c'est là que vous puiserez la plus pure, la meilleure distraction; puis, écrivez-nous, nous ne vivons plus que dans

l'attente d'une lettre de vous... Tenez, nous pleurons et nous vous embrassons comme notre enfant bien-aimée !

» Dresde n'est plus qu'un désert ! »

Elle couvrit ce billet de larmes et de baisers ; le digne professeur et sa femme étaient tout ce qu'elle aimait au monde, depuis qu'elle avait perdu son père dont elle était l'idole. A peine éprouvait-elle le besoin d'écrire rarement à sa mère, qui lui répondait en lui parlant d'affaires et en lui recommandant de se bien conduire avec le marquis.

Ces lettres la froissaient toujours et elle les jetait avec emportement ; puis, pour mieux oublier leur froideur, elle se reprenait à lire les douces expressions de M. Eysemann, et elle leur répondit tout de suite puisqu'ils le désiraient si ardemment.

« Mes dignes et excellents amis,

» Et moi donc, si vous saviez comme je pense à vous ! comme vous me manquez ! J'ai toujours le cœur serré depuis que la voiture m'emportant, j'ai cessé de vous voir agiter vos mouchoirs humides de vos larmes si précieuses pour moi ! Puis, ma ville chérie de Dresde, où se sont passés les seuls instants de bonheur de ma vie... avec vous ! uniquement avec vous !... puis mon beau fleuve de l'Elbe dont j'ai côtoyé les rives avec

vous!... Je me rappelle toujours cette délicieuse promenade que nous fîmes lorsque nous sortîmes par la porte noire pour aller aux bains de Suisse, et ma soirée chez l'électeur... et mon début!... mon auréole de gloire... ce commencement de diadême dont vous me parliez... tout est enterré!... mon triste cœur est le tombeau où tout vient s'ensevelir... Oh! mes jeunes, mes fraîches années... mes illusions dorées et printanières... mes amis! mes seuls amis! qu'êtes-vous devenus?... Je suis et si seule et si triste, qu'il me semble compter par siècles depuis que je vous ai quittés!... Le seul bonheur que je goûte... et ce bonheur ne sera pas de longue durée... c'est l'absence du marquis... Au moins, je suis hors de cet esclavage qui me pèse et semble entourer mon cou d'un carcan de fer!... J'étais si heureuse le soir où vous vîntes, vous, mon maître chéri, m'apporter le joli coffret bleu contenant ce magnifique collier de diamants!... Je le conserve comme une relique, je le sors quelquefois de sa cachette pour l'embrasser, puis je l'enferme de nouveau; j'ai si peur qu'on me dérobe ce trésor!

» Je vous envoie le seul souvenir qui vous puisse être agréable, je le sais; c'est mon portrait en double, c'est-à-dire monté sur une tabatière pour mon bien-aimé maître et en bracelet pour ma digne amie madame Eysemann. J'ai fait venir un peintre de loin, et je voudrais que vous les trouvassiez ressemblants, vous m'en direz votre avis... maintenant, je vais vous quitter

pour faire une promenade à cheval que m'a ordonnée le médecin. Que ne puis-je me cacher dans un des plis de cette lettre et vous sauter au cou à tous deux au moment où vous l'ouvrirez ! Mille baisers de votre fille,

» ARABELLE. »

Puis, les chevaux étant sellés, elle partit avec un des piqueurs du marquis, désigné comme le meilleur écuyer pour accompagner sa chère pupille.

Après un galop rapide, qui fatiguait l'amazone et sa monture, elle commença à aller au pas, à examiner le pays qu'elle parcourait et à questionner Lambert, qui paraissait connaître les localités.

Il la conduisit sur le sommet de la roche de Saint-Quentin, où s'élève le tombeau de Marie-Élisabeth Joly, célèbre actrice morte depuis peu de temps.

— Que cette gorge qui sépare la montagne est d'un aspect étrange, s'écria Arabelle.

— C'est ce qu'on appelle la *Brèche au Diable*, mademoiselle.

— Et à cause de quoi ce nom, je vous prie, Lambert ?

— Les habitants prétendent qu'autrefois la montagne était d'un roc uni, mais qu'un beau jour, ou plutôt une belle nuit, le diable venant réclamer l'âme d'un paysan qui s'était vendu à lui, et le paysan faisant des difficultés, et voulant renier son marché au moment de l'é-

chéance, le diable, furieux et dans un moment de colère extrême, avait donné un violent coup de fouet sur cette roche qui, à l'instant même, s'était fendue en deux sur une étendue de plus de cent dix pieds de profondeur; depuis, cette fissure y est restée, et le paysan n'en a pas moins été emporté en enfer.

— Voilà, sur ma parole, une explication charmante; merci, mon cher Lambert, vous êtes un excellent guide, vous animez mes promenades avec vos récits. Le diable y allait de main de maître.

— Cette petite chapelle que mademoiselle voit là-bas, et qui sert d'église à tous les habitants des vallons voisins, est un ancien temple druidique à ce qu'on suppose, et cet if vénérable et monstrueux qui s'élève près de nous a servi de cimetière.

— Comment, de cimetière?

— Oui, on a trouvé enfouies au pied de cet arbre une quantité immense de têtes humaines, qu'on dit avoir été mises là au temps des sacrifices des Gaulois.

— Voilà qui est prodigieux! mais ce qui me semble plus prodigieux encore, Lambert, c'est le savoir et la facilité avec lesquels vous me faites ces descriptions.

— C'est que je n'avais point été élevé pour être piqueur, mademoiselle! mon père mort et ma mère restée sans ressources, j'ai dû prendre la première place qui s'est offerte à moi pour donner du pain à ma mère; je n'avais pas plus le temps d'attendre que de choisir.

— Et où demeure votre mère? Je veux aller la voir et la féliciter sur les sentiments de son fils.

— Elle demeure tout près de Falaise.

— Et combien y a-t-il d'ici à Falaise?

— Cinq lieues à peu près, mademoiselle.

— Eh bien! en prenant les deux meilleurs chevaux nous pourrons faire dix lieues dans un jour sans relayer en route.

— Nous pourrons mieux faire encore et prendre la berline de M. le marquis! Qu'en pense mademoiselle?

— A merveille, Lambert, dit Arabelle en mettant pied à terre dans la cour d'honneur de Ferney.

Et le lendemain, dès la pointe du jour, la berline était attelée et les voyageurs en route. Lambert conduisit d'abord Arabelle aux ruines du château de Falaise qui a été abattu et reconstruit à différentes époques. Le château primitif remontait très-haut: ce fut là que naquit Guillaume le Bâtard, depuis roi d'Angleterre. En temps de paix il servait de palais aux ducs normands, et en temps de guerre il leur servait de forteresse. Cette ville, si longtemps théâtre de guerre et qui fut tant de fois la proie des Anglais, leur fut définitivement reprise par Charles VII, qui les chassa enfin de la Normandie.

Puis, dans un petit hameau, au fond d'une chambre propre et modeste, Lambert conduisit Arabelle jusqu'auprès de sa mère qu'il adorait.

Plusieurs fois pendant le cours de cette promenade, Arabelle avait remarqué un cavalier qui traversait la

route, et se perdait dans les détours des prairies, dans les bouquets des taillis, dans les bois. Cette obstination lui sembla étrange, mais elle n'en voulut rien dire à Lambert. Elle cherchait dans sa mémoire si elle n'avait pas vu autrefois un visage, une tournure ressemblants à ceux de ce cavalier; mais elle ne put rien se rappeler et finit par oublier cette apparition en se mettant à chanter la cantate de son cher professeur. Et comme de coutume tous les vassaux se rassemblèrent pour écouter la sirène du château.

Le soir elle fut extrêmement étonnée de trouver un billet déposé au calice d'une des fleurs dont le jardinier avait composé son bouquet. Elle était seule, elle l'ouvrit et lut ces lignes :

« Mademoiselle,

» Je puis venir ici ostensiblement puisque le marquis de Chalmont est mon oncle, et qu'en attendant son retour il ne manquera certainement pas de m'engager à le visiter; mais je désirerais vous voir en particulier et justement pendant son absence. N'ayez, je vous en prie, aucune crainte de ce mystère apparent. Je vous connais depuis longtemps et depuis longtemps aussi je vous porte le plus vif intérêt. C'est pour vous parler de vous et non de moi que je sollicite ces moments d'audience. Ce soir, quand la nuit sera close, je serai sous votre fenêtre, attendant un signal pour monter. J'espère enle-

ver les doutes et les soupçons que vous pourriez avoir contre moi en signant avec le plus profond respect,

» Mademoiselle,

» Chevalier de GRICOURT. »

Arabelle resta saisie; elle n'avait point encore oublié le nom du chevalier associé au procès et à la ruine de son père; elle savait combien il avait été malheureux de se laisser, ainsi qu'Adam, séduire par les perfides conseils de sa femme. Elle savait que c'était à la générosité de M. de Gricourt que M. de Lamotte avait dû son évasion et ses moyens d'existence, retournés sur la tête de sa femme depuis sa mort. Elle savait donc que le chevalier était non-seulement un homme d'honneur, mais même plein de noblesse et de délicatesse exquise, par conséquent elle pouvait se fier à lui; mais elle ne pouvait concevoir le mystère du rendez-vous qu'il lui demandait; cela l'inquiétait et la troublait; elle résolut d'en parler à Rose; elle la sonna.

— J'ai besoin de tes conseils, mon enfant, dit-elle à la jeune caméristе, lorsqu'elle entra; tiens, lis ce billet que je viens de trouver dans cette tulipe, puis dis-moi un peu comment je puis recevoir ce chevalier convenablement. Je l'ai vu lorsque j'étais enfant et je sais qu'il a rendu d'importants services à ma famille. Je ne voudrais pas me compromettre, pourtant je serais curieuse de savoir ce qu'il peut avoir à me dire.

— Eh bien! mademoiselle, voilà le moyen : j'irai moi-même dans la cour, et, en supposant que tous les gens de la ferme et du château ne fussent point encore rentrés, je parlerai avec lui; je le ferai monter... Eh bien, les autres penseront ce qu'ils voudront... On m'accusera d'avoir un amoureux, et puis voilà tout. Quand je vous ai promis mon dévoûment...

— Mais, ma chère Rose, je serais désolée qu'une circonstance comme celle-là pût nuire à ton établissement... et je ne puis accepter... Si j'aimais ce chevalier... je n'y penserai plus; je ne le connais pas, et il restera toute la nuit dans la cour si cela peut le divertir.

— Non, non! il montera, je vous assure; que mademoiselle se prépare à le recevoir.

Et la nuit venue, Arabelle, tremblante, attendait dans son salon de musique que Rose amenât M. de Gricourt.

Un bruit de pas dans l'escalier lui annonça cette visite, et bientôt après Rose introduisit dans le salon le chevalier lui-même, et referma la porte en fille discrète et bien apprise.

Arabelle, maîtrisant l'espèce de crainte qu'elle avait en faisant une démarche fausse, fit signe au chevalier de s'asseoir, à une distance assez éloignée d'elle; puis elle le regarda comme paraissant lui demander ce qu'il avait à lui dire.

— Me reconnaissez-vous, mademoiselle? Vous étiez si petite encore lorsque je partis pour les Indes!

— Oui, monsieur, parfaitement. Trop de nobles et belles actions se sont associées à votre nom dans mon souvenir pour que vos traits aussi n'y soient point restés gravés.

— Dieu me garde de parler de l'affaire à laquelle vous voulez faire allusion dans ce moment, et que je croyais ignorée de vous. J'ai seulement voulu savoir de votre bouche si vous étiez heureuse dans votre nouvelle position... Depuis que je vous connais, je vous aime comme si vous étiez ma fille...

— Je suis on ne peut plus touchée, monsieur, de cet intérêt que vous voulez bien me témoigner; mais je suis fort embarrassée pour vous répondre. Ce n'est point à vous, qui avez connu mon père, que je puis dire que je suis mademoiselle de Sourdis.

— Je sais qu'un mariage secret vous unit au marquis de Chalmont; mais ce que je désire savoir, c'est l'époque qu'il vous a fixée pour vous reconnaître authentiquement sous le titre de marquise de Chalmont.

— Il m'a demandé quelques mois, jusqu'à ce qu'il ait préparé et décidé ses enfants à me regarder comme telle.

— Et si ses enfants ne le veulent pas, vous passerez donc votre vie misérablement dans une position si pénible pour une femme?

— Mon Dieu! chevalier, votre crainte, votre doute m'effrayent cruellement.

— Mais il est de mon devoir, madame, de vous éclairer sur vos intérêts, ajouta le chevalier en prenant les mains de la jeune femme, et de vous donner des conseils.

— Que me conseillez-vous donc, monsieur? reprit Arabelle, ne songeant même pas que ses mains étaient dans celles du chevalier.

— Je vous conseille de faire tous vos efforts pour surmonter votre aversion pour le marquis. Je sais que vous ne l'aimez pas, qu'il est impossible que vous l'aimiez; M. Eysemann m'a tout dit.

— Vous connaissez M. Eysemann?

— Oui; je l'ai vu à Dresde; mais, de grâce, laissez-moi achever. Il est important que vous preniez un empire immense sur l'esprit de ce vieillard, sur son cœur, puisqu'il vous aime; car, forte alors de cet ascendant et de vos droits, vous le sommerez de vous rendre justice hautement, et de vous donner le nom avec lequel il vous a séduite.

— Séduite, moi? dites plutôt ma mère. On m'a forcée à ce mariage... et Dieu seul sait ce qu'il m'a coûté de larmes!

— Oh! votre mère n'est point innocente dans tout ceci, et je crains une ruse partout où elle a passé. Pauvre et divine créature! l'avoir ainsi sacrifiée... unir le printemps et l'hiver, quelle horrible profanation!... Et moi, moi qui espérais pouvoir vous arracher à votre mère... moi qui voulais vous faire héritière de ma for-

tune, si j'eusse succombé dans mon voyage aux Indes; moi qui depuis longtemps habitais Dresde, et qui vous suivais de loin! moi qui voulais enfin vous offrir ma fortune et ma main et vous donner légitimement mon nom.

— Quoi! chevalier, vous...

— Oui, j'aurais été le plus heureux des hommes, et le plus fier de vous nommer hautement la compagne de toute ma vie!... Plaignez-moi, Arabelle, je vous aime... mais que ce mot ne vous effraie pas. Je sais qu'il m'est interdit de vous aimer; mais du moins vous ne refuserez pas cette affection; c'est celle d'un ami, d'un frère qui veillera sur vous... entendez-vous, Arabelle?... Je veux savoir tout ce qui vous arrive pour être à même d'y porter remède autant qu'il sera en mon pouvoir. Comptez sur moi et réclamez mon secours, mon appui en quelque circonstance que ce soit... il ne vous faillira jamais.

Il prit une des mains d'Arabelle qu'il embrassa convulsivement, puis il se leva.

— Il est temps que je parte, dit-il; demain je reviendrai.

— Merci... merci, chevalier... Vous êtes toujours bon, vous êtes toujours le même, vous n'avez pas changé. Oh! il me semble que je serai bien moins malheureuse de trouver une âme où je puisse verser les douleurs de la mienne... Je suis bien jeune, et déjà j'ai bien pleuré!...

Ils se serrèrent fortement les mains et se séparèrent; mais le chevalier revint sur ses pas.

— J'avais oublié de vous dire que mon cher oncle, qui veut vous surprendre, va être de retour dans deux jours. Ainsi, chère sœur, soyez sur vos gardes et ce jour-là n'allez pas si loin et si aventureusement.

— Oh! mon Dieu! deux jours, s'écria Arabelle, et il va revenir!...

Elle ne put retenir un déluge de larmes; le chevalier essaya en vain de la consoler. Elle répétait :

— Deux jours, et mon supplice va recommencer!

— Adieu, Arabelle, adieu! Je reviendrai avec mon oncle; ayez foi en moi et instruisez-moi de tout ce qui se passera ici pour vous.

— Merci, chevalier, merci! répondit-elle avec une voix brisée par les sanglots.

Le chevalier s'éloigna reconduit par Rose qui rejoignit sa maîtresse, et, pour la mieux consoler, elle mêla ses larmes aux siennes la voyant si affligée.

XI

UNE FÊTE

Arabelle, ayant passé tout un jour à pleurer, voulut essayer de surmonter ses chagrins et de suivre les conseils du chevalier.

Le jour donc qu'elle attendait le marquis, elle se mit à son piano, espérant que la musique calmerait ses nerfs irrités. Elle chantait... lorsque le marquis entra sur la pointe des pieds dans son salon de musique et vint s'agenouiller auprès d'elle. Elle feignit la surprise, mais elle ne put feindre la joie, et M. de Chalmont lui dit :

— Comment avez-vous supporté mon absence, ma chère pupille?... Avez-vous quelque peu songé à moi, à moi qui ai langui depuis l'instant où je vous ai quittée?

— Sans doute; marquis, j'ai fait quelques promenades, j'ai fait de la musique... et voilà comment s'est écoulé le temps.

— A merveille, à merveille! reprit le marquis ravi de bonheur.

Et il fit monter par un laquais les riches présens qu'il lui apportait. Arabelle parut les agréer, et même, pour complaire à son tuteur supposé, elle essaya devant lui quelques-uns de ces colifichets si gracieux et si chers.

Ils étaient tous deux au dessert du dîner, lorsqu'on annonça le chevalier de Gricourt. Arabelle se leva et salua.

— Parbleu, beau neveu, tu viens trop tard! mais nous allons trinquer ensemble à la santé de mon aimable pupille. Que je te présente à mademoiselle de Sourdis.

— Arabelle, poursuivit-il, je vous présente le chevalier de Gricourt, mon neveu.

Et de nouveau le chevalier et Arabelle se saluèrent.

— Ça, mes enfants, il faut que je vous fasse part d'un projet. Je passe huit jours ici dans mon délicieux castel, puis j'emmène ma pupille à Paris; il est temps qu'elle voie un peu le monde et qu'elle assiste à quelques-unes de ces brillantes fêtes qui ont lieu maintenant.

— Elles sont bien tristes, mon oncle.

— Je veux la distraire un peu, et que le monde voie cette merveille de beauté.

— Serait-ce par hasard dans l'intention de lui trouver un mari, répliqua le chevalier en dardant ses yeux avec une expression singulière sur son oncle?

— Non pas... reprit celui-ci un peu troublé.

— Pour ma part, j'y tiens fort peu, dit Arabelle d'un air parfaitement détaché.

— Et moi j'y tiens beaucoup, ma mignonne, reprit le marquis en la regardant amoureusement; ne serait-ce point un meurtre, mon neveu, qu'une perle d'une si belle eau restât ensevelie dans cette terre sans que les yeux de toute une foule se portassent sur elle pour l'admirer... et qu'on ne m'enviât... ici le marquis s'arrêta... oui, qu'on ne m'enviât le bonheur d'être son tuteur.

— Qu'il est maladroit! pensa M. de Gricourt.

— Il ne dit et ne fait que des sottises, pensa de même Arabelle.

Le soir, on se promena dans le parc et le marquis contemplait avec une espèce d'effusion la hauteur, les pousses vigoureuses de ses arbres... des arbres qu'il avait plantés lui-même, disait-il.

— Taisez-vous donc, mon oncle, ne répétez plus de semblables choses, dit tout bas le chevalier au marquis, vous voyez bien que de semblables réflexions vous vieillissent trop, tandis que votre visage est si jeune encore.

— Tu as par la sambleu raison, chevalier; merci, tu trouves que je suis bien conservé pour mon âge, n'est-ce pas?

— Incroyablement! répliqua le neveu en détournant la tête pour dissimuler une envie de rire.

Huit jours après cet entretien, ces trois personnages étaient à Paris et Arabelle disposait sa toilette pour aller à cette fête.

Après le 9 thermidor, il y eut dans tout le midi des réactions royalistes, auxquelles prirent part, d'une manière fâcheuse, des hommes fort peu royalistes, tels que Fréron, alors en mission dans ce pays. Ces réactions allèrent toujours en progressant jusqu'au 18 fructidor an V, où le directoire fut forcé de frapper le coup-d'état de ce jour, pour briser la majorité royaliste qu'elles avaient amenée dans les deux conseils législatifs.

Pendant les deux années qui suivirent ce coup-d'état il se forma d'abord à Lyon, ensuite à Avignon et dans tout le Midi, des bandes réactionnaires qu'on appela *Compagnies du Soleil, Compagnies de Jésus, ou Jéhu.* Ces compagnies vengeresses de tout le sang versé à Lyon et ailleurs, se recrutèrent naturellement de ceux qui avaient eu à souffrir de la révolution : elles donnèrent des banquets à l'exemple des banquets fraternels de 1793, et des fêtes assez nombreuses ; parmi ces fêtes il y en eut une nommée le *Bal des Victimes :* pour être admis à ce bal il fallait avoir eu son père, sa mère ou un très-proche parent guillotiné.

C'était à ce bal que devait se rendre Arabelle. Il était tenu par mademoiselle Guimard, la danseuse, alors vieille et décrépite. Toute la bonne compagnie de Paris s'y réunissait, c'est-à-dire celle qui restait vivante. On se comptait et les cœurs se serraient en trouvant tant de places vides.

La toilette d'Arabelle était aussi gracieuse que simple, et du goût le plus exquis : une robe de mousseline des Indes d'une finesse extrême, dont le corsage, fait à la grecque, laissait voir les contours suaves et fins de ses épaules divines : cette tunique était bordée de plusieurs rangs de chefs d'or; la jupe était légèrement relevée du côté gauche et rattachée par un saphir d'une grosseur et d'un éclat merveilleux; la parure de l'électrice ornait son cou, ses oreilles et ses bras. C'était une des péris de l'Orient.

Elle entra donc accompagnée du marquis et suivie du chevalier.

Lorsqu'on la vit apparaître d'abord, puis lorsqu'on la vit danser, ce fut un cri général parmi les hommes éblouis de sa merveilleuse beauté. Tous les yeux étaient fixés sur elle, tous les cœurs volaient après elle.

— Foi de gentilhomme, disait le duc de... au vicomte de... je donnerais mon âme au diable pour être aimé de cette céleste créature!... as-tu jamais rien vu de semblable, vicomte? c'est plus prodigieux que tout ce qu'a jamais pu enfanter mon imagination.

— D'honneur, je pense comme vous, duc, et je donnerais bien ma part de paradis pour une heure, une seule heure passée aux pieds de cette adorable divinité; je suis capable d'en devenir fou...

— As-tu dansé avec elle?

— Non, j'y vais essayer... et surtout savoir qui elle est et où on peut rencontrer ses appas divins.

— Elle a l'air d'être gardée à vue par deux hommes d'armes, l'un le père noble, l'autre l'amant, le mari ou le frère.

— Connais-tu ce jeune homme?

— Non, il ressemble beaucoup à un de mes anciens amis, mort dans un voyage qu'il fit aux Indes, il y a au moins six... sept ou huit ans peut-être; mais ce ne peut être lui, à moins de croire aux revenants.

— Il me semble que je connais aussi ce même ami,

justement son teint brûlé me donnerait à penser que c'est ton revenant... parlons lui...

Arabelle, emportée dans un tourbillon de valseurs, tournait, gracieuse et légère, comme un scarabée doré voltigeant sous le soleil; mais la chaleur, la fatigue, l'enivrement de toutes ces adorations dont le murmure flatteur arrivait jusques à ses oreilles, lui montèrent au cerveau; elle fut saisie d'un vertige, d'une suffocation, elle tomba évanouie dans les bras de son valseur, éperdu. Tremblant, respirant à peine lui-même, il l'emporta au milieu de cette foule, en criant :

— Place, place... de l'air... elle se meurt... vous le voyez bien...

Les hommes lui frayèrent un passage et l'aidèrent à la transporter sur une terrasse, où peu à peu elle revint à la vie, tandis que le bal, troublé un instant, reprit tout son délire. Il en est du monde et des impressions qu'il unit, comme d'un ruisseau dont le cours troublé par une pierre lancée, s'agite en murmurant, et bientôt ayant repris son calme, roule avec grâce ses flots argentés et réfléchit les branches vertes des saules penchés amoureusement vers lui.

Le jeune homme auprès duquel était Arabelle se nommait Octave Thorange; il en était devenu passionnément épris du moment où il l'aperçut. Avec quel bonheur il pressait ses mains dégantées... il lui faisait respirer des sels... mais ce bonheur dura peu; le marquis, engagé dans une conversation politique avec son

neveu et quelques autres personnages, qui tous étaient dans un salon éloigné, n'avait rien vu de ce qui s'était passé; mais revenant dans la salle du bal, et y cherchant Arabelle, il apprit bientôt l'événement et accourut sur la terrasse.

— Comment êtes-vous, mon enfant, s'écria-t-il avec anxiété tandis que le chevalier de Gricourt tâtait le front et les mains d'Arabelle, pâle lui-même d'émotion et d'inquiétude, et lançant un coup-d'œil furieux au jeune Octave.

— Très-bien actuellement, répondit Arabelle... grâces aux soins de monsieur.

— Votre nom, jeune homme? dit le marquis avec bienveillance.

— Octave Thorange, monsieur?

— Thorange... Thorange? répéta le marquis... Votre père n'était-il pas de la Franche-Comté?

— Précisément, monsieur... Est-ce que vous auriez connu mon père?

— Comment donc, il a été mon secrétaire et mon confident intime... Ce pauvre Thorange! il est mort très-jeune... Je suis charmé de rencontrer son fils... Octave, dites-vous?

— Oui, marquis... Octave.

— Eh bien, mon jeune ami, laissez-moi votre adresse; aussitôt mon retour à ma terre de Normandie, je vous en donnerai avis, afin que vous veniez nous y voir,

ma pupille et moi; et, jusque-là, tous mes remercîments pour votre secours à ma chère Arabelle.

Octave, voyant que sa présence était inutile, s'inclina et s'éloigna.

La contredanse terminée, les femmes se demandaient: qu'est-ce que c'est que cette belle éplorée?... et, au même moment, Arabelle rentra dans la salle de bal, pâle, émue, mais plus belle, s'il est possible. Les chuchottements recommencèrent :

— Elle est au bras du marquis de Chalmont; est-ce une de ses filles?

— Non, madame, répondit aigrement une jeune femme, aussi follement que coquettement mise.

— Je ne sais pas, madame; on m'avait dit que les filles du marquis étaient fort belles.

— J'ignore ce qu'on a pu vous dire, madame; mais je suis une des filles du marquis, et cette jeune fille passe pour sa pupille... Madame de Lorbreuil se leva, entraînant sa sœur avec elle.

De bouche en bouche, ces paroles se répétèrent et se commentèrent; toutes les femmes se disaient entre elles :

— Quelle inconvenance! ce marquis amener en public... sa maîtresse.

— Une fille de rien, probablement!

— Il aura pris cela dans quelque boutique!

— C'est honteux... salir ainsi son nom!

— Et compromettre sa famille! répéta madame de Lorbreuil.

Arabelle, sans rien comprendre d'abord, fut étonnée qu'au moment où elle vint s'asseoir, toutes les dames s'éloignèrent en lui tournant le dos.

C'est un hasard, pensa-t-elle.

Et comme elle ne voulait pas rester ainsi isolée, elle changea de place, et se rapprocha d'autres dames qui se levèrent et firent de même. Elle regarda autour d'elle, effrayée; elle comprit les regards se portant sur elle avec dédain. Elle vit le marquis parler avec véhémence à deux jeunes femmes, et elle souffrit horriblement en démêlant le dédain de leurs gestes. La pauvre Arabelle, au désespoir, et sentant son cœur se gonfler à lui rompre la poitrine, regarda tout autour d'elle comme pour implorer un sourire. Elle aperçut de loin le chevalier de Gricourt; elle lui fit un signe; et lorsqu'il fut près d'elle :

— Emmenez-moi, au nom du ciel! chevalier, lui dit-elle, je meurs ici... Partons! partons!

Et il lui fallut encore traverser cette salle et se sentir l'objet des sarcasmes et du mépris de ces femmes qui parlaient d'autant plus haut qu'elles la voyaient s'éloigner.

Lorsqu'Arabelle fut dans la voiture, elle se prit à pleurer d'une manière convulsive et déchirante, et raconta à M. de Gricourt ce qui lui était arrivé.

— Je l'aurais parié, dit le chevalier. Si le marquis

vous aimait et vous respectait comme il le devrait, vous aurait-il conduite dans le monde, sans mesure, avec une position qui devait amener de pareils résultats, surtout vis-à-vis de ses enfants?

— Quoi! ses enfants étaient là, et il ne m'a pas présentée à eux?

— Et je crains bien qu'il ne le fasse jamais, ma pauvre Arabelle, et que vous ne languissiez ainsi toute votre vie!

— Quoi! il ne me reconnaîtra pas publiquement pour sa femme, ainsi qu'il me l'a promis?

— Dieu le veuille! mais je n'y crois pas.

— Pourtant, c'est ce titre de marquise qui a séduit ma mère, et même la digne madame Eysemann. J'ai cru devoir suivre les conseils de cette excellente amie?

— Si j'avais pu vous voir avant cette fatale consécration de mariage, ou de... je vous en eusse bien détournée, moi, qui connaissais mon oncle et sa famille hautaine.

Ces derniers mots furent interrompus par l'arrivée du marquis, inquiet de sa pupille bien-aimée, et craignant avec justes raisons son courroux ou son désespoir, lorsqu'une de ses filles, le voyant chercher partout dans la salle du bal, lui dit :

— Allez, mon père, elle est partie avec M. de Gricourt.

M. de Chalmont fit ses efforts pour apaiser et conso-

ler Arabelle, mais elle ne voulut rien entendre tant elle était froissée; elle lui répondit seulement au milieu de ses larmes:

— Je veux repartir demain pour la Normandie, monsieur; je ne veux pas rester davantage dans une ville, dans un monde où on m'abreuve d'humiliations... Comment avez vous osé me conduire à cette fête, sachant ce qui devait m'y arriver? car vous avez l'expérience pour vous, monsieur...

Elle s'arrêta, le chevalier se retirait en leur promettant de revenir le lendemain.

Arabelle poursuivit:

— Oh! si ma chère madame Eysemann savait cela, elle en mourrait de douleur!... Quoi, monsieur le marquis, n'avez-vous pas honte d'avoir ainsi abusé de la candeur d'une jeune fille, et de l'exposer ensuite à de pareils outrages? Savais-je donc, moi, que votre réputation dans le monde était telle, que le titre de votre pupille devait impliquer celui de votre maîtresse? Ne m'aviez-vous pas juré de hâter le jour de me reconnaître publiquement, et de me présenter à vos enfants comme leur belle-mère?... Oh! ma belle vie d'artiste, pourquoi t'ai-je abandonnée! ma liberté, mon indépendance et mon nom, un nom honorable... J'avais un nom à moi, monsieur, et vous me l'avez ôté ce nom... Est-ce donc là l'appui, le soutien, le protecteur que vous m'offriez? Vous m'avez donc trompée à dessein? Et l'électeur, s'il savait cela... et mon pauvre

professeur!... Vous m'entendez, monsieur, demain je veux partir...

Et après ces phrases entrecoupées par la colère et les larmes, la pauvre enfant se mit à pleurer plus fort.

Le marquis, assez adroit en fait de ruses, lui dit des milliers de paroles capables de la calmer pour quelques instants, comme un enfant malade qui se laisse endormir par une monotone ballade.

— Demain, dit-il, Germain, mon intendant, vous conduira, et dans huit jours j'irai vous rejoindre.

En effet, le lendemain il partirent de bonne heure. Ils eurent bientôt atteint les murs d'enceinte du castel de Ferney.

XII

AMOUR, AVEU

Arabelle fut malade pendant quelques jours, et son cœur, trop plein de fiel, ne put s'empêcher de se répandre en une lettre de désespoir à ses amis Eysemann, puis une lettre de reproches à sa mère.

Rose, qui était remplie de tact et d'intelligence, devina bien qu'il était arrivé quelque chose de fâcheux à sa jeune maîtresse; mais elle ne la questionna pas, seulement elle redoubla de soins et de prévenances.

Un soir qu'Arabelle était assise, triste et pensive,

sous un bouquet de jasmin, situé au milieu du parterre en face un bassin d'eau limpide, Rose accourut vers elle.

— Mademoiselle, mademoiselle, une lettre, qui, peut-être, va vous distraire; elle n'est pas de M. le marquis, elle ne vient pas d'Allemagne... elle est de Paris... Je serais si contente si cela pouvait vous faire sourire une minute :

— Merci, bonne Rose, va, je t'aime à cause de ton cœur !

Arabelle brisa le cachet; elle fut fort étonnée à l'inspection d'une écriture parfaitement inconnue, et fort étrangement impressionnée, car, pour la première fois, elle recevait, elle lisait une lettre d'amour; et pour la lire plus à son aise, elle s'enfonça dans le bois qui avoisinait le château. Elle recommença cette lecture qui la captiva plus qu'elle ne croyait. Il n'y a pas de femme dont le cœur n'ait battu en lisant une première lettre d'amour. Ce n'est point l'individu qui l'émeut d'abord, ce sont les doux mots qui résonnent aux oreilles comme une musique suave, et qui nous enivrent d'un parfum dangereux.

Cette lettre était d'Octave Thorange, le jeune homme qui l'avait secourue au bal, et dont le marquis de Chalmont avait beaucoup connu le père; elle était pleine de passion et de délicatesse; il l'a suppliait de lui répondre, de lui donner de l'espoir... ne fût-ce qu'un mot... un seul mot... il attendait avec une

extrême anxiété cette réponse, qui serait pour lui un arrêt de vie ou de mort.

— Il ne sait pas que je suis mariée, se dit Arabelle, sans cela il n'eût point osé m'écrire! voilà pourtant encore un des événements suscités par ma fausse position dans le monde. Comme c'est embarrassant! que lui répondre ? deux mots seulement... oui... c'est cela...

« Monsieur,

» Pupille de monsieur de Chalmont, je ne dépends pas de moi; je vous prie seulement de ne plus m'écrire, je suppose que vous ne voulez pas me compromettre. »

Ce billet parti, elle se sentit plus tranquille, elle se disait :

— J'ai fait mon devoir... pourtant, que de rapports de sympathie j'ai cru démêler dans l'âme de ce jeune homme avec la mienne! quelle exquise sensibilité!... sans lui j'aurais pu mourir!... Je lui dois, au moins, de la reconnaissance, elle lui est bien acquise; le peu de mots que nous avons échangés ensemble, m'a révélé une haute intelligence... et...

Tout en voulant n'y point songer, Arabelle songeait toujours à Octave... à Octave qui viendrait, puisque le marquis l'y avait engagé.

Ainsi qu'il l'avait dit, le marquis revint, en effet, au

bout de huit jours, et ce fut probablement plus encore dans la crainte d'un tête à tête et des reproches que lui ferait Arabelle, que pour tenir à sa promesse, qu'il amena avec lui le jeune Octave.

— Je vous prie, ma chère pupille, dit-il en entrant, de vouloir bien accueillir, avec votre grâce accoutumée, le fils d'un de mes anciens amis; d'ailleurs, vous vous connaissez... Octave est un peu musicien, il s'occupe de littérature... il est poëte... il vous distraira.

Les deux jeunes gens se saluèrent d'un air guindé; heureusement le dîner vint bientôt mettre tout le monde à son aise. Nécessairement il fut question de promenade après le repas, et le marquis, après avoir conduit son hôte jusqu'à l'entrée du parc, prétexta une violente douleur de goutte qui le forçait de rentrer, et pria Arabelle de vouloir bien faire les honneurs à sa place.

Ils marchèrent quelque temps silencieux l'un à côté de l'autre. Arabelle se sentait intimidée, et Octave, sous la même impression, trouvant, malgré cela, que la prolongation de ce silence pourrait donner la plus mauvaise idée de lui, se hasarda enfin à le rompre.

— Que vous êtes heureuse, mademoiselle, dit-il, de vivre dans un si délicieux séjour! mais plus heureux encore celui qui y peut vivre avec vous!...

— Il est vrai, répondit Arabelle, que ce château et les promenades qui en dépendent sont charmants.

— On respire ici un air parfumé qui ranime. As-

seyons-nous donc un instant, je vous en prie; que j'admire tout à mon aise ce que la nature offre de plus beau, ajouta-t-il en regardant Arabelle qui feignit de n'avoir point compris ce regard.

— Avec quelle grâce et quelle majesté ces beaux arbres déploient le luxe de leurs rameaux touffus et verdoyants! comme ils se mêlent et se confondent! Ce bouleau, au feuillage léger et tremblant, s'incline en une flamme verte qui se découpe sur le fond des chênes et des hêtres au feuillage noirci. Ces chênes ont encore un aspect druidique... et je gage qu'ils conservent quelques restes du gui sacré...

— Nous avons encore au milieu du parc une ruine qui paraît remonter aux temps sacrés.

Octave et Arabelle se dirigèrent jusqu'à ce monument, et, tout en analysant chacun de ses détails, Octave fit asseoir sa compagne à côté de lui sur une pierre renversée, puis il recommença à parler.

— Dites-moi, mademoiselle, êtes-vous bien remise de cette indisposition du bal?

— Oui, presque entièrement.

— Quelle frayeur vous m'avez causée! pour moi, je n'en suis point remis, ajouta-t-il, et j'ai reçu une blessure profonde... dont je ne puis, dont je ne veux pas guérir.

— Mon Dieu! dit ingénument Arabelle, est-ce que vous vous seriez battu en duel? Cette blessure est-elle bien grave?

— Cette blessure, reprit-il en montrant son cœur, est là... c'est vous qui l'avez faite; c'est vous seule qui pouvez la guérir; j'espère que vous ne serez pas implacable et cruelle, comme les belles druidesses qui ont autrefois desservi le temple sur les ruines duquel nous sommes assis.

Et il la regardait avec passion.

Arabelle, embarrassée, ne put trouver aucune réponse et changea adroitement la conversation.

— M. de Chalmont m'a dit que vous vous occupiez de poésie, monsieur; je serais bien désireuse d'entendre quelques-uns de vos rythmes harmonieux résonner aux échos de nos bois... je trouve un bien plus grand charme à la poésie au milieu de celle de la nature qu'au sein d'une ville bruyante; il me semble même à moi, voyez jusqu'où va ma folie, il me semble que les arbres m'écoutent et qu'ils s'inclinent sous l'émotion qu'ils éprouvent comme au souffle d'une brise amoureuse et tiède du printemps...

Elle s'arrêta honteuse d'avoir autant parlé.

— Qui ne s'inclinerait avec amour devant vous, vous qui dépassez les plus beaux rêves des imaginations les plus ardentes, les plus élevées et les plus poétiques :

Les eaux, les prés, la forêt solitaire,
Tout à mes yeux est enchanteur et doux!
J'aime ces fleurs qui parfument la terre;
J'aime l'oiseau qui chante avec mystère,
Mais... j'aime mieux... un seul regard de vous.

Vous qui feriez, d'un souffle, d'un sourire, éclore... des mondes... des fleurs, des poëtes, et même des âmes, oui, des âmes... car la mienne sommeillait encore jusqu'au jour où je vous ai aperçue!... Maintenant, cette âme à qui vous avez donné la vie... qui est votre création... elle vous appartient tout entière! disposez-en... vous, la reine et la maîtresse... moi, l'esclave... Quoi? vous êtes muette... Un mot par pitié, dût ce mot me faire mourir...

— Que voulez-vous que je vous dise, monsieur, reprit Arabelle, sinon qu'il est dangereux de causer avec un poëte; qu'il est plus dangereux encore de lui demander de ses vers... et qu'à une simple campagnarde comme moi, il eût été plus convenable de parler de botanique, des fleurs et de leurs parfums.

— Assez, de grâce, divine Arabelle, vous ne voulez point m'entendre... Eh bien... permettez-moi une seule chose...

— Il est tard... et je crois qu'il faut rejoindre le marquis au château.

— Je vous obéis.. Mais cette promesse...

— Eh bien, que voulez-vous, dit Arabelle en se levant.

— Je veux que vous... non, je vous supplie de me permettre de vous écrire jusqu'au jour où je reviendrai passer un mois ici...

— Comment, un mois?

— Êtes-vous donc si fâchée que le marquis m'ait in-

vité? Si vous l'exigez, mademoiselle, je renoncerai à ce bonheur... Je ne reviendrai pas...

— Il ne m'appartient pas, monsieur, de m'opposer aux volontés du marquis...

— Dites que mon retour ne vous déplaira point.

— Non, répondit-elle; c'est-à-dire cela dépend de vous; à peine si nous nous connaissons, il me faut déjà vous craindre.

— Oh! si... il y a longtemps que mon âme appelait et cherchait la vôtre... elle l'a rencontrée... Vous concevez... du moment qu'on a trouvé un trésor, combien on devient avare... et combien on tremble de le perdre!

— Je vous souhaite, monsieur, des trésors plus réels et surtout plus précieux que ce dont vous voulez parler... La nuit s'avance, et je vais regagner le château... Pour vous, monsieur, si vous agréez de passer la nuit dans le parc, pour y attendre quelques apparitions druidiques ou fées riques, je vous souhaite un bon repos.

Et légère comme une gazelle, la jeune nymphe prit sa course et laissa tomber une moisson de fleurs qu'elle avait cueillies dans le bois.

Octave les ramassa, donna un baiser sur chacune de ces corolles qu'avaient effleurées les doigts d'Arabelle, puis les enferma dans un portefeuille qu'il affecta de remettre avec une grande précaution dans la poche gauche et intérieure de son frac, afin qu'elle ne pût

pas douter que ses fleurs reposeraient sur le cœur du poëte.

Elle le vit en effet, mais sans paraître le voir ; car les jeunes filles ont un tact merveilleux pour torturer un homme sans y mettre d'intention apparente. Hélas! ce sont des reines en miniature, et dont le règne est souvent si éphémère, qu'elles se hâtent d'user de leur pouvoir.

Ils arrivèrent tous deux ainsi en courant jusqu'au château, et monsieur de Chalmont fut satisfait des roses que cette promenade avait amenées sur les joues pâlies de sa chère pupille.

— Eh bien, mon cher Octave, que vous semble de ce domaine ? s'écria le marquis.

— Délicieux, délicieux, marquis... On voudrait pouvoir y vivre, puis y mourir... Je n'ai rien vu de plus frais, de plus suave... de mieux ordonné. Ce château, ce jardin, ce parterre, me paraissent aussi ravissants que ce fameux château de Navarre, qui doit être dans vos environs.

— Je vous avouerai mon ignorance à l'endroit du château dont vous parlez... Dites m'en donc un peu quelque chose, je vous prie.

Et le marquis fit signe à Octave de s'asseoir à côté de lui sur le canapé.

— Et vous, mademoiselle, dit le jeune homme en regardant Arabelle, qui s'était assise sur une terrasse

fleurie, vos excursions vous ont-elles conduite par hasard vers ce château royal ?

— Non, monsieur ; mais j'attends, comme le marquis, que vous vouliez bien nous initier à ses beautés, et probablement je serai saisie d'une irrésistible envie d'explorer ces lieux.

— C'est réellement un séjour des dieux comme habitation. Pour moi, qui ne l'ai visité qu'une fois, le souvenir m'en est resté vif et poétique ; il est de ces choses... de ces personnes qui se gravent si profondément au cœur... que rien ne les en saurait effacer!...

— Est-ce que vous auriez eu une aventure amoureuse par là ? dit le marquis en clignant ses deux petits yeux ronds d'un air intelligent, et voulant faire comprendre combien il avait eu d'aventures lui-même.

— Non pas... moi, marquis ; mais je songeais, en parlant ainsi, au pauvre Jéhan des Moullins, qui perdit la raison... et la vie dans ce lieu même.

— Oh ! vous nous raconterez cette histoire, monsieur Octave, dit Arabelle en se rapprochant.

— Sans doute, mademoiselle, mais seulement le jour où nous irons visiter ce château historique.

— Demain, dit-elle avec impétuosité... n'est-ce pas monsieur le marquis ?

— De tout mon cœur, mes enfants, reprit celui-ci avec bonté.

Il avait tant à réparer, qu'il tenait à complaire à Arabelle de toutes les manières possibles.



— Demain, je ne puis pas, marquis, dit Octave; je retourne à Paris.

— Ce n'est qu'à la condition expresse que vous reviendrez au plus vite et que vous resterez au moins un mois; autrement le château abaissera ses herses, lèvera ses pont-levis, et vous serez notre prisonnier, plaise ou non.

— Je serai trop heureux de revenir, mon cher monsieur de Chalmont, et cela le plus tôt que je le pourrai... Mais il me faudra au moins quinze jours avant de pouvoir être libre; et maintenant j'avoue que ce laps de temps va me sembler long.

— C'est on ne peut pas plus aimable, mon cher ami, je veux vous en récompenser en priant Arabelle de nous chanter quelque chose.

— Pour la première fois de sa vie, Arabelle se fit prier... Qui pourrait deviner ce qui se passe au fond d'une âme de femme? car elle se mourait d'envie de chanter. Le marquis insista, Octave joignit ses prières à celles du marquis et elle se décida enfin.

Rien ne pourrait peindre l'extase, le délire qui s'emparèrent de M. Thorange, lorsqu'il entendit les premières notes qui s'échappèrent du gosier d'Arabelle; elle chantait l'air favori de son maître, son professeur toujours chéri, elle y mit un tel charme, une telle passion, que le génie de la musique semblait être en elle... le ciel ne pouvait avoir de plus divines harmonies.

— Où suis-je? s'écria-t-il; ce ne peut être que le pa-

radis! et la musique que je viens d'entendre ne peut être que celle des séraphins chantant, accompagnés des harpes mystiques... ce chant divin réservé pour les sphères où le Très-Haut a placé son trône! Jamais, jamais une voix mortelle ne put approcher de celle-ci... laissez-moi, ange des sphères d'azur, baiser le bas de cette robe et la poussière dans laquelle vous marchez!...

— Revenez à vous, Octave, vous êtes trop impressionnable; je parierais qu'elle vous a fait mal?

— C'est vrai, dit Octave languissamment, et sa tête se renversa sur un des coussins du canapé.

— Remettez-vous, je vous en conjure, monsieur Thorange, dit Arabelle; ce n'est que moi, regardez bien; et puisque cet air allemand vous a fait mal, je vous en chanterai de plus gais; car, voyez-vous, il faut bien que vous vous familiarisiez avec ma voix, puisque vous devez revenir passer quelque temps au château; vous ne voudriez pas me priver de chanter. Je ne suis rien moins qu'un ange, ajouta-t-elle en inclinant sa tête d'une manière si enchanteresse, qu'on dit aurait au contraire qu'elle tenait à prouver sa nature angélique.

Octave eut besoin de toute sa raison pour ne pas tomber à ses pieds; mais le marquis était là.

Le lendemain de cette orageuse soirée fut consacré à la promenade; le marquis était toujours là, il ne put dire à Arabelle que quelques mots à la dérobée, et

lorsqu'il partit, le soir, ce ne fut pas sans un grand serrement de cœur.

— Au revoir, lui crièrent M. de Chalmont et sa pupille.

A peine rentrés au salon, Arabelle prétexta un mal de tête et se retira chez elle ; mais de quel étonnement fut-elle saisie, lorsqu'elle trouva un petit billet sur sa toilette : il ne pouvait être que d'Octave.

« Je pars le cœur rempli d'amour et de désespoir ! Ah ! par pitié, pensez à moi, écrivez-moi si vous ne voulez pas que je meure avant mon retour ! Ne me dites pas que je suis trop hardi d'oser vous aimer ! sans doute il doit être interdit aux mortels de lever les yeux sur un ange. Hélas ! est-ce donc un crime que d'aimer ce qu'il y a de plus beau et de plus parfait au monde ! Ange, absolvez-moi. »

Elle fut troublée de ce billet et ne put fermer l'œil de la nuit ; le lendemain une nouvelle lettre, et enfin tous les jours !

Bientôt Arabelle ne s'effarouchait plus de ces phrases brûlantes, bien qu'elle ne répondît pas encore. Et au retour d'Octave, elle le reçut le sourire sur les lèvres et la joie dans le cœur.

Le marquis n'était point jaloux du poëte ; il avait une trop grande opinion de lui-même pour craindre un

rival si infime. Il laissait donc chaque matin Arabelle parcourir les environs avec lui.

Peu à peu ces promenades formèrent toute leur existence ; ils étaient poëtes tous deux. Et de la poésie à l'amour la nuance est insaisissable. Leurs âmes jeunes et ardentes qui longtemps s'étaient enivrées des flots de l'harmonie et de la musique, s'ouvraient maintenant à l'amour, à cet amour passionné, délirant, comme seules peuvent l'éprouver deux organisations de flamme... jeunes et artistes. Et une fois qu'Arabelle eut brisé la glace dont elle avait essayé d'envelopper son cœur, elle fut admirable. Jamais femme ne sut dire comme elle : « Je t'aime ! » Aussi de quels transports fut saisi l'heureux Octave.

Les journées, les soirées n'étaient que de longs enchantements ; le marquis ne voyait rien ! Cette sphère était trop élevée pour lui. Le chevalier de Gricourt absent ne put arracher Arabelle au torrent qui l'entraînait.

Mais il n'y a pas de bonheur durable, et la fin de ce mois, fixé pour le séjour d'Octave, était près d'arriver. Tous deux étaient assis sous le berceau de jasmin où Arabelle avait reçu sa première lettre.

— Oui, dans deux jours nous séparer, concevez-vous pourquoi je suis si triste, ma bien-aimée, disait-il à Arabelle.

— Encore quelques jours, quelques heures, Octave, je vous en supplie, s'écria-t elle. Que deviendrais je

sans vous maintenant? Vous qui m'avez révélée à moi-même, en infiltrant l'amour dans mon cœur; je m'ignorais jusque-là. Et ces laves bouillonnantes que recélait mon âme, ne s'étaient encore répandues que sur la musique, mon seul amour! Mon cœur est, aujourd'hui, comme un torrent qui a brisé la digue qui le retenait, il n'y a ni force ni pouvoir humain qui puisse le faire rentrer dans son lit. Que seraient, pour moi seule, ces beaux lieux que nous avons tant de fois parcourus ensemble? Ce château, ce parc ne sont plus qu'un désert... que le sépulcre dans lequel je mourrais en prononçant votre nom! votre nom gravé partout. Je deviens folle à cette idée de vous perdre; et j'ai peur de moi-même en songeant à ce dont le désespoir me rendrait capable. Octave! Octave! oh! ne partez pas! ou vous ne me retrouverez plus!

— Pourtant, mon adorée, dites-moi comment je puis faire? L'amour et le devoir se livrent un horrible combat dans mon cœur! Je vous aime, vous le savez. Je voudrais que toute ma vie pût s'écouler près de vous. D'un autre côté, le marquis m'a dit un mois, et je ne puis prolonger mon séjour sans compromettre notre secret, et par conséquent tout notre bonheur... Puis, mes occupations m'appellent à Paris. Comment aurais-je le courage de vous quitter? Vous qui êtes mon inspiration vivante, la fée que j'ai rêvée si longtemps et qui désormais luit dans ma vie, comme le seul rayon de bonheur qui me soit apparu!... Avant vous, mon

Arabelle, je ne vivais pas. J'attendais... j'espérais... je pressentais... Maintenant que je vous ai trouvée, je ne puis plus me replonger dans ce gouffre du néant. Non, je ne puis pas, je ne partirai pas.

Et il serra contre son cœur, avec une violence convulsive, Arabelle éperdue d'amour et de douleur. Puis, il continua.

— Je ne vois qu'un moyen.

— Et lequel, Octave?

— C'est de me cacher aux environs, et chaque jour nous nous réunirons en secret. Je vous épargnerai toute la fatigue du chemin. J'irai, je volerai à vous! à vous qui m'attendrez... belle et heureuse d'amour et d'impatience!

— C'est le ciel qui vous envoie cette idée, mon trop cher Octave; mais j'en viens ajouter une à la votre, il faudra souvent changer le lieu du rendez-vous... et le but des promenades... car si j'étais suivie...

— Où vous voudrez, mon Arabelle, pourvu que je vous voie. D'ailleurs, je connais admirablement la Normandie, je l'ai explorée en tous sens, j'ai fait des recherches historiques pour un ouvrage que j'espère bientôt publier. Ainsi, les prairies, les forêts, les châteaux, les étangs, les ruisseaux, les rochers, tout m'en est connu.

— Voyons alors; arrangeons notre plan.

— Je pars demain soir, un jour plus tôt, c'est nécessaire. Le marquis m'engagera peut-être à revenir in-



cessamment. Je suis la route pendant dix ou douze lieues, je me détourne, je prends des chemins de traverse, et, rétrogradant, j'arrive à une ferme où j'ai déjà logé. Le lendemain, au milieu du jour, je vous attendrai, mon aimée, dans le taillis qui est au milieu du parc, au pied de cette vieille tour démantelée.

— Mais comment ferai-je pour sortir seule? Si le marquis ne voulait pas?

— Vous emmèneriez Rose.

— C'est à merveille... Maintenant, rentrons.

— Oui, il serait adroit de consacrer toute cette dernière journée au marquis.

XIII

INONDATION

Avec quels transports de joie se retrouvèrent les amants après tout un jour de séparation, qui leur parut d'une interminable longueur. Tandis que Rose faisait sentinelle, tous deux étaient assis à l'entrée de la vieille tour, insensibles à l'humidité que recélait cet antre, au danger qu'ils pouvaient courir. A quoi songe-t-on quand on aime... sinon à aimer? Et chaque jour plus épris, ils devançaient l'heure pour courir aux rendez-vous, et fondre leur âme, leur vie, dans un

sentiment tyrannique qui les absorbait entièrement l'un et l'autre.

Levée de bonne heure, Arabelle attendait impatiemment le moment de partir; elle restait assise à son balcon à contempler le ciel, car elle n'était plus sur cette terre. Tout à coup le soleil brillant s'obscurcit, des nuages noirs envahissent l'horizon et semblent y découper comme des lignes de deuil, des gouttes de pluie tombent avec bruit sur les feuilles des arbres.

— Oh! mon Dieu! un orage, Rose! comment ferai-je pour sortir?

— Courez jusqu'à la chapelle, et moi je dirai que je vais au devant de vous; une fois sorties, qu'importe!

— Oui, à l'aventure, et...

— Hâtez-vous, mademoiselle, car j'aperçois de loin, sur la route, un cavalier qui a toute la mine de M. de Gricourt.

— Oh ciel! je serais perdue; il voudrait m'accompagner.

Et prénant sa mante noire pour tout abri contre la pluie, Arabelle se mit à courir sans se retourner; l'amour et la peur lui donnaient des ailes.

Elle fut bientôt rejointe par Rose, et, sans dire un mot, elles reprirent leur course jusqu'au lieu du rendez-vous, sous la pluie qui tombait à torrents, tandis que des éclairs ensanglantaient le ciel. Octave, qui les épiait de loin, prit Arabelle dans ses bras, et courut

lui-même jusqu'à perdre haleine; tandis que la pauvre Rose était à moitié morte.

Enfin, Octave épuisé finit par arriver dans un des rochers caverneux du Calvados, il déposa son précieux fardeau, et se retourna pour faire signe à Rose.

— Où suis-je donc ici, mon Octave, s'écria Arabelle.

— Dans un des fameux rochers, appelés roches du Lièvre... Que de courage il vous a fallu, mon amour, pour braver une telle tempête et venir jusqu'à moi.

— Vous ne savez donc pas ce que c'est que d'aimer, vous qui vous émerveillez de me voir? Je vous aime! Ces deux mots sont la solution de tous les problèmes inexplicables pour ceux qui ne comprennent pas l'amour.

— J'ai peur ici, dit Rose entrant sous ces roches.

— C'est le seul abri contre un pareil orage. Ne connaissiez-vous pas tous ces rochers, mon Arabelle.

— Non.

— On prétend que le banc des rochers du Calvados est formé des débris d'une île autrefois habitée; on prétend encore qu'on y voit des restes de fondations appartenant à d'anciens édifices... Moi, je crois que c'est une fable, comme une foule de légendes du moyen âge.

— Venez, Octave, je ne sais, mais j'ai de sinistres pressentiments; il me semble que cet orage est un avertissement... Entendez-vous les cris aigus des mauves et des cormorans? Voyez comme ces oiseaux rasent la

mer; voyez comme les vagues en furie viennent jeter contre les rochers des algues et des varechs flottants!... Cette voix du tonnerre, celle des flots soulevés jusqu'au ciel, me semblent la voix de Dieu qui va nous séparer.

— Mon amie, mon Arabelle, calmez-vous, je vous en conjure! vous êtes-là.... là... dans mes bras... nous braverons tout; rien, rien ne saura nous désunir... Oh! pourquoi le sort n'a-t-il pas permis que je vous connusse avant que vous devinssiez la victime de cet odieux marquis. Ne devrait-il pas être trop heureux et trop fier de vous donner son nom! Moi qui vous donnerais le mien avec tant de bonheur, si vous étiez libre! Que n'êtes-vous restée la divine cantatrice, l'actrice admirable du théâtre de Dresde... Mon âme serait allée vers la vôtre, attirée par un irrésistible aimant... et notre union eût été la plus belle, la plus douce, la plus sainte fusion des arts... et notre amour, notre bonheur, eussent fait envie aux élus... Plus tard... vous serez à moi... à moi tout entière... sans obstacle, sans restrictions, sans mystère et sans crainte. Voyez-vous, mon Arabelle, ce point lumineux qui scintille sur la mer sombre?... eh bien, c'est votre avenir qui, radieux, surgira des ténèbres!... Croyez en moi... Croyez au bonheur prochain.

— Lorsque vous parlez, Octave, je bois vos paroles une à une, comme les gouttes d'un céleste breuvage; elles descendent jusqu'au fond de mon âme, et sem-

blent alors la pénétrer d'une joie ineffable qui ne participe en rien des joies de cette terre... Electrisée, je m'envole avec vous dans des sphères inaccessibles aux orages de ce monde!... puis, la réalité m'arrache à ce doux rêve, et je retombe rudement à demi-brisée, comme un pauvre oiseau que n'ont pu soutenir ses ailes trop faibles encore... Puis, les doutes... les craintes, m'enfoncent leurs griffes aiguës... Quand on aime, on tremble toujours!

— Oh! vous êtes inspirée!... Quoi de plus délicieux, de plus suave que les expressions de votre amour... perle sans seconde, comme la Blanche de Thibault, comte de Champagne. Mais une inquiétude horrible me saisit. Ces vêtements mouillés se glacent sur vous... je vous en conjure, ne vous exposez plus ainsi... Je resterai encore... longtemps... et toujours, toujours, mon cœur franchira l'espace pour se réunir au vôtre.

— Oui, mais voici le chevalier de Gricourt au château, et Dieu sait si je serai libre!...

— Il n'a pas le droit de vous suivre... de vous épier?

— Non; mais c'est le neveu du marquis... Dieu nous soit en aide... L'orage se dissipe.

— Partons, partons, mademoiselle... je suis sûre, dit Rose, que tout le château est en émoi à cause de notre absence.

Ils sortirent des roches du Lièvre, et marchèrent assez péniblement dans les chemins détrempés par la pluie; mais, lorsqu'ils arrivèrent à une prairie qu'ils

devaient traverser avant d'atteindre le taillis voisin du parc, quel fut leur effroi d'apercevoir un lac immense dont les eaux montaient à chaque instant.

— Qu'est ceci? s'écria Arabelle; comment l'orage a-t-il pu amener des eaux comme au temps du Déluge? Je ne me reconnais plus et je ne vois pas d'issue.

-- Quelle fatalité, dit Octave avec tristesse; c'est un des phénomènes assez fréquents dans ce pays, voilà tout... Il n'y a plus moyen de franchir ce fleuve grossissant... où aller?... que faire?...

— Je n'ai jamais entendu parler de ces inondations... c'est affreux.

— Ce sont des ruisseaux qu'on nomme *vitouards*, qui restent quelquefois des années entières sans couler, puis qui grossissent avec rapidité, s'enflent tout à tout, inondent promptement les vallées, et causent beaucoup de ravages dans les habitations dont les maîtres n'ont pas pu se sauver à temps. La durée de cette inondation est toujours incertaine; ensuite le ruisseau coule pendant quelques jours, et disparaît encore pour un nombre d'années indéterminé.

— Que la nature est bizarre et capricieuse, dit Arabelle.

— Il nous faut maintenant regagner la ferme que j'habite et y demander des chevaux, puis un guide, car je ne pourrai vous conduire, mon Arabelle.

— Seigneur! Seigneur! que dira le marquis? s'écriait Rose grelottant de peur et de froid.

Ils retournèrent sur leurs pas, et tout en cheminant, Octave continua à parler des phénomènes de cette contrée.

— Il y a, dit-il, un étang qu'on appelle la *Mare noire*, qui se forme à des époques très-irrégulières. Les eaux sortent de la terre, inondent les champs voisins; puis la terre qui les a vomies les absorbe, et elles disparaissent avec la même rapidité.

— C'est inoui, et presque effrayant, d'habiter un tel pays, mon cher Octave.

— Il y a de quoi vous faire passer l'envie de se promener, ajoute Rose.

— Encore une autre curiosité du même genre, ajouta Octave, c'est la disparition des deux rivières, l'Eure et la Drôme, qui n'ont pas d'embouchure et se perdent dans les *fosses du Sonie*, gouffres marécageux, situés au pied d'une colline appelée *le Mont Escure*.

— Il y a quelque chose de profondément triste et mystérieux dans le nom de ce gouffre, continua Arabelle, et toute une mine de poésie. Mais, ma poésie, maintenant, c'est vous !

Ils arrivèrent enfin à la ferme, où on fit un grand feu pour sécher les deux femmes mouillées jusqu'aux os; et mettant sa bourse dans la main de la fermière, Arabelle la supplia de rester muette sur cette aventure, ce qu'elle lui promit sur les plaies du Christ. Bientôt, après les plus tendres adieux, Arabelle et Rose mon-

tèrent dans une charrette qui se dirigea vers le château.

Le marquis et le chevalier avaient été si inquiets qu'on ne songea même point à gronder Arabelle de son imprudence et de ses promenades aventureuses, tant on fut heureux de la revoir; aussi paya-t-on largement le valet de ferme qui les avait ramenées.

La présence du chevalier rendit les entrevues plus rares et plus dangereuses. Au moment où elle s'y attendait le moins, Arabelle reçut la nouvelle du départ précipité d'Octave, il lui jurait de revenir dans quelques jours. Ces jours s'écoulèrent sans qu'il revînt, bien qu'elle en reçût des lettres pleines de passion. Elle commença à soupçonner la vérité. Le chevalier avait sans doute découvert un des rendez-vous. Ces amants étourdis, comme ils le sont tous, ne s'en étaient point aperçus. Et le chevalier, posé doublement en argus auprès d'Arabelle, à cause de son oncle, et plus encore à cause des sentiments qu'il nourrissait pour elle, avait sans doute vu Octave, il l'avait forcé à s'éloigner en le menaçant de tout découvrir au marquis. Toute la tendresse fraternelle qu'elle avait d'abord conçue pour le chevalier, se changea bientôt en haine et en répulsion insurmontable, elle l'accusait de son malheur !

— Pourquoi me fuyez-vous toujours, maintenant, lui dit-il un soir qu'elle était assise dans le berceau de jasmin, son retrait favori, rempli pour elle de mille souvenirs d'amour!

— Vous me demandez pourquoi je vous fuis? répondit-elle, en dardant sur le chevalier des yeux d'une fixité et d'une expression effrayantes. Cherchez au fond de votre conscience, et elle vous dira pourquoi...

Le chevalier pâlit et se remit aussitôt.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, ma chère Arabelle.

— Vous ne le savez pas? Épargnez-moi la peine de vous le dire, et surtout ne me parlez plus de votre amitié, car je n'y crois pas.

En disant ces mots, elle se leva et quitta le berceau pour rentrer dans son appartement, où elle versa des pleurs amers dans le sein de Rose.

— Tu vois, lui dit-elle, que j'avais raison, cet orage nous a porté malheur !

— Que le diable emporte ce damné chevalier, dit la jeune camériste qui adorait sa maîtresse et souhaitait malheur à ceux qui lui avaient fait du mal.

Quant au chevalier, il fut pendant quelques minutes sans mouvement; puis, ayant pris une résolution désespérée, il quitta soudain le château, sans prendre congé de son oncle.

Arabelle ne pouvant se décider à rentrer dans le tête-à-tête du marquis, accablée par le départ d'Octave, resta enfermée huit jours, sous le prétexte d'une indisposition causée par le refroidissement de l'orage, où elle était restée mouillée pendant cinq à six heures.

Elle passait son temps à relire les lettres de flamme que lui écrivait Octave presque chaque jour, et à lui écrire elle-même de ces pages délirantes, où l'âme tout entière s'exhale sur le papier, qui doit brûler le cœur sur lequel il reposera.

Le marquis envoyait chez elle à chaque instant avec une sollicitude qui devenait fatiguante pour celle qui en était l'objet; elle se décida enfin à descendre, mais bien résolue de faire souffrir M. de Chalmont, comme pour se venger sur lui de tout ce qu'elle souffrait elle-même, lui qu'elle regardait comme son geôlier, comme son bourreau.

Pâle et silencieuse, elle attendait que le marquis lui adressât la parole, ce qu'il ne tarda pas à faire en effet.

— Ma chère mignonne, lui dit-il en lui prenant les mains, si l'air de ce pays-ci ne convient pas à votre santé, si le séjour de ce château vous déplaît, allons à Paris, cela vous distraira.

Et il la regarda le plus tendrement qu'il le pût avec ses yeux gris, fauves, ronds et enfoncés.

Arabelle ne répondit pas. Il reprit :

— Des spectacles, des fêtes, vous égayeront un peu, ma belle et tout aimée pupille.

— Des fêtes, avez-vous dit, monsieur? s'écria Arabelle avec emportement, des fêtes... comme ce bal des victimes où j'ai été, moi, la seule personnification de ce mot!... Avez-vous oublié ce que j'ai souffert, à quelles

humiliations inouïes vous avez eu la cruauté de m'exposer? avez-vous entendu ce qu'ont dit vos enfants en passant auprès de moi?... Eh bien, je n'ai rien oublié moi, tout est encore là, comme un fer rouge qui brûle le cœur, jusqu'à ce que je sois vengée d'une manière éclatante!... Était-ce donc pour me faire jouer un pareil rôle..., pour me condamner à un pareil supplice que vous m'avez arrachée au théâtre, à ma belle vie d'artiste?... que vous avez brisé mon avenir et mon bonheur, comme on brise un hochet inutile? Vous m'avez indignement et lâchement trompée, monsieur!... vous devez être honteux de vous-même! vous devez vous hâter de réparer des torts impardonnables... Il est temps de me rendre justice enfin... de me déclarer, me proclamer, à la face du monde, de ce même monde que vous avez laissé m'injurier et m'avilir, la marquise de Chalmont! Qu'attendez-vous, monsieur? Que le chagrin m'ait fait mourir sous le nom de mademoiselle de Sourdis? Êtes-vous honteux de vous être allié à moi? vous saviez qui j'étais. N'êtes-vous donc point le maître?... et que peuvent vos enfants contre votre volonté? Ce n'est point votre fortune que je réclame, qu'ils la gardent... c'est un nom, un titre que vous auriez dû me donner le jour où je consentis à vous abandonner ma main!... Êtes-vous noble donc, si le sang qui vous coule aux veines est entaché de honte?... Votre conduite est infâme, monsieur... abuser ainsi une enfant par des paroles menteuses!... car vous

saviez que vous mentiez!... vous l'avez fait sciemment... Mais écoutez-moi bien, monsieur le marquis de Chalmont, je vous donne un mois... tout entier pour prendre vos dispositions... cette époque passée, je n'attendrai pas un jour, et j'écrirai, soyez-en sûr, à M. Eysemann, à l'électeur, et, si cela ne suffit pas, j'aurai recours aux autorités, et je vous jure que je me ferai rendre justice... Et maintenant... je ne vous en parlerai plus jusque-là; mais tenez-vous pour averti.

Et, sans attendre la réponse du marquis, Arabelle sortit du salon, et fut respirer l'air dans le parc. Elle étouffait!

XIV

ÉVÉNEMENT BURLESQUE ET TRISTE

Le marquis parut très-occupé à écrire une foule de lettres à Paris, afin de mieux donner le change à l'impatience d'Arabelle; mais en effet, pour la distraire, il engageait tous les jours la noblesse du pays en parties de campagne, de chasse; ce n'étaient que repas et fêtes au château de Ferney. Ces fêtes étaient un supplice pour Arabelle, et un grand soulagement pour le marquis, car il redoutait maintenant plus que jamais de se trouver seul avec sa pupille, ainsi qu'il la nommait toujours.

Un jour donc qu'au retour de la chasse, et d'une chasse aussi brillante que la pêche miraculeuse, le marquis se promenait dans les allées de son parterre, au milieu d'une foule de jeunes gens, tous vêtus de la manière la plus galante, de femmes élégantes et coquettes avec lesquelles Arabelle était obligée de se mêler quoiqu'à regret, le marquis voulut faire le sémillant aux yeux de sa cruelle, et lui montrer comment il s'entendait à courtiser les femmes, et surtout comment il était accueilli.

Riche et veuf, ces deux titres étaient suffisants pour qu'on agréât ses hommages, car malgré ses soixante et quelques années, le marquis avait encore beaucoup de prétentions, et surtout celle de faire croire à sa jeunesse, ainsi que je l'ai dit souvent. Il affectait dans sa toilette, dans ses manières et dans ses allures (lorsqu'il n'était pas atteint de la goutte) un air juvénil qui achevait de le rendre parfaitement ridicule.

On lui donnait force doses d'encens, tandis qu'en son absence on se moquait de lui. Il aspirait avec bonheur ce parfum dangereux, et ne s'apercevait jamais du reste.

M. de Chalmont voltigeait comme un papillon et proposait un bal pour le soir.

— A condition que vous danserez avec moi, marquis, dit avec malignité la belle vicomtesse de Lambelle, je tiens à ouvrir le bal avec vous par un menuet..... Moi, je raffole du menuet...

— Que ne ferait-on pas pour être avec vous quelques instants, beauté céleste! répondit le marquis en la regardant obliquement avec ses petits yeux auxquels il s'imagina avoir donné une expression assassine et irrésistible; puis il fit une pirouette afin de mieux prouver l'élasticité de ses muscles; la première lui réussit à merveille et il fut convaincu que la vicomtesse était subjuguée.

— Et moi, marquis, ajouta coquettement la petite baronne de Cernant, ne me favoriserez-vous pas de danser une gavotte avec moi? Cette danse est mon triomphe, et pour que ce triomphe soit complet, il faut que vous soyez mon partner...

— Adorable baronne, vous me ravissez, dit le marquis, ce sera mon triomphe aussi, puisque je serai le chevalier de la reine de beauté.

En disant ce mot, il voulut encore pirouetter pour mieux témoigner de la jeunesse de ses jambes, mais, hélas! soit que le muscle rebelle ne voulût plus se ployer une seconde fois, soit qu'une douleur de goutte le saisît à l'instant même, le pauvre marquis alla tomber sur une touffe de geranium formosum, tandis que sa perruque resta malencontreusement accrochée aux épines d'un buisson d'églantiers. Il se releva assez rapidement encore, espérant qu'on n'avait rien vu; mais il lui fut impossible d'arracher la maudite perruque, dont chaque cheveu semblait s'être enroulé autour d'une épine. Il en fut tellement mortifié qu'il passa dans

le bosquet de jasmins et rentra clandestinement au château dans un état difficile à peindre. Il voulut réparer ce désordre et se hâta de prendre un nouvel habit et une autre perruque d'une frisure plus coquette encore, donna ordre de servir le repas, et tandis que les convives se rendaient à la salle à manger, il fit détacher la perruque de cet infâme buisson d'épines, posé là tout exprès pour qu'il lui arrivât un événement si déplorable.

— Tu feras bien attention aux discours des uns et des autres, Robert, et tu me diras si on s'en est aperçu.

On entourait l'églantier, et chacun semblait pris d'un fou rire, en tirant la perruque, qui résistait toujours, tandis qu'il ne leur venait aux mains que quelques poignées de ses cheveux.

— A vous, baronne... et portez-le sur votre cœur; c'est un cheveu de la perruque de votre Adonis, s'écriait le vicomte de Lambelle...

— A vous, vicomtesse, toute une mèche de cette perruque qui a effleuré une tête adorée, disait à son tour le baron de Cernant...

Arabelle s'était retirée, les éclats de rire s'échappaient sans nulle contrainte, et allaient résonner brusquement jusqu'aux échos du parc.

Arabelle revint au jardin annoncer aux convives que le marquis les attendait à table, et sa physionomie était

si imperturbablement sérieuse, que les cris cessèrent à l'instant même.

M. de Chalmont s'efforça d'être plus aimable, plus gai que de coutume, pour mieux faire oublier cette mésaventure; mais il n'était pas remis de sa chute, son teint couleur d'écarlate indiquait une agitation fébrile. Arabelle, fort inquiète, le pria plus d'une fois de se retirer, il s'y refusa, jusqu'à ce que la tête lui tournant tout à fait, il tomba lourdement sur le parquet, tandis que son front alla frapper contre l'angle de la cheminée de marbre, et à l'instant même il fut inondé de sang. On l'emporta dans sa chambre, sans connaissance, et les convives se dissipèrent bien vite. Voilà le monde, il afflue toujours là où sont les plaisirs et les fêtes, et du moment qu'il aperçoit une souffrance, il s'enfuit. Ainsi sont les hommes, et ces argiles pompeusement recouvertes de riches costumes, ces pygmées qui se ruent en tous sens sur la terre, combien peu recèlent un cœur sous leurs vêtements dorés.

N'a-t-on pas vu souvent des femmes pleurer et s'évanouir à la représentation d'un drame, à la lecture d'un roman, et rester froides et insensibles à la réalité des malheurs qui se déroulaient devant elles, non pas leurs propres malheurs, toutefois; voilà ce qu'on décore du titre de cœur humain!... mystère toujours inexplicable, malgré toutes les recherches de ceux qui ont tenté de sonder les profondeurs de son abime. En dépit du docteur Pangloss, il est difficile de trouver que tout est bien,

et que nous sommes dans le meilleur des mondes possibles.

Le marquis revint à lui, aussitôt qu'on fut parvenu à arrêter le sang. Il dit qu'il se trouvait fort bien et que ce ne serait probablement rien; mais la fièvre s'en mêla et il devint réellement malade. Le médecin rassura complétement Arabelle, en lui disant qu'une transpiration rétablirait l'équilibre.

Les jours se passaient tristement pour la pauvre femme; elle ne recevait plus aucune lettre d'Octave, et c'était bien inutilement qu'elle lui écrivait; elle maudissait encore plus le chevalier de Gricourt.

Elle dépérissait tellement, que le marquis, au chevet duquel elle restait sans cesse, la supplia d'aller respirer l'air, disant qu'il n'était qu'indisposé, et n'avait pas besoin qu'elle lui consacrât tout son temps. Rose remplaça Arabelle, elle se dirigea vers le parc sans y trouver d'air respirable pour son âme brisée. Là elle s'assit aux mêmes endroits où elle s'était assise avec Octave, et se prit à répéter les mêmes paroles qu'il lui disait; puis, comme dans un accès de folie, elle se frappait le front contre un tronc d'arbre, en s'écriant :

— Mon Dieu! il m'aimait tant!... est-il possible que quelques jours aient creusé un abîme entre nous?...

Elle courut ainsi, la poitrine haletante, les cheveux flottant au gré du vent qui semblait les soulever avec amour, dans tous les lieux où elle avait été avec Octave; puis chaque souvenir paraissait augmenter sa

douleur; elle tira ses tablettes de sa poche et improvisa les vers suivants :

C'est folie et danger que vouloir revenir
En des lieux imprégnés d'un trop cher souvenir
Qui pleure encore au fond de l'âme;
Où l'on vivait à deux, celui qui revient seul
Ressemble au trépassé qui traîne un froid linceul,
Et porte en ses yeux une flamme.

J'ai revu ces beaux lieux, j'ai revu la forêt,
Qui de tout mon bonheur a gardé le secret,
J'ai retrouvé tous nos asiles,
Retrouvé les taillis, les ravins, les berceaux;
Jusqu'aux chiffres inscrits sur le tronc des bouleaux,
Jusqu'à ces souvenirs fragiles.

Et j'ai cru reconnaître au sable des sentiers
Une empreinte de pas, et du sein des halliers
Entendre un signal qui s'élève;
Je me suis retournée, et, le cœur palpitant,
J'ai cherché près de moi, pendant tout un instant,
La réalité de mon rêve!

Le lendemain, le marquis paraissant un peu mieux, elle voulut revoir les rochers du Calvados, où elle s'était mise à l'abri avec Octave, et, comme la distance était fort éloignée, elle se fit accompagner par son écuyer Lambert. Elle visita plusieurs roches, sans retrouver celle qui lui avait été hospitalière.

— Comment nommez-vous celle-ci, Lambert?

— C'est la *Roche des Vaches*, mademoiselle.

— Quel nom bizarre !

— Oui, il y a toujours des histoires, surtout dans ce pays-ci. On prétend qu'un berger en commerce avec le diable, vint se mettre à couvert sous cette roche, suivi de son troupeau, composé de blanches génisses et d'agneaux tous blancs aussi; le lendemain on ne retrouva plus le berger, mais un gros crapaud assis sur un tas de cendres qui fixait avec ses yeux ronds ceux qui vinrent en quête du berger et du troupeau; les vaches et les agneaux étaient tous devenus noirs. On n'aurait jamais pu les reconnaître sans le chien qui répondit à son nom, bien qu'il fût aussi devenu noir, et depuis ce moment on a ainsi appelé la roche à cause de la métamorphose des vaches.

— Merci, Lambert, cette histoire est charmante; je suis si triste que j'en profite peu; la roche que je cherche, c'est celle du *Lion*.

Lambert la conduisit directement à cette roche désirée. Là elle s'assit au même endroit où elle s'était assise avec Octave; puis, insoucieuse de ce que penserait l'écuyer, elle se mit encore à écrire probablement avec le souvenir de cet orage, qui l'avait si funestement frappée...

Lorsqu'Arabelle revint au château, le marquis dormait et n'avait rien su de son absence prolongée. Elle se mit à écrire... elle composa de suite une musique pleine de douleur et d'harmonie, et elle l'envoya à Octave, pensant qu'il serait ému et repentant, qu'il écri-

rait, et que, peut-être même, il arriverait. Les jours s'écoulèrent sans amener rien avec eux, rien de ce qui pouvait consoler le cœur déchiré de la pauvre Arabelle.

La maladie du marquis s'aggravait de jour en jour; Arabelle profita d'un de ces moments de calme pour renouveler sa demande de la reconnaître pour sa femme.

— Cela vous portera bonheur, monsieur, lui dit-elle; et, j'en suis sûre, hâtera votre guérison! Votre mal est peut-être une punition du ciel... Croyez-vous qu'on puisse impunément abuser une jeune fille? Faisons venir un notaire, que vos enfants ne retrouvent point ici mademoiselle de Sourdis, et ne s'arrogent pas le droit de m'humilier comme ils l'ont déjà fait!

— Arabelle, mon enfant chéri, dit le marquis en lui prenant les mains, vous êtes un modèle de vertu et de clémence; vous me soignez d'une manière admirable.

— Je ne fais que mon devoir, monsieur; il n'y a aucun mérite... vous, faites le vôtre!

— J'espère que cette maladie n'est point mortelle; et, Dieu aidant, j'en pourrai revenir, et alors vous proclamer hautement marquise de Chalmont; mais, dans ce moment, les émotions me seraient funestes, je le sens; n'insistez pas, mon Antigone, vous serez récompensée... Donnez-moi ce coffre d'aloës posé sur mon bureau... Bien. Puis la clef enfermée dans cet autre tiroir.

Le marquis ouvrit alors le coffre et en tira un large papier cacheté et scellé de ses armes.

— Tenez, dit-il à Arabelle, ce n'est pas cela qui me fera mourir un jour plus vite, voilà mon testament; je vous le confie... et là... oui, là je vous rends justice, ajouta-t-il avec un indéfinissable sourire.

Arabelle prit religieusement le testament des mains du marquis, et supposa que ce sacrifice était la satisfaction de sa conscience à laquelle il avait obéi. Elle déposa ce papier précieusement dans un meuble dont la clef ne la quittait jamais, puis elle revint s'asseoir à côté du malade.

Malgré le désespoir affreux qui la dévorait, la triste Arabelle ne se démentait en rien des soins admirables qu'elle prodiguait au marquis, dont la maladie se déclara enfin une paralysie; et peu de jours avant l'arrivée de ses enfants au château, la paralysie gagna la langue, et il perdit la parole.

Rien ne pouvait donner une idée de ce qu'Arabelle eut à souffrir des dédains, des injures que versaient à flots sur elle madame de Lorbeuil, et le comte Albert, fils aîné du marquis. Quant à Louise, elle paraissait sous la dépendance de sa sœur, et n'osait rien dire devant elle.

Madame de Lorbeuil était d'autant plus blessée, que le marquis, comme le sont tous les malades, égoïste et exclusif, ne voulait recevoir de soins que d'Arabelle. Elle était si douce, si bonne, si patiente! elle ne se plaignait jamais de la fatigue!

— Quelle immoralité pour ma sœur, s'écriait cette

femme hautaine, que d'assister à un spectacle si révoltant, de voir son père soigné par une femme de rien... sa maîtresse !

Quant à Arabelle, bien que ces phrases, ces regards dédaigneux lui perçassent le cœur à chaque instant, elle n'en poursuivait pas moins sa tâche pénible et fatiguante. Le médecin, consulté en particulier par madame de Lorbeuil sur l'état de son père, lui dit que cette maladie pouvait durer ainsi des années; qu'il n'y avait rien d'inquiétant jusqu'au moment où cette paralysie lui remonterait au cœur, qu'il était impossible d'assigner une époque déterminée, mais qu'il n'y avait pas d'espoir de guérison.

Madame de Lorbeuil s'ennuyait horriblemént au château de Ferney; voyant qu'il n'y avait pas de danger immédiat, elle retourna à Paris en disant qu'on la prévînt s'il survenait un accident. Elle emmena sa sœur avec elle; il ne resta que le comte Albert, charmé d'avoir une occasion de pouvoir être seul avec Arabelle et de lui parler, il saisit l'instant où son père venait de s'endormir pour proposer à mademoiselle de Sourdis une promenade.

Arabelle accepta avec plaisir, croyant que c'était d'un bon augure, et qu'enfin les enfants du marquis voulaient revenir à de meilleurs sentiments pour elle. Lorsqu'ils furent dans le parc, il lui adressa la parole :

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous offrir mes

remercîments pour les soins aussi assidus qu'empressés que vous voulez bien prodiguer à mon père.

— Je n'en mérite aucun, monsieur; le devoir que je remplis est un devoir d'humanité, tout autre en eût fait autant à ma place.

— Et si j'étais malade, moi, me soigneriez-vous aussi?... Oh! je voudrais bien être malade à ce prix!

— Mes soins vous seraient inutiles, monsieur, et par conséquent...

— Que mon père est heureux!... Dites-moi, belle Arabelle, si nous avons le malheur de perdre le marquis, vous resterez sans appui, sans soutien, puisque vous perdrez votre tuteur; or, comme héritier légitime et direct de mon père, n'hériterai-je point de ses droits sur vous?

— Mais, monsieur, le titre de tuteur ne peut point écheoir en héritage, reprit Arabelle qui avait parfaitement compris la phrase d'Albert.

— Que deviendrez-vous seule? Une jeune fille si belle, si parfaitement accomplie que vous, court de trop grands dangers dans le monde.

— Aussi, monsieur, ce n'est point dans ce monde que je veux rester, il me souvient trop de la manière dont il m'a accueillie à la fête des victimes... J'ai des amis en Allemagne et je partirai.

— Laissez-moi vous dire ce que j'éprouve pour vous, depuis que je vous ai aperçue. Vous avez bouleversé tout mon être, et vous pouvez me faire heureux ou

malheureux à volonté. Dites-moi que vous acceptez ma protection... mon...

— N'achevez pas, monsieur, au nom du ciel! n'achevez pas; je veux vous faire une seule question. De quels yeux madame votre sœur verrait-elle que vous m'honorassiez de vos bontés, puisqu'elle n'a pas même respecté les volontés de son père en me respectant moi-même... Vous avez maintes fois, monsieur, été témoin des insultes que j'ai essuyées de sa part; et, certes, quand on est doué d'une fierté comme la mienne, il faut plus de courage pour supporter de pareilles humiliations que pour aller à la bouche d'un canon!

— Vous me refusez donc, cruelle?... Réfléchissez-y, je vous en conjure... moi je saurai vous faire une position à l'abri des injures;... et qui oserait, quand je serais là pour vous défendre avec tout mon courage et tout mon amour?

— Vous voulez empêcher les insultes d'arriver jusqu'à moi, monsieur, et vous ne rougissez pas, vous, d'abuser de ma fausse position et de m'insulter vous-même! Vous comprenez maintenant, monsieur le comte, qu'il m'est impossible de vous écouter davantage...

— Un instant, un instant, dit Albert en la retenant de force par les deux mains; songez bien, Arabelle, à ce que vous refusez... m'avoir pour protecteur... pour ami... c'est pour vous un avenir heureux et assuré... mais m'avoir pour ennemi... voyez vous... c'est horri-

ble... agréez-moi, je vous en supplie... au moins par intérêt pour vous...

— J'ai trop entendu un pareil langage, il me révolte.

Et Arabelle s'éloigna rapidement, sans être émue par les menaces et les prières que lui faisait le comte, resté furieux, et qui jura dans son cœur de se venger d'une petite fille assez osée, assez mal apprise pour le refuser.

Rose attendait avec impatience sa maîtresse pour lui remettre deux lettres d'Allemagne arrivées ensemble.

— Deux! qu'est-ce que cela signifie? s'écria-t-elle... Hélas! c'est quelque mauvaise nouvelle...

Et elle ouvrit en tremblant la plus ancienne de date.

« Mon enfant,

» Votre pauvre ami, mon cher et bien-aimé Jean, est gravement malade depuis longtemps; il parle sans cesse de vous... Si vous pouviez venir l'embrasser avant sa mort!... »

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!... comment partir? est-il possible que j'abandonne M. de Chalmont? mon pauvre maître!... tout, tout m'accable à la fois!...

— Ouvrez vite l'autre, mademoiselle, lui dit Rose, peut-être qu'elle sera meilleure.

— Peut-être qu'elle sera plus mauvaise!... Oh! je tremble comme une feuille morte!...

Pourtant elle ouvrit.

» Ne vous mettez pas en route, ma fille chérie... il n'est plus temps... notre bien-aimé Jean n'est plus!... Que vais-je devenir sans lui et sans vous?... Je n'ai plus rien à faire au monde, et je me retire dans un cloître... Jouissez maintenant de cette fortune qui vous appartient, je n'ai plus besoin de rien, sinon d'une part dans votre souvenir, dans votre cœur et dans vos prières.

» Mathilde Eysemann. »

Arabelle s'évanouit et ne revint à elle que pour répandre des torrents de larmes.

— Hélas! hélas! mon cher maître! mes seuls amis! je ne vous verrai plus!... Oh! je voudrais bien mourir aussi! Qu'ai-je à faire encore en ce monde, sinon d'y souffrir et de pleurer!...

Oh!... laissez-moi pleurer, car la coupe déborde!
L'amertume s'échappe en longs et tristes flots.

Je n'ai plus rien, rien au monde qui me rattache à la vie... Je n'ai plus un seul cœur qui m'aime... j'ai assez... j'ai trop souffert!... Ayez pitié de moi, Seigneur!... Je voudrais bien ne plus aimer personne, et briser mon cœur en brisant mon corps... Laisse-moi mourir, Rose, si tu m'aimes!

— Ne parlez pas ainsi, mademoiselle, vous me fendez le cœur... ne vous laissez pas abattre, je vous consacrerai ma vie... rien ne pourra me séparer de vous maintenant, mais vivez, vivez pour la pauvre Rose qui vous implore à genoux !...

— Excellente créature, dit Arabelle, comment n'être point touchée d'inspirer un sentiment semblable ? pourquoi les autres n'ont-ils pas un cœur comme le tien ?

— Oubliez les ingrats, mademoiselle, et vivez pour vous et pour moi.

— Je voudrais partir... l'air de ce château me fait mal !... Dieu seul et moi savons ce que je souffre ici !...

Lambert entra précipitamment dans la chambre d'Arabelle, le marquis paraissait beaucoup plus mal, il avait fait signe qu'il la demandait. Elle y courut et fut effrayée des symptômes qu'elle remarqua sur son visage. Albert venait de rentrer. Le docteur, qu'il envoya chercher, déclara que le malade était fort mal, et que la maladie avait, en quelques heures, fait des progrès rapides, qu'il fallait qu'on se hâtât d'écrire à ses filles. On envoya des exprès, et ensuite quérir les plus célèbres médecins pour une consultation.

Tous arrivèrent à la fois et dirent que le malade n'avait plus que quelques heures à vivre. Madame de Lorbeuil et Louise ne tardèrent pas, tout le château fut bouleversé pour soigner le marquis. Chaque médecin ordonna quelque chose de différent, mais tous leurs re-

mèdes furent inutiles. Le marquis mourut en jetant un regard de regret à Arabelle, regard que lui envièrent encore ses trois enfants.

Les premiers moments consacrés à la douleur ou à son simulacre, les derniers devoirs rendus au marquis avec la pompe due à son rang et à sa fortune, lorsqu'avec décence on put parler, Albert, devenu marquis de Chalmont, prit la parole devant ses deux sœurs.

— Maintenant que mon père n'existe plus, mademoiselle, vous comprenez que vous ne pouvez plus rester ici ; c'est compromettre mes sœurs que d'habiter sous le même toit ; nous avons assez et trop longtemps souffert par déférence pour notre père ; il est temps de mettre fin à un pareil scandale dont nous avons rougi tant de fois. Mademoiselle de Sourdis doit enfin céder la place à mademoiselle de Chalmont.

— Je vous ai écoutée jusqu'au bout, monsieur, écoutez-moi à votre tour et en présence de ces dames, répondit Arabelle avec dignité. Si j'ai consenti à jouer pendant longtemps un rôle indigne, c'était pour ne pas abréger les jours de votre père. Je suis mariée, entendez-vous, et voilà l'acte qui en fait foi.

Et elle remit son acte de mariage au nouveau marquis, en lui lançant, ainsi qu'à ses sœurs, un regard plein de hauteur et de mépris à son tour.

Albert changea de couleur ; madame de Lorbeuil, Louise et lui échangèrent des regards foudroyés et significatifs, et comme les natures basses changent vite,

les trois personnages se hâtèrent de réparer ce qu'ils avaient fait.

— Croyez, madame, dit madame de Lorbeuil, qui la première prit la parole, que si nous avions su...

— Nous sommes désespérées, ajouta Louise humblement...

— Pourriez-vous nous pardonner, madame, et à moi en particulier, dit Albert?... pourriez-vous être assez généreuse pour cela?... Je tremble et j'attends mon arrêt!

— Je vous pardonne à tous, et de toute mon âme, leur dit Arabelle, avec une bonté, une noblesse admirables... Je ne vous demande qu'une chose, c'est votre amitié, à laquelle vous me reconnaîtrez peut-être quelques droits...

— Oh! de toute notre âme, reprirent à la fois les trois comédiens qui mentaient à leurs pensées et à leurs sentiments, car ils haïssaient cette femme en raison des injures dont ils l'avaient abreuvée.

Mais tout n'est-il pas perversité et mensonge?

Arabelle fut chercher le testament, et le remit à Albert pour qu'il en fît la lecture :

— Ceci, dit-elle, confirme encore mon mariage.

XV

TESTAMENT

Albert fit venir le notaire, il prit solennellement le testament des mains d'Arabelle, et il en brisa les cachets avec une respectueuse lenteur, probablement d'usage dans de pareilles circonstances, et il lut à haute voix ce qui suit :

« Que Dieu vous bénisse, mes enfants, comme je vous bénis moi-même. Lorsque vous lirez cet écrit, je serai dans un autre monde où j'aurai besoin que vous priez pour moi, car je viens ici implorer votre pardon et celui de l'ange qui a bien voulu me consacrer sa jeunesse et renoncer pour moi au monde et à l'avenir que lui ouvrait son talent. Je l'ai abusée par un faux mariage, je me sens bien coupable... J'ai craint votre improbation ; mais vous auriez plutôt absous votre père se conduisant loyalement que flétrissant son nom par une conduite si infâme!... Je désire que vous considériez Arabelle comme votre sœur, elle mérite autant votre estime que votre affection ; soyez très-unis en mémoire de votre père, c'est le seul moyen de donner la paix à son âme.

Je laisse à Arabelle sa vie durant le château de Ferney, ses dépendances, plus cent mille francs en toute propriété, plus tout ce que je lui ai donné. »

Venaient ensuite une foule de legs à ses domestiques, son adieu à ses enfants et à Arabelle, et sa signature à côté de laquelle était apposé son cachet.

— Eh bien, que vous en semble, mademoiselle, dit Albert avec une expression de rire forcé en regardant Arabelle !

La glace brisée, les deux filles du marquis se déchaînèrent de nouveau contre la pauvre enfant de la manière la plus révoltante, tandis qu'elle, pâle et fière, ne daignait même pas leur répondre.

— Pourtant, continua Albert avec une apparence de dignité sérieuse, les intentions de mon père, que je regarde comme des ordres, seront religieusement et ponctuellement exécutées. Je vous ferai compter par le notaire la somme de cent mille francs, et nous allons partir, madame, pour vous laisser en paix dans votre domaine; désormais il ne peut, il ne doit y avoir rien de commun entre nous; voilà la seule chose où je me permets de désobéir.

— Et moi, monsieur, s'écria enfin Arabelle avec fierté, je ne veux rien, je n'accepte ni les dons de M. votre père, ni la ratification que vous daignez m'en faire; heureusement j'ai de quoi me suffire. Restez donc au château si cela vous plaît, c'est moi qui en vais partir

à l'instant même. Vous avez parfaitement raison, il ne doit y avoir rien de commun entre votre famille et moi, votre famille qui m'a lâchement abreuvée d'insultes, d'humiliations, que j'ai eu la faiblesse de supporter, toujours pour le marquis de Chalmont. Il m'eût suffi d'un mot pour éclairer la cour sur la conduite odieuse de votre père, pour qu'il lui fût ordonné de me rendre à l'instant une éclatante justice. Une cour où j'étais chérie et accueillie, et à laquelle m'a arrachée le marquis sous le prétexte de me donner un appui et un nom honorable! Maintenant vous avez vu pour la dernière fois Arabelle de Lamothe.

Elle sortit du salon sans se retourner et fit demander Lambert.

— Des chevaux de poste à l'instant, mon bon Lambert?

— Mon Dieu! qu'avez-vous, ma chère maîtresse? comme vous êtes pâle, dit Rose!

— Est-ce que c'est pour vous, madame, s'écria Lambert?

— Oui, mes enfants, oui, je pars immédiatement. Je ne saurais rester une heure de plus avec la famille de Chalmont, voulût-elle me donner tous les châteaux du monde! Rose, si tu veux me suivre, l'heure en est arrivée. Mais tu es libre, ma chère amie, car maintenant, vois-tu, je ne suis plus riche. Je possède l'héritage de mon digne maître. à peu près cent mille francs, voilà tout.

— Oh! jamais Rose ne vous quittera... En Chine, en Amérique, j'irai au bout du monde avec vous.

— Et moi, madame, dit Lambert en pleurant, permettez-moi de vous suivre, je ne saurais rester ici.

— Mais, Lambert, je ne puis avoir de domestique, mon ami.

— Seulement quelques jours, puis je me placerai ailleurs, et je pourrai seulement voir Rose et demander de vos nouvelles!

— De tout mon cœur, mon brave écuyer... Il y a donc encore au monde des cœurs francs, sympathiques et dévoués! Merci, merci. Mais, au nom du ciel, que je parte.

Elle n'emporta de ses effets, de ses bijoux que ce qu'elle possédait à elle, et laissa tout ce qui lui avait été donné par le marquis. Une heure après, les roues d'une chaise de poste résonnaient dans la cour du château... et Arabelle quittait ces lieux où elle avait été si heureuse... où elle avait tant souffert! Rose était dans la voiture avec elle, et Lambert la suivait.

Rien ne saurait peindre la fureur des deux filles du marquis de se voir à leur tour humiliées par la conduite noble et fière d'Arabelle; quant à Albert, il s'y joignait pour lui la rage de n'avoir pu réussir auprès de cette femme divine, à laquelle il espérait donner en secret son amour, ses adorations et son avenir... Mais ils le comprirent bien... Elle était partie pour toujours, et tous les gens du château et de la ferme pleurèrent

leur bonne maîtresse, leur enchanteresse fauvette!... ce qui ne contribuait pas peu à redoubler la colère des riches héritiers.

A peine arrivée à Paris, Arabelle descendit dans un hôtel garni, installa Rose; puis montant dans une voiture de louage, elle se fit conduire chez sa mère qui, depuis plusieurs mois, était restée silencieuse avec elle.

— Comment et par quel hasard es-tu à Paris, mon enfant? s'écria madame de Lamothe en embrassant sa fille et paraissant très-heureuse de son arrivée inattendue.

— Je viens chez vous, madame, répondit celle-ci, pour vous demander compte de votre conduite.

— Que veut dire cette phrase, Bella?

— Votre conscience vous a répété cent fois ce que je viens vous dire aujourd'hui. Le marquis vient de mourir, madame, et son testament m'a révélé la vérité; j'ai frémi pour moi, mais j'ai rougi de honte pour vous! Quoi, vous avez eu l'infamie de me vendre au marquis? Vous saviez que ce mariage n'était qu'un simulacre, un piége, dans lequel vous et lui m'avez prise!... C'est avec l'appât de ce faux mariage, de ce titre de marquise que vous faisiez résonner si haut, que vous avez su persuader la digne famille Eysemann, et que vous avez vous-même, vous, ma mère, creusé l'abîme dans lequel vous avez jeté votre fille!... O honte! avilir sa fille, l'arracher à une belle, brillante

et honorable position, pour en faire la maîtresse d'un vieux sexagénaire. Il a dû vous payer bien cher, madame, pour que vous ayez mis une telle cruauté, une telle persistance à conclure un pareil marché... C'est donc là le soutien, le protecteur que vous me donniez pour appuyer ma jeunesse en danger, disiez-vous? Quel nom me reste-t-il maintenant? où voulez-vous que je porte mes pas? qui voudra me voir, me recevoir? partout la honte qui s'est abaissée sur mon front pur de jeune fille me suivra; on me fuira comme une femme perdue! ou me montrera au doigt en disant; « Oh! c'était la maîtresse du marquis de Chalmont! » Ce n'a point été assez pour vous, madame, de ruiner mon père en l'entraînant à sa perte avec de perfides insinuations, il a fallu que vous perdissiez votre fille.

Et Arabelle se tordait les mains en parlant ainsi, tandis qu'elle marchait à grands pas dans l'appartement.

Madame de Lamothe essaya en vain quelques excuses, disant qu'elle avait agi pour le bonheur de sa fille, qu'elle s'était conduite ainsi parce qu'on lui assurait une grande fortune... qu'elle croyait d'ailleurs le mariage valide.

— Dites plutôt, madame, que c'est par égoïsme que vous m'avez vendue : c'est pour obtenir cette rente que vous a faite le marquis! Est-ce que la fortune est tout? peut-elle rendre l'honneur quand il est flétri? D'ailleurs, comme mon âme n'est pas taillée sur le patron de la vôtre, vous aurez peine à comprendre, sans doute,

que j'aie renoncé aux legs du marquis. Si vous m'avez avilie, vous, je n'ai point voulu me flétrir en acceptant ses dons; il me faut ma propre estime, et, du moins, pour moi, j'ai agi comme me le dictait ma conscience, et j'en suis heureuse.

— Et comment feras-tu maintenant? reprit madame de Lamothe d'une voix atterrée.

— Que vous importe, madame!...

— Insensée! avoir refusé ce que te laissait le marquis! reprit madame de Lamothe, insensible à tout, excepté à l'argent.

— Au surplus, madame, continua Arabelle, cette visite est la dernière que vous recevez de moi, sachez-le bien! Si mon digne professeur vivait encore, j'irais me réfugier auprès de lui; mais puisque je suis seule, seule je vivrai, et sans écouter désormais les perfides conseils de qui que ce soit. Adieu, madame, puisse votre argent vous rendre tout ce que vous avez perdu pour l'obtenir, l'amour et l'estime de votre fille, le bonheur intérieur qui ne peut venir que d'une conscience calme et pure; oubliez, si vous le pouvez, que vous ayiez jamais eu un enfant! Adieu encore.

Et elle partit, malgré ce que put lui dire sa mère.

A peine remise des fatigues de son voyage, et plus encore des émotions qui venaient de se succéder si rapidement pour elle, Arabelle songea à aller chez Octave, le cruel Octave!

— Peut-être n'est-il pas à Paris, disait-elle à Rose;

peut-être... oh! je ne sais!... mais je voudrais le trouver excusable, car je sens que je l'aime toujours, et en dépit de toutes les larmes qu'il m'a fait verser.

— Que n'est-il possible que vous l'oubliez, madame! s'écria Rose avec son cœur, vous en seriez bien plus heureuse!

— Oui, mais je ne puis pas, mon enfant! tu sais bien que lorsqu'on aime!... la volonté est impuissante pour briser cet amour; il est plus facile de briser le cœur que d'en arracher le sentiment qui le brûle!... Et toi, petite, si je te disais d'oublier Lambert, le pourrais-tu?

— Si M. Octave ressemblait à Lambert, dit Rose en rougissant, je ne vous parlerais pas ainsi, madame; mais vous avoir abandonnée d'une manière si horrible, si cruelle!... Tenez, moi, je ne puis pas lui pardonner! Avoir eu le cœur de délaisser un ange comme vous! une si jolie, si incomparable personne! c'est un... qu'il en cherche de pareilles... elles ne seront pas seulement dignes de baiser la poussière de vos pieds si petits qu'on ne sait pas comment vous pouvez marcher.

— Hélas! ma chère enfant, tu as raison, Octave est indigne de moi, et cependant je vais aller chez lui et tenter de le voir, ne fût-ce que pour savoir de quelles excuses il pourra colorer son silence; mais il me serait si doux de lui pardonner! d'avoir encore un ami dans ce monde!...

— Je ne puis vous en empêcher, ma chère madame, je mettrais ma main au feu que vous vous préparez encore de nouveaux chagrins. Dieu veuille que je me trompe! du moins je serai là pour vous consoler, je ne vous trahirai jamais.

— Adorable cœur, dit Arabelle en embrassant Rose; puis elle partit pour aller à la recherche de son infidèle.

Elle arriva rue Saint-Lazare, dans une maison de belle apparence.

— Monsieur Octave Thorange? dit-elle à la concierge.

— C'est ici, montez, madame, au deuxième à gauche.

Tremblante, elle sonna, un domestique ouvrit.

— Monsieur Thorange?

— Il ne reçoit personne, madame, il est très-occupé.

— Remettez lui mon nom, dit-elle au domestique en lui donnant une carte, et ajoutez que j'attends ici, dans son antichambre.

Quelques minutes après, le domestique revint et la fit passer par un appartement confortable et fort bien meublé; Octave lui-même vint au devant d'elle et l'introduisit dans son cabinet de travail.

Après s'être assise et avoir regardé attentivement Octave, Arabelle, tenant toujours fixés sur lui ses yeux pénétrants, lui dit :

— Vous m'avez donc laissé venir chercher moi-même la réponse de mes lettres, puisque depuis bientôt un

an, vous avez gardé un silence de mort, si cruel qu'il a jeté sur mon cœur un linceul glacé !

— Mon Dieu ! sans doute j'ai dû vous paraître bien coupable, répondit Octave évidemment embarrassé; mais des occupations incessantes... un voyage assez long... m'ont totalement empêché de vous écrire. Croyez-vous qu'il m'ait été possible de vous oublier? ajouta-t-il avec un ton froid qui ne put persuader Arabelle.

— J'ai besoin, Octave, d'épancher toutes les douleurs de mon âme dans la vôtre, j'ai besoin de croire que vous êtes encore mon ami !... que vous souffriez de tout ce que j'ai souffert !... que vous pleuriez au récit de toutes les larmes que j'ai répandues !... j'ai besoin d'avoir votre cœur pour appuyer le mien, pour m'en faire un refuge contre les humiliations dont on m'a abreuvée.

Alors elle raconta la maladie du marquis, ce qu'elle avait eu à essuyer de sa famille, elle n'oublia pas les offres révoltantes d'Albert. Elle cherchait à lire sur les traits d'Octave une expression d'amour, de sympathie, de fureur contre ses ennemis. Elle attendait qu'il lui ouvrît les bras, qu'il lui offrît sa main comme autrefois... maintenant qu'elle était libre... il voudrait être son seul protecteur, il mourrait de chagrin s'il la savait ainsi seule, exposée et en butte aux humiliations et aux méchants propos du monde. Mais il ne fut point ému... et il ne lui offrit rien !

— Ma chère Arabelle, lui dit-il enfin, que je suis malheureux d'apprendre tout cela!... Vous m'affligez cruellement!... mais hélas! toute ma sympathie n'y peut rien!... Pauvre femme!... Mon Dieu! je crois que vous feriez mieux d'aller vivre en province que de rester à Paris... vous y seriez plus tranquille...

— En province, avez-vous dit, Octave!... Alors vous y viendriez aussi... Est-ce que vous concevriez la vie sans moi?... nos deux cœurs peuvent-ils se désunir?...

— Non, sans doute, mon Arabelle, mais il y a des positions où on n'est pas libre...

— Comment?... Expliquez-vous? Qui donc peut vous empêcher de venir avec moi et de me laisser vous offrir la moitié de ma petite fortune?

— Je ne le puis, ma chère amie... Depuis que je vous ai quitté, j'ai embrassé au sérieux la carrière de la littérature, et maintenant, outre les publications que je suis forcé de fournir aux éditeurs et aux théâtres, je suis secrétaire d'un grand personnage, et il m'est impossible de le quitter. Peut-être qu'avec sa protection il m'ouvrira les portes de la diplomatie, objet de tous mes vœux, vous voyez que je ne m'appartiens plus.

— Mais vous m'apparteniez au temps où vous étiez au château de Ferney, et croyez-vous donc que l'amour, un amour comme celui que nous ressentions l'un pour l'autre, ne soit point une source inépuisable d'inspirations?... Et parce qu'on est poëte, auteur ou

diplomate, s'en suit-il donc qu'on doive avoir le cœur vide de toute affection, et vivre isolé comme un ermite?... Pour arriver dans ce monde, dans ce monde de talent, il faut au contraire avoir au cœur un sentiment fort, noble, élevé... il faut avoir un amour comme je sais le comprendre, et comme il me semble que je dois l'inspirer... Il n'y a pas de feu sacré, il n'y a pas de génie là où il n'y a pas d'amour. C'est lui qui a fait les grands hommes de chaque siècle!... Sans lui... tout est éteint... décoloré... et les œuvres sorties d'un cerveau froid ne peuvent émouvoir la foule...

Arabelle était si merveilleusement brûlée d'amour et de flamme sacrée en parlant ainsi, qu'Octave devait être plus que du marbre pour ne pas se galvaniser... Il lui répondit avec toute la passion qu'il put trouver :

— Nous reparlerons de cela, mon Arabelle; mais, dans ce moment, j'attends le duc d'Alvarès, et il faut que nous soyions seuls. J'irai vous voir... souvent... le plus souvent qu'il me sera possible. Je vous en supplie... ne revenez plus chez moi... cela nous compromettrait tous les deux... Entendez-vous bien... j'irai demain déjeûner avec vous... et nous retrouverons une de ces délicieuses heures des bois de Ferney... Adieu... adieu encore, à demain.

Il lui envoya un baiser avant de refermer la porte ; elle partit rêveuse et triste.

XVI

SOUVENIRS ET REGRETS

— O Rose! comme il est changé! dit Arabelle en rentrant. Hélas! tu n'avais que trop raison! Il y a de ces fatalités qui vous poussent à un désespoir, à un abîme inévitable, et qu'on ne peut fuir... C'est l'oiseau fasciné par les yeux du reptile et qui se livre à sa destinée.

— Que vous a-t-il pu dire, madame? quelles excuses vous a-t-il données?

— Aucune... il n'a su que répondre... Ma présence le gênait. J'ai essayé vainement de faire vibrer dans son âme les cordes du souvenir... de l'amour... elles sont restées muettes sous mes doigts;... c'est comme un violon dont l'âme est brisée, il ne rend plus aucuns sons!... Peut-être... et je n'y avais point encore songé... peut-être est-il amoureux d'une autre femme?... Oui, c'est sans doute cela... voilà la cause... de sa froideur... de son air embarrassé... Il craignait sa visite pendant que j'étais là... Tout s'explique, c'est aussi la cause de son silence!... Que m'aurait-il dit? un cœur noble et franc eût avoué la vérité... Mais lui... il aime mieux se taire ou mentir... Je la découvrirai cette vérité... Ce doute est trop affreux!...

— Hélas! madame, où vous amènera cette conviction

quand vous l'aurez acquise? à être plus malheureuse encore!... Au nom du ciel, oubliez-le.

— Laisse-moi faire toutes mes recherches, d'abord, Rose, j'essaierai ensuite de l'oublier. Demain matin il vient, je vais encore le sonder, l'étudier.

— Chaque certitude que vous aurez acquise vous enfoncera une épine dans le cœur.

— Seconde-moi, je t'en supplie, mais ne me conseille pas dans ce moment. Je souffre trop et je vais au devant de nouvelles souffrances encore.

Le lendemain, et malgré elle, Arabelle sentit battre son cœur violemment, quand s'avança l'heure à laquelle elle attendait Octave; elle ne pouvait rester en place, l'amour impatient est toujours ainsi. Elle avait fait une toilette capricieuse et coquette, où la simplicité se mêlait à la parure. Avait-elle besoin de cela pour être belle?

Elle fut obligée, lorsqu'elle entendit la sonnette s'ébranler, de s'asseoir et de poser les deux mains sur son cœur pour en contenir les battements précipités; de quelle affreuse déception fut-elle atteinte quand Rose lui remit une lettre ainsi conçue :

« Ma toute chère Arabelle,

» Plaignez-moi, le duc me retient pour toute la journée, et il m'est impossible de voler à vous comme je le voulais, comme je l'espérais; mais demain ou

après-demain, je me dédommagerai de cette privation. Surtout ne soyez pas fâchée contre votre Octave. »

— Quelle lettre, grand Dieu! tiens, Rose, lis-la. Que penses-tu de ces trois mots si froids, si compassés? Il y a un mystère dans tout ceci, réunissons-nous pour le découvrir; envoyons un commissionnaire s'informer s'il est chez lui, au logis. Hâte-toi, ma chère amie, songe que je brûle, que je souffre à mourir.

Et Rose descendit pour exécuter les ordres de sa maîtresse. Aussitôt après le commissionnaire revint avec cette réponse que lui avait faite le concierge, que M. Thorange était à la campagne pour deux jours.

— Tu vois, Rose, comme il m'a trompée encore hier... comme il m'a menti! pourquoi m'avoir promis de venir, il sera parti exprès pour se soustraire à mes recherches, à mes visites. Comment est-il possible qu'on puisse changer ainsi, dans l'espace d'un an, l'amour en froideur, la franchise en mensonge? Ah! Rose, Rose, que je suis malheureuse!

— Que ne quittez-vous Paris madame? Tant que vous serez dans la ville qu'il habite, vous souffrirez cruellement. A votre place, je partirais.

— Où veux-tu que j'aille maintenant traîner ma vie désolée? Pauvre chevalier! il pressentait ce qui devait m'arriver, lui qui à tout prix à voulu qu'Octave s'éloignât. Comme j'ai été cruelle pour lui! Il est parti, Dieu

seul sait où il est... pourquoi, pourquoi ai-je rejeté son cœur! il était sincère, il ne m'eût ni trompée ni abandonnée lâchement; il m'eût épousée, lui, qui me connaissait depuis mon enfance... Oh! s'il savait tout, il accourrait, j'en suis sûre, il serait mon sauveur, mon protecteur. Comme j'ai eu tort de blesser cet homme plein d'honneur, de délicatesse et de sincérité. Hélas! j'étais aveuglée par la passion. En vérité si je croyais aux sorts et aux sorciers, je dirais que j'ai été ensorcelée. Et quel moyen, quel remède pour m'arracher ce fatal amour!...

Tu l'as voulu, mon Dieu!... que cette coupe pleine
Cette coupe de vie où je cherchai du miel,
Ne fût jamais pour moi qu'une coupe de fiel...
Oh que ta volonté soit faite et non la mienne!
. . . .

— Et ne pas adorer une femme comme celle-là, s'écria Rose en colère; un miracle de beauté, de talent.

— Madame, voulez-vous me laisser vous ouvrir mon cœur tout entier?

— Parle, mon enfant.

— Eh bien, je vous aime mieux que je n'aime Lambert... et s'il me fallait vous quitter pour lui, je serais bien plus malheureuse que de le quitter pour vous... Je vous en supplie, ne me séparez jamais de vous; je le sens, je ne pourrais vivre sans vous voir...

— Ce sera donc le lierre et l'ormeau puisque tu le

veux, mais si jamais tu éprouves un ennui, un regret, tu me l'avoueras à l'instant même, et tu reprendras la liberté tout en gardant la meilleure part de mon cœur! me le promets-tu?

— Oui, madame, je vous le jure!

Arabelle embrassa Rose avec toute l'affection dont son caractère ardent était susceptible.

Le matin du second jour elle monta dans une voiture de louage et fut se poster non loin de la demeure de M. Thorange. Elle avait le pressentiment qu'elle était trompée, elle voulait à tout prix des preuves... de ces preuves qu'on paye du bonheur de sa vie!

Il y avait à peine une heure qu'elle regardait attentivement la porte, blottie dans un des coins de cette voiture et couverte d'un épais voile noir, lorsqu'elle aperçut Octave; il sortit... puis rentra peu de temps après et sortit de nouveau. Elle le suivit avec la voiture et vit qu'il s'arrêtait dans le faubourg Saint-Germain, rue de Lille : elle remarqua la maison et revint en toute hâte chez elle.

— Rose, dit-elle, cours vite, je t'en supplie, rue de Lille, nº 55, et, avec ton adresse et ton esprit ordinaires, prends toutes les informations possibles pour savoir chez qui allait Octave en se rendant en grande toilette dans cette maison; il le faut absolument.

— Mais... madame.

— Mais, songe que je t'en prie et que je t'attends.

Rose ne fut qu'une heure absente; bien qu'elle eût

appris beaucoup de choses fort pénibles, elle assura qu'elle n'avait pu obtenir aucun éclaircissement du concierge.

Arabelle, après cette réponse, se laissa tomber sur un siége et y resta plus d'une heure sans vie.

— Madame, madame, au nom du ciel, revenez à vous! lui criait la pauvre Rose tout éplorée.

En vain elle lui frottait les tempes, en vain elle lui prenait les deux mains dans les siennes, Arabelle restait comme inanimée.

— Seigneur! seigneur! ayez pitié de nous, reprenait la jeune fille; pauvre et chère adorable créature! aurai-je donc la douleur de la voir expirer dans mes bras? La chère âme, elle ne revient pas! ah! les couleurs remontent un peu à ses joues; Dieu soit loué! ses mains ne sont plus crispées ni glacées!... Sainte et bienheureuse Vierge, conservez-moi cet ange de bonté et de beauté... ma chère maîtresse? que voulez-vous? Rose est à vos ordres.

— Ce que je veux, ma Rose? dit Arabelle d'une voix languissante encore; je veux que tu ailles chercher un coupon de loge pour ce soir... c'est une représentation extraordinaire à l'Opéra-Comique et j'y veux aller... tu me conseilles de me distraire, soit, je t'écouterai; puis tu t'habilleras et tu m'y accompagneras...

— Oh! madame, je n'oserai pas...

— Tu oseras, puisque je le veux; crois-moi, mon enfant, je serai toujours fière de t'avoir pour compagne...

Quelques heures après Arabelle et Rose arrivaient à l'Opéra-Comique.

XVII

DÉCOUVERTE

Arabelle avait posé sur le côté gauche de sa tête un petit chapeau rehaussé avec trois plumes blanches ; elle portait une robe de crêpe noire à queue, ouverte par devant en tunique, rattachée avec des nœuds et un par-dessous de satin gris-perle et chatoyant ; des opales merveilleuses où se reflétaient tout le prisme de l'iris brillaient à son front, ses oreilles, son cou et ses bras ; deux autres opales, d'une grosseur prodigieuse, attachaient sa robe sur les épaules, tandis qu'une autre retenait par devant le pli du corsage grec, qu'elle affectionnait particulièrement. Cette toilette de deuil était la plus délicieuse et la plus séduisante qu'on pût voir ; elle attira bientôt tous les regards émerveillés, d'abord du costume, puis ensuite de la beauté de la femme !

La salle était comble et brillante. Tant de femmes jeunes et jolies s'y trouvaient rassemblées, qu'on eût dit d'un parterre 'ou plutôt d'une guirlande de fleurs entourant chaque rang de loges. Il eût été difficile à un étranger, apparaissant pour la première fois à Paris, et ignorant complétement les événements politiques, de

deviner, à voir cette éclatante réunion, qu'il y avait à peine quelques jours un voile de mort s'étendait sur la France! Mais les français sont ainsi faits; et on ne saurait mieux comparer leur caractère qu'à une giboulée du mois d'avril, où le soleil brille entre deux nuées.

Que de souvenirs vinrent assiéger Arabelle! Assister à un spectacle... à un opéra! elle qui avait été une fois l'idole de toute une foule... Elle se rappelait son début à Dresde, ses palpitantes et délicieuses émotions, le trouble et le bonheur extrêmes de son professeur chéri; ce sentiment si plein, si immense, si ineffable, qui vient inonder l'âme d'artiste à laquelle le public offre l'encens de sa juste admiration... Que cette carrière de prima donna lui eût fait la vie belle et enivrante telle qu'elle l'avait rêvée, telle qu'elle convenait à son organisation!

Arabelle fut d'abord entièrement captivée par la musique et les acteurs; elle s'identifiait avec eux, elle était livrée à des sensations si étranges, à des hallucinations si inexplicables, que, par instants, comme atteinte d'un vertige, il lui prenait une envie folle de s'élancer de sa loge sur la scène, et de se mettre à la place de la cantatrice, parce qu'il lui semblait qu'elle remplirait bien mieux son rôle; elle fut saisie de ce même mouvement qui nous attire au fond de la mer, et elle fut obligée de fermer les yeux et de se cramponner fortement à l'appui de la loge pour pouvoir résister à cette tentation inouie.

Rose crut qu'elle allait s'évanouir, et se hâta de lui faire respirer un flacon de sels.

— Ce n'est rien, ma chère; mais pourtant c'est immense... Je ne pourrais te raconter à présent ce que j'éprouve... c'est une des pages de ma vie que tu ne connais pas encore, et je dois à ton affection de n'avoir rien de caché pour elle.

Le premier acte fini, et revenant un peu à elle, Arabelle promena ses regards autour de la salle, et, conservant ses souvenirs de bonheur et d'artiste, elle trouva que la maison d'Opéra de Dresde était plus belle, plus majestueuse que celle de Paris; elle trouva même que les toilettes de Dresde étaient plus belles et plus brillantes; à cette époque elle était reine; et tout devait à ses yeux se colorer de ce prisme du bonheur...

Elle ne regarda d'abord que l'ensemble; puis, prenant sa lorgnette, et voulant analyser les détails de cet ensemble, elle fut comme pétrifiée en apercevant Octave dans une loge de face, où se trouvaient aussi plusieurs autres personnes, hommes et femmes. Elle pâlit... un voile passa sur ses yeux... et Rose inquiète lui demanda ce qu'elle avait.

— Tiens, vois là-bas... la troisième loge après celle du milieu... Octave à côté d'une femme qu'il regarde sans cesse.

— Oubliez-le, chère madame, et ne songez qu'à la musique; vous êtes venue ici pour vous distraire, n'allez pas changer un opéra en drame.

— Rose, fais entrer l'ouvreuse... je veux lui parler.

— Mon Dieu! qu'allez-vous faire... Songez-y bien, je vous en supplie.

— Je veux parler à cette ouvreuse... à l'instant même, dit Arabelle avec impétuosité, et Rose obéit.

— Je vous serai obligée, madame, dit-elle à l'ouvreuse, d'aller dans cette loge, elle lui montra celle dans laquelle était Octave, et de prévenir ce grand jeune homme brun, dont les cheveux sont bouclés, qui est vêtu d'un frac bleu et d'un gilet blanc, qu'on demande à lui parler dans la loge nº 6, qu'il ait la complaisance d'y venir le plus tôt possible.

Et l'ouvreuse ayant parfaitement compris, partit pour remplir son message en femme intelligente, et habituée à en remplir souvent de semblables.

Octave, ignorant où il allait, et qui le faisait demander, se hâta d'accourir à cette loge; mais lorsqu'elle fut ouverte, et qu'il aperçut Arabelle, il pâlit. Néanmoins il entra, et s'efforça de faire bonne contenance.

— Mon cher Octave, dit Arabelle avec une gaieté forcée, les rôles sont donc changés? le monde est donc interverti, puisque c'est moi qui vais à vous! moi qui me souviens quand vous oubliez, et moi qui vous aperçois lorsque que vous ne songez même pas à me voir? A Ferney vous me voyiez toujours de si loin quand j'arrivais à ces rendez-vous...

— Ne parlons pas du passé, ma chère Arabelle, il n'y a rien de triste comme le passé. Laissez-moi vous dire

au présent que vous êtes adorable, et que vous avez toujours la plus enivrante de toutes les toilettes... quelque soit le costume sous lequel vous apparaissiez. On vous croit plus belle chaque jour, parce que vous avez une de ces beautés qui en renferme mille autres, et que, fût-on assez heureux pour être destiné à passer avec vous les mille et un jours des contes arabes, chaque jour on découvrirait un nouveau trésor dans votre âme, un nouveau rayon dans votre esprit, une nouvelle perle dans votre gosier... Vous êtes une de ces merveilles que le ciel envoie rarement à la terre!

— Octave, reprit tristement Arabelle, j'aimerais mieux moins d'encens et plus de cœur! il y a des gens qu'on admire toute sa vie, et que l'on n'aime jamais, et d'autres qu'on aime sans les admirer! Pour moi, je donnerais toute votre admiration pour un regard, pour une parole d'amour!

— Vous êtes encore trop dans le domaine de l'exagération, ma chère; l'âme d'un enfant et l'âme d'un homme sont toutes différentes. Le même amour y existe bien, mais il se manifeste tout autrement. L'un est une folie, et ne peut durer, l'autre est assis sur des bases solides, et doit durer longtemps. Pour cela, il doit avoir des allures graves, et être enfin ce qu'il doit rester... une distraction agréable aux travaux sérieux qui absorbent l'existence d'un homme... voilà tout.

— Voilà tout?... Octave, Octave! vous ne pensiez pas

ainsi autrefois; et cet autrefois ne retombe pas dans la nuit des temps.

Quand votre duc vous laissera-t-il un instant de liberté que vous voudrez bien venir perdre chez moi?

— Après demain, ma belle, je vous le promets! Vous m'en voulez de n'avoir pu aller chez vous le jour où je m'étais promis ce bonheur... J'ai bien souffert, croyez-moi, de cet empêchement; je suis esclave, maintenant!

— Il fait trop chaud dans cette loge... Votre bras, Octave, et allons, je vous prie, respirer un peu l'air du foyer et des corridors.

Octave, quoi qu'extrêmement contrarié, n'osa point refuser Arabelle, et au lieu de recueillir avec orgueil tous les compliments que les hommes laissaient échapper à sa vue, on eût dit qu'il en rougissait. Il eût été impossible de deviner ce qui se passait dans ce cœur, si tout ne s'expliquait par ce mot : la femme qu'on n'aime plus.

Hors de la loge, la conversation se posa dans le domaine des lieux communs, seulement Arabelle ne put s'empêcher de parler de Dresde, puis elle finit par s'animer tellement (car c'était son don quichotisme), qu'Octave l'interrompit pour lui dire :

— En vérité, vous me donnez une envie folle de voir Dresde; elle doit être bien poétique, la ville qui a pu vous laisser de tels souvenirs! Il faudra que j'y aille faire une excursion aux vacances prochaines; puis, avant cette époque, vous me tracerez un petit itinéraire

des lieux, des promenades que je devrai visiter préférablement à d'autres, et je vous rapporterai des nouvelles toutes fraîches de vos amours.

— Hélas! à cette époque, reprit Arabelle en soupirant, je n'avais au cœur d'autre amour que celui de mon art... d'autre affection que celle que je portais à mon cher professeur... et d'autre but que mon avenir et ma gloire théâtrale!... J'ignorais encore la vie!... Je ne l'avais aspirée que par ces sentiments divins. J'ignorais que, la connaître, c'est souffrir... et mourir!

— Au bout de chaque pensée, de chaque phrase, vous en ajoutez toujours une qui vous entraîne dans un monde de souvenirs... et de tristes souvenirs. Croyez-moi, changez votre humeur, et pour vous et pour les autres : pour vous, cela vous afflige, et pour les autres, si ce n'était pas moi, cela pourrait les...

— Les fatiguer, n'est-ce pas? Je comprends à merveille. Je tâcherai de profiter de vos conseils, et surtout lorsque je serai avec vous, dit Arabelle avec un sourire forcé... Et pour commencer, que vous semble de cet opéra et de ces actrices?

— Pas une dont la voix soit digne d'approcher d'une des notes de la vôtre, belle sirène...

Puis la toile étant près de se lever, il reconduisit Arabelle à sa loge, non sans qu'elle lui eût fait promettre qu'il la viendrait prendre à la fin du spectacle pour la ramener chez elle.

Maintenant l'opéra n'avait plus pour elle aucun

charme, aucune attraction, elle était tout entière absorbée à regarder incessamment Octave, et à essayer de deviner quelles pouvaient être les relations qui existaient entre lui et les personnes qu'il accompagnait. Il y avait un père avec ses deux filles, puis un jeune homme qui devait être leur frère, à en juger par le peu de galanterie qu'il affectait avec ces demoiselles. Octave paraissait causer davantage avec le monsieur âgé, qu'elle qualifiait du titre de père, et elle finit par se rassurer en se disant :

— C'est peut-être quelque famille de province qu'il aura été forcé de conduire au théâtre ; mais il n'en est pas moins trop réel, ma pauvre Rose, qu'il a élevé ou abaissé un mur de glace entre lui et moi... Rien, rien ne peut plus émouvoir son âme... et ses souvenirs, dans lesquels j'essaye à le plonger malgré lui, ne produisent d'autre effet que de le contrarier vivement; il voudrait même pouvoir oublier qu'il ait jamais aimé !... on dirait que son amour-propre en est froissé, il rougirait d'avouer devant qui que ce soit qu'il m'ait adorée, moi !... Et pourtant, Rose, tu comprends qu'il est possible qu'on m'aime?

— Non, pas vous aimer, madame, mais devenir fou !... mille fois fou !... Et, tenez, ce monsieur n'a jamais été fait pour vous ! Il n'y a pas la moindre analogie entre son âme et la vôtre... Je vous le répète, vous vous êtes trompée ; revenez de cette erreur, et reprenez votre calme, votre raison... cet enjouement qui sied si bien

à votre âge. N'y aurait-il pas conscience de se laisser mourir pour un homme qui ne répandrait pas une larme pour vous...

Mais Arabelle avait appuyé sa tête gracieuse dans sa main, son bras reposait sur l'appui de la loge ; il n'y avait plus rien pour elle, ni la musique, ni le coup-d'œil de la salle, ni même la loge qui renfermait l'homme ayant encore tant de pouvoir pour briser son pauvre cœur.

Elle ne souhaitait plus qu'une chose actuellement, c'était la fin de ce spectacle auquel elle avait si ardemment désiré d'assister; nos projets, nos plaisirs, nos joies, qui peut jamais prévoir comment ils finiront? Qui peut dire au lever du soleil, alors qu'il apparait éblouissant au milieu de l'irradiation qui l'entoure, qui peut dire quels seront les nuages qui glisseront sur le ciel, poussés par le vent, et si ces nuages n'amèneront pas des orages, des tempêtes? Il faut ne se fier ni aux choses, ni aux personnes, ni aux rayons du soleil, ni même à l'éclat mystérieux de la lune, il faut être sceptique si l'on ne veut avoir ses croyances et son cœur brisés !

— Quelles sont les personnes avec lesquelles vous étiez au théâtre, dit Arabelle à Octave, lorsqu'ils furent assis avec Rose dans une voiture?

— Ce sont des parents du duc, et vous concevez que j'ai mille obligations à remplir envers lui et envers sa famille.

— Oh! je conçois que votre position, votre avenir... et toutes les conditions qui pourront y jeter quelques paillettes de gloire et de fortune, sont les seuls intérêts qui vous guident. Je dis paillettes, parce que je regarde tout ceci comme un clinquant qui n'est pas le côté réel du bonheur... Autrefois, nous pensions, nous sentions de même...

— Toujours autrefois, ma chère amie, en vérité, vous êtes incorrigible.

— Hélas! j'ai bien peur, en effet, de ne pouvoir me corriger! Pourtant, j'y ferai mes efforts, ne fût-ce que pour me mettre au diapason du siècle et de la mode... ce serait ridicule de rester en arrière, n'est-ce pas, mon très-cher Octave?

En finissant cette phrase, Arabelle faisait des efforts immenses sur elle-même.

— Vous avez choisi un joli quartier, reprit Octave, cherchant toujours à détourner la conversation. Le faubourg Saint-Honoré touche aux Champs Élysées et aux Tuileries... Nous voici arrivés, je crois... n'avez-vous pas dit numéro 57?

— En effet, me voici à ma porte; vous êtes libre, et je vais donc vous attendre après-demain, n'est-ce pas, sans faute? Je songerai à vous et à Dresde pour abréger le temps d'ici là.

— Au revoir, mon Arabelle, dit Octave presque inquiet de la vibration extrême de la voix d'Arabelle, qui décélait un trouble inouï, et la porte se referma sur

lui ; il s'éloigna, tandis que la pauvre créature, à peine rentrée dans son appartement, se mit à fondre en larmes.

Elle s'était contrainte si longtemps ; il fallait que les pleurs se fissent jour, comme l'eau qui brise une digue laisse déborder le torrent longtemps comprimé. Rose la déshabillait, la regardait comme une mère attentive qui veille sur son enfant ; mais elle n'en put rien obtenir, elle était muette.

— Madame, au nom du ciel, ma bonne maîtresse, couchez-vous... Il est bien tard, vous avez besoin de repos !

Puis, revenant comme d'un songe, Arabelle demanda l'heure qu'il était.

— Trois heures du matin, madame ; faites cela pour votre pauvre Rose, qui vous aime tant, reposez-vous.

Alors elle se laissa conduire comme une enfant, mais elle ne put dormir une minute, et seule au milieu du silence effrayant de la nuit (car le bruit est encore une distraction pour une âme attristée), elle se mit sur son séant et voulut essayer de lire ; elle jeta bientôt le livre avec impatience, car elle n'y voyait que ces mots : « *Octave ne t'aime plus !* » Elle tourna gracieusement sa tête sur son cou de cygne et se mit à plonger avec son regard doux et triste comme dans un monde dont les apparitions semblaient se dresser devant elle... d'abord, Dresde avec tout ce qu'il avait renfermé de bonheur et d'émotions, et ce bonheur de jeune fille et

d'artiste était bien le plus vrai... c'eût été le plus durable ; elle voyait son cher professeur, sa digne femme... elle songeait le moins possible à sa mère: elle revoyait les trois costumes des trois actes d'*Armide;* elle se rappelait les cris d'amour et d'enthousiasme de la foule, et la moisson de fleurs qu'on lui avait jetée sur la scène, et la matinée délicieuse du lendemain, où le professeur vint lui offrir ce coffret de velours bleu de ciel, et surtout les phrases pleines d'âme et de poésie qui vibraient encore à ses oreilles; puis cette cour de l'électeur, qu'elle avait entrevue pendant quelques heures!... Puis, comme son mauvais génie, l'ombre du marquis de Chalmont lui apparaissait; elle tremblait malgré elle, en disant :

— Sans lui, pourtant, je serais restée cantatrice, heureuse !... je n'aurais pas connu Octave, ces joies délirantes d'un amour éphémère. Hélas! à peine mes lèvres avaient-elles effleuré cette coupe de nectar, que le nectar s'est changé en fiel, la joie en pleurs, et l'amour en un éternel désespoir!

Puis elle reprenait :

— Je ne connais qu'un seul moyen de me guérir, c'est de m'assurer de la vérité... Cette vérité m'est bien clairement démontrée : Octave ne m'aime plus... je le sens au fond de mon cœur... quand même je ne l'aurais pas vu... mais je veux une preuve!... Je veux une explication avec lui, où je le forcerai de m'avouer qu'il renonce à moi... et, du haut de ma fierté blessée, je lui

rendrai cette liberté qu'il a reprise sans que je la lui aie donnée. Je veux être digne dans cette rupture, je veux qu'il sache que je l'aime toujours...

A peine fit-il jour qu'elle appela Rose, en lui disant qu'elle voulait s'habiller pour sortir.

— Quoi, sortir? Mais, madame, vous n'avez pas dormi, et vous n'avez pas déjeuné... D'ailleurs, il n'est que sept heures du matin. Cela ne serait pas convenable. Croyez-moi, madame... Vous le savez, les amoureux ont besoin de conseils.

— Rose, viens avec moi, tu me serviras de chaperon, je t'en prie!

— Tout ce que vous voudrez, madame; mais, patientez un peu, et prenez au moins une tasse de thé.

Tout ce que Rose put obtenir fut de ne partir qu'à neuf heures. La malheureuse Arabelle était si troublée, et de ce qui s'était passé la veille, et de ce qu'elle méditait de faire dans cette visite, qu'elle faillit s'évanouir en descendant de voiture, et fut presque enchantée lorsque le concierge lui dit que M. Thorange était sorti.

— Je vais monter, dit-elle, et je l'attendrai.

Le domestique fit entrer les deux dames dans le cabinet d'Octave.

— Il est élégamment meublé pour un poëte, dit Rose, moi qui croyais que tous les poëtes mouraient de faim!

Arabelle marchait à grands pas dans le cabinet : tout à coup elle s'arrêta, s'approcha du bureau sur lequel

étaient les papiers d'Octave, puis elle vint s'asseoir sur le fauteuil placé devant ce bureau.

— Voyons, dit-elle, si quelque chose ici me révèlera ses pensées... Un drame commencé, fort bien... et le titre... *l'Amour au sérieux*... Il m'a peut-être prise pour modèle ; en effet, pour l'homme qui n'aime plus, rien ne semble plus ridicule que la femme qui aime encore... Des vers à Marie... qui peut être cette Marie?... un nom... il faut toujours un nom pour dédier des vers... et puisqu'il n'y a plus d'Arabelle pour lui!... qu'importe... Marie ou Céleste... Oh! une lettre... une lettre qu'il venait d'écrire... elle n'est point encore cachetée... adressée à M. Flamming... qui est ce M. Flamming? un Anglais, sans doute!... Une lettre d'affaires... je gagerais... Pourtant, Rose, je suis saisie d'un désir bien coupable... je voudrais lire cette lettre...

— Madame, ne faites pas cela, pour l'amour de Dieu et de moi!

— Mais, Rose, il n'y a que toi qui le verras.

— C'est mal, madame, vous le savez, de surprendre des secrets... D'ailleurs, où cela vous mènera-t-il?

— Tu ne peux concevoir, mon enfant, quelle tentation est celle-ci pour moi! tu vois ce que je souffre jour par jour, heure par heure; mais tu ne peux le comprendre, parce que tu n'as jamais aimé ainsi.

— Qui sait, madame?

— Oh! tu as trop de raison pour cela. C'est impos-

sible, je ne puis résister plus longtemps; j'ouvre cette lettre...

« Monsieur,

» Je vous jure que vous vous êtes tout à fait trompé, et que cette femme ne peut vous inspirer la moindre méfiance. Je m'estimerais très-heureux si mademoiselle votre fille avait éprouvé un léger sentiment de jalousie pour moi... »

— Eh bien, Rose, qu'en dis-tu? J'aurai le courage de poursuivre.

« Vous et mademoiselle Marie avez remarqué, dites-vous, que cette femme est d'une rare beauté; c'est vrai, mais la beauté n'est pas tout en ce monde; et d'ailleurs, sous ce rapport, mademoiselle votre fille ne le céderait à personne, mon amour en est un sûr garant! »

— Son amour, dit Arabelle en s'interrompant; voilà donc la femme qu'il aime, celle à laquelle il fait des vers... celle qui l'absorbe tout entier!...

— Pourquoi finir cette lettre, madame? laissez-la.

— Je veux tout savoir! Actuellement que le bandeau est arraché, je ne puis plus m'aveugler.

Et elle reprit :

« Je n'ai aucune liaison avec cette femme, je vous

l'atteste sur l'honneur, monsieur; c'est une cantatrice que j'ai connue en Allemagne; c'est enfin une de ces filles sans consistance, auxquelles on ne doit, en les quittant, ni souvenirs, ni même des égards!... »

— Oh! l'infâme... l'infâme! s'écria Arabelle. Oser parler de moi ainsi! lui qui connaît toute mon âme et toute ma vie!

— Ma pauvre maîtresse! dit Rose en essuyant les larmes qui tombaient de ses yeux.

— « J'aurai l'honneur de me présenter chez vous demain, et de faire ma cour à l'adorable Marie, en attendant avec impatience l'époque désirée où je pourrai enfin la nommer la compagne de mon existence. »

— C'en est assez! c'en est trop! Hélas! la lecture de cette lettre a été pour moi la boîte de Pandore! Fatale, fatale découverte... Que n'ai-je quitté Paris avant cette visite!... Ainsi, il va se marier; il était au théâtre avec sa prétendue et son futur beau-père, puisque ces gens m'ont vue et lui ont témoigné des inquiétudes. Je serai ferme, je vais lui écrire, et je serai sortie de chez lui avant qu'il y rentre.

Et elle se mit à écrire.

« Je viens de lire cette lettre ouverte sur votre table; c'est vous dire, monsieur, que je ne vous reverrai ja-

mais! Je ne vous parlerai pas de ce qu'elle contient de lâche, d'infâme et de calomniateur! votre conscience est là pour me venger... cela me suffit. Du reste, je saurai vous forcer à m'estimer malgré tout; rappelez-vous cette phrase, que je vous laisse comme un dernier adieu!

» ARABELLE. »

Puis, ayant ployé et cacheté ce billet, elle écrivit l'adresse, et se hâta de partir avec Rose, disant au domestique qu'elle ne pouvait attendre plus longtemps.

En rentrant chez elle, elle fut prise d'une fièvre ardente, et resta gravement malade pendant un mois. Elle avait le délire, et sans cesse elle parlait d'Octave, et répétait mot pour mot cette lettre qu'elle avait lue; enfin, grâce à l'excellente Rose, elle revint à la vie, mais languissante. Rose profita de cette faiblesse de corps et d'esprit pour la décider à aller à la campagne, lui ayant fait dire par le médecin que c'était absolument indispensable pour sa guérison, et l'ayant toutefois consultée sur l'endroit qui lui complairait le mieux. Arabelle voulut aller dans la ferme qu'avait habitée Octave au temps de leurs amours et de leurs rendez-vous quotidiens.

— J'en étais sûre d'avance, dit Rose; j'aurais parié que vous auriez choisi la Normandie; mais j'aime encore mieux que vous soyez là qu'à Paris.

XVIII

POÉSIES

Trois jours après, Arabelle et Rose étaient déjà installées dans la ferme, et parfaitement accueillies par la fermière, à laquelle Rose avait cru devoir raconter, en particulier, ce qui était arrivé à sa pauvre maîtresse depuis l'orage où elles étaient venues se sécher à l'âtre hospitalier de dame Polmoy.

Aussitôt que la malade eut recouvré assez de forces, elle commença de nouveau à visiter les bois, les prés, les rochers, les bords de la mer, tous ces lieux, théâtre de son bonheur avec Octave; là, elle parlait tout haut, elle aimait à entendre sa voix résonner dans les airs; les âmes ardentes et douloureusement affectées, lorsqu'elles ne trouvent plus rien à aimer dans le monde, se prennent à aimer un arbre, un rocher, une étoile, un brin d'herbe, une fleur; tout est attraction pour elles dans la nature, et il leur semble que tout est doué d'une sympathie pour leur douleur; le vent qui murmure et les arbres qui s'inclinent sous ses rafales semblent ainsi répondre à leurs plaintes. Les gouttes de rosée que la nuit a déposées aux calices des fleurs, sont les larmes que les anges répandent lorsqu'ils entendent leurs tristes gémissements.

Elle marchait, puis tout à coup elle s'arrêtait, soupirant et parlant dans le bruissement des feuilles, dans le clapotement des eaux... Elle écoutait... puis elle parlait de nouveau, et souvent s'asseyait pour écrire les sensations qui la débordaient. Tout était fragment et incohérent; ses pauvres pensées se heurtaient comme dans un chaos perpétuel. Elle aimait particulièrement à s'asseoir au bord de la mer, la nuit; mais alors, sans qu'elle s'en doutât, Rose se faisait suivre de loin par un des garçons de la ferme en cas d'accident, car c'était une imprudence extrême que de s'aventurer ainsi dans des lieux complétement déserts.

Rose écoutait avec amour et avec admiration les poésies éparses qui s'échappaient de ses lèvres en plaintes harmonieuses et rythmées; elle essayait de les retenir, et il lui arrivait de pouvoir les écrire de mémoire en rentrant.

Un soir donc que le temps était serein et que la lune pailletait les vagues, qui scintillaient comme des milliers de brillantes étincelles, Arabelle s'assit sur un des fragments de la roche du Lion, et se mit à parler en vers.

— Oh! madame, que c'est beau tout ce que vous dites!... et que vous êtes heureuse d'être poëte! s'écria Rose avec enthousiasme.

— Tu crois, ma pauvre amie?... Non, je t'assure qu'il faut beaucoup souffrir!

Et elle murmura toujours, suivant sa même pensée et l'impression qui la dominait :

Oui, toute la nature a une âme qui soupire avec la mienne... une voix qui vibre avec la mienne. Entends-tu cette douce mélancolie qui semble répondre à mes plaintes... Hélas! quand j'ai cherché l'âme d'Octave, j'ai brisé la mienne contre un dur rocher... Si tu savais, Rose, ce que me fait éprouver la vue de la mer... Il semble qu'il y ait pour moi, au sein de cet abîme sans fond, des voix qui m'appellent... Il y a dans ce bruit sonore et majestueux des vagues qui se succèdent, et dont la crinière retombe écumante, un irrésistible aimant, je voudrais pouvoir m'y élancer; c'est comme une langue inconnue, ou plutôt oubliée, d'une patrie qui autrefois aurait été la mienne; je suppose que d'autres ont éprouvé les mêmes sensations; telle est l'origine de la fable des sirènes.

— Qu'est-ce donc que les sirènes, madame? dit ingénument Rose.

— Les sirènes étaient des divinités qui apparaissaient, dit-on, à la surface des eaux, et venaient chanter aux mortels des mélodies si ravissantes, si voluptueuses, qu'ils étaient attirés et entraînés, malgré eux, à voler vers la fée qui chantait si bien, et que peu à peu, suivant ou croyant suivre cet être enchanteur, l'imprudent, qui ne pouvait résister à ce charme, était bientôt submergé par les flots, puis s'abîmait dans un gouffre pour ne plus reparaître...

— C'est triste, cette histoire-là, madame. Est-ce qu'il y en a réellement, des sirènes?

— Il y a toujours eu des croyances brisées, mon enfant. Avoir cru au bonheur, à l'amour, ce n'est plus vivre, la mort vient bientôt vous arracher à la souffrance, et vivante encore de souvenirs, c'est le pire de tous les supplices!

— Mais, madame, reprit Rose, vous qui avez une si enchanteresse voix, vous n'êtes pourtant point une sirène; vous êtes bonne, douce, angélique... Que ne puis-je prendre pour moi toutes les tortures qui déchirent votre âme trop tendre!

— Merci, merci, je sais que tu m'aimes et je te le rends sincèrement.

Il y avait à peine huit jours qu'Arabelle était en Normandie, et bien qu'elle fût retirée et cachée au fond d'une ferme, au milieu des terres, un jeune seigneur normand, en partie de chasse chez son père, l'aperçut un jour et en devint passionnément amoureux; il fit des recherches, et découvrit bientôt où se cachait cette perle, cette merveille de beauté; il la suivit pendant plusieurs jours sans qu'elle en eût le moindre soupçon, et même il surprit quelquefois des fragments de ses pensées dont le vent lui apportait les rimes : alors l'enthousiasme et la curiosité furent à leur comble.

Il parvint, non sans peine, à obtenir une conversation de quelques instants avec Rose; et, lui ayant déclaré son amour pour sa maîtresse, il la supplia de lui remettre une lettre.

— Qu'est-ce ceci? dit Arabelle en prenant le papier

ce n'est pas d'Octave ! il n'a ni retours ni remords !

— Lisez, madame, cela vous distraira peut-être.

— Oh, mon Dieu ! une lettre d'amour ; et que veux-tu, s'il te plaît, que j'en fasse ?... Arthur de Courville... Pour me servir de ta phrase : Où cela me mènerait-il ? Je ne puis plus aimer qui que ce soit au monde... je le sens... cet amour, en passant sur mon cœur, l'a brûlé comme un vent du désert... il ne peut plus refleurir... aucune sensation fraîche, jeune et tendre, n'y saurait germer désormais... c'est le cratère desséché d'un volcan !... Je n'ai plus qu'un projet aujourd'hui, et j'ignore si je le réaliserai...

— Et quel est ce projet, madame ; si je puis me permettre de vous le demander ?

— Ce projet est très-sérieux, mon enfant ; j'ai envie de me marier.

— Voilà une idée qui m'étonne beaucoup ; vous si malheureuse ! vous si esclave ! vous qui dites vous-même qu'il vous est impossible d'aimer personne maintenant, pourquoi donc vous marier ?

— Tu n'as point oublié la lettre que j'ai trouvée sur le bureau d'Octave, ni les quelques lignes que j'y ai répondues : je finissais en lui disant que je saurais bien le forcer à m'estimer ; il sait que j'ai été indignement trompée par le marquis de Chalmont, et au lieu de m'aimer davantage, victime que je suis d'un vieux libertin et des humiliations de sa famille, il ose me flétrir lui-même, lui qui connaît si bien toute mon âme,

lui qui eût été heureux et fier surtout d'avouer une liaison avec la marquise de Chalmont, et qui se fût prosterné devant elle pour solliciter la faveur de sa main... il rougit d'avoir pu m'aimer... et suppose peut-être que, pour me consoler de ce changement, je lui donnerai des successeurs... je veux me marier pour lui prouver qu'il m'a méconnue, que je sais remplir avec toute leur dignité les rôles d'épouse et de mère... et...

— Et... vous vous imaginez qu'il vous regrettera, qu'il sera malheureux?...

— Oui, et qu'il appréciera trop tard un trésor qu'il aura laissé échapper...

— C'est de la folie, ma bonne maîtresse, permettez-moi de vous le dire... dans l'incertitude de savoir ce qu'il pourra ressentir en apprenant votre mariage, vous, pauvre chère âme, vous allez très-certainement vous imposer une chaîne qui vous rendra la plus malheureuse des créatures! Si j'étais à votre place, savez-vous ce que je ferais?

— Et que ferais-tu donc, ma chère Rose?

— Je retournerais en Allemagne, et là, après avoir travaillé de nouveau la musique, je m'engagerais au théâtre de Dresde; puis, plus tard, lorsque ma réputation serait immense et mon nom bien connu, je voyagerais, ainsi que le font les célèbres artistes, je viendrais en France aussi, et le ferais mourir de désespoir et de jalousie, ce monstre aveugle et méchant, quand il me verrait apparaître au milieu de mon auréole de gloire, et

l'idole de toute cette foule qui m'applaudirait avec enivrement... cette vie est la seule qui puisse vous convenir et vous distraire. Votre talent vous arrachera à la mélancolie... une existence triste et uniforme comme celle que vous voulez vous préparer, vous ne la supporterez jamais, madame, j'en suis sûre.

— Il est possible que tu aies raison, ma chère Rose; sans doute je serais heureuse et électrisée de rentrer sur ce théâtre que je n'aurais jamais dû quitter... mais ma fatale destinée m'entraîne ailleurs, et je ne puis m'y soustraire.

— Je me bornerai donc, madame, à vous aimer, à vous plaindre et à vous consoler, si c'est en mon pouvoir, reprit Rose tristement.

Au même moment un des enfants de la fermière vint monter une lettre à Arabelle.

— Allons, dit-elle, c'est le jour de la correspondance, à ce qu'il me paraît: Quoi! une lettre d'Albert de Chalmont, qui ose encore me faire d'infâmes promesses... je me dois de ne lui point répondre.

Décidément, puisqu'on me traque comme un lièvre sans gîte, je retournerai à Paris, puis Dieu sait où le vent emportera ma plume; avant de partir, et ce soir même, vers la fin du jour, j'irai consulter le vieux berger, il me dira ma bonne aventure et peut-être pourra chasser de mon âme le mal qui la tue.

— Qui donc vous a parlé de ce vieux berger, madame?

— C'est Louis, le fils de la fermière; et ce berger sera ce soir justement dans la roche aux Vaches-Noires.

— Comment; vous oserez consulter un sorcier dans cette roche dont Lambert vous a raconté l'histoire?

— Pourquoi pas? as-tu peur, Rose? pour moi, j'irai très-bien seule...

Vous savez, madame, que je vous suivrais au bout du monde!...

Heureusement pour les craintes de Rose qu'un de ces ruisseaux accomplit justement son inondation vers le milieu du jour, que toutes les communications entre Arabelle et le berger furent impossibles, et que le lendemain même elles partirent toutes les deux pour Paris.

XIX

MARIAGE

Arabelle était de retour à Paris, et là sa vie s'écoulait plus tristement encore; espérant échapper à l'angoisse de ses souvenirs, elle avait changé de quartier et s'était logée à la proximité du Jardin des plantes; elle avait adopté cette promenade et y passait une partie de ses matinées. Aussitôt que Rose était libre, elle venait y rejoindre sa maîtresse.

Là, assise sur un banc, elle lisait, la pauvre créa-

ture ! le plus souvent elle regardait les nuages courir au ciel, puis elle écrivait; elle ne voyait personne, pas même les ours ni les éléphants que la foule allait sans cesse admirer. Elle s'aperçut qu'un individu semblait la poursuivre ; elle était toujours si absorbée dans un monde dont les pensées étaient si loin, qu'elle semblait ne rien voir de ce qu'elle avait devant les yeux; les regards d'amour étaient donc complètement perdus pour elle.

Rose craignait que sa maîtresse ne devînt folle à vivre ainsi de solitude et de contemplation, et elle voyait avec effroi s'avancer la fin de l'automne; que ferait-elle l'hiver, lorsqu'elle n'aurait même plus la distraction d'aller s'asseoir sur un des bancs du Jardin des plantes !

Arabelle reçut un matin une lettre ainsi conçue :

« Madame,

» Il y a déjà longtemps que j'ai le bonheur de vous connaître et de vous aimer !...

— Quel est le sot qui peut m'écrire ainsi? s'écria Arabelle.

— Poursuivez, madame, et nous saurons l'énigme.

— Mais vous n'avez jamais paru me remarquer; c'est donc à cause de cela que je prends la liberté de vous écrire pour vous déclarer mes intentions...

— Bélitre! eh! que me font ses intentions?... Enfin...

« Qui sont de me marier, étant d'un âge raisonnable et capable de faire le bonheur d'une femme; or donc, si cela pouvait vous convenir, vous me permettriez de vous voir et nous en causerions plus amplement. J'attends l'honneur de votre réponse, Madame, et suis votre humble serviteur,

J. Belmont,

Rue Saint-Victor, 12. »

— Voilà, sur mon âme, un étrange original, dit Arabelle qui ne put s'empêcher de rire à la lecture de ce billet doux d'une trempe si nouvelle. Que penses-tu de cela, Rose?

— Je pense, madame, que, ne fût-ce que pour nous distraire, vous devriez lui écrire et lui permettre de vous faire une visite, d'autant que cela ne vous engage à rien, et vous serez toujours à temps de vous en débarrasser quand il vous ennuiera.

— Les importuns et les sots sont quelquefois bien tenaces; pourtant, je ne veux pas te refuser la satisfaction de ce spectacle, toi qui vis si retirée à cause de moi, ma pauvre Rose; mais à condition que tu vas lui

écrire; ce doit être quelque manant d'après son billet, qu'en penses-tu?

— Je pense que si c'est celui que j'ai vu rôder autour de vous tant de fois, il est cruellement et atrocement laid. Mais la comédie en sera plus parfaite; que faut-il écrire, madame?

— Je vais te dicter; va, mon enfant.

« Monsieur,

» Ma maîtresse étant indisposée aujourd'hui, c'est moi qui prends la plume pour vous répondre. Votre lettre est trop polie pour avoir pu fâcher madame; mais, désireuse qu'elle est de causer avec vous aussi, elle me charge de vous dire qu'elle vous recevra après-demain mardi, vers les trois heures. Jusque-là elle vous envoie ses compliments, tandis que moi, Monsieur, je me dis votre très-humble servante,

ROSE COLLIN. »

— Voilà qui est parfait, ma chère amie; maintenant l'adresse, et jette ce billet chez lui : tu me diras un peu l'aspect de la maison qu'il occupe.

— Elle est noire, sale et vieille, dit Rose en rentrant.

— Qui donc? interrompit Arabelle.

— La maison où demeure votre amoureux, M. Belmont.

— Ah! vraiment? répondit Arabelle. Alors, s'il a quelque analogie avec son habitation, ce sera quelque monstre.

— Oui, madame; je crois que le mot sera fort bien appliqué.

— En attendant, Rose, soyons sous les armes, et, pour me réserver toute la surprise, je ne vais pas sortir ces deux jours-ci, ou plutôt j'irai partout ailleurs.

Le mardi arriva, et au coup de trois heures on entendit celui de la sonnette.

— Rose, fais-le attendre, je te prie, quelques minutes dans l'antichambre, puis tu viendras me dire à quelle espèce de quadrupède appartient sa ressemblance.

Rose revint bientôt en s'écriant :

— Ah! madame, il ressemble à un sanglier! Jamais vous n'avez rien vu de si laid. Tenez-vous bien.

— Sais-tu que maintenant j'ai le frisson de la peur, et que je me repens beaucoup d'avoir écrit à cet homme.

— Mon Dieu! vous le tiendrez en bride, et je gage que d'un sanglier vous ferez un agneau. Faut-il le faire entrer?

— Hélas! oui, puisqu'il est là.

Et Arabelle, au moment où elle se leva, pensa tomber à la renverse, en apercevant le visage le plus hideux

du monde. Néanmoins elle se contint et l'engagea à s'asseoir. Il resta d'abord comme saisi, probablement en sens inverse, par la merveilleuse beauté d'Arabelle; il ne trouvait point une parole qui lui semblât convenable, et il restait silencieux. Comme ce silence parut intolérable à mademoiselle de la Mothe, elle résolut de briser la glace, et d'entamer la conversation.

— Il me paraît, monsieur, que vous aimez beaucoup la promenade du Jardin des plantes?

— C'est vrai, madame, surtout depuis que j'ai eu *l'avantage* de vous y voir.

— Voilà que cela va commencer, pensa Arabelle.

— Et moi aussi, je m'y promène presque chaque soir.

— Mais vous ne regardez personne, madame.

— Moi, monsieur, j'ai cette habitude.

— Ah! c'est donc cela! Je me disais aussi : c'est bien drôle que cette dame ne regarde jamais. Oserais-je vous demander, madame, ce que je peux espérer en réponse à l'objet de ma lettre?

— Quelle laide bête! se dit encore Arabelle.

— Mon Dieu! monsieur, cela demande réflexion... nous ne nous connaissons ni l'un ni l'autre...

— Mais, madame, mon plus grand désir est de faire connaissance avec vous. Si vous voulez bien me donner la permission de vous accompagner dans vos promenades...

— Non, monsieur, c'est impossible; il faut que je me promène seule par ordonnance du médecin.

— Quelle singulière ordonnance! En ce cas permettez-moi, madame, de venir vous voir les soirs.

— Quelquefois... oui, monsieur.

— Voici ma position, madame; j'ai eu une grande maison de commerce, et j'ai en partie perdu ma fortune; il me reste une petite propriété en Auvergne, qui est assez jolie et très-agréable à habiter. Si ce pays vous plaisait, c'est là que nous irions vivre... Il est fort beau ma foi!

— En vérité, monsieur, vous parlez de l'avenir comme si nous étions déjà mariés! Vous allez un peu trop rapidement.

— C'est que voyez-vous, madame, quand une chose me convient, c'est oui tout de suite; quand elle ne me convient pas, c'est non. Je serais charmé de vous voir vous décider comme moi.

— Excusez-moi pour aujourd'hui, monsieur, j'ai des lettres à faire; dans deux ou trois jours j'aurai l'honneur de vous attendre.

Et M. Belmont partit, se promettant de revenir le lendemain, et de ne pas désemparer qu'il n'ait emporté la victoire, sinon d'assaut, du moins à force de sollicitations et d'importunités.

— C'est assez d'une visite, je pense, madame, s'écria Rose lorsqu'il fut parti, et vous ne recevrez plus un monstre comme celui-là.

— Au contraire, mon enfant, je veux m'y accoutu-

mer, car j'ai résolu d'accepter la proposition de cet homme.

— Mon Dieu! madame, vous m'effrayez!

— Cela sera ainsi, néanmoins. Je veux un mari que je ne puisse pas aimer, je veux avoir du mérite à remplir mes devoirs, je ne puis mieux choisir : il a l'air d'un honnête homme, c'est tout ce qu'il faut, et d'ailleurs je suis reconnaissante de ce qu'il m'a assez estimée pour me demander en mariage sans me connaître. Il n'a pas fait comme les autres, lui!

Cette discussion dura longtemps entre la maîtresse et la camériste, et Arabelle finit par s'endormir.

Huit jours après, Arabelle raconta à M. Belmont les événements de sa vie, et lui demanda si malgré cela il voulait encore l'épouser. Il lui répondit que ses intentions étaient les mêmes.

— Eh bien, monsieur, répliqua-t-elle, vous trouverez en moi une honnête femme, je vous remercie. Dans quelques mois ma main est à vous.

Rose leva les yeux au ciel en pleurant.

Vers le printemps Arabelle, ayant fait une promenade *extra muros* avec sa fidèle amie, rencontra Octave, ayant au bras la demoiselle qu'elle avait vue au spectacle avec lui, et comme ils étaient seuls, elle dut penser qu'ils étaient mariés. Cette rencontre fut pour elle un coup de foudre. Elle pensait qu'il en devait être ainsi ; mais le voir lui fit un mal affreux. Et comme souvent, d'événements en apparence fort peu impor-

tants en découlent de très-graves, le soir même Arabelle déclara à M. Belmont qu'elle était prête à le suivre à l'autel; peu de temps après, cette perle de beauté devint la femme du plus hideux des monstres.

XX

L'AUVERGNE

Arabelle avait mis pour conditions à ce mariage que Rose ne la quitterait jamais, qu'autant qu'elle le demanderait elle-même de sa propre volonté; qu'ils partiraient immédiatement après la cérémonie pour l'Auvergne.

L'habitation de M. Belmont lui parut assez supportable; mais elle se demandait chaque jour comment elle pourrait s'pprivoiser avec la laideur de cet homme. D'abord il fit comme les chats, patte de velours, et la laissa souveraine maîtresse de tout arranger à sa fantaisie, son temps, sa vie, ses habitudes; il s'occupait de faire valoir lui-même ses terres, de sorte qu'il s'absentait souvent; la fortune d'Arabelle l'ayant mis à même de faire de nouvelles acquisitions, et d'augmenter de beaucoup la valeur de cette propriété, les soins qu'elle réclamait de lui augmentaient en proportion.

Là, comme en Normandie, Arabelle, dont l'âme artiste avait besoin de quelques aliments, dont l'esprit était

observateur et aventureux, Arabelle donc commença des excursions en compagnie de Rose.

La maison de M. Belmont était située non loin du Mont-Dor, abritée des vents par un rempart de hautes montagnes.

La première fois qu'Arabelle sortit, elle fut émerveillée du coup d'œil grandiose et majestueux, de l'aspect imposant de ces solitudes.

A peine installée, Arabelle fit connaissance avec le curé, qui était encore vert à cette époque : et cet homme, instruit et distingué, comprit rapidement quelle distance immense séparait l'intelligence des deux époux, et résolut de consacrer tout ce qu'il pourrait de son temps à cette pauvre abandonnée...

Il l'accompagnait souvent dans ses promenades, et comme il était un excellent cicerone, il lui faisait voir ce qu'il y avait de plus curieux.

Un jour qu'ils traversaient une prairie assez humide, il lui demanda si elle n'avait jamais entendu parler de la *momie des Martres?*

— Non, jamais, cher pasteur ; et qu'était-ce, je vous prie ?

— Tenez, dans ce pré même où nous sommes, deux paysans, en fouillant dans la terre, découvrirent un cercueil qu'ils ouvrirent ; il renfermait un enfant de douze ans, à peu près, et tellement bien conservé qu'on l'eût pris pour un enfant vivant, respirant la fraîcheur et la santé. Ses yeux, (ce qui est inouï), avaient gardé

tout leur éclat. Les momies d'Égypte n'étaient rien en comparaison de cette parfaite conservation au-dessus de toutes les bandelettes et aromates. Cette merveille, amenée au village des Martres, les paysans ne pouvant pas expliquer un si grand phénomène, déclarèrent que cet enfant ne pouvait être qu'un saint, et chacun s'empressa de le mutiler pour s'approprier une relique, les dents, les cheveux, les doigts; puis on l'enferma dans une châsse de verre dont on dota l'église.

Mais malheureusement cette nouvelle s'ébruita, et on fit demander cette momie par le cabinet d'histoire naturelle; ces mutilations et translations l'ayant exposée à l'air, elle est actuellement toute noire et toute racornie; il serait difficile, en la voyant, de reconnaître la merveille qu'on avait déterrée.

— Que je suis fâchée de ne point l'avoir vue à l'époque où on la découvrit, ce devait être fort curieux. Quel malheur qu'on ait perdu ce secret de donner à la mort l'apparence de la vie, et lui enlever ainsi ce qu'elle a d'effrayant et de hideux; ce serait si doux de pouvoir garder ainsi près de soi ceux qu'on aurait aimés, et causer encore avec eux comme s'ils nous devaient entendre!

— Avez-vous donc perdu beaucoup d'amis? dit le curé avec intérêt.

— Mes deux seuls amis sont morts en Allemagne, et je n'aurai peut-être jamais le bonheur d'embrasser la froide pierre qui les recouvre!...

M. Bulmer, la voyant attristée, l'entraîna sur une des plus hautes montagnes des deux chaînes qui traversent l'Auvergne, les monts Dor et les monts Dômes, le pic de Sancy, le roi des monts de la France intérieure. Du haut de cette élévation ils embrassèrent une immense étendue; et comme il s'était muni d'une lorgnette d'approche, il lui fit voir au travers les flancs de toutes ces montagnes déchirées par les volcans qu'elles ont recélés autrefois.

— Voyez, lui dit-il, ce mont dont la forme est si bizarre : on l'a nommé le *Capucin;* ne dirait-on pas, en effet, d'un moine dont le capuchon est rabattu sur ses yeux.

— C'est vrai, dit Arabelle, heureuse et distraite par la contemplation de cette nature sauvage, et différente de tous les pays qu'elle avait parcourus.

— Bien que tous ces volcans soient détruits depuis un temps immémorial, reprit le curé, ils ont conservé leur apparence volcanique, les monts Dômes surtout, soulevés par le feu intérieur, couverts encore de débris de lave et hérissés de cratères. De tous ces monts, le plus extraordinaire est assurément celui qu'on nomme le Puy-de-Dôme, qui n'a point été un volcan, mais bien l'œuvre d'un volcan, qui, après avoir soulevé, calciné cette masse immense, sans la perforer d'un cratère, s'est fait jour pourtant, et a vomi des laves par des bouches environnantes.

Tournez-vous de ce côté, et vous verrez un lac,

quoiqu'ils soient assez rares dans notre pays. C'est le lac Pavin; il est tout rond, et, de plus, très-creux. Il se trouve symétriquement encaissé dans une falaise circulaire fort escarpée. Malgré la rapidité de sa pente, elle est couverte d'herbes à sa base et de taillis à sa crête, et forme ainsi autour de ce lac comme une guirlande verte et fantastique.

— C'est un étrange spectacle!

— En bas vous voyez le Puy-des-Bains, celui de l'Arguillier, celui de l'Angle; à l'est, le Gerbier des Joncs. Mais, de tout ce que je vous montre, peut-être ne voyez-vous rien, ou du moins fort peu de chose; car je connais tellement ces montagnes, que si je ne les vois pas, je m'imagine les voir; il n'en peut être de même pour vous, ma chère enfant. Cette promenade a dû vous fatiguer; rentrons, il est tard, et demain, si cela peut vous distraire, je viendrai vous prendre et nous irons visiter la grotte de Royat.

— Avec un extrême plaisir, mon cher monsieur Bulmer, dit Arabelle en cueillant à poignées des plantes aromatiques dont toutes les montagnes sont couvertes; je serai toujours bien heureuse et bien reconnaissante des instants que vous serez assez bon pour me consacrer.

Et le lendemain elle demanda au curé son assentiment pour emmener Rose avec eux, et qu'elle fût de la partie pour voir cette charmante grotte. M. Bulmer ne fit pas la moindre difficulté, et ils partirent donc tous

les trois, non sans s'être munis de provisions, et en carriole, attendu la grande distance.

Au pied d'un roc escarpé qui porte le village de Royat, s'ouvre cette grotte peu spacieuse, elle est entièrement tapissée de frais lichens. Le ruisseau de Royat jaillit au fond de la grotte par sept sources différentes, dont les unes tombent perpendiculairement, tandis que les autres s'élèvent et décrivent des courbes gracieuses et variées; puis elles se rejoignent dans un bassin au centre de la grotte, et de là coulent dans le ruisseau de Fontana.

Arabelle fut émue; le murmure de ces eaux lui semblait une musique céleste et ranimait son âme abattue. Le site admirable, les masses de verdure et de rochers, les vieilles ruines d'édifices religieux placés çà et là dans le voisinage, tout était rempli de poésie pour elle.

— Oh! c'est là que je voudrais planter ma tente et porter mes pénates! que ce lieu me plaît! que ne puis-je y revenir souvent!

Quelque temps après, l'excellent curé l'emmena visiter la cascade du Mont Dor. Elle est située à deux cent vingts pieds au-dessus du village, et tombe de soixante pieds de haut dans un cirque formé par un roc énorme de basaltique, dont la crête surplombe de beaucoup la base; on peut passer entre le roc et la cascade, et la voir se précipiter à trente pieds tout autour de soi.

Le soleil donnait en plein sur les eaux qui s'éparpil-

laient comme des milliers de diamants; ce spectacle était magnifique; Arabelle ne put retenir un cri d'admiration, et, impressionnable qu'elle était, elle s'agenouilla pour adorer Dieu dans une de ses créations les plus belles.

M. Bulmer fut extrêmement touché de ce mouvement de piété et de sensibilité, et, à partir de ce moment, l'intérêt déjà très-vif qu'il portait à madame Belmont se changea en une profonde et réelle affection, de ces affections à toute épreuve comme en peuvent seulement éprouver les âmes d'élite.

Un jour que, seule, Arabelle était allée explorer une de ses montagnes favorites, et comme elle était assise à effeuiller des fleurs, tout en se plongeant dans le monde de ses souvenirs, elle entendit un léger bruit derrière elle et ne se retourna pas, pensant que c'était quelque gibier qui s'était avancé jusque-là. Elle entendit un soupir; elle se retourna et pensa mourir de saisissement en apercevant le chevalier de Gricourt.

— Je vous retrouve donc enfin! dit-il en s'avançant et s'asseyant à ses côtés.

— Hélas! chevalier, vous me retrouvez trop tard.

— Comment, trop tard... expliquez-vous, chère Arabelle.

Alors, elle lui raconta ce qui s'était passé depuis le jour où il avait quitté le château de Ferney.

— Si vous saviez, chevalier, combien j'ai regretté de ne point avoir suivi vos conseils, aujourd'hui j'aurais repris le théâtre, je serais heureuse!...

— Eh bien! aujourd'hui, puisque vous êtes libre, ma pauvre enfant, voulez-vous m'accepter pour protecteur, pour ami... voulez-vous enfin me permettre de vous donner mon nom?... Je ne vous demande pas d'amour, Arabelle, je ne vous demande qu'un peu d'amitié en échange de ce que je vous donnerai, de passion, de soins... Laissez-vous aimer, voilà tout, vous aimerez après si vous le pouvez; si vous ne le pouvez pas, je ne me plaindrai jamais, jamais, entendez-vous, Arabelle!... Vous serez ma fille, ma fille chérie, et nous parlerons ensemble de Dresde, de M. Eysemann, de tout ce qui pourra vous charmer. Je m'effacerai toujours devant vous... Je vous bercerai comme un enfant pour vous garder de tout mal.

Il aurait pu parler longtemps, la triste Arabelle était suffoquée de sanglots.

— Grand Dieu! qu'avez-vous? continua le chevalier... Arabelle, vous pleurez! vous aurais-je déplu?... dites un mot, et vous ne me reverrez plus... mais parlez, parlez, au nom du ciel, que j'entende le son de votre voix!... ayez pitié de moi, Arabelle, je vous en conjure!

— Hélas! hélas! chevalier, vous me navrez! s'écria-t-elle enfin; vous arrivez trop tard!

— Ce mot est comme une flèche aiguë que vous m'enfoncez au cœur... Ce mot .. que veut-il dire?

— Je le répète, il est trop tard!... je suis mariée!...

— Mariée?... mariée?... impossible! s'écria le chevalier...

— Et si vous pouviez savoir ce que c'est que ce mariage, mon Dieu! moi qui vous ai tant regretté, je puis vous le dire, maintenant... je vous appelais comme mon sauveur, mon seul ami, et ne vous voyant plus reparaître, j'ai cru que vous étiez mort. Oui, j'eusse été heureuse de vous accepter, et je vous aurais aimé comme vous méritez qu'on vous aime, cœur adorable et que j'ai méconnu... Assurément j'ai pris l'ombre et j'ai laissé le corps. Tout ce que vous venez de me dire m'a fait sentir plus douloureusement encore, si c'est possible, l'horreur de ma position, elle entraînera quelque grande catastrophe.

— J'ose à peine vous demander qui vous avez épousé, Arabelle?

— Un monstre, dit-elle tout bas et regardant autour d'elle.

— Comment, un monstre?

— Oui, j'ai été poussée là par une de ces inexplicables et inévitables fatalités... Je me suis décidée en une minute, et ce qu'il y a de pire, c'est que je comprends maintenant son caractère horrible qu'il a d'abord caché et qui se découvre de jour en jour... Je suis et je serai la plus malheureuse des créatures!

— Et si j'étais revenu trois mois plus tôt?...

— Oui, il eût encore été temps.

— N'y aurait-il aucun moyen de vous arracher à cet homme?

— Et lequel?

— Un divorce...

— Impossible... je serai peut-être mère dans six mois... Vous le voyez, cela ne se peut.

— On peut toujours fuir une destinée si cruelle.

— Non, je veux être honnête femme; j'en mourrai, mais c'est égal.

— Arabelle, puis-je aller chez vous?

— Eh! qui sait comment il prendrait votre visite?

— Essayons toujours.

— Je le veux bien, mais j'ai peur.

— Qu'importe si sa colère tombe sur moi!

— Croyez-vous que sa brutalité oubliera quelqu'un?... Il serait plus convenable que d'abord vous m'écrivissiez une lettre, comme ayant appris que je demeurais ici, et pour me demander la permission de me voir.

— Comment! il faut prendre tant de précautions avec cet homme?... Fuyez-le, Arabelle, je vous en conjure, nos nouvelles lois permettent le divorce.

— Non, chevalier, je vous l'ai dit, je veux être honnête femme; je savais d'avance ce que mes devoirs auraient de pénible, mais je vais être mère, il me faut beaucoup plus de courage, et je souffre au centuple de ce que souffrirait une autre; cependant je supporterai tout...

— Quoi ! vous me quittez déjà, ma chère Arabelle? encore quelques instants...

— Si M. Belmont passait par ici, et qu'il vous aperçût avec moi... je serais perdue!...

— Je vais donc vous écrire, et attendre avec impatience qu'il me soit permis de vous voir, Arabelle. J'ai une grâce à vous demander, ne me la refusez pas...

— Et quelle est-elle, chevalier?

— Laissez-moi une fois, rien qu'une seule, imprimer un baiser sur votre beau front...

Arabelle lui tendit son front avec une candeur inouie, et disparut bientôt, non sans se retourner et lui faire signe avec la main.

XXI

UN SOUFFLET

Deux jours après le chevalier fut introduit dans l'appartement d'Arabelle, par M. Belmont lui-même, il jugea à propos de rester là tout le temps de cettte visite, quoiqu'il s'aperçût fort bien qu'il gênait sa femme. Heureusement le curé arriva, et, rassuré par sa présence, il se décida enfin à sortir.

Madame Belmont s'empressa de nommer M. de Gricourt au curé, et de lui raconter qu'il la connaissait depuis son enfance, qu'elle avait un bonheur extrême à causer avec lui, et qu'il l'avait vue dans plusieurs

phases de sa vie bien différentes. Le bon curé prit part à cette conversation. Arabelle lut quelques-unes de ses poésies au chevalier, qui les trouva charmantes, et lui demanda d'en copier, afin, disait-il, de se munir des pensées, des sensations échappées à cette âme souffrante !

Le chevalier venait tous les jours malgré la défense d'Arabelle, M. Belmont ne tarda pas à le trouver mauvais; et, comme il fut choqué que sa femme résistât lorsqu'il lui disait que ses visites ne lui convenaient plus, il lui dit :

— Je vous l'ordonne, madame.

— J'obéirai, monsieur, répondit-elle en baissant les yeux; pourtant...

— Pourtant ?...

— C'est le seul ami que j'aie sur la terre...

— Qu'avez-vous besoin d'ami, madame, ne suis-je pas là!...

— Oh! monsieur, êtes-vous un ami pour moi!

— Lorsque je vous ai épousée, madame, je ne vous croyais point une bégueule; je savais que vous possédiez cent mille francs, je vous ai recherchée à cause de cela; mais je veux être le maître chez moi, entendez-vous!

— Quoi! monsieur, c'était pour mes cent mille francs?

— Croyez-moi, madame Belmont, cédez, ou vous vous en trouverez mal.

— Était-ce donc pour me faire une existence semblable, monsieur, que vous vous êtes acharné après moi pendant si longtemps?

— Si je vous ai poursuivie, c'est que votre personne et votre fortune me convenaient... D'ailleurs, ma conduite ne regarde personne, je suis maître chez moi, vous dis-je!

— Je ne le sais que trop, monsieur!

— Ce verbiage, m'ennuie: je vous défends de recevoir ce monsieur, c'est clair et français, je crois?

— Je vous ai répondu que vous seriez obéi: mais il m'est bien permis de me plaindre, reprit Arabelle, s'exaspérant davantage de minute en minute.

Et M. Belmont, exaspéré aussi par une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, leva sa main grossière et appliqua un rude soufflet sur la joue délicate d'Arabelle, puis il sortit en lui disant:

— Vous vous plaindrez pour quelque chose au moins!

Arabelle, restée comme folle et comme étourdie, fut pendant quelques instants immobile; le souvenir lui revenant, elle fut prise d'un accès de vertige; elle franchit, comme un éclair, les degrés de l'escalier et sortit en courant, sans répondre à Rose qui la suivit de loin; elle ne s'arrêta que devant la maison du curé, et arriva dans son salon, pâle d'émotion et de fatigue, elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur un fauteuil.

— Qu'avez-vous, mon enfant? qu'avez-vous? vous

m'effrayez! dit l'excellent M. Bulmer allant à elle et la regardant avec anxiété... Qu'a-t-elle? dit-il à Rose qui entrait et qui n'avait pu venir aussi vite que sa maitresse.

— Hélas! monsieur, répondit Rose, je n'en sais rien moi-même, je l'ai interrogée comme vous : elle a continué sa course sans me répondre.

La respiration d'Arabelle était précipitée, son cœur se soulevait à rompre toutes les fibres qui le retenaient, le bon curé lui frotta le visage avec un baume souverain; enfin aussitôt qu'elle put proférer une parole, ce fut celle-ci :

— Il m'a frappée!... il m'a frappée!...

— Qui? qui donc?... s'écrièrent à la fois M. Bulmer et Rose.

— Mon mari!... répondit-elle en cachant sa tête dans ses mains.

— Que signifie cela, ma chère enfant? dit le curé en s'asseyant auprès d'elle.

Elle ne parvint à faire ce récit qu'en phrases entrecoupées, et elle le finit par celle-ci :

— Jamais... jamais... je ne veux plus retourner avec cet homme.

A tout ce que pouvait lui dire le digne pasteur, elle répondait toujours, comme si elle ne l'eût ni entendu ni compris.

— Non, jamais, j'aime mieux mourir!

— Mais, ma fille, songez à l'enfant que vous portez

dans votre sein... Vous ne voulez pas qu'il soit rejeté de tous!

— Oh, non, mon cher monsieur! reprit Arabelle émue.

— Eh bien! laissez-moi vous conduire chez vous.

— Non, et je veux vivre seule avec mon enfant, il le tuera, monsieur!

— Et votre devoir, Arabelle!

— Oh, monsieur! il nous tuera tous les deux. Soyez sûr qu'il ne s'arrêtera pas là; c'est l'être le plus vil, le plus grossier qu'il y ait au monde. Son naturel est forcément méchant et féroce. Il aime les larmes, qui me dit qu'il n'aime pas le sang? Je le crois capable de tout!

— Ma chère maîtresse! s'écriait Rose en pleurs, vous... avoir osé vous battre! S'il avait envie de frapper quelqu'un, il valait mieux qu'il me prît, moi. Oh! je souffrirais tout pour vous éviter une souffrance, une larme!

— Qui n'aimerait pas un cœur comme celui de Rose? si bonne, si dévouée, si parfaite; depuis deux ans, elle ne s'est pas démentie d'un jour, et déjà il me reproche de l'aimer trop!

— Je vais aller trouver votre mari, lui reprocher cette horrible brutalité, et vous l'amener tout repentant pour vous demander pardon à ce prix, vous reviendrez, n'est-ce pas?

— Pour vous complaire, M. Bulmer, vous, qui êtes

un ange de bonté, que ne ferais-je pas? Mais, je regarde ma vie comme sacrifiée, et, tôt ou tard, je serai sa victime. Si je puis supporter plus longtemps une pareille existence... Eh bien! ce ne sera qu'une prolongation de supplice. Pour qui, pour qui voulez-vous que je vive?

— Pour Dieu qui vous ordonne de vivre, ma fille. Il n'est pas permis de disposer de cette vie qu'il nous a donnée. Il n'appartient qu'à lui de reprendre ce don! et pour votre enfant!

— Quel funeste don! que je voudrais qu'il le reprît!

— Attendez-moi toutes deux ici, dit M. Bulmer, j'espère que je serai bientôt de retour; songez qu'en mon absence, ma maison et ma vieille servante sont à votre service, usez-en comme si vous étiez chez vous, rien ne me peut faire plus de plaisir.

Et le curé sortit.

Arabelle eût bien voulu s'enfuir, si elle n'eût pas donné sa parole de rester; mais elle était si troublée que Rose essaya en vain de la distraire; à chaque bruit, le cœur lui battait, il lui semblait toujours que c'étaient les pas de M. Belmont. Elle n'avait jamais aimé cet homme, elle avait toujours éprouvé de l'aversion pour lui, elle avait attribué ce sentiment à sa laideur extrême, et elle se disait:

— S'il est bon, peut-être m'y ferai-je avec le temps.

Maintenant elle le haïssait mortellement et pour la vie, elle sentait que, quoi qu'il fît, rien ne pourrait

effacer le souvenir de l'affront cruel qu'elle avait reçu.

— Consolez-vous, ma bonne maîtresse, je vous en supplie. Moi, je serai là pour vous garantir ! Je ne vous quitterai plus, il ne vous frappera pas devant moi.

— Il ne souffrira jamais que tu sois toujours là ! je crois que j'ai entendu ouvrir la porte. Oui, on entre, on monte. O ciel ! ce sont eux... Seigneur, Seigneur, ne m'abandonnez pas ! Je sens un froid mortel qui me couvre d'avance d'un linceul.

Elle s'était levée et retomba presque inanimée sur son siége.

M. Bulmer entra, suivi de M. Belmont, dont la contenance était peu assurée.

— Je vous amène un pécheur repentant, ma chère dame, dit gracieusement le curé. J'espère que vous ne serez pas moins clémente que notre Seigneur Jésus-Christ, qui a pardonné. C'est un bel exemple qu'il nous a donné là, et nous ne pouvons choisir un meilleur modèle.

Arabelle restait muette.

— Dites donc quelque chose, souffla M. Bulmer à l'oreille du pécheur embarrassé.

— Voulez-vous oublier un moment de vivacité, ma chère, dit enfin M. Belmont ; je vous assure que j'en ai grand regret.

— Je ne veux pas, monsieur, répondit Arabelle, que la démarche que M. Bulmer a pris la peine de faire

soit inutile, voilà ma main en signe de paix. Je souhaite pour vous et pour moi que dorénavant vous sachiez modérer vos emportements, et que vous appreniez qu'on ne se conduit pas avec une femme comme avec un chien de chasse qu'on fustige s'il résiste.

M. Belmont prit la main qu'elle lui tendait avec un geste dédaigneux et princier, et quoique son apparence fût humble, il fut blessé de cette phrase qu'elle lui dit devant le curé et Rose, il jura en lui-même qu'il ne l'oublierait pas et qu'il s'en vengerait.

Le curé, pour enlever ce que ces premiers moments de tête à tête pouvaient avoir de pénible, retint à dîner M. et madame Belmont.

— Et moi, M. Bulmer, dit Rose avec sa mine rieuse et enfantine, faut-il que je reste?

— Cela va sans dire, ma fille, tu vas aider Gothon, qui sera enchantée.

Le pasteur fut si gai, si aimable, sut mettre les deux partis chacun sur le sujet qui leur plaisait le mieux, que tout cet orage semblait calmé en apparence. Il parlait musique et littérature à Arabelle; il parlait machines d'agriculture à M. Belmont.

— Je vais, mon cher voisin, dit-il au mari, vous donner un excellent traité sur la manière d'avoir double récolte; tenez, parcourez un peu ceci, et vous me direz ce que vous en pensez.

Puis, se tournant du côté d'Arabelle qui regardait une volière où se jouaient des oiseaux dont les diffé-

rents plumages chatoyaient en contrastant admirablement :

— Vous plairait-il, mon enfant, lui dit-il, que je vous donnasse quelques-uns de mes élèves? Cela vous distrairait; il n'y a rien de si charmant que ces petits êtres auxquels on finit par s'attacher beaucoup.

— Volontiers, mon cher M. Bulmer, mais j'ai peur d'être bien oublieuse quelquefois pour les soigner.

— Vous en confierez la surintendance à Rose, et cela ira fort bien. Maintenant, j'ai une prière à vous adresser, êtes-vous disposée à y faire droit?

— Puis-je vous refuser quelque chose, digne et excellent ami, dit Arabelle avec tout l'entraînement de son âme, parlez.

— Je voudrais vous prier de me faire un peu de musique, quoique mon clavecin soit vieux et mauvais. J'aime infiniment la mélodie du chant, elle m'élève toujours vers Dieu, surtout lorsque c'est une voix comme la vôtre qui chante.

Elle se mit au clavecin et chanta :

Avec tant d'expression que des larmes sillonnaient ses joues pâles, et tombaient en perles jusque sur son col d'albâtre, le curé lui-même était vivement ému, quant à M. Belmont, il était tellement enfoncé dans ses blés, sainfoins et luzernes, et autres semences qu'il n'avait même pas entendu la musique.

— Etes-vous née en Italie, ma chère madame Belmont, pour en parler avec tant de regrets et de charmes?

— Non, mais je pense à Dresde, à cette ville où j'ai été si heureuse; mon plus cher désir... serait de retourner en Allemagne, et de mourir sous ce beau ciel bleu! la mort serait moins triste, moins pénible!

— Et qui vous empêchera d'y faire un voyage lorsque vous aurez mis au monde ce bel enfant que je ferai chrétien, moi!

— Qui sait ce qu'enferme l'avenir? le mien est gros d'orages et léger de roses!

— Vous verrez, lorsque vous serez mère, comme ce sentiment vous rattachera à la vie; elle vous apparaîtra toute différente. Alors... vous désirerez vivre parce que vous comprendrez que vous êtes utile à ce petit être qui n'aura que vous au monde pour le soigner, et le garantir de tout mal.

— Vous croyez, monsieur Bulmer? dit-elle en agitant sa tête comme avec une expression de doute. On connaît la souffrance extérieure des martyrs; mais qui sait... les angoisses des âmes seront beaucoup plus douloureuses que celles du corps, car celles-ci finissent par la mort!... les autres, comme le poison lent, vous font mourir tous les jours un peu, et ce martyre dure bien des années! Qui pourrait entreprendre de faire cette étude?

— Vous vous trompez, ma chère enfant; c'est notre rôle à nous de sonder les plaies cachées pour y porter, autant que nous le pouvons, le baume de nos consolations. Le reste est le secret de Dieu.

— Vous avez toujours raison, monsieur Bulmer, et je suis une ingrate de m'exprimer ainsi, je dois à votre âme noble et sympathique les seuls instants de bonheur que j'aie goûtés depuis que je suis ici!

— S'il était en mon pouvoir d'arracher les épines qui vous blessent, pauvre créature, je le ferais avec un bonheur extrême! Mais nous ne sommes que des mortels, et il appartient à Dieu seul de rendre le calme aux âmes troublées!

M. Belmont, s'apercevant que le jour baissait, ferma son livre et dit à Arabelle qu'il était temps de partir. Ils saluèrent le curé, et madame Belmont, donnant le bras à Rose, ils s'acheminèrent vers leur demeure. Arabelle écrivit au chevalier ce qui s'était passé, et le pria de ne plus revenir, voulant éviter des nouvelles querelles. Elle lui fit des adieux déchirants, ils devaient être éternels... à moins qu'il n'y eût espoir de se retrouver en d'autres mondes.

M. de Gricourt, désolé, alla faire une visite au curé, et le chargea de ses derniers vœux pour Arabelle; il partait pour ne jamais revenir en France... Il souffrait trop, et il ne pourrait pas toujours être son maître et se contenir pour ne pas demander compte à M. Belmont de sa conduite envers sa femme. Il partit tellement désespéré que M. Bulmer pria pour lui tout un jour.

XXII

MONSIEUR BELMONT

Arabelle fit encore quelques promenades; son âme était si profondément atteinte, son corps tellement affaibli, qu'elle n'y trouva plus ce charme primitif qui l'avait d'abord enivrée; puis, tout se décolorant à ses yeux, elle ne voulut bientôt plus sortir, et tomba tout à fait malade.

Le curé essaya de l'entraîner pour respirer l'air, lui disant que le médecin l'avait expressément ordonné.

— A quoi bon, mon cher monsieur Bulmer, dit-elle avec un air si découragé, que le curé faillit pleurer sur cette belle plante qui dépérissait chaque jour?

— Par complaisance, accompagnez-moi, mon enfant, accompagnez-moi pendant que je vais faire ma récolte de vulnéraire.

Et il l'entraîna malgré elle. A peine eut-elle fait quelques pas qu'elle fut obligée de s'arrêter avant d'avoir atteint seulement la moitié de la montagne; et le curé s'assit à côté d'elle sous prétexte d'éplucher les simples qu'il venait de cueillir.

— Ouvrez-moi votre cœur, ma fille; ne soyez pas concentrée comme vous l'êtes depuis quelque temps... Non-seulement je suis votre confesseur, mais je suis

encore votre ami, et j'ai besoin de savoir le bulletin de votre âme.

— Que voulez-vous que je vous dise? reprit-elle avec ses yeux tournés languissamment vers le ciel.

— Comment se comporte M. Belmont maintenant? contez-moi tout cela, ma fille.

— Il me fait sentir le plus rudement qu'il le peut les pointes aiguës du collier d'esclave que j'ai eu la faiblesse de prendre, et qu'il m'a rivé lui-même.

— Vous m'affligez d'autant plus, mon enfant, que dans quelques jours je vais être obligé de vous quitter, de m'absenter.

— Comment, monsieur Bulmer, vous partez, dit Arabelle effrayée.

— Non, je ne pars pas pour toujours; mais il faut que je fasse un voyage. Une de mes sœurs qui habite la Hollande, étant gravement malade, à ce que m'écrit mon beau-frère, désire absolument me voir, et je ne puis refuser d'accomplir ce vœu d'une mourante, peut-être; Dieu veuille que j'arrive à temps, il y a loin d'ici à La Haye. J'ai demandé une permission à l'évêque du diocèse, il me l'a accordée, et me fera remplacer dans ma cure tout le temps de ce voyage.

— Hélas! qui est-ce qui pourra vous remplacer auprès de moi? s'écria madame Belmont avec désespoir; vous me trouverez morte à votre retour.

— Vous me promettrez d'avoir du courage et de prendre soin de vous.

— Je suis découragée de la vie !

— Et moi je veux que vous viviez... M'entendez-vous, Arabelle ?

— Je ferai tous mes efforts pour vous obéir; mais...

— Je vais aller voir votre mari, et lui faire comprendre qne si je ne vous trouve pas bien à mon retour, c'est lui que j'en accuserai.

— Pourrez-vous jamais empêcher un tigre d'être un tigre, ni un serpent d'avoir un dard venimeux ? C'est sa nature à lui d'être féroce !

— Vous m'écrirez longuement, je l'exige; et vous me donnerez tous les détails de votre vie. J'exige aussi que vous vous promeniez; d'ailleurs je tracerai à Rose son plan pour vous diriger; je vais vous reconduire et emmener M. Belmont pour lui faire voir mon jardin.

— Voisin, dit le curé en entrant, j'ai une prière à vous faire ?

— Tout à votre service, cher pasteur, répondit le mari d'Arabelle.

— Je vous prie de m'accompagner jusque dans mon potager et la prairie qui en dépend, pour vous expliquer plusieurs travaux, vous y donnerez le coup d'œil du maître pendant mon absence.

— Comment ! vous nous quittez ?

— Seulement pour quelques jours.

Et le curé entraîna M. Belmont, très-flatté de la confiance qu'il lui accordait; cette confiance semblait le grandir à ses propres yeux. Lorsque M. Bulmer le vit

si bien disposé, il lui fit toutes les recommandations possibles, quant au repos et au bien-être de sa femme; M. Belmont y répondit par les plus belles promesses du monde : promesses auxquelles le curé croyait peu.

Enfin, après avoir fait tout ce qui était en son pouvoir, le digne curé partit, non sans de grandes inquiétudes sur le sort de sa chère fille, ainsi qu'il l'appelait toujours.

Rose la forçait à sortir, quoique les promenades eussent perdu tout leur attrait pour elle. Le temps s'écoulait, et M. Bulmer, bien qu'il écrivît, ne parlait pas de retour, sa sœur ne pouvant se résoudre à s'en séparer. La saison devint mauvaise et pluvieuse, et bientôt elle ne sortit plus du tout. La même cause força aussi M. Belmont de rester chez lui, et les scènes recommencèrent. Pourtant Rose le tenait toujours en respect en lui disant :

— Songez donc, monsieur, à l'état de madame, une révolution peut lui être fatale en ce moment.

Alors il se contenait, de peur qu'on ne l'accusât d'avoir tué sa femme; mais il se promettait aussi de se débarrasser de ce mentor femelle à la première occasion.

Vers la fin de l'automne Arabelle mit au monde deux jumeaux, les plus jolis qui se pussent voir; elle voulut, malgré sa santé délabrée, les nourrir elle-même; hélas! elle ne put continuer, on fut forcé de faire venir une nourrice. Elle sentit ce que M. Bulmer lui avait prédit:

son âme, qu'elle croyait morte, s'ouvrit à un nouvel amour, et elle adora ses enfants, qui, désormais, devinrent toute son existence.

M. Belmont, qui d'abord avait paru enchanté de cette paternité, retomba bientôt dans son humeur féroce, et un jour qu'une discussion un peu vive s'éleva entre lui et sa femme, Rose voulant s'interposer entre eux, et user du pouvoir que lui avait concédé le curé de défendre sa maîtresse.

— Mêlez-vous de vos chiffons, la bonne, lui dit-il brusquement:

— Je ne suis point ici pour me mêler de chiffons, monsieur; mais seulement pour veiller sur ma maîtresse et la servir, et vous êtes sûr que je dirai tout à M. Bulmer!

— Je vous trouve bien impertinente, ma mie. Encore une fois, n'intervenez pas dans les querelles de ménage.

— Oh! monsieur, comment voulez-vous que je me taise en face des douleurs de ma maîtresse?

— Tu as raison, Rose, de prendre mon parti, car je ne veux point, je vous le déclare, monsieur, que mes enfants aillent à vingt lieues d'ici. Prenez patience, si leurs cris vous fatiguent, c'est mon seul amour au monde.

— Vos enfants partiront, madame, et cette belle conseillère aussi; je ne veux pas de servante-maîtresse chez moi.

— Y songez-vous, monsieur?

— J'y songe, madame, et je l'engage à faire ses paquets de bonne grâce, sans cela...

Et il fit le geste de la mettre à la porte à coups de pieds.

— Il n'y a donc rien de sacré pour vous, monsieur? s'écria Arabelle. Avez-vous oublié que la première condition posée en me mariant a été celle-ci : que Rose ne me quitterait jamais, à moins que ce ne fût sa volonté?

— Je ne sais qu'une chose, c'est que vous me devez obéissance, et comme il me convient que les enfants et Rose quittent cette maison, ils vont partir à l'instant même!

— Osez donc, monsieur, dit Arabelle, livide d'émotion et de colère, osez toucher à cette fille et à la mère de vos enfants ?

Et en disant ces mots, elle se mit en travers de la porte.

— Madame, ma chère maîtresse, s'écriait Rose, j'aime mieux partir que d'être cause d'un tel trouble!... Oh! madame, s'il vous arrive quelque chose, j'en mourrai de chagrin, c'est sûr.

Et la pauvre fille sanglotait.

— Ne me quitte pas, Rose... je ne le veux pas! dit Arabelle en saisissant le bras de sa fidèle Rose.

— Et vous croyez que des paroles empêcheront un homme d'agir selon sa volonté? Non, non, il ne sera pas dit que je me laisserai mener par le bout du nez, et je m'en vais vous faire voir qui est le maître de nous trois.

En achevant ces mots, M. Belmont, à qui la colère donnait une teinte cadavéreuse, prit rudement le bras de sa femme qu'il arracha de celui de Rose; la secousse fut si violente, qu'Arabelle tomba sur le parquet, tandis que, sans qu'il s'en inquiétât le moins du monde, il ouvrit la porte et fit descendre l'escalier à Rose, de manière à lui briser les os; il la mit ainsi à la porte en lui jetant sa bourse, sans écouter ni les cris ni les prières de la pauvre fille, qui émeuta tout le pays à raconter tout ce qui venait de se passer. Mais, tout en plaignant madame Belmont, personne ne se risqua.

Rose se réfugia chez la vieille Gothon, qui tomba de son haut, la pauvre fille, quand elle apprit tout cela, et elle interrompait Rose à chaque instant en lui disant :

— Seigneur mon Dieu ! la pauvre créature !

Honteux de ce qu'il avait fait, mais n'étant point disposé à en demander pardon, M. Belmont sortit pour cuver sa colère, comme disent les paysans. Cependant, il eut un remords, lorsqu'il était parti Arabelle était étendue par terre. Il se hâta de rentrer et courut à l'appartement; il trouva qu'Arabelle s'était relevée et étanchait le sang qui coulait abondamment par une ouverture qu'elle s'était faite à la tête; il s'attendait à des injures, à des reproches, et fut tout interdit de la trouver silencieuse. Il s'approcha d'elle :

— Souffrez-vous beaucoup, ma chère amie? Je vais envoyer chercher le médecin.

C'est inutile, monsieur, répliqua froidement Arabelle.

Elle s'évanouit, il fit en toute hâte chercher le docteur; celui-ci ayant pansé la plaie, déclara que madame Belmont avait besoin des plus grands soins et des plus grands ménagements; il fit plusieurs ordonnances et promit de revenir.

Arabelle se laissa soigner sans dire une parole; elle n'avait plus sa chère Rose, le chevalier était parti, M. Bulmer était absent, ses enfants étaient éloignés, et elle songeait toujours à Octave, dont l'amour l'avait entraînée où elle était maintenant, et que pourtant elle aimait encore, bien qu'elle en rougît au fond de son cœur!

Elle prit une résolution désespérée, la pauvre femme! ne pouvant plus supporter cette existence horrible, elle résolut de se laisser mourir; mais comme elle ne voulait point se donner la mort, croyant que là seulement était le crime, elle imagina un autre genre de suicide qui pouvait la faire souffrir bien longtemps.

La pauvre Rose, aussi désolée qu'inquiète, prit le courageux parti d'aller en Hollande, avertir M. Bulmer de ce qui se passait; elle employa ses économies à faire ce voyage, mais elle aimait tant sa maîtresse! on rencontre rarement un pareil dévouement et un pareil cœur, même dans les plus hautes classes de la société.

M. Bulmer pâlit d'effroi lorsqu'il l'aperçut et s'écria:

— Est-ce qu'elle serait morte, mon Dieu?

— Non, monsieur, pas encore, mais ce n'est pas la faute de ce monstre...

Et Rose raconta cet horrible événement qui fit tressaillir le pauvre curé d'indignation.

— Ma chère Rose, dit-il, de ce moment je te prends à mon service, et avant de savoir quand il sera possible de te faire revenir en Auvergne, je vais te placer auprès de ma sœur, que tu soigneras jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait rétablie.

— Mais, monsieur Bulmer, je n'y resterai pas trop longtemps, je vous en prie, et...

— Et je te donnerai des nouvelles de ta maîtresse, sois tranquille, mon enfant; c'est pour pouvoir partir que je te laisse, car sans cela je n'abandonnerais pas encore ma sœur; je te la confie, car je te connais.

— Monsieur Bulmer, monsieur Bulmer, au nom du ciel, écrivez-moi bien vite, ou je mourrai loin de ma maîtresse. Seigneur, faut-il qu'elle ait épousé cet homme!

Et après avoir bien embrassé sa sœur, le digne curé partit. Son voyage fut assez long; il fut obligé de s'arrêter en route dans différents diocèses pour remplir des missions dont il avait été chargé. Enfin il revit sa chère Auvergne, et commença par s'informer dans le pays avant d'aller voir Arabelle; on lui dit qu'elle était folle, et Gothon le lui affirma comme les autres.

— Je l'ai vue, vue de mes deux yeux, monsieur, lui dit-elle, cela vous fera mal à voir aussi.

Il ne voulut rien croire, et remit au lendemain sa visite, se promettant de juger par lui-même l'état de cette malheureuse femme.

XXIII

EXTASES, SECRETS

Aussitôt que l'heure fut convenable, M. Bulmer arriva le lendemain chez M. Belmont sans s'être fait annoncer, et heureusement il trouva Arabelle seule; il fut frappé du changement affreux qu'il remarqua dans toute sa personne, et effrayé de la rapidité avec laquelle il s'était opéré, mais il n'en fit rien paraître.

— Eh! bonjour donc, ma chère madame, s'écria-t-il en entrant; vous ne m'attendiez pas... ou plutôt vous ne m'attendiez plus.

Arabelle lui répondit à peine, ses yeux semblaient plongés dans une autre horizon que l'horizon terrestre. Elle était ainsi merveilleusement belle, comme une poétesse, une prêtresse inspirée qui lit dans les sphères d'un autre monde. Ses lèvres s'agitaient et laissaient échapper quelques sons inachevés, puis elle s'arrêtait ensuite comme quelqu'un qui écoute, et répond à ce qu'on vient de lui dire.

Le curé la regardait dans un état de surprise incon-

cevable; il cherchait à comprendre ce qui se passait dans l'imagination de cette femme, et à deviner la cause d'un si étrange phénomène.

— Ou elle est en somnabulisme naturel, se dit-il, ou quelque magnétiseur aura passé par là; hélas! si elle pouvait oublier la réalité de son présent pour un rêve, ce serait trop heureux.

Le curé s'assit et resta à regarder Arabelle avec autant d'intérêt que d'étonnement.

Tout à coup un sourire illumina la physionomie de madame Belmont, qui prit alors un reflet angélique; puis, toujours regardant le ciel, elle commença à parler distinctement, quoiqu'en phrases entrecoupées.

— Ne tremblez pas, mon maître, dit-elle, je serai forte, je réussirai; tenez, tenez; écoutez donc la foule, comme elle crie! que ses cris sont enivrants! Voyez ces fleurs, il y a là de quoi faire bien des couronnes pour vous et pour moi. Mais il s'évanouit, pauvre maître! et moi, un nuage passe sur mes yeux; mais c'est un nuage d'or; il est éblouissant; le nuage se dissipe, c'est un char de diamants qui nous conduit à la cour.

Puis elle se leva et fit des révérences.

— Que de bontés! que de grâces! madame l'électrice. Vous me comblez, prince Maximilien! quelles honorables louanges! Eh bien! j'irai au bal, plus vive et plus joyeuse pour mon maître que pour moi. Le voilà donc maître de chapelle et un ruban à la boutonnière.

Cher maître de chapelle, je veux chanter vos musiques sacrées. Je me cacherai derrière un des piliers de la nef. Non, voici venir le printemps, le printemps qui fait sortir les feuilles des bourgeons qui les retenaient captives, qui fait éclore les boutons des fleurs, et décore leurs corolles de petites roses bleues et blanches. Voici le printemps qui réchauffe la chrysalide inerte; elle s'envole sous un rayon du soleil, et deux belles ailes diaprées s'élancent dans les airs. Et moi, comme les feuilles, les fleurs, les papillons et les oiseaux, il va m'éclore aussi deux ailes, bleues, pareilles, le beau ciel de Naples, la Méditerranée, et je pourrai chanter vos mélodies. Alors, je n'aurai pas besoin de me cacher pour jouer le rôle d'un ange. Mais j abattrai mon vol sur votre chapelle royale, et j'entrerai, lumineuse comme le soleil qui reflète son prisme changeant sur les dalles... et tout aussi éblouissante que les saphirs dont l'électrice a orné mon col... je chanterai des chants inconnus aux mortels... leur âme s'élancera dans le ciel d'où je serai venue... et tout l'honneur en sera à vous, mon très-cher maître... quand ce sera fini, on cherchera dans l'église quelle est la voix qui aura dû chanter ainsi... on amènera devant l'électeur tous les musiciens... on les fera chanter l'un après l'autre... aucun n'aura cette voix aux ailes bleues... on fouillera de nouveau l'église, on visitera les piliers, on regardera derrière les statues et les autels... on n'y trouvera que du bois, du marbre, de la pierre et de la den-

telle... tandis que moi je me reposerai délicieusement sur le flanc d'un nuage, ayant reployé mes ailes sur sa crête dorée... Mais... il y avait pourtant un myrthe dans les émeraudes étincelantes de l'électeur?... Pourquoi ce rayon d'espoir aux mille facettes a-t-il menti?... Pourquoi n'y a-t-il eu de vrai dans toute ma vie que cet orage qui a déployé sur moi ses crêpes sombres, et a couvert mon horizon d'un voile de deuil?... Octave! pourquoi n'as-tu désiré mon amour... qu'au prix de mes ailes d'ange?... tu as voulu me les couper toi-même pour être sûr que je ne m'envolerais plus... Tu n'as pas pu t'élever jusqu'à moi, tu as voulu que je descendisse à ta hauteur... et qu'une fois dans la vallée des larmes, j'y fusse exilée sans jamais pouvoir regagner les sphères d'azur où on vit, où on respire... Insensée!... Et j'ai vu une à une toutes ces plumes s'envoler et se perdre dans le bleu du ciel... Une seule m'est restée aux mains pour me rappeler ma céleste origine... et sur cette plume sont tombées toutes les larmes de mes yeux... Aucune de ces larmes ne lui est entrée amère au cœur, comme un remords vivant... Elles sont toutes venues comme une gerbe retomber en mille perles brûlantes sur le mien... tandis que lui, radieux, se promène dans les allées ombreuses d'une forêt avec celle qu'il a prise pour toujours... Et moi... moi, pauvre folle, j'ai choisi une chaîne de fer que j'ai enroulée autour de mon col... chaque jour, le bourreau qui s'est fait le maître de ma vie serre cette chaîne...

et ainsi finira, misérablement oublié, un ange qui avait une voix céleste et des ailes d'azur. Encore si les autres anges venaient m'emporter dans leurs écharpes éclatantes. Qui versera une larme sur ce qui sera mon tombeau? Hélas! à quoi bon les larmes, puisque les miennes n'ont pu amollir le cœur de marbre d'Octave? Je l'ai vu prendre le mien hors de mon sein et en boire tout le sang... puis, au souffle de son rire moqueur, mon pauvre cœur s'est ouvert en deux, et il l'a empli d'une éternelle douleur.., en disant ces mots du Dante :

Per me si va nel eterno dolore...

Je m'en souviens, c'est moi qui ai joué le rôle de prima dona dans ce drame, et j'ai repris ce cœur gros de tout ce dont il l'avait doté... Et le costume que m'avait fait le costumier du théâtre, un des plus habiles de Dresde, n'a jamais pu recouvrir le cœur... et les spectateurs ont vu couler le sang goutte à goutte, et ils ont pleuré, en disant :

— Quoi! c'est là l'amour au sérieux? oh! comme c'est triste...

Et tous ont eu peur de moi. Ces enfants nés des gouttes de mon sang... on me les a enlevés... je suis seule... à regarder le ciel qui laisse couler les pleurs de ses nuages...

Ici elle s'arrêta... posa une main sur ses yeux secs et brûlants, et l'autre sur son sein ; puis son visage

parut se contracter comme dans une horrible souffrance.

Le curé resté immobile, respirait à peine et souffrait de toutes les angoisses qui torturaient la pauvre créature... Puis, lorsqu'il la vit s'affaiser et retomber après cette crise inouie d'exaltation, il s'approcha d'elle doucement et prit une de ses mains dans les siennes, en lui disant avec sa voix douce et pénétrante :

— Où souffrez-vous, mon enfant? dites-moi cela... Vous savez que je suis un peu médecin.

— Ah! c'est vous, monsieur Bulmer, s'écria Arabelle ouvrant les yeux comme si elle sortait d'un songe pénible, vous voilà donc enfin... comme vous avez tardé à revenir! Que je suis heureuse de vous revoir... Mais vous allez rester, n'est-ce pas? dites que vous ne partirez plus?

— Non, non, je resterai avec vous, ma fille, pour vous consoler, vous m'entendez?

— Savez-vous, cher curé, qu'on m'a arraché mes enfants, ma fidèle Rose? reprit Arabelle en pleurant.

— Je sais, je sais qu'on vous rendra vos enfants, que Rose se porte à merveille, et qu'elle est avec ma sœur, en attendant qu'elle puisse revenir auprès de vous.

— Elle ne viendra jamais, dit madame Belmont en secouant tristement la tête.

— C'est ce que nous verrons. Fiez vous-en à moi. D'abord je vous ferai rendre vos enfants, soyez-en sûre.

— Croyez-vous? dit Arabelle dont les yeux brillèrent à l'instant comme par un éclair.

— Je vous quitte pour m'en occuper; demain je reviendrai vous prendre pour vous promener sur la montagne. Au revoir, chère madame Belmont.

Le curé fut obligé de lutter plusieurs jours avec M. Belmont sans pouvoir obtenir le rappel des deux jolis enfants qui, rentrés enfin sous l'aile maternelle, semblèrent croître plus beaux et plus vite; les yeux de leur mère se ranimaient un peu.

Pendant plusieurs mois, M. Bulmer étudia Arabelle à différents moments de la journée, il la trouvait insensible à tout, excepté au passé, et il remarqua que, presque toujours aux mêmes heures, elle tombait dans les mêmes extases, que ses paroles, quoique variées, se rapportaient pourtant à un autre pays et à d'autres phases de sa vie que le curé ignorait complétement. Il consulta en vain le médecin, qui ne put donner aucun nom à ces étranges hallucinations; il essaya lui-même de deviner, mais toute sa science fut en défaut, comme celle du docteur. Il résolut alors d'avoir un entretien particulier avec monsieur Belmont, lequel semblait l'éviter autant qu'il le pouvait; pourtant il fit si bien, qu'il le trouva un jour dans un des taillis de sa garenne giboyeuse, ayant déjà sa carnassière bien remplie.

— Bonjour donc, voisin, dit-il, arrivant par derrière et lui frappant sur l'épaule.

— Serviteur, monsieur Bulmer, répondit-il, pris au dépourvu.

— Il me paraît que la chasse est heureuse aujourd'hui, voisin?

— En effet, je comptais vous offrir ce lièvre et ces perdrix, très-révérend pasteur.

— J'accepte, j'accepte de grand cœur, mais à condition que vous en viendrez manger votre part.

— C'est toujours beaucoup d'honneur et de plaisir pour nous.

— Demain?

— Oui, demain, certainement. Au revoir donc, monsieur Bulmer.

— Non pas, voisin, encore un mot, s'il vous plait... Ne pouvez-vous vous arrêter une minute?

— Si fait, si fait, enchanté... Je suis pris, dit tout bas monsieur Belmont, et, à coup sûr, je n'échapperai pas le sermon aujourd'hui.

— Dites-moi donc un peu, voisin, n'avez-vous pas remarqué combien votre femme change? pour moi, j'en suis effrayé... et je trouve qu'il y a dans sa santé quelque chose de bien mystérieux.

— Comment, mystérieux? je ne vous comprends pas...

— Quoi, vous n'avez pas remarqué pendant plusieurs heures de la journée, que ses regards... ses pensées... ses paroles, appartiennent tout à fait à un autre monde?

— Vous savez, monsieur Bulmer, que je suis pres-

que toujours par monts et par vaux, c'est un casse-tête que de faire valoir soi-même une propriété. Je ne la rencontre qu'aux instants des repas.

— Mais est-ce que cela ne vous inquiète pas, de la voir dépérir ainsi de jour en jour?

— Oh! si fait, s'il en était ainsi... mais j'espère que vous vous trompez.

— Et moi, je suis sûr que je ne me trompe pas, appuya fortement le curé avec un air grave.

— Qu'y faire donc alors?

— Il faudrait commencer par lui rendre la seule personne qui sût la soigner, qu'elle aimât et en qui elle avait confiance... Vous avez fait là une mauvaise chose en renvoyant cette fille, monsieur Bulmer.

— Aussi, elle a pris au sérieux un moment de vivacité... Moi, je suis comme cela, c'est dans mon sang... la main tournée, je n'y pense plus... et si elle était revenue le lendemain...

— Vous l'auriez encore chassée!

— Non, je vous le jure...

— Pouvez-vous bien me mentir à moi, monsieur Belmont?

— Non... bégaya le chasseur.

— Je sais tout... non pas que votre femme se plaigne, car c'est un ange. Dieu m'a donné le pouvoir de dire que vous faites mal!... vous serez puni et lorsqu'on vous demandera compte du bonheur et de la vie de celle qui s'était confiée à vous, vous serez obligé

de répondre : j'ai brisé l'une et l'autre par degrés, plus cruellement que celui qui tue d'un seul coup de poignard...

M. Belmont, ainsi que toutes les organisations bêtes et méchantes, trembla comme un lâche, comme un voleur pris sur le fait... et M. Bulmer reprit :

— Peut-être il en est temps encore, changez de conduite, rappelez Rose et nous verrons... si je pourai vous rendre mon estime, car, voyez-vous, chacun des cheveux de votre femme doit être sacré, et moi je vous en demande compte ici, avant que Dieu vous appelle pour vous en demander compte au ciel... il vous est si facile d'être bon et humain avec une créature angélique, avec la mère de vos enfants, n'oubliez jamais cela... Au revoir, mon voisin.

Le curé s'éloigna, laissant M. Belmont consterné.

Enfin le chasseur revint à lui, et loin que toutes les bonnes paroles du curé lui eussent fait germer au cœur un triste sentiment ou un pieux repentir, il en conçut une haine sourde et cachée contre sa femme, cause de la mercuriale que lui avait faite M. Bulmer, il ne se dit pas :

— Je l'ai méritée... j'ai eu tort...

Il se dit :

— Ah! elle se plaint!... eh bien, je me vengerai!... Est-ce ma faute si elle est folle, si elle ne parle jamais la langue ordinaire.

En rentrant chez lui, M. Belmont ouvrit sa carnas-

sière, et en tira toutes les pièces de gibier devant sa femme, tandis qu'un des petits enfants tenait dans ses mains une des perdrix rouges qu'il caressait et que l'autre entraînait le pauvre lièvre mort par une de ses pattes. On se hâta de faire l'envoi au curé, et le dîner du lendemain se passa assez bien, quant à l'état d'Arabelle et à l'humeur de M. Belmont.

XXIV

SERMON

Madame Belmont n'osait plus parler de Rose, et M. Bulmer avait peur en parlant de troubler l'apparence de calme qui semblait régner dans la maison de ses voisins; mais les jours, les mois se passaient, et ce calme avait quelque chose d'effrayant, comme celui qui précède la mort, ou celui qui précède un orage au ciel.

Le dépérissement d'Arabelle empirait tous les jours d'une manière sensible; ses extases se prolongeaient davantage, et lorsqu'elle était retombée dans son état normal, elle se plaignait de douleurs aiguës dans les intestins. Nul ne pouvait deviner la raison de ces souffrances et elle s'obstinait à se taire.

— Ce mystère est incompréhensible, pensa le curé, il faut à tout prix que je le découvre.

M. Belmont, non-seulement recommença à frapper sa femme, mais il la menaça de lui retirer encore ses enfants, si elle avait le malheur de s'en plaindre à M. Bulmer. La pauvre Arabelle, effrayée et tremblante, se laissait égorger en silence, comme une victime sur les autels solitaires des Druides : sa raison s'aliéna par les mauvais traitements de M. Belmont, surtout lorsqu'elle s'aperçut que ses enfants avaient peur d'elle. Lorsque, profondément découragée de la vie et désespérée, elle voulait se rattacher à ce souffle qui semblait la fuir, et qu'elle serrait sur son cœur convulsivement ces pauvres petites créatures, ils poussaient des cris affreux ; ils s'effrayaient, en voyant ses cheveux épars, ses joues pâles et ses yeux hagards presque toujours levés vers le ciel ; et plus elle faisait d'efforts pour les caresser, plus les enfants se débattaient en pleurant ; alors elle tombait elle-même dans des crises violentes, et elle eut bientôt dans le pays la réputation d'une folle, on la plaignait sérieusement.

M. Bulmer fit repeindre sa maison et prétexta l'incommodité de cette odeur, pour demander l'hospitalité à M. Belmont, pendant quelques jours ; elle lui fut accordée avec empressement ; ce n'était que dans le dessein d'épier Arabelle à chaque instant de la vie ; il s'installa donc dans sa chambre, ce qui parut la contrarier un peu, il prit un livre et sembla très-occupé de sa lecture sérieuse. Arabelle se rassura.

En effet, au moment où il paraissait le plus absorbé,

il aperçut madame Belmont ouvrant une armoire avec précaution; elle en tira une bouteille, versa une partie du liquide dans un verre, se hâta de l'avaler, puis remit la bouteille à sa place et referma l'armoire. Peu après elle tomba dans ses extases ordinaires, et le curé se convainquit que cet état n'était dû qu'à la boisson qu'elle avait prise.

Mais quelle était-elle? voilà ce qu'il fallait découvrir, et le curé fut obligé d'user de ruse.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il tout à coup, écoutez donc... Un de vos enfants sera tombé assurément; comme il crie, pauvre petit!... Je gagerais qu'il est seul sur l'escalier. Si je n'avais une douleur de goutte, je courrais tout de suite... il est peut-être blessé.

Au mot enfant et blessé qui retentirent dans le cœur de la mère, Arabelle, quoique hors de raison, courut sur l'escalier et chercha partout l'enfant qui n'était tombé nulle part. Mais pendant qu'elle appelait et qu'elle cherchait, M. Bulmer se hâta d'ouvrir furtivement l'armoire, d'en sortir la bouteille, d'aller la cacher dans sa chambre et de revenir à sa place, comme s'il ne l'eût pas quittée, tout ceci dans l'espace d'un éclair. Il n'y paraissait plus lorsque madame Belmont rentra.

— Quelle peur vous m'avez faite pour rien, mon cher monsieur Bulmer, s'écria-t-elle... je n'ai pas même trouvé mes enfants.

— Il faut donc que je me sois trompé, dit le curé.

Je vais voir mes malades, puis je reviendrai bientôt.

Il alla dans sa chambre, comme pour y prendre son chapeau et sa soutane, mais bien en effet pour y analyser ce que contenait cette bouteille, et comme il avait étudié la chimie, il ne tarda pas à reconnaître qu'un narcotique puissant était mêlé à de l'esprit de vin. Il en mit une petite quantité dans une fiole et partit en droite ligne pour consulter le pharmacien; lorsque celui-ci lui eut dit que c'était de l'opium dissous dans l'alcool le plus fort, le pauvre curé frémit, et dit au pharmacien :

— Mais, monsieur, quel effet produirait ce breuvage sur quelqu'un qui aurait la folie d'en prendre?

— D'en prendre, s'écria le pharmacien effrayé? mais c'est pour mourir. L'opium est un poison, et l'esprit de vin brûle les intestins. Ainsi...

— Ainsi quels remèdes pourrait-on donc apporter à une personne qui en boirait depuis des années, et qui chaque jour probablement aurait augmenté la dose?

— Des années! et la personne n'est pas morte? c'est un miracle, monsieur le curé! je ne crois pas qu'il y ait de remède. Le premier de tous serait de cesser de boire ce poison dangereux, puis de donner à cette personne un régime tout émollient, tout rafraîchissant.

— Composez-moi plusieurs potions semblables, mon cher monsieur; Dieu veuille qu'il soit temps encore!

— Est-ce que ce malade a le cerveau bien sain? interrompit le pharmacien.

— Non pas, non pas, des extases qui tournent en folie.

— Je l'aurais parié; c'est l'effet immanquable de cette substance quand on en répète l'usage. Je devine qu'elle est le malade, c'est madame Belmont.

— Hélas! ce n'est que trop vrai, soupira le curé. Elle est si malheureuse, la pauvre créature! que tout le blâme en retombe sur son mari. Rappelez-vous ce que je vous dis, monsieur Duval, afin qu'au moins elle ne soit pas condamnée dans l'opinion publique... Dieu seul et moi savons ce qu'elle a souffert, et ce qu'elle a eu à souffrir et ce qu'elle souffre encore!

— Que j'ai de regret d'apprendre cela, monsieur Bulmer. Voulez-vous me permettre de lui porter les potions moi-même; je vous dirai ce que j'en pense?

— Bien volontiers, monsieur Duval, et ne tardez pas.

Après avoir fait une ou deux visites à ses malades, monsieur Bulmer se hâta de rejoindre Arabelle, et il attendit avec empressement, pour lui parler, qu'elle ouvrît l'armoire et cherchât sa bouteille, ce qui arriva positivement le soir même.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, perdue! disparue!... Quel malheur, si quelqu'un s'en est servi... Empoisonné! Les enfants! ah! mon Dieu! mon Dieu! c'est à en perdre la tête!

— Qu'avez-vous donc, ma fille? dit le curé d'un air indifférent.

— Ce que j'ai! Ah! si vous saviez, monsieur Bulmer! c'est un malheur affreux.

— Peut-être pourrai-je y porter remède.

— Impossible... il n'y a pas de... Ah! mon Dieu!

Et elle cherchait toujours.

— Asseyez-vous auprès de moi, Arabelle, et écoutez-moi bien, je vous en prie. Calmez-vous, ne cherchez plus votre bouteille; c'est moi qui l'ai.

— Comment? monsieur Bulmer.

— Prêtez-moi attention quelques instants. Il y a longtemps, ma fille, qu'en raison de l'intérêt que je vous porte, j'étudie votre personne; il y a longtemps que votre santé s'altère de jour en jour davantage, et avec des symptômes si étranges, que j'ai dû croire à des causes extraordinaires; j'ai tout fait pour arriver à cette découverte. Enfin, aujourd'hui, j'y suis parvenu, et j'ai acquis la triste conviction que, depuis bien longtemps, vous détruisez vous-même votre santé à plaisir.

— Pardonnez-moi, monsieur Bulmer, dit Arabelle; si vous saviez ce que je souffre! C'était pour m'enlever quelques heures de cette souffrance que j'ai fait cela... au moins... j'oublie... pendant que je suis sous l'influence de ce breuvage.

— Savez-vous bien, ma fille, que c'est un crime aux yeux de Dieu, un crime tout aussi grand, de se faire mourir en détail, que de s'enfoncer un poignard au cœur. Le crime est dans la pensée, dans le sentiment qui nous fait agir, et non pas dans le résultat. Avez-vous le droit d'attenter à votre vie? A Dieu seul appartient de reprendre ce qu'il a donné! Comment! vous

êtes mère de famille, et vos enfants n'ont pas pu vous arrêter sur le bord de ce précipice? Arabelle, c'est mal!

— Oh! monsieur, mes enfants ne m'aiment pas! je voulais mourir.

— Il faut me jurer que vous cesserez à tout jamais de boire ce poison, le plus dangereux de tous, peut-être!

— Si vous l'exigez, je vous le jurerai; mais pourquoi, pourquoi essayer de vivre, puisque, je vous le répète, mes enfants ne m'aiment pas! Quel est donc le lien qui peut me rattacher à la vie?

— Le devoir et la vertu, ma fille; le calice qu'il nous faut boire est assez rempli d'amertume, sans y ajouter encore du poison. Je vous dois toute la vérité; la continuité avec laquelle vous vous êtes livrée à cette boisson, a réagi d'une manière active et terrible sur votre cerveau, et cela vous cause des crises qui ressemblent à la folie, et nécessairement effrayent vos enfants.

— Hélas! je n'en savais rien! Mais, à mon tour, monsieur Bulmer, je vous dois aussi la vérité. Je sais, ou plutôt je sens qu'il n'y a plus de guérison possible pour moi maintenant. Aux douleurs horribles que j'éprouve, il faut évidemment que tout l'intérieur de mon corps soit brûlé, et c'est justement pour m'arracher à la conscience des douleurs physiques et morales en même temps, que j'ai non-seulement continué, mais augmenté chaque jour la dose de ce que je buvais. Oublier pendant six à huit heures d'horribles angoisses, c'est immense!

— Oui, mais vous n'avez pas songé, imprudente, que

ces douleurs auxquelles vous vous arrachiez momentanément revenaient ensuite avec d'autant plus d'intensité?

— Il n'est que trop vrai... mais plus je souffrais, moins je voulais souffrir... Je ne puis vous donner une autre explication; pardonnez-moi! Vous n'empêcherez pas ma mort, elle est inévitable, et je ne pourrai pas désormais oublier des douleurs qui s'accroîtront sans cesse.

— Peut-être, peut-être ma fille; nous trouverons des remèdes; d'ailleurs, vous devez ce sacrifice à Dieu en expiation du crime que vous accomplissiez sérieusement en vous empoisonnant par degrés... Voilà M. Duval qui, j'espère, nous apporte quelques calmants. Commencez, ma fille, par boire une cuillerée de cette potion.

— Merci, monsieur Duval, dit madame Belmont, en agitant tristement la tête et avec un mouvement prononcé d'incrédulité; malgré la bonté de vos remèdes, ils resteront impuissants! le mal est bien profondément invétéré...

Et M. Bulmer, comprenant qu'il ne fallait pas s'appesantir davantage sur ce sujet dans ce moment, sortit avec M. Duval et la laissa seule.

Arabelle, resta longtemps immobile et pensive sous l'impression du digne curé.

Lorsque le curé rentra, il la trouva fort souffrante; elle s'agenouilla solennellement devant lui en lui disant:

— Pardonnez-moi, mon père! je vous en supplie!

bénissez-moi, pour que mes douleurs soient moins aiguës et ma mort moins pénible; au nom du ciel, pardonnez-moi... et elle resta ainsi les deux mains jointes; on l'eût prise pour une belle statue d'albâtre représentant la prière.

— Je vous pardonne et je vous bénis, répondit avec émotion M. Bulmer, ou plutôt, ma fille, c'est Dieu qui vous pardonne et vous bénit par ma bouche; rêlevez-vous, je vous ai donné l'absolution.

Elle sé releva ayant une expression plus sérieuse au visage.

— Maintenant, ma fille, j'ai aussi une prière à vous faire, c'est qu'il ne soit plus jamais question entre nous de ce fatal poison; faisons tous nos efforts pour en atténuer les effets, et secondez-nous de toute votre docilité et de tout votre courage.

— Je vous le promets, dit madame Belmont d'un air pénétré.

— L'air et la marche vous rendront des forces...

Malgré ses efforts, la pauvre femme marchait lentement et péniblement, chaque pas augmeentait ses douleurs internes; pourtant, voulant être agréable au curé, elle ne se plaignait pas, ses traits contractés témoignaient trop de sa souffrance, ils furent obligés de rentrer.

M. Belmont, qui s'absentait souvent pour ses opérations rurales et pécuniaires, paraissait peu touché de l'état de sa femme, état qu'il avait encore souvent la bar-

barie d'aggraver avec ses violences de paroles et de gestes.

En vain Rose écrivait à M. Bulmer, il ne lui disait point de revenir; mais la pauvre fille, se mourant de chagrin et d'inquiétude à La Haye, arriva en Auvergne sans en prévenir personne, et fut se placer comme servante dans une ferme des environs, qui justement appartenait au curé; elle attendit donc d'y être installée, puis, un matin, elle arriva au moment du déjeuner du digne ecclésiastique.

— Comment, c'est toi, ma pauvre fille, dit-il tout étonné?

— Dame, puisque vous n'avez pas voulu me faire revenir, je suis revenue toute seule... Au moins, je la verrai, au moins, j'aurai de ses nouvelles... Je n'y pouvais plus tenir, voyez-vous, monsieur le curé !

— Mais ma sœur m'avait écrit que tu allais te marier.

— Oui, mais j'aime mieux ma chère maîtresse que tous les maris du monde... et pourvu que je la voie... quand même elle ne me verrait pas; dites-moi quand elle viendra chez vous, je vous en supplie, que je l'entrevoie.

— Ah! tu la trouveras bien changée, la pauvre femme! puis elle n'a pas toujours sa raison.

— Seigneur, mon Dieu! qu'est-ce que vous me dites-là?

— Écoute, je l'engagerai à dîner avec son mari aujourd'hui, et tu pourras ainsi la voir, en laissant entr'ouverte la porte de l'office.

— Merci, monsieur Bulmer, merci, dit Rose.

Et l'heure du dîner arrivée, lorsque Rose aperçut Arabelle, elle jeta un grand cri, et se mit à sangloter.

— Ma pauvre maîtresse! dit-elle, ma chère maîtresse! qui m'eût dit que jamais je la verrais ainsi! Le monstre!

— Calme-toi, ma fille, je te ménagerai une entrevue avec elle, lui dit le curé.

— Bien vrai, monsieur le curé?

— Bien vrai...

— Et bientôt?

Le dîner se fit assez tristement. Arabelle, idisposée, fut obligée de partir immédiatement après.

XXV

ORAGE

Tous les médicaments que prit Arabelle ne purent calmer ses douleurs, ni guérir un mal si profondément enraciné; ils purent seulement retarder l'heure de sa mort, et lui donner quelques instants de trêve à de rares intervalles. Mais, bien qu'elle eût cessé de boire ce poison, ses effets ne purent s'en détruire dans son cerveau, elle était sujette à des crises nerveuses accompagnées de symptomes si étranges, qu'ils ressemblaient à de la folie; ce n'était que l'exaltation d'une âme qui avait trop souffert.

Au temps où on croyait aux sorciers, elle eût été brûlée vive, quand elle criait :

— Je brûle... je brûle... au secours!... de l'eau!...

Et que rien ne pouvait apaiser cette flamme.

Cette souffrance était telle que dans les instants où elle agissait de la manière la plus terrible sur son organisation, aux mois les plus rigoureux de l'hiver, elle courait comme une insensée au bord de la rivière, et là, cassait la glace qui la couvrait pour s'y plonger, espérant ainsi calmer ce feu intérieur qui la consumait. Quoique arrivée à une maigreur extrême, elle était encore merveilleusement belle, et ses formes avaient conservé cette pureté de lignes si remarquable et si rare.

Les années s'écoulaient de plus en plus tristes, apportant avec elles plus de souffrances, et emportant tout espoir de voir renaître cette pauvre créature. Elle écrivait dans ses moments lucides, puis aussi dans ses heures d'exaltation, et toutes ses pages étaient empreintes d'une tristesse déchirante et d'une poésie qui débordait malgré tout; le curé les lui dérobait, ne voulant pas qu'elles devinssent la proie d'un rustre comme M. Belmont. Souvent, le soir, il les relisait avec attendrissement, puis il priait pour elle dans la ferveur de son âme. Il ne pouvait s'empêcher de pleurer sur le sort de cette créature qui allait être enlevée au monde, comme elle le disait dans quelques-uns de ses fragments.

Oh snateald away in beauty Bloom!

Rien n'avait de suite dans ce qu'elle écrivait... mais elle parlait beaucoup de l'Allemagne et puis de l'Italie, comme un souvenir ou comme un rêve délicieux... Et il lisait ainsi sans suite toutes ces lignes échappées de la main d'Arabelle.

« Mais le soir, les lucioles brillaient dans les mon-
» tagnes, comme les diamants de la nuit, et venaient il-
» luminer les yeux et le cœur, tandis que les chouettes
» faisaient entendre leurs cris plaintifs... Et je regar-
» dais ce lac, ce beau lac Albano enlacé dans les mon-
» tagnes, puis le lointain se terminant par une ville et
» ses églises... et au-delà encore, j'apercevais la mer
» profonde et bleue de Pétrarque, du Dante et du Tasse;
» et le Tibre roulant ses flots orgueilleux jusque dans
» ses vagues dévorantes... Le soleil descendait et ver-
» sait un Océan de lumière sur la vallée du lac... inon-
» dant d'un or liquide les dômes et les tourelles de la
» ville éloignée... Les arbres semblaient mourir comme
» Sémélé; dans cette splendeur, deux ou trois légers
» nuages, qui réflétaient cet éclat, flottaient, ainsi que
» des îles d'or, dans les sphères éthérées. Les eaux,
» qui réfléchissaient la splendeur du firmament... la
» couleur de feu qui rougissait les sables, formaient
» comme un second ciel, une seconde terre... la Mé-
» diterranée, fixant le soleil, comme les yeux d'une
» jeune fille qui se voilent lorsqu'ils réflètent ceux de
» son amant, était perdue et confondue dans sa lu-

» mière, jusqu'à ce qu'elle s'identifiât avec lui... Oui,
» la nature doit gémir au-delà de la tombe... et ses gé-
» missements doivent troubler le silence froid de la
» mort! O vents qui avez passé sur les harpes d'or du
» ciel, venez rafraîchir mon âme brûlée, venez, inspi-
» rez moi des mélodies qui fassent vibrer chaque fibre
» de l'âme des autres!... Qu'est-ce que l'amour? De-
» mandez ce qu'est la vie à celui qui existe... deman-
» dez ce qu'est Dieu à celui qui l'adore... et alors..
» quand tout a été déception, mensonge... quand le
» vent de la réalité a soufflé sur le bouquet des illu-
» sions, sans laisser un seul pétale sur aucun des ca-
» lices... quand on ne peut plus croire à rien, ni à per-
» sonne... on se replie sur soi-même... et on se prend
» tout un jour à contempler un brin de mousse et un
» coin du ciel... où les nuages courent en subissant
» d'étranges métamorphoses. L'azur devient gris... puis
» le voile se déchire et laisse percer d'éblouissants
» rayons... puis il s'assombrit, et les nuages crèvent
» en torrents de pluie... comme des larmes qui du cœur
» montent aux yeux... et souvent le couchant étincelle
» d'or et d'iris... Mais mon couchant, à moi, sera som-
» bre et triste comme la porte de l'enfer...

» Je voudrais que ma mort un seul jour fût pleurée!
« Quelques larmes au moins pour l'âme déchirée,
» Quelques gouttes, Seigneur, de votre divin miel!
» Hélas! depuis longtemps je m'abreuve de fiel!...

» Mais le souvenir qui meurt et s'efface au cœur des » hommes refleurira-t-il un jour? Que ne puis-je rêver » encore de mon triomphe de Dresde, et mourir bercée » par ce rêve... mourir en me croyant aimée d'Octave... » il saura que je l'ai aimé, car j'ai gravé cet amour sur » une de ces pierres druidiques, si bien nommées, *lo-* » *gans ou pierres brûlantes*... Oui... tout ce qui brûle » est dans mon royaume... puisque je suis comme la » reine du feu... Hélas! hélas! mon empire me con- » sume. »

En finissant ces derniers mots, le curé ne put retenir un torrent de larmes... Ces phrases décousues peignaient si bien les tortures de son âme... les souffrances de son corps, que M. Bulmer sentit son cœur se briser devant la vérité: il n'y avait plus de remèdes possibles pour la pauvre affligée; on ne pouvait qu'adoucir ses souffrances à force d'intérêt et de soins.

Sa folie n'était pas dangereuse, mais on évitait de la contrarier, du moins le curé avait obtenu de M. Belmont qu'on laissât faire ses volontés; et comme elle avait souvent peine à marcher, elle se promenait sur un âne... s'arrêtant par instants pour parler tout haut, ses longs monologues, décousus, incompréhensibles pour la foule... ses gestes, ses yeux regardant le ciel, lui avaient vite donné la réputation d'une folle. Les enfants la suivaient quelquefois et s'en moquaient... tandis que les vieilles femmes devant lesquelles elle

passait se signaient, en disant que cela porterait malheur à leur famille, si la folle les regardait ou leur parlait, la triste Arabelle suivait son chemin et le cours de ses idées sans se douter qu'on la regardât ou qu'on s'occupât d'elle.

Bien qu'ils grandissent, ses enfants ne pouvaient maîtriser l'impression d'effroi qu'ils éprouvaient lorsque leur mère les couvrait de baisers et de larmes... et qu'elle les fixait de ses yeux presque toujours fascinés par une contemplation hors du monde réel; ils évitaient sa présence de tout leur pouvoir, et cela lui navrait le cœur.

Un jour que, comme à son ordinaire, elle était partie sur son âne, résolue de faire une grande excursion, elle parvint à s'éloigner assez rapidement, malgré les cris des enfants, les murmures des vieilles gens et les aboiements des chiens; elle gravit une de ces montagnes élevées, du sommet de laquelle on embrassait une si immense étendue d'horizon; elle mit pied à terre et s'assit sur la ruine d'un volcan, en regardant le ciel.

Des nuages noirs y couraient avec rapidité. Ils finirent par l'envahir entièrement, et de larges gouttes de pluie, précurseur de l'orage, tombèrent avec bruit... puis un éclair prolongé vint ensanglanter le ciel sombre.

— Un orage, dit-elle, tant mieux ! il m'annonce encore quelque chose... Le premier a précédé tous mes malheurs avec la famille de Chalmont... puis le départ

et l'oubli d'Octave... Celui-ci, je le sens, vient m'annoncer ma mort... Bénis sois-tu, tempête, si c'est là la nouvelle que tu m'apportes ! je lutte depuis assez longtemps, et Dieu aura enfin pitié de moi ! Que ne suis-je la feuille morte que le vent emporte dans un tourbillon !... que ne suis-je le grain de sable soulevé du rivage et tombant au néant d'où il avait été tiré... que ne suis-je l'écho qui garde mon dernier soupir... que ne suis-je les ailes qui l'emporteront vers Octave?... mais sa bouche, au lieu de l'aspirer comme un adieu, le repoussera dans l'abime de l'oubli, ou s'enfouissent toutes les années, tous les jours, toutes les heures qui ne doivent jamais revenir! Avec quelle triste plume ma vie a été écrite au livre de la destinée! qui donc me l'a faite, cette destinée?... est-ce Dieu?... sont-ce les hommes? Oh! pauvre chevalier, si vous me voyiez maintenant? quelles larmes vous verseriez! Si cette pluie était froide au moins, et si elle pouvait me rafraîchir... mais l'eau qui tombe du ciel est aussi brûlante que celle qui tombe de mes yeux ! L'eau du ciel féconde la terre... et mes tristes larmes... qu'auraient-elles fécondé? L'hydre renaissante de la douleur... qui est venue me ronger le cœur et les entrailles!

Et tout en parlant ainsi, elle oubliait que l'eau ruisselait par torrents sur son corps et que la foudre éclatait au-dessus de sa tête, elle n'avait plus le sentiment de ses propres maux, et ne voyait que le monde des souvenirs où ses plaintes l'emportaient toujours...

L'âne, laissé en liberté, retourna à la maison, tout le monde fut effrayé lorsqu'on le vit revenir seul; on battit les environs, M. Bulmer, qui connaissait ses endroits favoris, eût bientôt découvert la montagne où s'était assise la pauvre Arabelle. Il la trouva causant avec l'orage et mêlant sa voix affaiblie à la voix terrible du tonnerre. On la fit descendre péniblement et on la mit dans une voiture; on la força de se coucher, elle avait un violent accès de fièvre, on pensa qu'elle serait mieux le lendemain, mais son esprit empira, une maladie grave se déclara et la lucidité de son esprit semblait revenir à mesure que la vie s'en allait.

— Monsieur Bulmer, dit-elle un jour au curé, savez-vous si madame la comtesse est revenue de son voyage?

— Non, ma fille... et pourquoi?

— Parce que je voudrais bien la voir !...

— Voulez-vous que je lui écrive ?

— Hélas! croyez-vous qu'elle se déplaçât pour moi?

— Peut-être...

— C'est vrai, elle a été parfaitement bonne; depuis les jours de ma jeunesse à Dresde, je n'ai jamais été si heureuse que pendant le temps passé auprès d'elle; ses soins, sa tendre et attentive amitié, semblaient avoir, sinon calmé, du moins endormi mes souffrances; je m'étais sentie renaître, et mon âme s'était épanouie comme une fleur par une journée de printemps. Pourquoi a-t-il fallu qu'un procès la forçât de s'absenter?...

ah! si j'étais restée chez elle, je ne serais pas malade et je ne serais pas si près de mourir !

— Je vais à tout hasard envoyer à son château, si elle n'est pas de retour nous aurons de ses nouvelles.

M. Bulmer sortit de la chambre d'Arabelle, et lorsqu'il eut envoyé un domestique au château, il prit M. Belmont en particulier et lui parla sérieusement.

— Vous ne sauriez, aujourd'hui, voisin, dit-il, refuser à votre femme mourante la satisfaction de revoir la pauvre Rose, et qu'une amie au moins lui ferme les yeux.

— La croyez-vous si mal, monsieur le curé?

— N'y a-t-il que vous d'aveugle ici? et ne voyez-vous pas qu'elle se meurt depuis longtemps... mais que l'époque est arrivée aujourd'hui?

— Non pas... je vous assure que s'il en est ainsi cela m'afflige beaucoup... et vous pouvez faire ce que vous jugerez nécessaire pour lui faire du bien, ou lui être agréable; je vous donne pleins pouvoirs.

— C'est à merveille... seulement il est trop tard, que ne m'avez-vous dit cela il y a des années?

— Est-ce que je savais qu'elle était si délicate? Je vais m'absenter quelques jours, je vous la confie... veillez sur elle, je vous en conjure.

— Je n'ai pas besoin de vos recommandations; allez en paix à vos affaires, moi j'envoie chercher Rose.

En effet, un exprès courut en toute hâte à la ferme, et Rose arriva tout effrayée et toute haletante.

— Il faut des ménagements, dit le curé, je vais la préparer.

Il rentra dans la chambre de madame Belmont.

— J'ai grand désir d'une chose, lui dit la malade.

— Et quel est ce désir, mon enfant?

— Je voudrais qu'on approchât mon lit de la fenêtre, pour que je visse le ciel... on dirait que je l'ai autrefois habité et que mes yeux mourants ont besoin de contempler cette ancienne patrie, c'est là où vont toutes mes pensées, tous mes vœux... là... c'est bien ainsi... j'aperçois les fleurs de ma terrasse...

— Et moi je vais vous faire voir le visage d'une amie.

— Est-ce que la comtesse est arrivée?

— Jacques n'est point encore revenu, vous savez qu'il y a loin d'ici au château; non, c'est une autre personne... devinez...

— Je n'ai que Rose.est-ce que ce serait ma chère Rose?

— Oui, elle-même, dit Rose en entrant et en se précipitant dans les bras de sa maîtresse.

Elles restèrent longtemps embrassées sans pouvoir proférer une seule parole, puis le curé faisant signe à Rose, elle se releva.

— Merci, merci, monsieur Bulmer, s'écria Arabelle, je sais que c'est à vous que je dois ce bonheur! J'aurai donc une main amie pour me fermer les yeux! j'aurai donc des yeux qui m'aiment pour me pleurer! ma pauvre Rose, je te demande pardon de t'affliger; mais, vois-tu, les malades sont cruels et égoïstes, et puis j'ai

tant souffert toute seule depuis que tu n'es plus là, que j'ai cessé de savoir que tu me pleureras...

— Oh! ma chère maîtresse, si je pleure à présent c'est de la joie de vous revoir... ne vous frappez donc pas ainsi par des pensées tristes... Me voilà de retour, c'est pour vous guérir.

— Que je suis heureuse de te retrouver!

— Et moi donc, madame.

— Maintenant que vous êtes ensemble, je vais au devant du messager, dit le curé, et surtout, Rose, je te le recommande, ne la fais pas trop parler.

— Monsieur, soyez tranquille.

Et le digne curé partit pour savoir comment il se faisait que Jacques ne fût pas de retour. Il était si désolé de l'état d'Arabelle qu'il eût voulu pour tout au monde accomplir ses moindres désirs à l'instant même.

— Eh! allons donc, Jacques, dit-il à celui-ci, qu'il rencontra fort près de la maison.

— Dame! faut bien le temps d'aller, dit Jacques.

— Voyons, quelles nouvelles?

— L'intendant m'a dit comme ça que madame arriverait dans deux jours.

— C'est bien, mon garçon; tiens, va boire à la santé de madame Belmont et prie Dieu pour elle.

— Merci, monsieur le curé, je n'y manquerai pas, allez!

Jacques alla tout droit au cabaret, tandis que le curé retourna chez lui prendre quelques instants de repos.

XXVI

MORT

Il y avait à peine quelques heures que j'étais de retour à mon château de Mareuil, lorsqu'on m'annonça M. Bulmer. Je le reçus quoique je fusse extrêmement fatiguée. A mon âge un pareil voyage est long et pénible; et j'étais d'autant plus lasse, que sur deux procès qui m'avaient appelée à Paris, un seul avait eu gain de cause. J'avais perdu l'autre entièrement, quoique mon droit fût incontestable.

— Vous voilà donc de retour, chère comtesse? savez-vous que votre absence s'est bien prolongée?

— C'est vrai, mon vieil ami, et ce qu'il y a de pire, c'est que je suis de très-mauvaise humeur; mais ne parlons pas de moi, comment va ma chère malade?

— Elle est fort mal!

— Mon ami, le ton avec lequel vous me parlez m'effraye!... serait-elle donc alitée?

— Hélas! oui... et moi comme elle nous avons la conviction que sans votre départ elle serait encore bien loin du fatal moment qui s'approche!

— Que de regrets vous me donnez, monsieur Bulmer! Je m'étais attachée à cette pauvre femme comme à ma création! Je regrette de ne l'avoir point emmenée

à Paris, elle eût au moins été affranchie de la brutalité de ce Belmont! mais n'y a-t-il donc aucun espoir? aucun remède?

— Aucun, comtesse! aucun! les années ont accumulé sur sa tête et sur son corps des suites de souffrances qui l'ont cruellement stigmatisée!

— Et vous, mon ami, repris-je, je ne vous demande pas de vos nouvelles, vous avez toujours du courage et des forces quand il s'agit de soigner ou de consoler des malades ou des affligés.

— Je n'ai pas le temps de songer à moi, chère comtesse, et je ne sais si ce temps-là viendra jamais... notre malade languit après votre retour, depuis quelques jours, surtout où elle se sent plus mal, elle s'informe si vous allez arriver, si vous êtes arrivée, votre vue produira peut-être un miracle?

— Vous savez mieux que moi, mon ami, que le temps des miracles est passé... l'amitié est souvent ingénieuse à faire des prodiges. Au surplus, portez-lui, à cette pauvre petite, toutes mes sympathies; dites-lui qu'elle se tranquillise, que j'irai la voir demain. Vous concevez vous-même qu'après un pareil voyage j'ai besoin de repos. Je ne suis capable que de dormir aujourd'hui; demain j'aurai recouvré, sinon toutes mes facultés, du moins toutes celles qui me restent, et pour aimer, je vous assure, qu'elles me sont demeurées bien plus jeunes et bien plus vives que la vieille argile qui me recouvre.

Le pasteur, après avoir partagé mon déjeûner, retourna chez la malade, et moi je me mis au lit, afin d'être plus alerte le lendemain. Alors, je fis atteler mes chevaux, j'arrivai ainsi beaucoup plus vite que je n'eusse pu le faire sur mes jambes; il est terrible d'être jeune et vieille à la fois; jeune par le cœur et par les pensées, et vieille du corps, comme on l'est ordinairement à quatre-vingt-huit ou neuf ans, voilà que je commence à oublier mon âge.

Je montais pourtant assez lentement les degrés et le cœur me battait lorsque je fus au moment d'entrer dans sa chambre; le curé, qui avait entendu le bruit de ma voiture, vint au devant de moi, me recommandant de ne point paraître surprise de son changement, parce que cela pourrait lui faire beaucoup de mal.

— Fiez-vous à ma sagesse, lui dis-je, et j'entrai.

Je me composai un visage riant et j'approchai du lit; il me fallut tout mon courage pour maîtriser le mouvement qui m'aurait portée à reculer.

— Eh bien, me voilà, ma mignonne, lui dis-je; ce n'est rien que tout cela... bah, une petite fièvre de printemps; voyons, quand je vous le disais, la peau n'est pas mauvaise; espoir et courage, avec cela nous en viendrons à bout.

— Je vous revois donc, chère comtesse, me dit la pauvre Arabelle, les yeux baignés de pleurs et serrant mes mains dans ses mains brûlantes! j'avais bien peur que vous ne revinssiez trop tard!

Et elle me regarda d'un regard qui me fit mal.

— Oui, je suis revenue, ma chère Arabelle, repris-je, mais c'est pour vous emmener chez moi. Soignez-vous bien, d'ici à quelques jours vous reviendrez habiter votre chambre verte, la chambre du printemps, et là j'apporterai des fleurs sur ma table, et nous ferons un cours de botanique; il n'y a rien qui récrée davantage les idées moroses que la vue et l'étude des fleurs. Puis, quand vous aurez repris un peu de force, nous descendrons dans ma prairie, et vous vous ranimerez sous ce souffle vivifiant comme une plante qui a souffert enfermée dans une serre et qui renaît à l'air natal. J'ai une foule de projets en tête, et même des projets très-mondains; et tenez, dis-je en posant un paquet sur son lit, je vous ai apporté une robe de chambre pareille à la mienne en velours vert; il n'y a rien de plus chaud que cette étoffe et de plus gai que cette couleur, j'en tiens toujours pour le vert.

— Que vous êtes bonne d'avoir songé à moi, ma noble amie, interrompit la malade, mais ce n'est pas la couleur dont je serai revêtue désormais.

— Quittez-moi vite ces vilaines pensées, ma mignonne; et j'ai ensuite à vous dire... Mais où est donc votre fidèle Rose? J'ai à lui parler.

M. Bulmer appela Rose.

— Approche ici, mon enfant, lui dis-je, que je t'embrasse au front à cause de ton cœur d'ange. Tiens, je t'ai rapporté de Paris un costume de mariée. Tu ne

veux pas me croire ? je te jure que c'est vrai, ouvre cette petite caisse... Et le plus joli de l'histoire, c'est que je t'ai ramené aussi un mari ! tu as beau ouvrir tes yeux incrédules, c'est pourtant la vérité.

— Et moi donc, chère comtesse, dit en souriant le curé, il n'y a donc que moi d'oublié dans vos souvenirs ?

— Patience, répondis-je, chacun aura son tour. Eh bien ! es-tu satisfaite du contenu de cette caisse, ma chère Rose ?

— Beaucoup trop, madame la comtesse ?

— Et puis je te dirai que le mari en question est mon cocher, et qu'il se nomme Lambert.

— Lambert! s'écrièrent Arabelle et Rose à la fois.

— Oui, et d'après tout ce que j'ai su de lui par les mémoires de ma chère enfant, j'ai compris la valeur d'un pareil sujet, et j'ai tout fait pour l'avoir. Je savais bien qu'il résisterait peu à l'appât de revoir Rose.

Et la pauvre fille rougit en disant :

— Oui, quand madame ira mieux, parce qu'il faut qu'elle vienne à ma noce.

— Il y aura une autre cérémonie avant celle de ta noce, ma chère Rose, dit Arabelle en regardant le ciel.

— Paix donc, repris-je, je ne veux pas de tristesse aujourd'hui pour célébrer mon retour. A vous, M. Bulmer, une châsuble et toute une parure d'autel que j'ai fait porter chez vous. Etes-vous content de votre lot ?

Le curé me remercia avec une effusion qui me toucha.

— Nous l'aimons tous ici ! dit Arabelle en me serrant la main, tandis que Rose m'embrassait en pleurant.

— Tout ceci est très-bien, mes enfants, dis-je en maintenant l'émotion qui me gagnait, mais je ne suis pas venue ici pour pleurer, je veux rire et veux voir rire les autres.

De tout ce que je disais pour égayer et distraire Arabelle, rien ne paraissait seulement l'effleurer, et sa profonde tristesse me gagnait à mourir moi-même.

— Pourquoi donc vous affliger ainsi, ma chère petite ? Vous n'êtes pas raisonnable et je vais vous gronder. Si vous m'aimiez, vous ne pleureriez pas.

— Hélas ! c'est justement parce que je vous aime, que je pleure, s'écria Arabelle. Vous connaître et vous aimer ne sont qu'un. Songez donc ce qu'il y a de douleur dans la pensée de vous quitter?

— Mais nous ne nous quitterons plus, ma fille. D'ailleurs, s'il faut parler à votre âme, et y faire résonner une corde qui ne peut jamais y être muette, songez donc à vos enfants, Arabelle ; ils ont besoin de leur mère, et Dieu vous donnera le courage de supporter vos maux et de guérir pour eux.

— Vous touchez justement la plus douloureuse de mes plaies, ma chère comtesse. J'adore mes enfants, et Dieu m'est témoin si j'aurais voulu vivre pour eux !...

Mais, mon amie, mes enfants ne m'aiment pas, ajouta-t-elle avec un accent de voix déchirant; ils me fuient comme si j'étais un monstre... parmi toutes mes douleurs, celle-là est la plus cuisante... je vous le répète, qu'ai-je à faire de vivre, puisque mes enfants se dérobent à mes baisers et à mon amour!

Ses beaux yeux, si doux et si expressifs, laissèrent échapper des ruisseaux de larmes.

— Il n'y a pas de quoi vous affliger, ma belle, repris-je en lui serrant la main à mon tour, je vais vous expliquer ce mystère. Ils se sentent trop faibles contre le chagrin, et ils volent au-devant du sourire : c'est le vice des enfants. Que demain vous soyez guérie, que vous les caressiez en riant, et vous verrez s'il vous aimeront.

— Je le lui ai dit cent fois, ajouta M. Bulmer, et elle ne veut pas me croire.

— Tout est fini maintenant; je n'aurai pas même le bonheur de recevoir leur dernier baiser, reprit Arabelle.

— Est-ce qu'on meurt parce qu'on est malade? J'en ai bien vu d'autres, des maladies! et pourtant me voilà encore là!

Elle me parut distraite et un peu calmée ; alors j'étais heureuse, j'avais atteint mon but... Je ne la quittai que vers le milieu de la soirée, non sans quelle me fît bien promettre de revenir le lendemain. Je voulus consulter le médecin à part, et je le fis appeler chez moi.

— Elle est perdue, tout-à-fait perdue, me dit-il.

Cela me navra. Pendant quelques jours elle eut un mieux qui nous avait fait concevoir quelque espoir en dépit du médecin.

En rentrant chez moi, je trouvai une lettre qui m'étonna singulièrement ; elle était ainsi conçue :

« Madame la comtesse,

» Ayant appris que vous demeuriez dans le voisinage de madame Belmont, et que vous étiez liée avec elle d'amitié, je viens vous prier de lui transmettre, avec mes derniers adieux, ce papier qui l'institue, elle et ses enfants, légataires de toute ma fortune. Je n'ai aimé qu'une femme au monde, — cette femme c'est elle... N'ayant pu l'obtenir et l'ayant vue si malheureuse... ne pouvant rien pour conjurer, ni pour alléger ses malheurs... j'ai pris la résolution de me faire trappiste, et de consacrer le reste de ma vie à prier pour elle... puisque je ne puis vivre ni pour elle, ni avec elle...

» Agréez, madame la comtesse,

» Mes hommages les plus respectueux,

« Le chevalier De Gricourt. »

Cette lettre m'affligea d'autant plus que toute communication avec le monde et lui était finie, et qu'on ne pouvait même pas lui écrire pour lui faire part de l'état d'Arabelle. Je mis cette lettre dans mon porte-

feuille pour la confier au curé ; il est inutile d'attrister notre malade. La voyant mieux j'avais pris un jour ou deux de repos pour visiter les terres dépendantes de mon château, et je m'étais assise sous un sycomore du parc, à relire quelques pages des jours dorés de ma vie... J'avais aimé... on m'avait surtout aimée... et de tels souvenirs nous agitent encore... bien qu'on soit une vieille femme... je me plongeai, avec une sorte d'ivresse, dans ce monde des regrets... Je fus brusquement arrachée à cette espèce d'extase par un exprès qu'on m'envoyait en hâte, M. Bulmer me faisant dire qu'Arabelle était au plus mal.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je ; Beauvielle... Lambert... vite mes chevaux, ma voiture, et quelques minutes après j'étais dans la chambre de la malade.

— Ah ! Dieu soit loué ! dit-elle en me voyant, vous êtes restée deux jours sans venir, et me voici beaucoup plus mal... Mon bon ange, que je suis heureuse de vous voir, vous, M. Bulmer et ma fidèle Rose... Je ne mourrai donc pas seule !... Merci, mon Dieu, qui a bien voulu me donner cette triple joie...

Et elle joignit ses deux mains pâles et effilées par la maigreur, et parut faire une prière mentale. Je fus saisie de l'altération extrême de ses traits : son visage avait pris une teinte livide, ses yeux s'étaient enfoncés dans leurs orbites, et un cercle violacé les entourait ; ses lèvres s'étaient entièrement décolorées, et ses pom-

mettes saillaient sur le creux de la joue. Elle avait une expression douloureuse et profonde qui me pénétra.

— Voici des cerises d'un arbre que j'ai greffé moi-même, dis-je en lui mettant quelques-uns de ces fruits devant elle.

— Non, non, dit-elle en les repoussant; écoutez-moi bien, le moment est grave et les minutes sont précieuses; ne dites pas que non... mes amis, mon heure est arrivée... je le sens... Chère comtesse, vous connaissez toute mon âme et toute ma vie... vous savez donc mon malheureux amour pour Octave, et combien j'en ai été cruellement punie !... Je veux lui écrire avant demain... Rose, donne-moi mon pupitre...

— Mais, ma chère maîtresse, vous êtes si faible...

— Deux mots seulement que la comtesse lui remettra en lui racontant...

. . .

« Vous ne reconnaîtrez pas mon écriture, Octave... c'est de mon lit de mort que je vous trace mon dernier adieu... Vous savez si je vous aimais !... votre oubli... votre mépris m'ont tuée.

» Je meurs honnête, mariée, mère de famille; je n'ai trahi aucun de mes devoirs. Vous pouvez et vous devez m'honorer, quoique vous ayez osé écrire qu'on ne me devait rien en me quittant. J'aurais peut-être supporté la perte de votre amour; mais celle de votre estime, non! C'est une goutte de poison qui s'est infiltrée dans mon cœur et y a fait d'affreux ravages. Je souhaite

que la nouvelle de ma mort ne trouble pas le bonheur dont vous jouissez : puisse mon souvenir ne point vous être un remords. Adieu, je vous pardonne ! Priez pour l'âme de la pauvre Arabelle ! »

Elle nous lut ce billet tout haut, nous ne pûmes retenir nos larmes. Elle le cacheta et me le remit en me disant :

— Chère et noble amie, je vous supplie de remettre ceci à Octave et de lui raconter aussi mes douleurs et ma vie !

— Je vous promets tout ce que vous voudrez, ma chère Arabelle ; mais, au nom de Dieu ! ne songez pas à la mort, lui dis-je en serraut ses mains couvertes d'une sueur glacée...

— Laissez-moi parler, dit-elle, il faut que je parle. Rose, donne-moi un oreiller de plus pour me soutenir, et une cuillerée de cette potion. Là. Maintenant, monsieur Bulmer, écoutez ma confession, reprit-elle en joignant ses faibles mains.

— Ne vous fatiguez pas, ma fille, lui dit le curé ne pouvant retenir ses larmes, je connais votre vie, j'ai lu dans votre cœur, je l'ai trouvé noble et pur, et Dieu vous a pardonné la seule faute que vous ayez commise... Je vous absous, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

Il tira un petit reliquaire de son sein et le présenta à la malade qui baisa respectueusement le Christ.

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché, reprit-elle.

— Je vous bénis, mon enfant, comme Dieu vous bénira !

Je m'étais agenouillée, ainsi que Rose, devant le lit de la mourante, et, comme elle, je pleurais à chaudes larmes.

— Ouvrez le rideau, dit-elle d'une voix qui s'affaiblissait de minute en minute, puis la fenêtre, le ciel est bleu ; il ne se voile pas pour mourir, mourir! Pauvre atome ! que fait un grain de sable de plus sur le rivage de la mer ?... Non, le ciel s'assombrit cependant ; il pleure aussi sur moi ! J'ai besoin de larmes pour effacer toutes celles que j'ai versées !

Puis elle répéta ces quatre vers qu'elle redisait souvent, et toujours en regardant le ciel :

Tu l'as voulu, mon Dieu! que cette coupe pleine,
Cette coupe de vie où je cherchais du miel,
Ne fût jamais pour moi qu'une coupe de fiel!
Oh! que ta volonté soit faite... et non la mienne!

Elle ferma les yeux un instant. Je crus qu'elle était morte... Je m'approchai et mis la main sur son cœur, il battait encore. Quel horrible spectacle que celui d'une agonie aussi longue et aussi cruelle !

Elle rouvrit les yeux ; ils étaient sans éclat, leur teinte vitreuse me fit froid au cœur.

— Qu'on m'apporte mes enfants, dit-elle d'une voix languissante, je veux leur donner encore un baiser et les bénir.

— On amena les deux enfants muets et terrifiés par cette scène de mort, bien qu'ils ne comprissent pas; on les posa sur son lit; elle les regarda avec un de ces regards indéfinissables où s'exhale l'âme d'une mère, elle les baisa au front, puis elle plaça sa main sur leur tête en disant :

— Mes enfants! je vous bénis, puissiez-vous être plus heureux que votre pauvre mère! prononcez son nom dans vos prières, pour que Dieu vous aime et vous bénisse! Voulez-vous, mes enfants, embrasser votre mère pour la dernière fois ?

Mais les enfants regardaient autour d'eux avec une angoisse visible. On les emporta.

Les domestiques étaient montés dans la chambre de douleur, et, tous, à genoux, priaient, les miens et les siens.

Je n'oublierai jamais cette scène déchirante! Elle embrassa Rose, me serra la main ; la sienne était déjà glacée... son contact me fit tressaillir! Elle prit aussi celle de M. Bulmer, et elle essaya de faire un signe pour tous ceux qui étaient autour d'elle; elle dit encore ces tristes mots :

— Des larmes! merci!

Elle tourna ses yeux mourants vers le ciel, où le soleil venait de s'enfoncer derrière un épais rideau de nuages noirs... elle soupira fortement, et ses paupières s'abaissèrent pour ne plus se relever!... elle était morte!

Le curé continua les prières des agonisants, et la

chambre ne retentissait que de cris et de sanglots. Pour moi, j'étais suffoquée; cette émotion était trop forte pour mon âge... Beauvielle m'emporta dans ma voiture, et je dis à Rose que désormais elle ne me quitterait pas. Je demandai la bague qu'Arabelle portait à son doigt depuis des années ; ce fût le seul souvenir que je voulusse garder, puis ses manuscrits, ses pensées et ses poésies.

Le digne M. Bulmer, qui veilla le corps d'Arabelle, arrangea toute cette lugubre cérémonie de l'enterrement, cérémonie pour laquelle M. Belmont se trouva justement de retour, plus éffrayé et surpris que réellement attristé; malgré les signes extérieurs qu'il voulut donner de sa douleur, personne n'y crut.

Je demandai à me charger des enfants, il refusa. Je dis à M. Bulmer de déposer chez le notaire la donation du chevalier de Gricourt, afin que M. Belmont n'y pût pas toucher, et que cet héritage restât intact pour les fils d'Arabelle.

Le pauvre curé était dans un tel état de fatigue et de désespoir, que je restai un mois à Mareuil pour le voir, le soigner, et nous consoler tous les deux en pleurant ensemble sur la mort prématurée de notre pauvre amie !

Rose pleurait nuit et jour. Rien, rien ne pouvait adoucir sa douleur.

Je retournai à Paris pour m'arracher à ce deuil, et accomplir ma mission auprès d'Octave. J'engageai le

curé à faire le voyage avec moi, par raison de santé. En effet, il était malade ; le digne homme avait été au-delà de ses forces morales et physiques... toutes lui manquaient à la fois. J'avais un excellent médecin, et je comptais beaucoup sur ses conseils. Il se décida à m'accompagner. Quant à Rose, nos prières furent inutiles, ainsi que celles de M. Bulmer. Rien ne put la décider à partir avec nous.

— Non, non, je ne veux pas quitter le tombeau de ma maîtresse... Non, Lambert, non, je ne me marierai pas. Je mourrai là où elle est morte !... Seigneur ! Seigneur ! je l'aimais tant.

Et alors elle se prenait à pleurer de nouveau.

Nous partîmes donc sans elle, et nous eûmes la douleur d'apprendre que peu de mois après notre départ, elle s'éteignit dans les larmes. Il n'existe pas deux cœurs semblables à celui de la pauvre Rose, à la mémoire de laquelle nous donnons encore des pleurs.

A peine installée dans mon hotel à Paris, et y ayant établi confortablement le digne pasteur, j'écrivis à M. Thorange pour le prier de passer chez moi le lendemain vers deux heures. Je voulais que M. Bulmer fût présent à notre entretien.

Le lendemain donc à deux heures précises, on annonça M. Thorange, qui était loin de se douter de ce que j'avais à lui dire.

Lorsqu'il se fut assis, je tirai un portefeuille de ma poche, et j'y pris la lettre d'Arabelle que je remis à

Octave avec un sérieux qui le glaça, il me regardait sans comprendre.

— Lisez, monsieur, lui dis-je, ensuite je vous parlerai.

Il ouvrit ce billet, ses mains tremblèrent, il pâlit. Je crus qu'il allait s'évanouir ; il passa la main sur ses yeux humides et sur son front, comme pour essuyer une sueur glacée.

— Vous le voyez, lui dis-je, monsieur, elle est morte! Vous dire que je connais toute sa vie, c'est vous dire que je sais quel rôle vous y avez joué, et quelle funeste influence vous avez eue sur sa destinée.

Alors, M. Bulmer et moi, nous lui racontâmes les années qu'Arabelle avait passées en Auvergne et combien elle avait édifié et attendri le monde.

Octave parut au désespoir ; il ne pouvait parler, il se frappait le front, il se maudissait; il nous dit que son mariage n'avait pas été heureux, et que Dieu l'avait puni, sans doute !

Je repris la parole.

— Rappelez-vous, lui dis-je, M. Thorange, pour le but moral de vos ouvrages, puisque vous écrivez, qu'on ne peut se jouer impunément du cœur d'une femme, ni de son avenir... Que celui qui, comme vous, brise l'un et l'autre lâchement, sans scrupules, sans remords, celui-là est un monstre !... à qui Dieu ne doit de bonheur ni sur cette terre, ni dans l'autre monde. Avoir rencontré dans la vie un pareil trésor, car cette femme

était un ange, vous le saviez, un ange de pureté... de bonté... et une perle de beauté... de talents... une merveille enfin, comme il en apparaît rarement... Vous saviez bien tout cela... et vous avez osé la flétrir... et la faire mourir de douleur avec cette tache que votre calomnie à répandue sur elle. Elle est morte comme une sainte,en vous pardonnant.Pour moi, je ne saurais vous pardonner de m'avoir enlevé ma trop chère Arabelle.

Il s'éloigna désespéré.

— Vous avez été bien rude, chère comtesse, me dit le curé.

— Il avait besoin d'une leçon, il la méritait, l'infâme!

Nous apprîmes que huit jours après il était au spectacle, et qu'un mois plus tard il se remariait en secondes noces. Voilà les hommes, aimez-les, mourez pour eux!

Le curé, parfaitement remis grâce à nos soins et ceux du docteur, est retourné en Auvergne; et moi, le cœur déchiré par la mort de ma chère Arabelle, je me suis occupée de mettre au net ses mémoires.

On m'a dit hier qu'Octave Thorange est mort, il y a trois semaines, membre de l'Académie française.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.